ENTRETIEN AVEC VÉRONIQUE OVALDÉ

LIRE

www.lire.fr • septembre 2013

LES COUPS DE CŒUR de la rédaction

La rentrée LITTÉRAIRE

NUMÉRO SPÉCIAL ROMANS FRANÇAIS

EXTRAITS : Jean d'Ormesson, Pierre Jourde, le roman à scandale de Pierre Mérot, Arnaldur Indridason...

EXPRESS ROULARTA
M 01974 - 418 - F: 6,50 € - RD

Et si vous choisissiez la stabilité du long terme plutôt que la fragilité du court terme ?

Quand une banque partage les valeurs de ses Sociétaires, leur confiance est réciproque et durable. Depuis 60 ans, la CASDEN s'engage, au quotidien, à leurs côtés afin qu'ils réalisent leurs projets en toute sécurité et aux meilleures conditions. Être une banque coopérative, c'est protéger avant tout les intérêts de ses Sociétaires.

Rejoignez-nous sur casden.fr ou contactez-nous au 0826 824 400
(0,15 € TTC/min en France métropolitaine)

+X BANQUE POPULAIRE

L'offre CASDEN est disponible en Délégations Départementales et également dans le Réseau Banque Populaire.

casden BANQUE POPULAIRE

CASDEN Banque Populaire - Société Anonyme Coopérative de Banque Populaire à capital variable – Siège social : 91 Cours des Roches – 77186 NOISIEL.
Siret n° 784 275 778 00842. RCS Meaux. Immatriculation ORIAS n° 07 027 138. BPCE – 50 rue Pierre Mendès France – 75013 Paris – RCS 493 455 042.

● Avis de Tempête - Illustration : Killoffer

CASDEN, la banque coopérative de l'éducation, de la recherche et de la culture

HDS IMMAI

N° 418 SEPTEMBRE 2013

LIRE:

L'édito
par François Busnel 5

COURRIER DES LECTEURS 6

LE MATCH des dicos 8

MAGAZINE 10
Tendance : l'Afghanistan, La bande-son des romans de la rentrée, L'île déserte, Le Purgatoire, La 25e Heure du Mans, De l'écrit à l'écran, Page audio, Le coup de cœur des libraires, L'Observatoire de la gastronomie, Ce que la presse en pense, Théâtre, De Camus à Sartre, Long Cours : un an déjà, Le Festival du livre de Mouans-Sartoux, Radio-télé, Le palmarès des meilleures ventes

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN Chantal Thomas 26

POCHES 29

L'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

ROMANS FRANÇAIS Pierre Lemaitre 30
Sorj Chalandon, Hélène Grémillon,Tristan Garcia, Philippe Vasset, Dominique Noguez, Céline Minard, Lionel Duroy, Claudie Gallay, Nelly Alard, Arnaud Viviant Marc Weitzmann, Yasmina Khadra, Yann Moix, Sylvie Germain, Jean-Philippe Toussaint, Brigitte Giraud, Arnaud Cathrine, Hélène Frappat, Jean Rolin, David Fauquemberg, Leonora Miano, Raphaël Jerusalmy, Olivier Poivre d'Arvor, Amélie Nothomb, Hugo Boris, Valentine Goby, Philippe Rahmy, Thomas B. Reverdy Marie Darrieussecq, Véronique Olmi, Eric Fottorino

PREMIERS ROMANS Loïc Merle, Kevin Orr 52
Daniel Morvan, Agnès Vannouvong, Jérôme Prieur, Boris Razon, Vincent Jolit

ESSAIS Serge Sanchez, Eric Benoît 56

HISTOIRE Christian Habicht, Paulin Ismard 74
Olivier Grenouilleau, Judith Zertal & Akiva Eldar

ART Autour de l'exposition *Les Aventures de la vérité* 80

PSY Clotilde Leguil, Jacques Lacan 82

SCIENCES Patrice Debré & Jean-Paul Gonzalez, Claude Béata 83

JEUNESSE 84

BD 85

LES MOTS DOUBS le Salon du livre du Doubs – Besançon 91

ÉCRIVAINS DU BAC Marina Tsvétaïéva 104

JEUX 108

la CHRONIQUE DE

TRISTAN SAVIN *L'esprit des lieux* 22

JEAN-CLAUDE PIROTTE *Journal d'un poète* 57

PHILIPPE ALEXANDRE *La politique en volume* 86

GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 109

ABONNEMENTS : Lire/service abonnements - 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9. Tél. : 01 70 37 31 54.
« Ce numéro comporte un encart Long Cours, un tiré à part Cultura et un encart Linvosges déposés sur la couverture sur une diffusion abonnés France. »

Couverture : illustration Olimpia Zagnoli, photographie Franck Courtès.

IMAGES.COM/CORBIS

EN COUVERTURE

p.30

La rentrée littéraire

SPÉCIAL ROMANS FRANÇAIS

entretien
Véronique Ovaldé

p.96

EXTRAITS

p.58

JEAN D'ORMESSON
Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit 58

PIERRE JOURDE
La Première Pierre 62

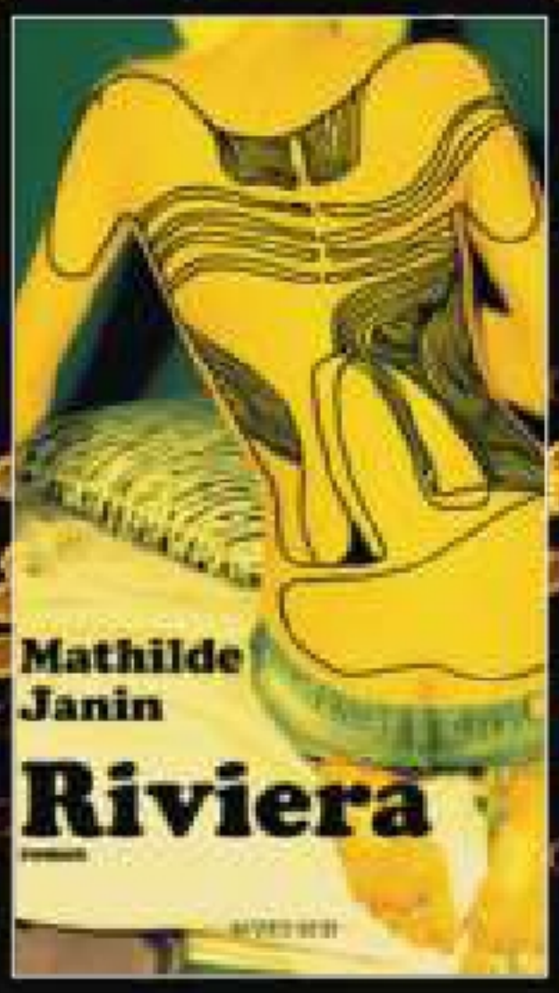
PIERRE MÉROT
Toute la noirceur du monde 66

ARNALDUR INDRIDASON
Le Livre du roi 70

VLADIMIR FÉDOROVSKI
Le Roman de la Perestroïka 76

ACTES SUD

Rentrée littéraire 2013



© Bill Henson

actes-sud.fr

PARIS PREMIERE

L'édito

DE FRANÇOIS BUSNEL

L'ÉTÉ S'ACHÈVE, IL FAUT RENTRER. DÉJÀ ? TANT MIEUX. CAR IL Y A, EN RÉALITÉ, UNE EXCELLENTE RAISON DE RENTRER : LA LITTÉRATURE. En France, depuis toujours, la rentrée est littéraire. Et c'est précisément ce qui la rend si agréable, la rentrée – quand bien même les bons livres ne sont pas faits pour apporter au lecteur un sentiment « agréable » mais, au contraire, pour inquiéter, questionner, creuser, déranger... La rentrée littéraire, c'est la promesse d'émotions fortes. Et, cette année encore, le résultat est étonnant. Ce mois-ci, *Lire* vous propose un panorama de la rentrée littéraire française, avant un tour de piste complet de la rentrée littéraire étrangère dès le mois prochain.

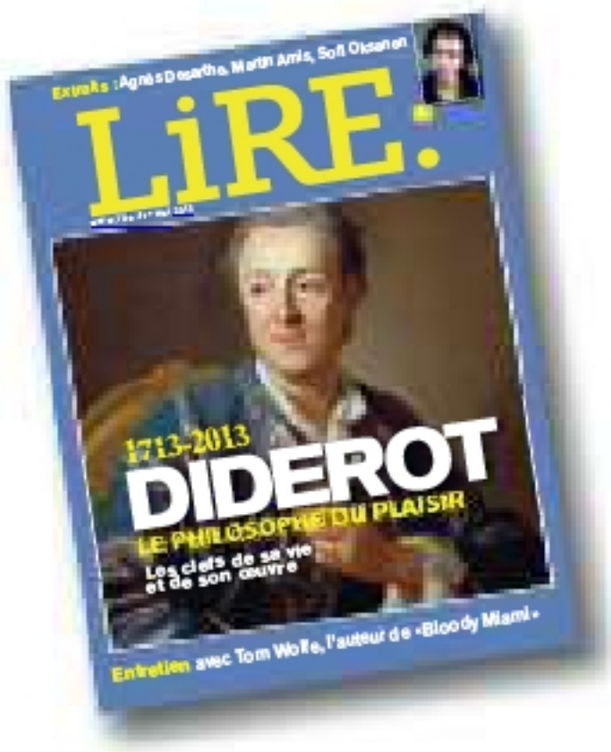
Il y a un chef-d'œuvre, dans cette rentrée. Il est signé d'un écrivain encore inconnu dont le nom, Pierre Lemaitre, sera sur toutes les lèvres dans quelques semaines. Il déroule en une symphonie hallucinante les dernières heures de la Grande Guerre et les impostures des Années folles. *Au revoir là-haut* (Albin Michel) est le livre qu'il faut lire cet automne.

Il y a une confirmation éclatante, dans cette rentrée. Celle du talent de Véronique Ovaldé, jeune romancière qui se hisse, roman après roman, vers des sommets de puissance, d'élégance et de profondeur. *La Grâce des brigands* (L'Olivier) est son meilleur livre.

Il y a des surprises magnifiques, dans cette rentrée. Pour moi, outre les deux romans précités, je vous promets des heures fiévreuses en compagnie des livres de Tristan Garcia (*Faber*, Gallimard) ou de Jean-Claude Pirotte (*Brouillard*, Le Cherche Midi).

IL Y A, AUSSI, UN SUJET ÉTRANGEMENT COMMUN À BIEN DES ÉCRIVAINS, DANS CETTE RENTRÉE. LA NOSTALGIE. C'est le sentiment qui hante les personnages de nombreux romans français, aujourd'hui. Arnaud Cathrine imagine le retour en son village natal d'un écrivain muré dans une solitude choisie (*Je ne retrouve personne*, Verticales). Claudie Gallay décrit l'attente d'une femme revenue, elle aussi, au pays de son enfance et qui affronte les non-dits familiaux et les détresses quotidiennes (*Une part de ciel*, Actes Sud). Même Jean d'Ormesson, notre Trésor national, pose un regard charmant et gai sur ce passé familial et planétaire dont il a si souvent fait des livres (*Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit*, Robert Laffont)... On pourrait ajouter à cette liste le magnifique et inquiétant *Lady Hunt* d'Hélène Frappat (Actes Sud), situé quelque part entre les rêves angoissants de Stephen King et les histoires terriblement effrayantes de Laura Kasischke : une jeune femme découvre qu'elle possède un don qui lui permet de communiquer avec les maisons, y compris celle de son enfance... Et les beaux livres de Jean Hatzfeld et de Sorj Chalandon, qui se souviennent des guerres qu'ils ont connues, le premier en Bosnie (*Robert Mitchum ne revient pas*, Gallimard), le second au Liban (*Le Quatrième Mur*, Grasset), et plongent leurs héros dans ces marasmes. Tous sont aux prises avec la nostalgie. Plus ou moins directement. La nostalgie peut être un marécage dans lequel on se noie. Ou bien une zone de combat, où chacun lutte avec l'Ange. C'est surtout l'inconfortable tremplin qui permet, une fois les illusions tombées, d'envisager l'avenir. La nostalgie est-elle triste ou heureuse ? En japonais, il paraît que le mot désignant « la nostalgie triste » n'existe pas. Pour traduire la nostalgie, lorsque triomphent le chagrin et la douleur, les Japonais emploient l'adjectif anglais « *nostalgic* ». C'est Amélie Nothomb qui l'écrit, en racontant son retour au Japon, deux décennies après son départ (*La Nostalgie heureuse*, Albin Michel) : en japonais, le mot « nostalgie » se dit « *natsukashii* » et désigne « la nostalgie heureuse ». La nostalgie heureuse... Un bel oxymore ? Pas sûr. Si l'on en croit Amélie Nothomb, alors Proust est un auteur nippon.

COURRIER DES LECTEURS



Diderot, amateur éclairé

Dans votre numéro de mai et dans le dossier consacré à Diderot, il est écrit page 41 dans l'encadré : « Diderot a certes étudié les mathématiques et traduit les *Principia Mathematica* de Newton [...]. » Je ne sais pas d'où vient cette information mais, à ma connaissance, cet ouvrage de Newton a été traduit par Emilie du Châtelet. De plus les *Principia* ne comportent pas une mathématique importante (pas de calcul infinitésimal), mais seulement quelques éléments de géométrie. La partie analyse se trouve dans un autre ouvrage de Newton sur les fluxions, traduit par Buffon. Cordialement,

Gérard Chazal

Professeur émérite d'histoire et philosophie des sciences, Université de Bourgogne

La réponse de *Lire*

Merci de vos remarques qui me permettent de préciser mon propos. Pour ce qui est de Diderot traducteur des *Principia*, j'ai tiré mon information d'un livre de Jean-Paul Jouary, connu, notamment, pour avoir écrit sur le matérialisme de Diderot. On y lit ceci : « Il se trouve que le jeune Diderot, qui gagne quelque argent en leçons d'escrime mais aussi d'anglais, a traduit cette œuvre [il s'agit des *Principia mathematica*, NDLR], même s'il sera devancé par la concurrence pour sa publication. » (*Diderot face à Galilée et Descartes, la science en héritage*, SCEREN, mai 2011, p. 71.) Par ailleurs, les *Mémoires sur différents sujets de mathématiques*, publiés chez Durand en 1748, comportent un extrait de traduction des *Principia*. Diderot y affirme – ce qui va un peu à l'encontre de l'affirmation de Jean-Paul Jouary – qu'il a « étudié Newton dans le but de l'éclaircir », assurant que son travail « avait été poussé, sinon avec beaucoup de succès du moins avec assez de vivacité ». Il y ajoute qu'un commentaire par MM. Le Sueur et Jacquier en ayant été donné, il avait été conduit à se détacher de cette étude au point que « l'interroger [...] sur Newton, [c'était lui] parler d'un rêve de l'an dernier ». Par la suite, quand Diderot évoque les *Principia*, c'est souvent pour déplorer leur obscurité et souligner qu'une meilleure présentation aurait épargné bien des peines à ses lecteurs. Quant à Emilie du Châtelet, elle est en effet la première femme à avoir publié une traduction (avec éclaircissements) de l'ouvrage de Newton, *redde Caesari*... Celle-ci, entreprise à l'instigation de Voltaire et révisée par le mathématicien Alexis Clairaut, a paru posthumément en 1756 – la marquise étant morte en couches en 1749. Pour ce qui concerne votre deuxième remarque, Diderot était un amateur éclairé en mathématiques qui se méfiait cependant de l'abstraction, il n'était donc à ses yeux de bonnes mathématiques (comme de métaphysique, d'ailleurs) qu'appliquées. Enfin, ne jugeons pas ses compétences en mathématiques avec des yeux par trop modernes. Ainsi, des mathématiciens reconnus comme Descartes ou Pascal avaient quelque peine à admettre l'existence des nombres négatifs, alors que de nos jours, n'importe qui, même fâché avec les chiffres, n'est pas choqué par l'idée d'une quantité négative, qu'elle se lise sur son compte en banque ou sur un thermomètre. **Jean Montenot**

Les enfants de Wilde

C'est un peu tardivement que je viens vous dire ma joie, en découvrant le dossier Oscar Wilde de *Lire*, très bien documenté. Une petite remarque cependant. J'ai été étonnée que dans la bio de l'écrivain, vous ne mentionniez pas la naissance de ses deux enfants, Vyvyan et Cyril, auxquels Oscar Wilde était très attaché... Pour ma part, je tiens *Le Portrait de Dorian Gray* pour un roman magnifique. *De Profundis* pour une « lettre » bouleversante et le poème *Le Sphinx* fascinant ! Bravo pour le très bel éditorial de François Busnel, aussi.

Une très ancienne abonnée de *Lire*.

Meilleures salutations **Yvonne Rappalini**

La réponse de *Lire*

Merci pour vos encouragements, toujours bienvenus de la part d'une lectrice expérimentée de *Lire*. Et pour ce qui concerne votre remarque, nous mentionnons à deux reprises, certes sans les nommer, l'existence des fils d'Oscar Wilde : « Deux enfants firent d'Oscar Wilde un père respectable et mirent fin pour un temps aux soupçons et aux ragots, alors infondés, sur ses inclinations homosexuelles latentes » (p. 30); « Le procès l'avait ruiné. Sa femme et ses enfants étaient partis s'installer en Allemagne – Constance avait même décidé de changer de nom. » (p. 31). Comme vous vous en doutez, rédiger une biographie d'écrivain exige de faire des choix. Impossible de tout dire en trois pages ! **J.M.**

Lire sur iPad ! Téléchargeable gratuitement dans l'Apple Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à un tarif préférentiel.

Anciens numéros Pour commander les hors-séries et les anciens numéros de *Lire*, vous pouvez vous connecter sur le site www.coteperso.com. Cliquez ensuite sur les onglets « librairie » et « anciens numéros ».

Où adresser votre courrier ?
> par voie postale, au 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris, 9e.
> par courrier électronique : redaction@lire.fr
> sur la page Facebook du magazine : www.facebook.com/Lire.Magazine

LiRE:

FONDÉ EN 1975 PAR BERNARD PIVOT ET JEAN-LOUIS SERVAN-SCHREIBER

Société éditrice : Groupe Express-Roularta SA de 47 150 040 euros

Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Tél. : 01 75 55 10 00
Télécopieur : 01 75 55 41 16
RCS 552 018 681 Paris

Conseil d'administration : Rik De Nolf (président), Francis Balle (vice-président), Jean-Antoine Bouchez, Xavier Bouckaert, Monique Canto-Sperber, Brigitte Gauthier-Darcet, Maxime de Jenlis, Emmanuel Paquette, Jan Staelens, baron Hugo Vandamme.
Président-directeur général : Rik De Nolf.
Directeurs généraux délégués : Corinne Pitavy, Christophe Barbier.
Directeurs généraux adjoints : Corinne Denis, Eric Matton

Pour joindre directement votre correspondant, composez le 0175 55... suivi des numéros entre parenthèses.

Rédaction

Directeur de la rédaction François Busnel

Directeur adjoint de la rédaction Philippe Delaroche
Assistante de la rédaction : Sabine Dard (44 42)

Chroniqueurs Philippe Alexandre, Gérard Oberlé, Jean-Claude Pirotte, Tristan Savin

Ont collaboré à ce numéro Hubert Artus, Jean-Rémi Barland, Julien Bisson, Jean-Pierre Colignon, Roxane David, Christine Ferniot, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Nathalie Kristy, Estelle Lenartowicz, Baptiste Liger, Françoise Monier, Jean Montenot, Pascal Ory, Delphine Peras, Nathalie Riché, Marc Riglet, Alain Rubens, Jérôme Serri.

Première rédactrice graphiste : Marie-Laurence Brard (44 25)
Première secrétaire de rédaction : Véronique Matrat (40 49)
Révision : Elisabeth Bonvarlet (44 37)
Responsable du service photo : Sophie Gilbeau (44 41)

www.lire.fr : Eric Mettout (emettout@lire.fr)

Le camion des mots Anne Roubertou (44 09)

Coordination générale : Jean-François Drouard (JFD System : 01 42 61 10 71)
Rédactrice : Laure Beaudonnet
www.camiondesmots.com

Management

Directeur général adjoint : Eric Matton
Editeur délégué : Tristan Thomas
Publicité commerciale : Valérie Salomon, directrice commerciale
Directeur commercial pôle news culture : Pierre-Etienne Musson
Publicité littéraire : Orélie de Conty, directrice de la publicité (44 11)
Directeur technique et production : Pascal Delépine
Fabrication : Priscilla Sannie
Photogravure : Roularta
Exécution : Marie-Christine Tritschler
Gestion : Yvane Perchat
Abonnements : Bertrand de Saint Germain avec Vanessa Mogavero

Lire, service abonnements :
17, route des Boulangers
78926 Yvelines Cedex 9
Tél. : 01 70 37 31 54 abonnements@lire.fr

Ventes au numéro : Sophie Guerouazel avec Marie-France Rasori
N° vert : 08 00 42 32 22

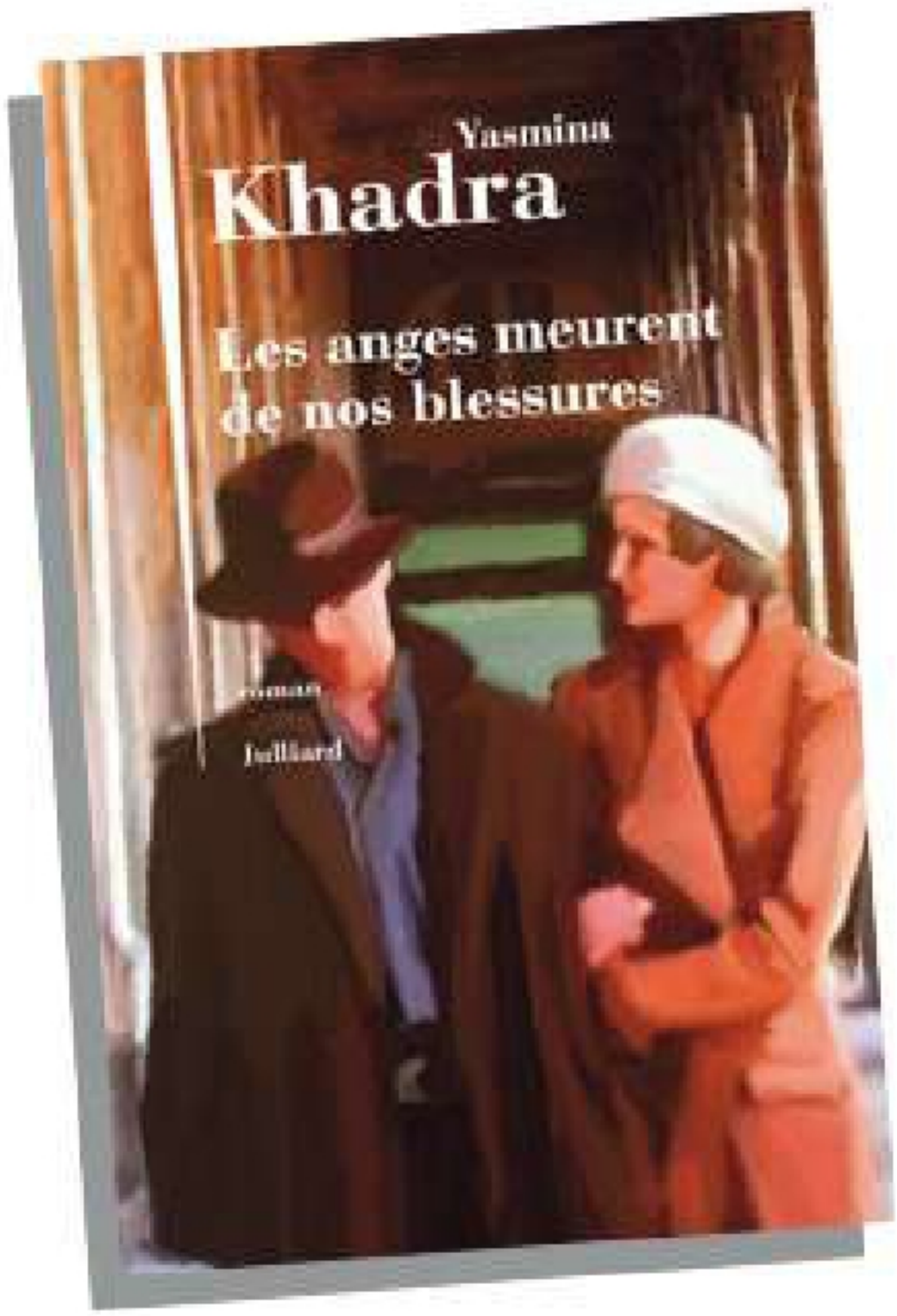
IMPRESSION : ROULARTA PRINTING, MEIBOOMLAAN 33, 8800 ROESELARE (BELGIQUE)

Publication mensuelle éditée par GROUPE EXPRESS-ROULARTA. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Principal actionnaire : Roularta Media France. Président du conseil d'administration : Rik De Nolf. Directeur de la publication : Rik De Nolf © GROUPE EXPRESS-ROULARTA N° Commission paritaire : 0614 K 85621. Dépôt légal : mois en cours. ISSN n° 0338-50-19. Second Class Postage paid at Long Island City N.Y. Diff. Presstalis.

Audience mesurée par AUDIPRESSE

HDS IMMANE

Julliard



www.julliard.fr

Septembre 2013

Vidéos et premiers chapitres
sur le blog de la rentrée Julliard

ARBITRÉ PAR ROXANE DAVID

DES POIDS LOURDS

Le Petit Larousse illustré

> SON HISTOIRE : La première édition du *Petit Larousse illustré* remonte à 1905, publiée sous la direction de Claude Augé. Une petite révolution démocratique si on le compare à son ancêtre *Le Nouveau Larousse illustré*, découpé en 7 volumes.

> SA PARTICULARITÉ : *Le Petit Larousse illustré* est un dictionnaire encyclopédique, c'est-à-dire qu'il définit la *chose*. Il cherche à donner les informations de base indispensables à la compréhension du terme, sur un maximum de sujets. Il s'applique à décrire le mieux possible le monde, *via* des schémas, des photos, emploie des exemples éloquents, et suit de près l'actualité. Rappelez-vous, c'est le dictionnaire dans lequel vous regardiez les schémas sur l'anatomie humaine avec circonspection quand vous étiez enfant. Il est familial et un peu conservateur : il tranche en cas de doute, et fait jurisprudence. On lui reproche, d'ailleurs, à trop vouloir faire consensus, d'éviter certains mots.

> LE CRU 2014 : En dehors du noyau commun aux deux dictionnaires, *Le Petit Larousse illustré* se démarque de son concurrent par ses mots nouveaux relevant du domaine scientifique et technique, dans la lignée de cet attachement à décrire le monde, comme en témoignent les termes de cette année : « nomophobe » (se dit de celui qui angoisse à l'idée d'être séparé de son téléphone portable), « atopie » (prédisposition génétique à des allergies), ou « surdiagnostic » (diagnostic par excès). Par ailleurs, si les anglicismes ont envahi les pages des deux dictionnaires depuis plusieurs années, *Le Petit Larousse illustré* se distingue par un vocabulaire très présent dans les médias. Les termes « googliser », « hashtag » (mot-clé sur Twitter) ou « speed dating » (forme de rendez-vous minuté dont l'objectif est de trouver un partenaire amoureux) manifestent cette volonté de suivre l'actualité... Un peu *people*, finalement, *Le Petit Larousse illustré* ?

Le Petit Larousse illustré 2014, 2016 p., 29,90 €

Le Petit Robert

> SON HISTOIRE : Le premier *Petit Robert* paraît en 1967 sous l'impulsion de Paul Robert. « Enfin un dictionnaire de gauche ! » clame alors *Le Nouvel Observateur*, en référence aux ambitions du linguiste et collaborateur Alain Rey qui n'hésite pas à inclure des termes argotiques et régionalistes dans l'ouvrage.

> SA PARTICULARITÉ : La ligne éditoriale du *Petit Robert* se veut descriptive de la langue dans tous ses usages, du plus soutenu au plus familier. Par ailleurs, c'est un dictionnaire de langue qui a une approche sémantique, c'est-à-dire qu'il parle des *mots*. Il donne des définitions très raffinées, proposant l'étymologie des termes et leur phonétique, les synonymes et les antonymes, suggérant des analogies entre les formules. Ses articles sont assez complexes et très structurés, et les citations d'auteurs ont remplacé les exemples du *Petit Larousse illustré*. L'approche linguistique du dictionnaire en fait un ouvrage plus difficile de consultation que son concurrent direct. Se plonger dans *Le Petit Robert* est une tâche ardue. Somme toute, l'antiélitisme de fond du *Petit Robert* côtoie un élitisme de forme – impression d'ailleurs confirmée par son prix.

> LE CRU 2014 : Les nouveaux mots qui passent avec succès la sélection du jury du *Petit Robert* appartiennent souvent au registre des sciences humaines : et pour cause, la ligne éditoriale est culturelle et humaniste. Cette année, les termes « kéké » (frimeur), « bombasse » (femme très sexy), « choupinet » (mignon), « chelou » (verlan de *louche*), « clasher » (entrer en conflit), et les expressions « avoir deux de tension » (être lent) ou « c'est une tuerie » font leur apparition. Sciences humaines, vraiment ? Transparaît en tout cas la volonté de représenter la société dans son ensemble, sans privilégier les mots des discours dominants.

Le Petit Robert 2014, 2837 p., 60 €

➔ Le vainqueur

Si notre cœur balance entre *Le Petit Larousse illustré,* populaire et un brin m'as-tu-vu, et *Le Petit Robert,* élitiste dans la forme, mais social dans le fond, la balance, elle, a choisi *Le Petit Robert* pour ses 2,2 kilos, au détriment du *Petit Larousse illustré* et ses 2,4 kilos.

MIX & REMIX

rentrée littéraire Flammarion 2013

Littérature française

Hélène Grémillon
La garçonnière

Ce roman est inspiré d'une histoire vraie. Buenos Aires, août 1987... C'est l'hiver. Les saisons ne sont pas les mêmes partout. Les êtres humains, si.

Sabri Louatah
Les Sauvages 3

Les Sauvages et ***Les Sauvages 2*** publiés en 2012, ont reçu un exceptionnel accueil critique. Cette fresque romanesque est en cours d'adaptation TV.

Sandra Lucbert
Mobiles

Les personnages de ***Mobiles*** sont hantés par la peur de rater leur vie alors qu'ils n'ont que 25, 30 ans. Un tableau mordant de ce à quoi ressemble, pour une certaine jeunesse, notre époque.

Pierre Mérot
Toute la noirceur du monde

Un enseignant désabusé se met à côtoyer un groupuscule d'extrême droite. Pierre Mérot met en scène la noirceur qui habite nos sociétés tentées par l'extrémisme.

Dominique Noguez
Une année qui commence bien

Dans ce récit autobiographique, l'auteur raconte avec passion et lucidité sa tumultueuse relation amoureuse avec un jeune homme aussi beau que cruel.

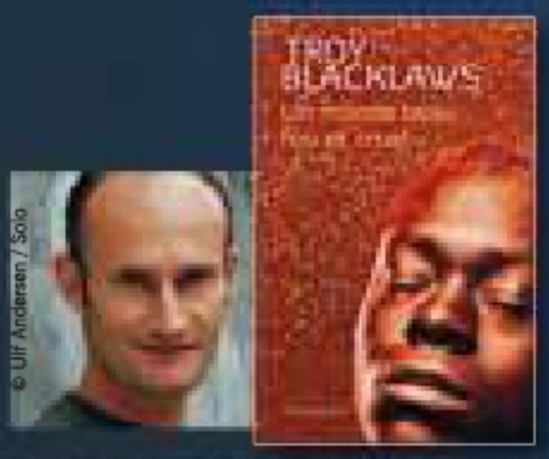
Thomas B. Reverdy
Les évaporés

Pour quelle raison Kaze a-t-il voulu disparaître, *s'évaporer* comme on dit ici ? ***Les évaporés*** nous parle du Japon contemporain mais aussi de notre désir, parfois vital, de prendre la fuite.

Laurent Seksik
Le cas Eduard Einstein

Le fils d'Einstein a fini parmi les fous. Sa voix résonne dans ce roman où s'entremêlent le drame d'une mère, les faiblesses d'un génie, le journal d'un dément.

Littérature étrangère



Troy Blacklaws
Un monde beau, fou et cruel

Deux destins parallèles dans l'Afrique du Sud d'aujourd'hui : celui d'un professeur zimbabwéen fuyant la répression qui s'abat sur son pays et d'un étudiant au Cap qui peine à trouver sa place dans la société.

Melania G. Mazzucco
La longue attente de l'ange

Venise au XVI^e^ siècle. Sa vie durant, le Tintoret a voué un amour immense à sa fille illégitime adorée : Marietta, l'incarnation de ses rêves et son œuvre la plus réussie.

Charlotte Roche
Petites morts

Ce n'est que lorsqu'Elizabeth s'oublie dans le sexe avec son mari qu'elle se sent délivrée de ses peurs. Une liberté de ton décapante, un roman sur le parcours d'une épouse et mère du XXI^e^ siècle.

MAGAZINE

TENDANCE

Souvenirs des combats, conditions physiques et mentales des vétérans, terrorisme sont les thèmes abordés.

Afghanistan fiction

Plusieurs romans évoquent ce pays en guerre

Kaboul, Kandahar, Herat, Bamiyan, la plaine de la Kapisa… Alors que les derniers soldats français sont en train de rentrer, l'Afghanistan, terre de douleurs, inspire bien des romanciers à l'affiche de cette rentrée littéraire, français comme étrangers. Paulina Dalmayer en parle en connaissance de cause dans son premier roman, *Aime la guerre !* (Fayard) – très intéressant bien que trop long –, puisque, à l'instar de sa narratrice, elle y a séjourné en tant que journaliste : « Le recours à la fiction m'a permis de montrer les coulisses de cette guerre, ses profiteurs, ses aventuriers, explique-t-elle. Les Français n'ont aucune notion de ce qui se passe en Afghanistan. Un roman pourra peut-être mieux leur expliquer la réalité du conflit. » C'est aussi ce que fait, avec force et brio, celui de Delphine Coulin, *Voir du pays* (Grasset), même s'il se focalise davantage sur les séquelles de la guerre à travers l'expérience de deux filles de 25 ans, militaires. Elles viennent de passer six mois sur le front afghan et sont envoyées trois jours à Chypre dans un hôtel cinq étoiles, pour ce que l'armée appelle un « sas de décompression ». Comme si trois jours suffisaient à effacer six mois d'horreur, de peur, de tension… « J'ai voulu savoir dans quel état physique et mental on rentre d'une guerre que l'on n'a pas gagnée, indique la romancière. Il y a encore beaucoup de tabous sur ce sujet. »

Un thème exploré aussi dans *Le Corps humain* de Paolo Giordano (Seuil) qui suit une petite troupe de jeunes engagés italiens dans les montagnes afghanes, décrivant leur mélange d'angoisse et d'inconscience, leur ressenti d'adolescents dans une situation mortelle. Delphine Coulin insiste : « J'ai recueilli plusieurs témoignages de soldats, haut gradés ou pas, et si aucun ne me l'a jamais dit, je suis sûre que tous se sont posé un jour la question : "Qu'est-ce que je fais là ?" » Une question qui hante précisément le jeune soldat Gabriel, dans le premier chapitre de *Que de l'oubli* de Pauline Guéna (Robert Laffont) : « Il n'a pas la moindre idée de ce pour quoi ils sont là. Ben Laden est mort, dans un autre pays ; les femmes portent toujours les burkas dont il semblait un temps qu'ils soient venus les libérer ; les civils afghans les subissent, les insurgés les canardent », écrit-elle. *Le Jardin de l'aveugle* de Nadeem Aslam (Seuil) adopte un autre angle, éminemment politique : dans les mois qui suivent les attentats du 11 Septembre, deux jeunes frères pakistanais, élevés dans une famille pourtant humaniste, se rendent clandestinement en Afghanistan afin de porter secours à leurs frères musulmans. Ils se retrouveront pris dans une spirale infernale… Celle-là même qui a coûté la vie au « Lion du Pandjchir » à qui Olivier Weber consacre un livre très personnel, entre roman et récit, *La Confession de Massoud* (Flammarion, à paraître le 25 septembre). Enfin, Khaled Hosseini, auteur du best-seller mondial *Les Cerfs-volants de Kaboul* et de *Mille soleils splendides*, publiera le 7 novembre chez Belfond un troisième volet intitulé *Ainsi résonne l'écho infini des montagnes*. On n'a pas fini de parler de l'Afghanistan, il était temps… **Delphine Peras**

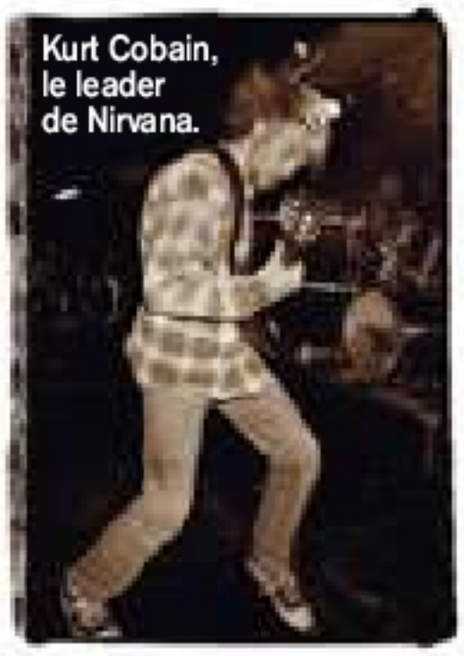
M.FEDOUACH/REUTERS

Une rentrée en fanfare

Cette année, les romans français laissent une bonne place à la musique. *Lire* vous a concocté une petite compilation à savourer dès fin août…

Le rock ouvre le bal, notamment grâce au *Roman de Boddah* d'Héloïse Guay de Bellissen (Fayard), évocation fictionnelle de Kurt Cobain. Rayon guitares saturées, *Riviera* de Mathilde Janin (Actes Sud) met en scène quelques personnages issus de la scène rock indé, alors qu'une mystérieuse épidémie se propage sur le monde. Dans son bureau – qu'il décrit dans *Intérieur* (Gallimard) – Thomas Clerc compte un très riche rayon new wave : The Cure, Elvis Costello… Quant à Alizé Meurisse (un temps la petite protégée de Pete Doherty), elle cite volontiers, en exergue des chapitres de *Neverdays* (Allia), Jean-Louis Aubert, Dr. Dre, ou Jack White des White Stripes – évoqué aussi dans *Que de l'oubli* de Pauline Guéna (Robert Laffont). Quelques tubes inoxydables passent à l'occasion d'une scène, tel *Billie Jean* de Michael Jackson dans *Septembre ! Septembre* d'Emmanuelle Maffesoli et Clément Bosqué (Léo Scheer), *Wonderful Life* de Black dans *Le tennis est un sport romantique* d'Arnaud Friedmann (JC Lattès) ou, dans un autre registre, *Petit Papa Noël* dans *Une part de ciel* de Claudie Gallay (Actes Sud). Les rythmes latinos seront aussi honorés, d'un côté avec le flamenco chez David Fauquemberg et son *Manuel El Negro* (Fayard), de l'autre à travers le professeur de tango de *La Garçonnière* d'Hélène Grémillon (Flammarion). Le jazz a aussi droit de cité grâce à *Folles de Django* d'Alexis Salatko (Robert Laffont). Enfin, la musique classique n'est pas en reste, à l'image du titre du pavé de Patrick Séry, *Dieu aime-t-il Wagner ?* (Ecriture). A vous de faire monter le son…

DJ Baptiste Liger


Kurt Cobain, le leader de Nirvana.

Sur une île *déserte…*

MARTIN VEYRON* emporterait *Ulysse* de James Joyce, *Au-dessous du volcan* de Malcom Lowry, *A la recherche du temps perdu* de Proust et tous les volumes de *La Comédie humaine* de Balzac.

Si par malheur il m'arrivait d'être confiné sur une île déserte, j'aimerais pouvoir y emporter le « Guide de survie sur une île déserte pour les nuls ». Comme je doute qu'il existe, je pourrais l'écrire après cette expérience… Retour au sujet : j'emporterais *Ulysse* de James Joyce, car je n'ai jamais réussi à finir ce roman difficile. J'ai fait trois tentatives, chaque fois en vain. Trop obscur d'abord. C'est dur d'y trouver un fil conducteur mais j'y ai senti un parfum, une ambiance vraiment singuliers. Ce n'est pas pour rien qu'il est une référence littéraire. Je voudrais aussi relire *Au-dessous du volcan* de Malcom Lowry dans sa nouvelle traduction : j'ai le souvenir d'une touffeur, d'un climat lourd, de gens qui picolent en permanence. Il ne se passe pas grand-chose, on est dans les vapes, je remettrais bien ça.

J'emporterais également les quatre derniers tomes de *La Recherche*, n'ayant lu que les trois premiers. Ce n'est pas non plus une lecture aisée, elle demande de larges plages de temps – j'en aurai enfin sur une île déserte. Proust y offre une vision maniaquement détaillée de la société de son époque, et qui reste d'actualité : un dîner chez les Verdurin, c'est comme un dîner chez des Parisiens d'aujourd'hui. Idem pour *La Comédie humaine* de Balzac, dont je n'ai lu qu'une dizaine de titres : j'ai très envie de lire les autres car il y a chez cet écrivain une modernité troublante. Le Lucien de Rubempré des *Illusions perdues* qui monte à la Capitale reste l'archétype de l'ambitieux de province. Ces résonances avec notre monde contemporain que provoque la description des mœurs d'antan me semblent extrêmement rassurantes : quelle consolation de constater que nous ne sommes pas les premiers ni les seuls à nous fader les comportements fallacieux de personnages suffisants, et insuffisants ! Finalement, c'est plutôt rigolo… »

Propos recueillis par D.P.

* Dernier album paru : *Marivaudevilles de nuit* (Dargaud)

LTILTON/CAMERA PRESS/GAMMA/AKG-IMAGES/RIA NOWOSTI/R.SCAGLIA/DARGAUD

EN HAUSSE

LE MEA CULPA DU FSB. Joli geste des services secrets russes, le FSB, qui ont rendu le manuscrit de l'écrivain Vassili Grossman *Vie et Destin* aux archives de l'Etat. Il avait été confisqué par le KGB en 1962, lequel condamnait l'analogie faite entre nazisme et totalitarisme soviétique. L'écrivain juif se battait contre ceux qui usaient du bâton au nom d'un Bien supérieur, ayant lui-même souffert autant du régime nazi – sa mère fut exécutée en 1941 – que du régime soviétique – les purges staliniennes à partir de 1948. L'auteur pensait que la bonté n'avait pas de meilleur moyen d'expression que les gestes quotidiens. Espérons que ce geste-là soit le premier d'une longue série !

EN BAISSE

LA COUR D'APPEL DE TURQUIE rejette l'acquittement de l'éditeur Irfan Sanci, poursuivi en justice pour avoir publié *Les Exploits d'un jeune Don Juan*, récit érotique de Guillaume Apollinaire. La décision est unanime : les juges ont estimé que l'éditeur du livre ne pouvait prétendre agir pour la liberté d'expression en raison de la perversité de son contenu. Irfan Sanci risque de six à dix ans d'emprisonnement : la Turquie, première prison au monde pour les journalistes, est-elle en passe d'établir un nouveau record dans le domaine de l'édition ?

MAGAZINE

LE PURGATOIRE

de Stéphanie des Horts*

Nouvelles de Saki

« Hector Hugh Munro, de son vrai nom, est un écrivain anglais né en Inde en 1870 et mort à Verdun, en 1916. Il était féru des poèmes de l'écrivain persan Omar Khayyâm, qui a vécu entre le XIe et le XIIe siècle, et dont un personnage se prénomme Saki, d'où ce pseudo. H.H. Munro a perdu sa mère très jeune et son père, colonel de l'armée des Indes, l'a envoyé en Angleterre avec son frère et sa sœur chez deux vieilles tantes, célibataires, autoritaires. Saki a été vraiment malheureux avec elles : dans toutes ses nouvelles, très courtes, à la limite du fantastique, il est question d'enfants aux prises avec des adultes méchants. L'une de ces nouvelles, *Sredni Vashtar*, celle qui l'a rendu célèbre, raconte l'histoire d'un petit garçon lui aussi élevé par une vieille tante acariâtre, avec pour tout repas une biscotte et un verre de lait. Sa seule joie est de se rendre dans la remise au fond du jardin pour y nourrir une poule et un furet, enfermés dans une cage. Ce garçon voue un véritable culte au furet et prononce un vœu chaque jour pour qu'il le débarrasse de sa tante. Or celle-ci croit que c'est la poule qui réjouit l'enfant et la fait tuer. Mais le garçon est toujours heureux de retourner dans la remise. Un jour, la tante s'y rend, le garçon l'observe de l'extérieur par la fenêtre. La tension monte. La porte de la remise s'ouvre : c'est le furet qui en sort… En trois pages sublimes, Saki décrit toute la noirceur d'un monde, d'une écriture imprégnée d'ironie. Il faut lire aussi la nouvelle *Esmé*, qui évoque deux baronnes en pleine chasse à courre, très fières sur leurs canassons : elles croisent une hyène échappée d'un cirque, Esmé, puis une petite romanichelle… C'est cynique, génial. Ce n'est pas pour rien que Saki a inspiré de grands auteurs anglais, à commencer par P.G. Wodehouse. »

Propos recueillis par Delphine Peras

* Dernier roman paru : *Le Secret de Rita H.* (Albin Michel)

LES PRIMÉS

- **JEAN-PAUL KAUFFMANN,** Prix Ptolémée et Prix des Vendanges littéraires pour *Remonter la Marne* (Fayard)
- **ANTOINE SFEIR,** Prix Livre et droits de l'Homme pour *L'Islam contre l'Islam* (Grasset)
- **RICHARD FORD,** Prix Lucien-Barrière pour *Canada* (Editions de l'Olivier)
- **SATOSHI KON,** Prix Asie de la critique ACBD pour *Opus 1* (IMHO)
- **PAUL COLIZE,** Prix du Boulevard de l'imaginaire pour *Un long moment de silence* (La Manufacture de livres)
- **PAUL COLIZE,** Prix Saint-Maur en poche, catégorie polar pour *Back up* (Folio)
- **JEFFREY EUGENIDES,** Prix Rive gauche à Paris, catégorie roman étranger et Grand Prix de l'héroïne *Madame Figaro*, catégorie roman étranger pour *Le Roman du mariage* (Editions de l'Olivier)
- **THADÉE KLOSSOWSKI DE ROLA,** Prix Duménil et Prix Rive gauche à Paris, catégorie roman français pour *Vie rêvée* (Grasset)
- **MARIE NDIAYE,** Grand Prix de l'héroïne *Madame Figaro*, catégorie roman pour *Ladivine* (Gallimard)
- **MADELEINE MALRAUX** et **CÉLINE MALRAUX,** Grand Prix de l'héroïne *Madame Figaro*, catégorie biographie pour *Avec une légère intimité* (Baker Street/Larousse)
- **CHRISTOS CHRYSSOPOULOS,** Prix Laure-Bataillon pour *Une lampe entre les dents : chronique athénienne* (Actes Sud)
- **ALEXANDRA LAPIERRE,** Prix Ar Mor de la Ville de Vannes pour *Je te vois reine des quatre parties du monde* (Flammarion)
- **YANN QUEFFÉLEC,** Prix Ar Vro de la Ville de Vannes pour *Dictionnaire amoureux de la Bretagne* (Plon)
- **VALÉRIE GANS,** Prix An Avel de la Ville de Vannes pour *Le Bruit des silences* (JC Lattès)
- **GOULC'HAN KERVELLA,** Prix du roman en langue bretonne de la Ville de Vannes pour *Boned glas ar pagan* (Al Liamm)
- **JEAN-PHILIPPE BLONDEL,** Prix Saint-Maur en poche, catégorie roman pour *Le Baby-Sitter* (Pocket)
- **DAVID LELAIT-HELO,** Prix Saint-Maur en poche, catégorie roman pour *Sur l'épaule de la nuit* (Pocket)
- **KATRINA KITTLE,** Prix Saint-Maur en poche, catégorie littérature étrangère pour *Le Garçon d'à côté* (Le Livre de poche)
- **ÉDOUARD HUSSON,** Prix Saint-Maur en poche, catégorie essai pour *Heydrich et la solution finale* (Perrin)
- **MATHIAS ÉNARD,** Prix du Roman-News pour *Rue des Voleurs* (Actes Sud)
- **LISE CHARLES,** Prix de la Romancière pour *La Cattiva* (P.O.L)
- **ELIF SHAFAK,** Prix Relay des voyageurs pour *Crime d'honneur* (Phébus)
- **JEAN-LOUIS BRUNAUX,** Prix du Sénat du livre d'histoire pour *Alésia, 27 septembre 52 av. J.-C.* (Gallimard)
- **JOSEPH CONRAD,** Prix du Livre audio, catégorie Plume d'or pour *Au cœur des ténèbres* (Road Book)
- **STEFAN ZWEIG,** Prix du Livre audio, catégorie littérature classique pour *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* (Audiolib)
- **ALEXANDRE JOLLIEN,** Prix du Livre audio, catégorie document pour *Eloge de la faiblesse* (Audiolib)
- **AMÉLIE NOTHOMB,** Prix du Livre audio, catégorie Prix des lycéens pour *Barbe bleue* (Audiolib)
- **HARUKI MURAKAMI,** Prix du Livre audio, catégorie Prix du public contemporain pour *1Q84* (Audiolib)
- **MICHÈLE LESBRE,** Prix Ile aux livres/La Petite Cour pour *Ecoute la pluie* (Sabine Wespieser)
- **SYLVIE AYMARD,** Prix Ile aux livres/La Petite Cour pour *C'est une occupation sans fin que d'être vivant* (Grasset)
- **SEMPÉ,** Prix Duménil pour *Saint-Tropez* (Denoël)

P.MATSAS/ALBIN MICHEL

MAGAZINE

ADIEU À

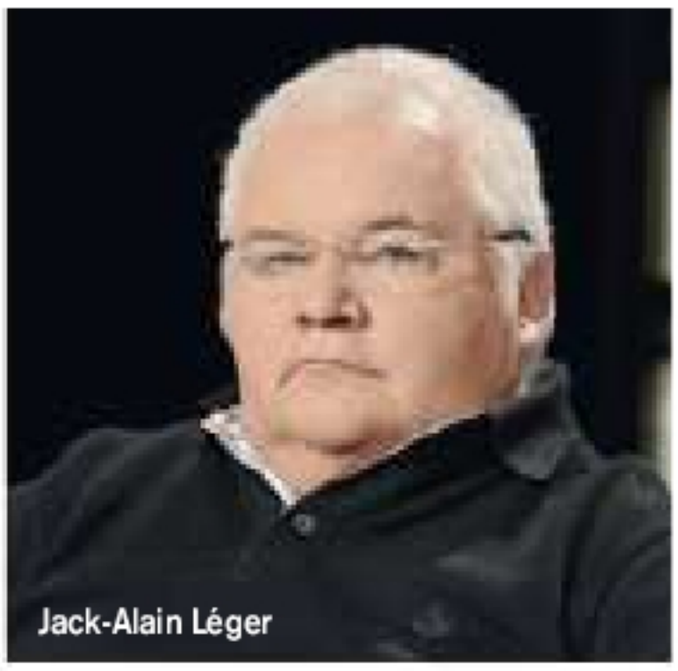
Richard Matheson, écrivain et scénariste, 87 ans. L'auteur connu notamment pour son roman *Je suis une légende* peut espérer y rester aussi, dans la légende. Il avait modernisé le genre en donnant une véritable assise réaliste à ses histoires. Ainsi, il savait régler la focale sur la psychologie de ses héros, grâce à des intrigues centrées sur des solitaires en lutte contre la fatalité, mettant en exergue des peurs universelles. Ses écrits ont inspiré un certain nombre de films (*L'Homme qui rétrécit, Le Jeune Homme, la mort et le temps...*). Matheson a également été scénariste pour le petit écran (avec *Duel* par exemple, le téléfilm qui a lancé la carrière de Steven Spielberg). (23 juin)

Gaétan Soucy, écrivain et professeur de philosophie, 54 ans. Le troisième roman de ce Québécois *La Petite Fille qui aimait trop les allumettes,* publié en 1998, a été récompensé par le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec et par le prix du grand public du Salon du livre de Montréal-*La Presse*. L'auteur savait traiter des thèmes universels tout en manipulant un français onirique et exigeant. (9 juillet)

Mathieu Bénézet, écrivain, 67 ans. Sa carrière a été marquée par une rencontre avec Louis Aragon, qui préfaça son premier recueil, *L'Histoire de la peinture* en trois volumes, paru en 1968. L'homme (poète, romancier, essayiste, éditeur et homme de radio) a notamment été distingué en 2011 par le Grand Prix de poésie de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. (12 juillet)

Henri Alleg, journaliste et écrivain, 91 ans. Militant au sein du Parti communiste algérien, il restera l'auteur de *La Question*, témoignage majeur sur la torture durant la guerre d'Algérie. (17 juillet)

Jack-Alain Léger (de son vrai nom Daniel Théron), romancier et chanteur, 66 ans. Après son premier roman *Being* écrit sous le nom de Melmoth, il devient Eve Saint-Roch avec *Prima Donna*. Mais le pseudonyme Jack-Alain Léger est le plus célèbre, avec lequel il signe *Monsignore* en 1976, son grand succès. Premier scandale avec *Autoportrait au loup*, récit introspectif où il évoque crûment son homosexualité : écrire était un exutoire pour cet homme maniaco-dépressif. Puis l'art devient arme en 2003, avec *Tartuffe fait ramadan*. Accusé d'islamophobie, il persiste dans *A contre Coran* en 2004. Volte-face de celui qui savait raconter comme nul autre les confessions d'un jeune Arabe dans *Vivre me tue* ou simple provocation? En tout cas, l'arme était visiblement à double tranchant puisque l'auteur a mis fin à ses jours. (17 juillet)


Jack-Alain Léger

25 heures au Mans

Douglas Kennedy sera l'invité d'honneur de La 25e Heure du Livre, les 12 et 13 octobre prochains. Quelques jours après la parution de son nouveau roman, *Cinq jours* (Belfond), il prendra part au Salon du livre du Mans. Comme l'an passé, il se tiendra entre le quai bordant la Sarthe et la muraille romaine. Philippe Delaroche et Baptiste Liger, de la rédaction de *Lire*, partenaire de la manifestation, accueilleront Douglas Kennedy sur le plateau des rencontres, ainsi que les meilleurs romanciers de cette rentrée littéraire, dont Céline Minard (*Faillir être flinguée,* Rivages), Pierre Lemaître (*Au revoir là-haut,* Albin Michel), Dominique Noguez (*Une année qui commence bien,* Flammarion), Pierre Mérot (*Toute la noirceur du monde,* Flammarion). Plus ancien Salon du livre en France (depuis 1978), La 25e Heure du Livre ajoute à son originalité en déclinant chaque année l'histoire des peuples premiers. Pour cette 35e édition : **le chemin de l'Inca.**

Douglas Kennedy, sera l'invité d'honneur de la 35e édition du Salon du livre du Mans.

BALTEL/ALAMY/CHÈRE/SIPA/P.STUART

DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN

Par Baptiste Liger

Jimmy P. d'Arnaud Desplechin

Quelle curieuse (mais bonne) idée que d'adapter l'obscur essai de l'ethnologue et psychanalyste Georges Devereux, *Psychothérapie d'un Indien des Plaines* ! C'est le challenge d'Arnaud Desplechin pour son premier film américain. Dans le Kansas des années 1950, un vétéran amérindien de la Seconde Guerre mondiale nommé Jimmy Picard (Benicio Del Toro, tout en nuances) souffre d'atroces maux de tête inexpliqués. Même si elles se méfient de lui et de ses méthodes, les autorités de l'hôpital militaire font alors appel à Devereux (Mathieu Amalric), cet étrange Français qui ne tient pas en place. Et si c'était l'âme de ce grand gaillard qu'au fond il fallait soigner ? Basé essentiellement sur les séances de psychanalyse – tout en ouvrant sur la vie privée et cachée des deux principaux protagonistes –, *Jimmy P.* peut être vu comme un véritable film d'aventures statique (magistralement photographié), où tout repose sur l'échange entre le patient et celui qui l'écoute (sur quelques flash-back ou représentations de rêves, aussi). Le sujet est passionnant ; le résultat l'est presque autant, même si le scénario – un peu répétitif – tourne plutôt en rond à la moitié du film et que Mathieu Amalric ne semble pas toujours à l'aise. Mais Desplechin a trouvé le moyen d'évoquer certains exclus de l'Amérique – de filmer leurs corps, aussi – sans tomber dans un plaidoyer lourdaud. Et il y a dans le classicisme affiché, à la John Ford, quelque chose de visuellement somptueux : et si les grands espaces étaient avant tout dans nos têtes ? **(En salles le 11 septembre)**

Benicio Del Toro et Mathieu Amalric à l'affiche de *Jimmy P.*

Moi & toi de Bernardo Bertolucci

Au lieu d'aller en classe de neige, un jeune adolescent, Lorenzo, choisit de se cacher dans la cave de son immeuble pendant une semaine. Il pensait être seul : c'était sans compter sur l'irruption d'Olivia, sa demi-sœur aînée, venue là pour tenter d'en finir avec la drogue. Et qui en veut beaucoup à son père... Il n'est guère étonnant que cette relation ambiguë – inspirée par un roman de Niccolo Ammaniti (au fait, à quand une adaptation de *La Fête du siècle* ?) – ait intéressé Bernardo Bertolucci, qui a su mener à bien ce quasi-huis clos basé sur un duel psychologique. Si la caméra du vieux maître a perdu de sa superbe (souvenez-vous de *1900* ou du *Dernier Empereur*...), celui-ci a toutefois su mettre en valeur Tea Falco, comédienne (mais aussi photographe), dont l'énergie et la beauté atypique apportent beaucoup à *Moi & toi*. **(En salles le 18 septembre)**

Mon bel oranger de Marcos Bernstein

Classique de l'exercice de lecture suivie dans les collèges, le best-seller du Brésilien José Mauro de Vasconcelos devait bien, un jour ou l'autre, inspirer un film à montrer à tous les jeunes élèves. Il n'est pas sûr que ce soit leur rendre service (ou leur faire plaisir) tant les tribulations du malheureux Zézé peinent ici à éveiller l'intérêt. On peut certes être touché par ce petit garçon pauvre et solitaire discutant avec son arbre ou avec le vieux grigou nommé Portugâ. Mais l'ensemble pèche par trop de naïveté, de manque de rythme, de lourdeur de mise en scène et d'approximation dans l'interprétation. Pour les nostalgiques de leur année de cinquième à la rigueur...

DVD

LES CHRONIQUES MARTIENNES DE MICHAEL ANDERSON (LCJ)

Succès de *Star Wars* oblige, de nombreux classiques de science-fiction furent adaptés à la fin des années 1970. Parmi ceux-ci, on peut notamment retenir cette version assez fidèle des nouvelles de Ray Bradbury avec, derrière la caméra, le cinéaste de *L'Age de cristal* et, au scénario, le grand Richard Matheson (décédé il y a peu). Aujourd'hui, cette minisérie – dont on tira une version pour le cinéma (proposée ici en bonus) – peut certes paraître un peu lente et kitsch, mais la parabole sur la science et la colonisation reste passionnante. Pour les amoureux d'anticipation, on signalera aussi l'édition DVD du foutraque *Cloud Atlas* des frères Wachowski, d'après le best-seller de David Mitchell (Warner).

HAMILTON DE KATHRINE WINDFELD ET TOBIAS FALK (Pathé)

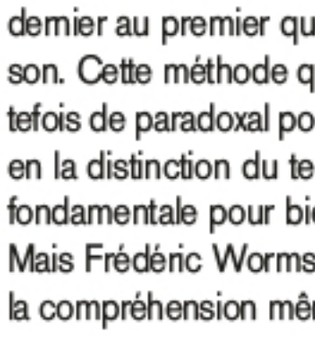
Savez-vous que l'un des maîtres du thriller nordique était de père français ? Il s'appelle Jan Guillou et, s'il est vaguement connu dans l'Hexagone pour une trilogie sur les croisades, les Scandinaves le plébiscitent surtout pour les aventures du très populaire agent secret Hamilton, aujourd'hui adaptées pour le petit écran. On peut ainsi découvrir ce cousin suédois de James Bond à travers deux volets nerveux et efficaces (pas si bêtes, d'ailleurs), *Dans l'intérêt de la nation* et *Détention secrète*. Pour rester dans le genre, ne ratez pas non plus la série – en six épisodes – *Les Enquêtes d'Erica*, tirée des romans à succès de Camilla Läckberg, que France 3 proposera courant septembre.

WHY NOT PRODUCTIONS

MAGAZINE

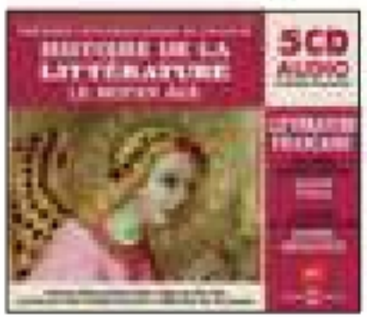
LIVRES AUDIO

Henri Bergson expliqué par Frédéric Worms,
PUF/Frémeaux & Associés, 4 CD



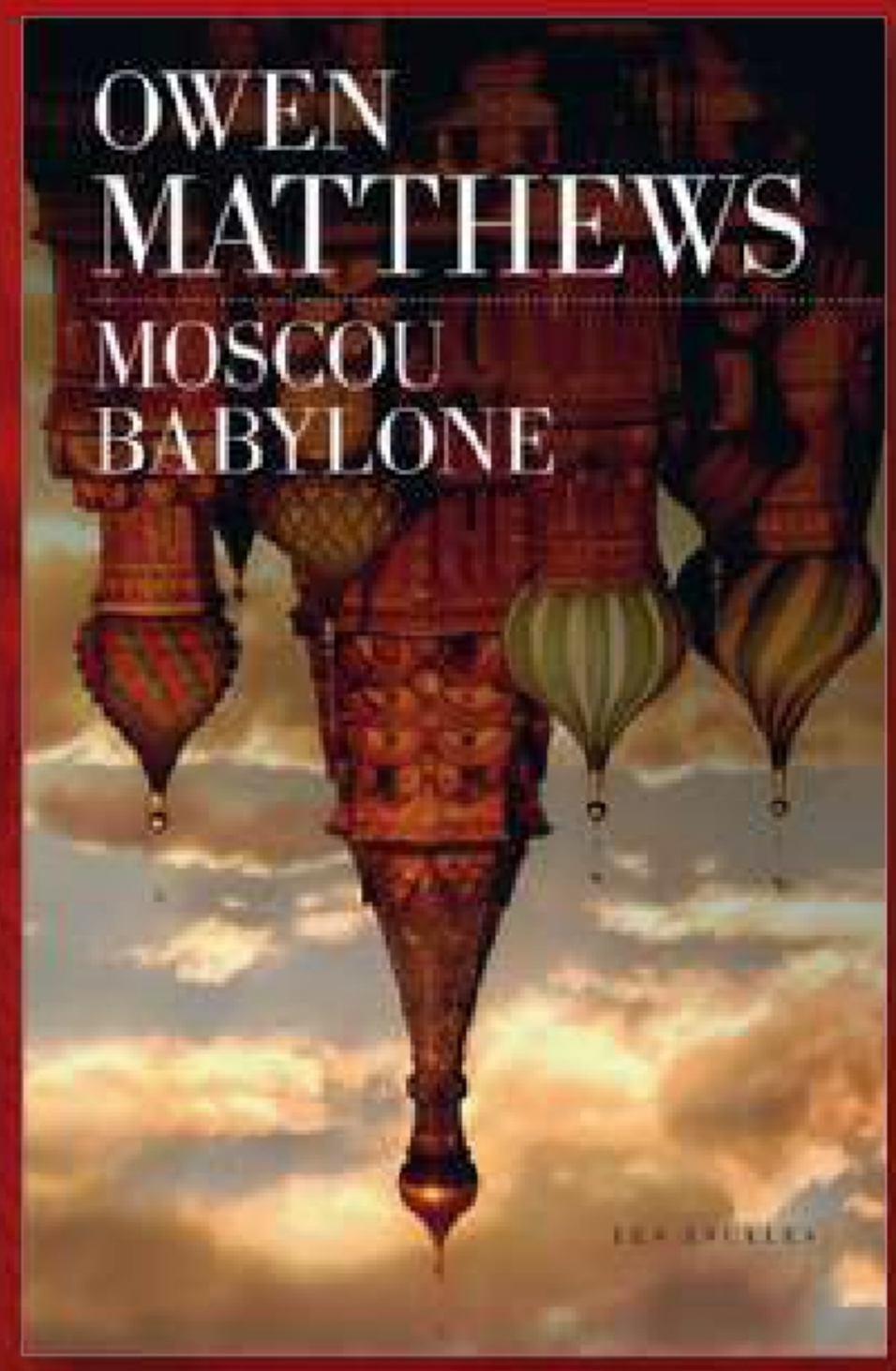
Un peu oubliée, réduite souvent à son traité sur le rire et à quelques formules, la philosophie de Bergson mérite d'être redécouverte tant elle est une des grandes philosophies de la modernité et une pensée pour notre temps. C'est avec *L'Evolution créatrice*, son troisième grand livre publié en 1907, qu'Henri Bergson rencontra la célébrité, une célébrité internationale que parasitera un inévitable cortège de malentendus, de contresens et de simplifications qui contribueront à l'émergence d'un bergsonisme dévalué. Les deux premiers grands livres furent l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889) et *Matière et Mémoire* (1896). Le dernier, *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932), sera publié vingt-cinq ans après *L'Evolution créatrice*. C'est par ce livre ultime que débute cette série de quatre leçons de Frédéric Worms, devenu aujourd'hui le spécialiste du philosophe, chaque leçon étant consacrée à l'un des quatre ouvrages majeurs que nous venons de citer. C'est en remontant du dernier au premier que Frédéric Worms présente et commente Bergson. Cette méthode qui renverse la chronologie a quelque chose toutefois de paradoxal pour éclairer une philosophie dont le cœur consiste en la distinction du temps et de sa représentation spatiale, distinction fondamentale pour bien poser nombre de problèmes philosophiques. Mais Frédéric Worms s'en explique et justifie sa lecture à rebours par la compréhension même de la « durée » bergsonienne. Une lecture logique qui contourne la chronologie des œuvres pour mieux les servir dans leur imprévisible nouveauté. **Jérôme Serri**

Histoire de la littérature. Le Moyen Age
par Alain Viala. Illustré de textes lus par Daniel Mesguich,
PUF/Frémeaux & Associés, 5 CD



Seuls le cinéma ou la visite de certains hauts lieux nous ramènent de temps à autre vers le Moyen Age. La littérature de cet âge qui ne se concevait en rien comme intermédiaire n'est souvent, hélas ! qu'un souvenir scolaire. Or, il nous suffit d'écouter Daniel Mesguich lire la *Ballade des pendus* de François Villon pour être soudain embarqués par l'émotion d'un texte aussi présent à notre cœur qu'à ses contemporains, et peut-être plus car nous l'abordons aujourd'hui à travers le souvenir de Corbières, de Rimbaud, d'Apollinaire et d'autres encore : « La pluie nous a débués et lavés / Et le soleil desséchés et noircis. / Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés / Et arraché la barbe et les sourcils. / Jamais nul temps nous ne sommes assis ; / Puis çà, puis là, comme le vent varie, / A son plaisir sans cesser nous charrie, / Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre. / Ne soyez donc de notre confrérie, / Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre ! » Alain Viala, qui est titulaire de la chaire de littérature française à Oxford et professeur émérite à la Sorbonne, nous propose avec ce cours lumineux de littérature une plongée certes littéraire mais également historique dans cet âge intermédiaire, ce *Medium Aevum* qui va de la fin de l'Empire romain au XV^e^ siècle où cette notion a été inventée. Prenant place entre deux époques que l'on considérait comme deux sommets, l'Antiquité et la Renaissance, cette période de notre histoire a longtemps été dévaluée même après que les historiens en ont montré la grandeur. **J.S.**

PAR L'AUTEUR DES
ENFANTS DE STALINE
finaliste du prix Médicis étranger
et du prix des lectrices de *ELLE*



Une fascinante odyssée moscovite,
entre Dostoïevski
et Bret Easton Ellis

« *Moscou Babylone* se boit cul sec
comme une vodka glacée. »
A. Fillon, *Livres Hebdo*

LES ESCALES
ÉDITIONS

Lisez les premières pages sur votre smartphone.

MAGAZINE

LE CHOIX DES LIBRAIRES

La sélection des libraires de Cultura

Parmi les nombreux titres de la rentrée littéraire de la saison 2013 (555 sont annoncés !), les libraires de Cultura ont distingué trente auteurs. *Lire* s'associe à l'opération en apposant son sceau sur ceux que la rédaction a appréciés. Six talents à découvrir en particulier ont été sélectionnés par les librairies Cultura : l'occasion de donner une chance à des auteurs en devenir et d'élargir un peu le cercle restreint des écrivains respectés. Parmi eux, Pierre Lemaitre ou encore Raphaël Jerusalmy. C'est Gilles Legardinier, l'auteur de *Demain j'arrête !* (Pocket) et *Complètement cramé !* (Fleuve Noir), qui est, pour l'édition 2013, parrain de ces talents naissants. Son prochain ouvrage, *Et soudain tout change* (Fleuve Noir) paraîtra le 10 octobre.

Vous écrivez ?

Les Editions Amalthée

recherchent de **nouveaux auteurs**

Envoyez vos manuscrits :

Editions Amalthée
2 rue Crucy
44005 Nantes cedex 1

Tél. **02 40 75 60 78**
www.editions-amalthee.com

LA VIEILLE QUI VOULAIT TUER LE BON DIEU

par Nadine Monfils,
256 p., Belfond, 19 €

MAX BUVRY,
Librairie Vaux Livres,
VAUX-LE-PÉNIL (77)

« Mémé Cornemuse, la terrible, est de retour ! Elle est concierge dans un immeuble dont les occupants sont tous fous. Quand Ginette, une locataire, découvre son mari assassiné, elle ne perd pas son sang-froid. Le ton est truculent et caustique, la gouaille décapante, les personnages bigarrés, illuminés et déglingués, le vocabulaire et les sentences entre Dard et Audiard. Aussi féroce que jubilatoire. »

DÉSORDRE

par Penny Hancock,
traduit de l'anglais par Julie Sibony, 450 p., Sonatine, 20 €

FLAVIE CARREL,
Librairie Develay,
VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE (69)

« Sur les bords de la Tamise vit Sonia, une quadragénaire bien seule. Son mari est souvent absent et sa fille Kit est à l'université. Un jour Jez, 15 ans, le neveu de son amie Helen, vient lui emprunter un disque. Elle décide de le séquestrer. Le dicton "l'habit ne fait pas le moine" prend tout son sens dans ce récit très troublant. »

UNE TERRE SI FROIDE

par Adrian McKinty,
traduit de l'anglais (Irlande) par Florence Vuarnesson, 396 p., Stock, 21,50 €

FRÉDÉRIC BOILLOT,
Librairie Interlignes,
LIMOURS (91)

« Sean Duffy, inspecteur catholique, arrive en Irlande du Nord, peu après la mort de Bobby Sands. Les meurtres de deux homosexuels font craindre l'apparition d'un serial killer, tandis qu'on s'interroge à propos d'un suicide. L'ambiance de l'Irlande au début des années 80, alors que la violence et l'intolérance gangrènent et minent l'ensemble de la société. »

LA PAUPIÈRE DU JOUR

par Myriam Chirousse,
512 p., Buchet-Chastel, 22 €

NATHALIE,
Librairie du Théâtre Zannini,
BOURG-EN-BRESSE (01)

« Cendrine Gerfaut, botaniste, a perdu son fiancé, tué dans une bijouterie par un certain Benjamin Lucas. Elle décide de se venger et, pour cela, se rend dans un village du sud de la France nommé Barjouls. Sa quête n'est pas de tout repos, les habitants cachent des secrets parfois inavouables. Un roman plein de sensibilité et riche en rebondissements. La vie d'un village avec ses secrets, ses tensions mais aussi ses bonheurs. »

LE PETIT JOUEUR D'ÉCHECS

par Yoko Ogawa,
traduit du japonais par Martin Vergne, 336 p., Actes Sud, 22,80 €

LAURE SIMOES,
Librairie Petites histoires entre amis,
CHENNEVIÈRES-SUR-MARNE (94)

« Un jeune garçon rêveur et peu bavard apprend les échecs grâce à un homme expert en pâtisserie, réfugié dans un bus. Un beau livre à la délicatesse toute japonaise. Quelle place doit-on occuper dans le monde ? Telle est la question que pose ce livre tout en poésie et tendresse pour son héros qui refuse de grandir. »

Retrouvez tous les choix des libraires sur le site :

lechoixdeslibraires.com

MAGAZINE

L'Observatoire gastronomique

La cuisine méditerranéenne est à l'honneur en cette rentrée. Peut-être pour ne pas oublier trop vite le soleil, les senteurs de garrigue...

Gérald Passédat, le chef tri-étoilé du Petit Nice, à Marseille, en est l'un des hérauts : sa cuisine de parfums trouve sa richesse dans son « potager marin ». Ce génie du produit de la mer (il est à la Provence ce qu'Olivier Roellinger est à la Bretagne) développe l'esprit du large et la saveur des produits rapportés par ses amis pêcheurs.

Son beau livre de recettes est classé par paliers, comme dans une plongée sous-marine : du rivage aux abysses. De la haute couture, comme cette « baudroie ligotée », boutonnée d'olives vertes et noires. Tout est sublimé, tout donne l'eau (iodée) à la bouche : lobes d'oursin en tomate filtrée, seiche au vinaigre de miel et brunoise de mangue, poulpe « lentement cuit » au teppanyaki, cigales de mer (ici appelées chambris) à l'huile de noisette, daurade « jus de la tante Nia » (fenouil, aubergines, citron confit, losanges de laurier...) ou encore carpaccio (beau comme un tableau) de coquillages à l'écume d'eau de mer (quand les beignets de girelles flirtent avec le parfum des algues).

Comme l'écrit Stéphane Davet dans sa préface : « Loin de l'exubérance des caricatures sudistes, il a retranscrit la luminosité marseillaise dans son intensité. » Dans les assiettes de son restaurant et (en attendant d'y aller un jour) dans un ouvrage superbement décoré, grâce aux photos naturalistes de Richard Haughton.

A l'autre bout de la Méditerranée, côté orient, le « pays du cèdre » a développé une cuisine également tournée vers les parfums, à la fois marine et montagnarde mais tout aussi ensoleillée avec ses ragoûts mijotés et ses grillades aux épices.

Salma Hage, une femme au foyer libanaise originaire de Mazarat Tiffah (« le hameau de la pomme », ça ne s'invente pas), au nord du pays, prépare des plats traditionnels depuis plus de cinquante ans. Elle livre un demi-millier de recettes dans une nouvelle « bible » des cuisines du monde soigneusement éditée par Phaidon, après l'Italie (*La Cuillère d'argent*) et l'Espagne (*Le Livre des tapas*).

On y trouve bien sûr les fameux *mezze* (entrées), falafels et kebbehs divers et variés, mais aussi une étonnante déclinaison de légumes : courgettes grillées, potiron au four, aubergine frite à la mélasse de Grenade, poireaux sautés à l'arak et beignets de poivrons.

Aucune tradition libanaise ne manque : shawarma, manakish, œufs au sumac...

Ou encore quantité de façons d'accommoder l'agneau mais aussi les poissons : loup frit au curry et tahini, lotte au safran, rouget au sésame, poulpe à l'oignon rouge, risotto au crabe... Des conseils et astuces complétés par les recettes de chefs invités. Ils donnent un bel aperçu d'une cuisine voyageuse, parmi les plus raffinées au monde.

Berceau de la civilisation, la mer Méditerranée révèle enfin ses trésors culinaires.

Tristan Savin

★★★ ***Des abysses à la lumière*** par **Gérald Passédat,** 400 p., Flammarion, 60 € ★★★ ***La Cuisine libanaise*** par **Salma Hage,** 512 p., Phaidon, 39,95 €

La « baudroie ligotée » de Gérald Passédat, chef du Petit Nice, à Marseille.

R.HAUGHTON

MAGAZINE

CE QUE LA PRESSE EN PENSE

Ce mois-ci, *Lire* vous offre les coups de cœur et les coups de griffe des critiques dans la catégorie Romans Français

	Pierre Vavasseur (Le Parisien)	Mohammed Aïssaoui (Le Figaro littéraire)	Bernard Lehut (RTL)	Nathalie Crom (Télérama)	Isabelle de Montvert-Chaussy (Sud Ouest Dimanche)	Isabelle Falconnier (L'Hebdo de Lausanne)
Véronique Ovaldé *La Grâce des brigands* (L'Olivier)	★★★	/	★★★	★★	★★★★	/
Chantal Thomas *L'Echange des princesses* (Seuil)	★★★	★★★	★★	★★★	★★★★	★★
Jean-Philippe Toussaint *Nue* (Minuit)	/	★★★	★★★★	★★★★	★★	★★
Sorj Chalandon *Le Quatrième Mur* (Grasset)	/	★★★★	★★★	/	★★★	★★★
Amélie Nothomb *La Nostalgie heureuse* (Albin Michel)	★★★★	★	★	★★	★★	★★★
Tristan Garcia *Faber. Le destructeur* (Gallimard)	★	★★★	☆	★★	★★	★★★★
Yasmina Khadra *Les anges meurent de nos blessures* (Julliard)	★★★	★★★	★★★	/	★★★	★★★★
→ **Coup de cœur**	**Yannick Haenel** *Les Renards pâles* (Gallimard)	**Nelly Alard** *Moment d'un couple* (Gallimard)	**Hugo Boris** *Trois grands fauves* (Belfond)	**Céline Minard** *Faillir être flingué* (Rivages)	**Metin Arditi** *La Confrérie des moines volants* (Grasset)	**Leonora Miano** *La Saison de l'ombre* (Grasset)

Ils ont aimé : ★★★★ à la folie ★★★ beaucoup ★★ un peu ★ à peine ☆ pas du tout / pas lu

Arts et Vie, faire de la culture un voyage...

- Programmes en formule tout compris
- Transports sur vols réguliers
- Groupes de petite taille
- Formule Remboursement-Annulation sans condition
- Accompagnateurs et guides locaux sélectionnés avec soin

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS

www.artsetvie.com

Demande de Brochure : 01 40 43 20 27 ■ Accueil : 251, rue Vaugirard - 75015 Paris

ARTS ET VIE ASSOCIATION CULTURELLE DE VOYAGES ET DE LOISIRS, IMMATRICULATION N° : IM075110169

MAGAZINE

THÉÂTRE

Par Philippe Alexandre

Bouleversante Evelyn Herlitzius dans le rôle-titre d'*Elektra*, et Mikhail Petrenko.

Une Electre historique

Dans leur profusion estivale, les festivals offrent parfois, oh ! rarement ! un moment de théâtre exceptionnel, unique, historique. Le miracle a eu lieu cette année avec *Elektra*, opéra de Richard Strauss monté par Patrice Chéreau. Premier événement : le retour triomphal d'un metteur en scène qui a réalisé ses plus beaux spectacles à l'opéra, *Lulu* dans les années 1970 à l'Opéra de Paris, et la tétralogie wagnérienne à Bayreuth.

L'*Elektra* de Richard Strauss et Hugo von Hofmannsthal (inspiré par Sophocle), créée à Dresde il y a plus d'un siècle, exige des éléments que les directeurs de théâtre ont toutes les peines du monde à rassembler : un orchestre d'une bonne centaine de musiciens, un chef rompu à la musique de Strauss qui marque le point ultime du romantisme allemand et annonce les temps modernes viennois. Enfin, surtout, il faut réunir des interprètes, des voix hors du commun. C'est le cas dans cette production signée Chéreau, avec la grande chanteuse wagnérienne Waltraud Meier (Clytemnestre dans tout son éclat royal), la Canadienne Adrianne Pieczonka (Chrysothémis, sœur d'Electre) et enfin dans le rôle-titre, Evelyn Herlitzius, bouleversante actrice murée dans sa haine, petite boule sombre au centre de la scène, et voix magistrale dialoguant sans peine avec l'orchestre de Paris dirigé par son chef finlandais Esa-Pekka Salonen.

Naturellement, les cinq représentations aixoises, saluées par un succès comme on n'en avait jamais vu au festival, ont comblé sans peine le nouveau et beau Grand Théatre de Provence d'Aix. Mais rares seront les salles qui pourront accueillir ce spectacle avec tous ses fabuleux interprètes. Ce sera le cas de la Scala de Milan, du 18 mai au 10 juin 2014. Puis il faudra attendre 2016 pour qu'*Elektra* parcoure le monde, Helsinki, Berlin, Barcelone et New York en son Metropolitan Opera.

Rien n'est encore prévu pour les Parisiens mais on peut supposer que l'actuel patron de la Scala de Milan, Stéphane Lissner, ami enthousiaste de Chéreau, aura à cœur de présenter cette *Elektra* de légende à l'Opéra de Paris lorsqu'il en aura pris la direction, dès l'an prochain.

P.VICTOR/ARTCOMART/FESTIVAL D'AIX

GRAND PRIX 2013
Meilleur roman des lecteurs de Points

Sauve qui pleure

Une femme fuyant l'annonce

David Grossman

Elle est une femme partagée entre deux hommes, et qui hésite toute une vie. Elle est une mère, dont l'enfant est en danger, et qui préfère fuir la réalité. En Israël, pour elle, l'espoir et l'émotion se logent entre les bombes.

Prix Médicis étranger 2011
Meilleur livre de l'année 2011
- Magazine *Lire*

MARCEL

POINTS
CRÉATEUR DE LECTEURS

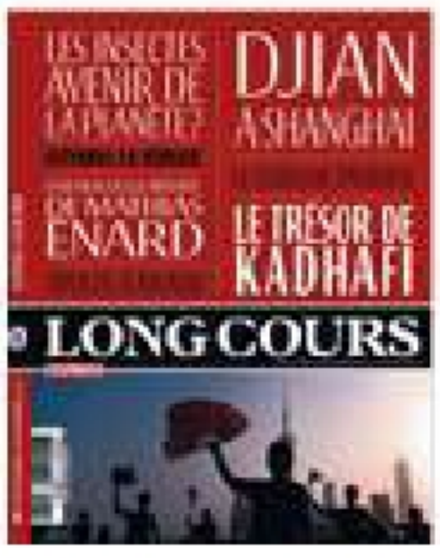
Camus à Sartre : *un mystérieux inédit*

Lecture de la pièce de Picasso : *Le Désir attrapé par la queue*, en 1944, avec notamment Camus, Sartre, Simone de Beauvoir...

« Mon cher Sartre, Voici vos ors, que je vous sertis de remerciements. Je vous souhaite ainsi qu'au Castor de beaucoup travailler. Et bien. Car nous avons fait du mauvais travail avec nos amis. Si mauvais que j'en dors mal. Et faites-moi signe à votre retour : nous passerons une soirée dégagée. Amitiés. Camus » Tel est le petit mot inédit et intrigant qu'ont retrouvé, par hasard, deux libraires d'Orléans, Hervé et Eva Valentin, comme l'a révélé l'AFP. Ce mot manuscrit avait été monté sur onglet, c'est-à-dire collé sur la page de garde d'un livret, publié confidentiellement en 1960, qui reprenait le texte écrit par Sartre à la mort de Camus pour *France Observateur*. « La reliure indique qu'il a été collé en 1966 », nous a précisé Hervé Valentin, organisateur d'une exposition Camus à Lourmarin (84), du 3 au 8 septembre, où cet inédit sera présenté. « A mon avis, il date de 1944, un an après la rencontre entre Sartre et Camus, et fait certainement allusion à leur projet avorté de collaboration pour la mise en scène de *Huis clos*. C'est un très joli document qui témoigne de la grande proximité entre les deux hommes, jusqu'à leur brouille définitive en 1952. » **Delphine Peras**

Un an au Long Cours

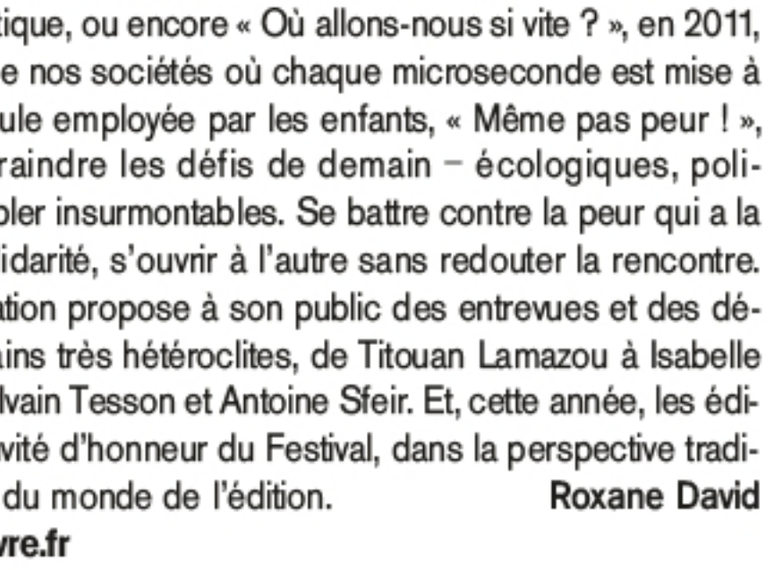
Et de cinq ! Le nouveau numéro de *Long Cours* arrive en effet en librairie le 5 septembre, avec un sommaire toujours aussi fidèle au mot d'ordre de ce trimestriel qui vient de fêter son premier anniversaire avec succès : prendre son temps, creuser plus loin que l'actualité immédiate, privilégier le long terme. Cette fois, Cuba est racontée de l'intérieur par Leonardo Padura, Shanghai décrite par Philippe Djian et Istanbul explorée par Olivier Weber. Focus également sur les terres d'Islam : des perspectives politiques au Mali à une enquête sur le trésor de Kadhafi, en passant par une analyse du monde à travers *Homeland* – série télévisée sur la paranoïa qui hante les Etats-Unis depuis les attentats du 11 septembre 2001 –, la revue décrypte le monde musulman dans sa diversité, au-delà des clichés habituels. Au sommaire également, un dossier sur la solution à la pénurie alimentaire, à savoir les insectes ! Et puis la littérature n'est pas en reste, avec une nouvelle inédite de Mathias Enard, tandis que Sébastien de Courtois part sur les traces d'Arthur Rimbaud.



Rentrée littéraire dans le Vaucluse

Cité de la région PACA, la petite ville de Mouans-Sartoux accueille un festival du livre devenu l'une des manifestations les plus incontournables de la rentrée littéraire. Sa 26e édition, du 4 au 6 octobre, s'annonce tout aussi ambitieuse que les précédentes – l'événement est réputé pour son engagement, en témoignent les thèmes précédents : « Etats d'urgence », en 2010, en référence à l'urgence climatique, ou encore « Où allons-nous si vite ? », en 2011, signalant la fuite en avant de nos sociétés où chaque microseconde est mise à profit. Cette année, la formule employée par les enfants, « Même pas peur ! », nous enjoint de ne pas craindre les défis de demain – écologiques, politiques... – qui peuvent sembler insurmontables. Se battre contre la peur qui a la faculté de gangrener la solidarité, s'ouvrir à l'autre sans redouter la rencontre. C'est pourquoi la manifestation propose à son public des entrevues et des débats avec un panel d'écrivains très hétéroclites, de Titouan Lamazou à Isabelle Autissier, en passant par Sylvain Tesson et Antoine Sfeir. Et, cette année, les éditions Flammarion seront l'invité d'honneur du Festival, dans la perspective traditionnelle de mise en valeur du monde de l'édition. **Roxane David**

http://www.lefestivaldulivre.fr



BRASSAÏ/RMN

MAGAZINE

RADIO

● **LE CARNET D'OR** (France Culture, 17 h) par **Augustin Trapenard.** **7 septembre :** *Palladium* de Boris Razon (Stock), *L'Esprit de l'ivresse* de Loïc Merle, (Actes Sud), *Le Produit* de Kevin Orr (Seuil). **14 septembre :** *Lady Hunt* d'Hélène Frappat (Actes Sud), *Faillir être flingué* de Céline Minard (Rivages), *Le Rire du grand blessé* de Cécile Coulon (Viviane Hamy). **21 septembre :** *Faber* de Tristan Garcia (Gallimard), *La Conjuration* de Philippe Vasset (Fayard), *Les Renards pâles* de Yannick Haenel (Gallimard). **28 septembre :** *La Première Pierre* de Pierre Jourde (Gallimard), *Les Sauvages* de Sabri Louatah (Flammarion), *J'ai perdu tout ce que j'aimais* de Sacha Sperling (Fayard). ● **LA DISPUTE** (France Culture, 21h) par **Arnaud Laporte.** Spécial littérature les vendredis à partir du 6 septembre. ● **VOX LIBRI-LES LIVRES ONT UNE VOIX** (Radio Notre Dame 100.7 FM & librairie La Procure, 11h) par **Philippe Delaroche.** **2 septembre :** *L'Echange des princesses* de Chantal Thomas (Seuil) (rediffusion à 19 h). **3 septembre :** *Finance : un regard chrétien* de Pierre de Lauzun (Embrasure) (rediffusion à 19 h). **9 septembre :** *La Servante du Seigneur* de Jean-Louis Fournier (Stock). **16 septembre :** *Petites Scènes capitales* de Sylvie Germain (Albin Michel). ● **LE CARNET DU LIBRAIRE** (France Culture, du lundi au vendredi à 15h55) par **Augustin Trapenard.** **Semaine du 2 septembre :** avec Stanislas Rigot de la librairie Lamartine (Paris). **Semaine du 9 septembre :** avec Véronique Marchand de la librairie Coiffard (Nantes). **Semaine du 16 septembre :** avec Caroline Berthelot de la librairie La Femme Renard à Montauban. ● **LE MASQUE ET LA PLUME** (France Inter, 20 h) par **Jérôme Garcin.** **1er septembre :** Spécial rentrée littéraire.

TÉLÉ

● **DANS QUELLE ETAGÈRE** (France 2, tous les jours, 9h05) par **Monique Atlan.** **2 septembre :** *Folles de Django* d'Alexis Salatko (Robert Laffont). **3 septembre :** *La Grâce des brigands* de Véronique Ovaldé (L'Olivier). **4 septembre :** *L'Invention de nos vies* de Karine Tuil (Grasset). **5 septembre :** *Le Cas Eduard Einstein* de Laurent Seksik (Flammarion). **6 septembre :** *Sulak* de Philippe Jaenada (Julliard).

La Grande Librairie

Retrouvez François Busnel sur France 5, tous les jeudis, 20 h 35, rediffusion dimanche, 23 h

5 septembre : Spécial rentrée littéraire avec *La Nostalgie heureuse*, Amélie Nothomb (Albin Michel), *Transatlantic*, Colum McCann (Belfond) et deux auteurs d'un premier roman.
19 septembre : *Dans le silence du vent*, Louise Erdrich (Albin Michel).
26 septembre : *Canada*, Richard Ford (L'Olivier).

La programmation de l'émission est en cours et est susceptible d'être modifiée.

france5.fr

FRANCE 5

L'AGENDA

DU 20 AU 22 SEPTEMBRE

Une rentrée toute en douceur avec la fête du livre Les Mots Doubs, festival phare de la rentrée littéraire. Baptiste Liger de *Lire* rencontrera Jean Rouaud, président de l'événement. Une multitude d'écrivains seront présents : Sabri Louatah, David Fauquemberg, Laure Adler... (Voir p. 91). **www.salondulivre.doubs.fr**

DU 25 SEPTEMBRE AU 1ER OCTOBRE

La 23e édition du festival Est-Ouest aura lieu à Trieste, au nord-est de l'Italie. Créé en 1989, quelques semaines avant la chute du mur de Berlin, le festival consacre chaque année un intérêt particulier à la culture des pays d'Europe de l'Est. Cette année, les organisateurs proposent de découvrir la région de Trieste, Frioul-Vénétie Julienne, à travers la littérature. Seront présents une douzaine d'écrivains tels que Sébastien Berlendis, Silvia Bonucci, Boris Pahor, Daniel de Roulet ou Marius Popescu, qui partageront leur culture et leur histoire à travers leurs textes. **www.est-ouest.com**

DU 30 SEPTEMBRE AU 6 OCTOBRE

Le 22e festival Amérique latine de Biarritz rendra hommage à Roberto Bolaño décédé il y a dix ans, poète et romancier chilien, proche du président Salvador Allende. Florence Olivier, spécialiste de la littérature latino-américaine à Paris III, Robert Amutio, traducteur officiel de l'auteur, et Ignacio Echevarria, critique littéraire viendront animer l'événement. Par ailleurs, Valeria Luiselli sera présente pour parler de son dernier roman *Des êtres sans gravité* (Actes Sud) et une rencontre avec l'écrivain et journaliste Antonio Ungar, auteur de *Trois cercueils blancs* (Noir sur Blanc, Notabilia) est également prévue.
http://www.festivaldebiarritz.com

DU 1ER AU 20 OCTOBRE

L'opération La Journée du manuscrit est mise en place pour la première fois par les Editions du Net, maison qui s'appuie sur les nouvelles technologies. Cette initiative dure vingt jours et permet à tout écrivain en herbe de déposer son manuscrit en format numérique sur le site ou dans les librairies partenaires. Les textes seront ensuite étudiés et diffusés le 24 octobre sur des grands sites de vente de livres interactifs. Parmi les aspirants-écrivains, trente d'entre eux pourront obtenir cent exemplaires de leur livre au format papier, grâce à un tirage au sort. Si vous êtes libraire et que l'événement vous intéresse, vous pouvez proposer votre partenariat sur le site, qui rappelle d'ailleurs que « 1 400 000 Français déclarent avoir un manuscrit à publier mais seuls 9 % ont fait une démarche auprès d'un éditeur. »
www.lajourneedumanuscrit.fr

DU 3 AU 6 OCTOBRE

Montélimar et ses environs accueilleront la 18e édition des Cafés littéraires, avec comme ambition la promotion de la littérature contemporaine, grâce à une quarantaine de rencontres dans les cafés de la ville, avec Jean-Pierre Martin (auteur de *L'Autre vie d'Orwell*, Gallimard), invité d'honneur de la manifestation. L'association poursuit son projet Lire autrement dont le but est de développer la lecture auprès de tous les publics. **http://www.lescafeslitteraires.fr**

LES 4, 5, 6 OCTOBRE

Le Salon annuel Lire en poche aura lieu comme tous les ans à Gradignan en Gironde (33). C'est Olivier Adam qui parrainera cette 9e édition, construite autour de la thématique « Les variations du temps ». Quatre prix seront décernés, dont l'un d'entre eux, le prix du Polar *Sud-Ouest*/Lire en Poche, fait appel aux votes des internautes via le site Internet du journal *Sud-Ouest*. C'est l'occasion d'encourager cette initiative (gratuite), puisque l'année 2012 a vu les ventes du format poche progresser de 1,4 %. **www.lireenpoche.fr**

SAUVAGES CÉVENNES

Bâton de marche en main, les randonneurs foulent les terres sauvages sur les traces de Stevenson. Mais les temps ont quelque peu changé.

En septembre 1878, un jeune écrivain écossais parcourt l'austère massif cévenol, du Monastier à Alès, treize jours durant, accompagné d'un âne appelé Modestine. « Dans les Cévennes, il s'escrime à réintégrer les prairies d'avant le Déluge », écrit Gilles Lapouge dans la préface d'une réédition que les randonneurs d'aujourd'hui emportent précieusement avec eux.

Aussitôt sa marche entamée, Robert Louis Stevenson s'extasie devant « un cours d'eau limpide comme cristal » : « On peut l'entendre qui sinue parmi les pierres, aimable jouvenceau de fleuve qu'il semble absurde d'appeler la Loire. De toutes parts, Goudet est encerclé par des montagnes ; des sentes rocailleuses praticables au mieux par des ânes, rattache la localité au reste de la France. […] un isolement qu'on jurerait pareil à celui des Cyclopes homériques. » (*Voyage avec un âne dans les Cévennes,* p. 52).

L'historien Jules Michelet n'écrivait pas autre chose : « Les Cévennes offrent le roc, rien que le roc, les schistes tranchants... Vous sentez la lutte de l'homme, son travail opiniâtre, prodigieux, contre la nature. » (*Notre France*) Le spectacle de ces montagnes, l'Ecossais le juge « sauvage et attristant » : « Le mont Mézenc et les pics derrière Saint-Julien se détachaient en masses coupantes sur une lumière froide à l'est, et le banc intermédiaire de coteaux avait sombré entier dans un vaste marécage d'ombre, sauf, çà et là, le tracé en noir d'un pain de sucre boisé et, çà et là, un emplacement blanchâtre irrégulier qui représentait une ferme et ses cultures. » (p. 57)

A la lisière du Velay, il découvre « le Gévaudan sauvage, montagneux, inculte, de fraîche date déboisé par crainte des loups » (p. 64). En quittant le bassin cultivé de l'Allier, ce sont « des landes, des fonds vaseux à bruyères, des étendues de roches et de sapins, des bois de bouleaux nuancés par l'or de l'automne, çà et là quelques minables chaumières et des champs mornes » (p. 69). Les autochtones, peu habitués à voir des étrangers, ne lui facilitent pas la tâche. Un homme refuse de le guider quand il se perd. Un autre lui ferme sa porte. Des petites filles le moquent. « L'une tira la langue devant moi, l'autre me dit de suivre les vaches et toutes deux se mirent à rire tout bas et à se pousser du coude. La Bête du Gévaudan a dévoré environ une centaine d'enfants de ce canton. Elle commençait à me devenir sympathique. » (p. 71) Il est contraint à bivouaquer dans l'obscurité, sous la pluie. Le voyageur reprend courage au monastère de Notre-Dame des Neiges : « Si les paysages se vendaient comme les images de mon enfance, un penny en noir, et quatre sous en couleur, je donnerais bien quatre sous chaque jour de ma vie. »

Hébergé par les trappistes, il rend « grâces à Dieu d'être libre d'errer » – puis trouve la révélation au contact de la nature inviolée : « Le sol moussu était, sous le pied, élastique et odorant. Je n'avais pour m'accompagner que quelques alouettes et je ne rencontrai qu'un chariot à bœufs entre Lestampes et Bleymard. » (p. 116) Après l'avoir molestée pour insubordination, il se prend d'affection pour l'ânesse Modestine : « Je pouvais l'entendre tondre d'une langue persévérante le gazon. Pas d'autre bruit sinon le tranquille, l'intraduisible murmure du ruisseau sur les pierres. J'étais paresseusement étendu à fumer et à m'émerveiller de la couleur du ciel, comme nous nommons le vide de l'espace. […] Je songeais que j'avais redécouvert une de ces vérités qui sont révélées aux sauvages et qui se dérobent aux économistes. » (p. 119) Le poète pense être devenu une « brave créature » parmi les « ouailles du troupeau de la nature ».

Mais que deviendra ce paradis perdu ? « Stevenson frémit à la pensée que ces montagnes du Gévaudan sont sur le point de rentrer dans la civilisation, grâce au prochain chemin de fer : "une année encore et ce sera un autre monde. Le désert est assiégé" », note Gilles Lapouge.

Un siècle plus tard, Eric Poindron constate, en arrivant au Monastier pour marcher dans les pas de Stevenson : « Du climat fantastique cher au jeune Ecossais, il ne reste que les monts alentour et la brume. En guise d'octroi, un garage surveille l'entrée du village, l'autobus dépose un groupe d'enfants souriants. »

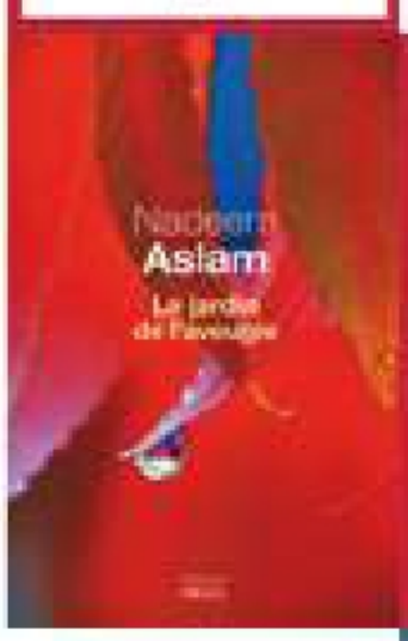
A côté d'une supérette, une plaque de bronze, offerte par une admiratrice américaine, nous apprend qu'« ici un écrivain inconnu qui est devenu par la suite très célèbre a pris la route comme d'autres une grande décision ».

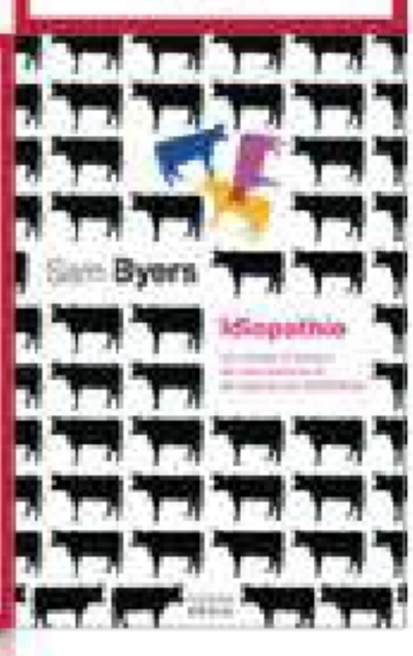
Aujourd'hui, cette randonnée de 230 kilomètres est connue sous le nom de « chemin de Stevenson », rappelle Antoine de Baecque, signalant au passage que le poète écossais ne recherchait pas le pittoresque mais « certains états d'âme vivifiants ».

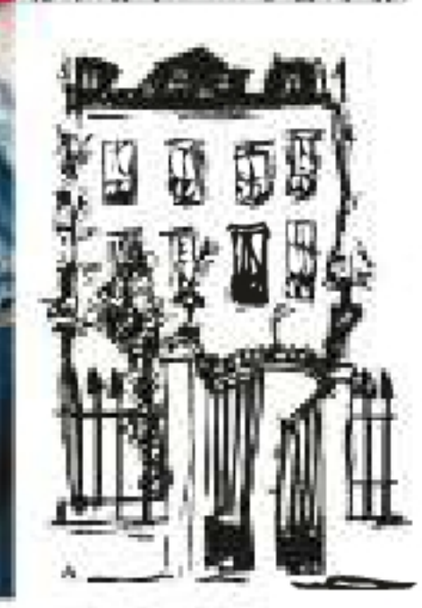
Stevenson
Voyage avec un âne dans les Cévennes (GF)
Eric Poindron
Belles Etoiles (Flammarion)
Antoine de Baecque
Ecrivains randonneurs (Omnibus)

STÉPHANE HUMBERT-BASSET

DIX ROMANS







La rentrée littéraire

aux éditions du Seuil

22 € – 624 pages Disponible en eBook

Dans la lignée de Murakami, un bijou littéraire original. Entre imaginaire et réalité, une œuvre à la fois profonde et pleine d'humour, intime et universelle, assortie d'une réflexion sur le temps et l'Histoire.

« Un chef-d'œuvre, pur et simple. »
Kirkus Reviews

www.belfond.fr

belfond

PALMARÈS

4/ Antoine COMPAGNON

Si *Un été avec Montaigne* connaît un tel engouement, c'est sans doute parce qu'il soulage le scepticisme de l'époque. Coédité par France Inter, radio très prisée par le public littéraire, et bien accueilli par les médias, ce petit livre à bas prix a conquis par ses 40 chapitres brefs et ciselés. Fin juillet, il se serait écoulé à 50 000 exemplaires.

8/ Agnès MARTIN-LUGAND

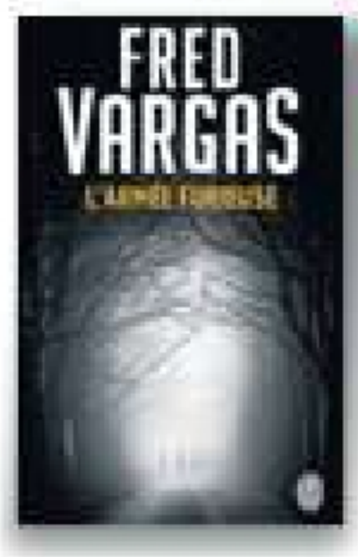
Autoédité sur Amazon.com avec un certain succès, *Les gens heureux lisent et boivent du café* a été acheté par Michel Lafon et publié en juin moyennant un premier tirage à 20 000 exemplaires. La maison d'édition en a réimprimé 80 000 exemplaires depuis. Du *Figaro littéraire* à RTL, en passant par *On n'est pas couché*, ce premier roman sait faire parler de lui.

10/ Alice ZENITER

C'est un beau triplé qu'a réussi *Sombre dimanche* : prix de la Closerie des Lilas, prix du Livre Inter et prix des lecteurs de *L'Express* ! Applaudi aussi bien par le *JDD*, *Le Monde des Livres* que par *La Grande Librairie*, ce troisième roman d'Alice Zeniter a été imprimé à 8 000 exemplaires au départ et, depuis, c'est l'envolée. Fin juillet, la maison d'édition avançait un total de 56 000 exemplaires vendus.

23/ Florence SEYVOS

La dame s'était fait attendre, son précédent roman remontant à 2002, et bien lui en a pris : *Le Garçon incassable*, paru en mai – choix stratégique puisque c'était la seule sortie du domaine français à L'Olivier – a emballé la presse comme les libraires, et les critiques du *Masque et la Plume* sur France Inter ont été unanimes. Résultat, le livre en est à son sixième tirage.



3/ Fred VARGAS

Dès avril, J'ai lu a réédité les onze précédents « rompols » de l'auteur, histoire de préparer le terrain, deux mois plus tard, à la sortie poche de *L'Armée furieuse*, vendu à 350 700 exemplaires en grand format depuis sa parution en 2011. D'où un premier tirage de 200 000 exemplaires et une grosse artillerie publicitaire dans le métro et différentes gares.

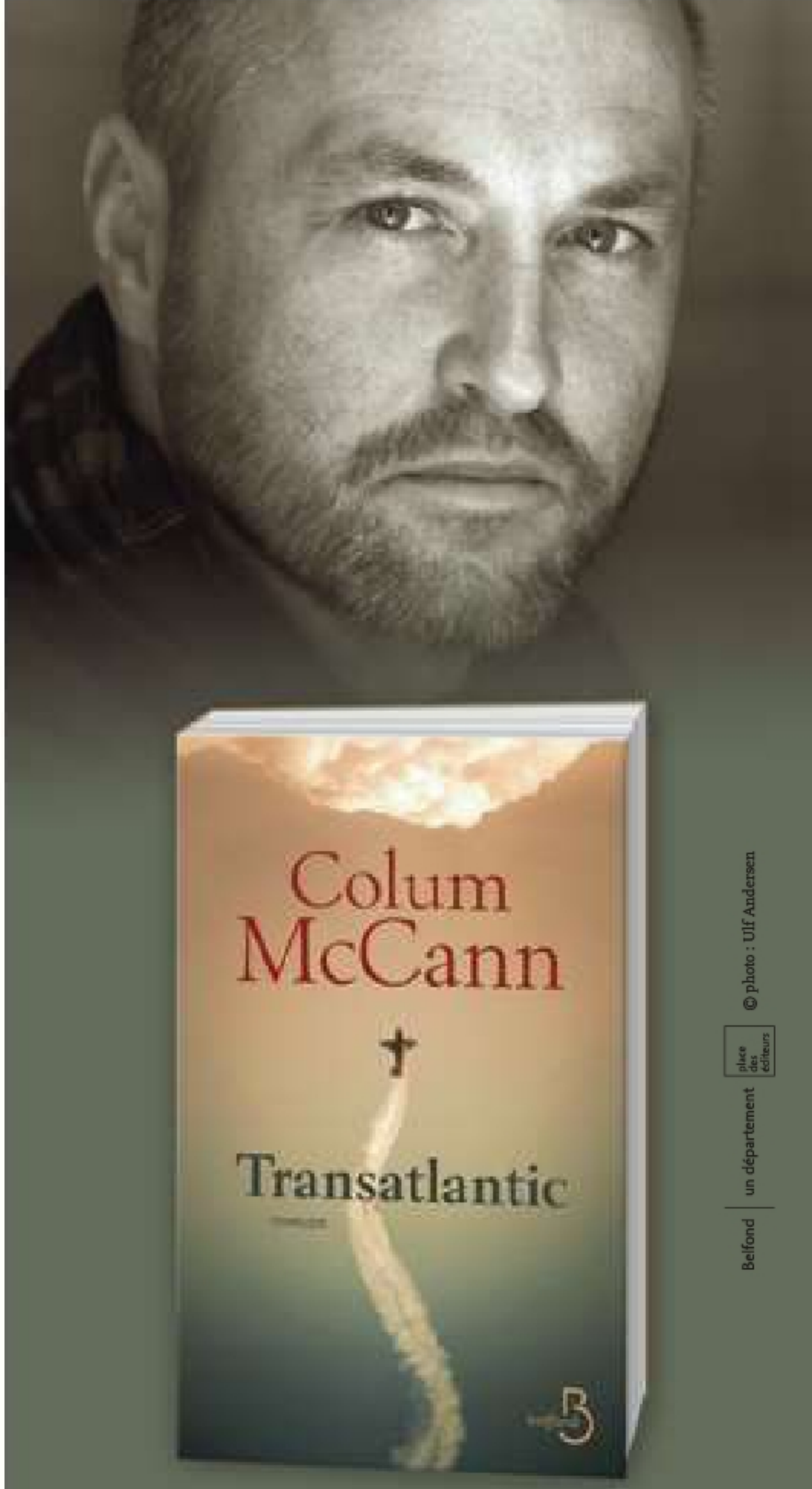
LES MEILLEURES VENTES

Réalisé par [redacted] du 24 juin au 21 juillet 2013 à partir des résultats de 400 points de vente, librairies et grandes surfaces spécialisées. F : fiction. NF : non fiction.

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	Classement précédent / Nb. de mois
1	NF	Frédéric Saldmann	Le Meilleur Médicament, c'est vous !	Albin Michel	2/2
2	F	Dan Brown	Inferno	JC Lattès	1/2
3	NF	Jean-Christophe Rufin	Immortelle randonnée. Compostelle malgré moi	Guérin	3/3
4	NF	Antoine Compagnon	Un été avec Montaigne	Equateurs	Entrée
5	F	Camilla Läckberg	Le Gardien de phare	Actes Sud	14/2
6	F	Joël Dicker	La Vérité sur l'affaire Harry Quebert	De Fallois / L'Age d'Homme	12/8
7	F	E.L. James	Cinquante nuances de Grey	JC Lattès	10/7
8	F	Agnès Martin-Lugand	Les gens heureux lisent et boivent du café	Michel Lafon	Entrée
9	NF	Renaud Revel	Les Amazones de la République	First Editions	Entrée
10	F	Alice Zeniter	Sombre dimanche	Albin Michel	Entrée
11	NF	Michel Serres	Petite Poucette	Le Pommier	4/6
12	F	E.L. James	Cinquante nuances plus sombres	JC Lattès	15/5
13	F	Guillaume Musso	Demain	XO Editions	7/4
14	F	John Irving	A moi seul bien des personnages	Seuil	5/3
15	F	Franz-Olivier Giesbert	La Cuisinière d'Himmler	Gallimard	9/2
16	F	E.L. James	Cinquante nuances plus claires	JC Lattès	17/4
17	NF	Bernard Tapie	Un scandale d'Etat, oui ! Mais pas celui qu'ils vous racontent	Plon	Entrée
18	NF	Jacques Attali	Urgences françaises	Fayard	24/2
19	F	Agnès Ledig	Juste avant le bonheur	Albin Michel	Entrée
20	F	Erri De Luca	Les poissons ne ferment pas les yeux	Gallimard	11/2
21	F	Grégoire Delacourt	La Première Chose qu'on regarde	JC Lattès	19/4
22	F	Michael Connelly	Le Cinquième Témoin	Calmann-Lévy	16/2
23	F	Florence Seywos	Le Garçon incassable	L'Olivier	Entrée
24	NF	Pape François	La Lumière de la foi	Cerf / Bayard / Fleurus-Mame	Entrée
25	F	Jim Fergus	Chrysis	Cherche Midi	33/2
26	F	Mary Higgins Clark	Une chanson douce	Albin Michel	6/2
27	NF	Stephen Greenblatt	Quattrocento	Flammarion	35/2
28	F	Alice Ferney	Cherchez la femme	Actes Sud	26/4
29	F	François Garde	Pour trois couronnes	Gallimard	Entrée
30	F	Marc Levy	Un sentiment plus fort que la peur	Robert Laffont	13/4
31	F	Deon Meyer	7 jours	Seuil	25/2
32	NF	Line Renaud avec Bernard Stora	Et mes secrets aussi	Robert Laffont	20/2
33	F	Gillian Flynn	Les Apparences	Sonatine	-/4
34	F	Erik Orsenna	La Fabrique des mots	Stock	8/3
35	F	Christina Lauren	Beautiful Bastard	Hugo	32/2
36	NF	Alexandre Jollien	Petit Traité de l'abandon. Pensées pour accueillir la vie telle qu'elle se propose	Seuil	-/6
37	F	Paulo Coelho	Le Manuscrit retrouvé	Flammarion	18/2
38	F	Sofi Oksanen	Quand les colombes disparurent	Stock	Entrée
39	F	Jean Teulé	Fleur de tonnerre	Julliard	23/4
40	F	Eliette Abécassis	Le Palimpseste d'Archimède	Albin Michel	Entrée

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	Classement précédent / Nb. de mois
F	1	Grégoire Delacourt	La Liste de mes envies	Le Livre de poche	4/2
F	2	Gilles Legardinier	Demain j'arrête !	Pocket	2/3
F	3	Fred Vargas	L'Armée furieuse	J'ai lu	Entrée
F	4	Victoria Hislop	L'Ile des oubliés	Le Livre de poche	6/3
F	5	Arnaldur Indridason	La Muraille de lave	Points	1/2
F	6	Sylvain Tesson	Dans les forêts de Sibérie	Folio	8/2
F	7	Michael Connelly	Volte-face	Le Livre de poche	3/2
F	8	Michel Bussi	Un avion sans elle	Pocket	9/4
F	9	Barbara Constantine	Et puis, Paulette...	Le Livre de poche	Entrée
F	10	S. J. Watson	Avant d'aller dormir	Pocket	Entrée



© photo : Ulf Andersen

22 € – 384 pages Disponible en eBook

« Épique dans son ambition, audacieux dans sa construction, un roman magistral et profondément émouvant, porté par une écriture exquise, pour explorer les limites du langage et les inconstances de la mémoire. Une expérience de lecture à savourer jusqu'à la dernière ligne. »

Kirkus Reviews

www.belfond.fr

belfond

Belfond | un département | place des éditeurs

L'histoire en héritage

Chantal Thomas

C'est à l'altitude de 900 mètres, dans l'Aubrac aveyronnais, que la romancière concocte ses recettes d'été. Loin de tout, sans relais médiatique, elle apprécie de goûter les plats simples et de renouer avec les rythmes lents d'un passé qu'elle ne cesse d'explorer.

Atteindre la villégiature de Chantal Thomas demande du temps et de la patience. L'occasion idéale de savourer son dernier roman. *L'Echange des princesses* s'inscrit dans un cycle ouvert à Versailles, en 1789 aux dernières heures de la cour, avec *Les Adieux à la reine* (Seuil, 2002, prix Femina, repris en Points) et poursuivi avec *Le Testament d'Olympe* (Seuil, 2010, repris en Points). L'essayiste, spécialiste de la littérature du XVIII[e] siècle à qui l'on doit de nombreux volumes sur Sade, Casanova et Marie-Antoinette, y raconte une terrible histoire d'intrigues et d'enfance. Et nous ramène en 1721. Dans une France qui craint la peste, la petite vérole, la variole et le choléra, où l'on soigne en pratiquant la saignée. Direction Versailles, « désert de l'Ennui » aux yeux du Régent. Philippe d'Orléans a un besoin politique de neutraliser l'Espagne et d'empêcher une nouvelle guerre. Il a aussi « l'envie secrète, sournoise, de retarder au maximum l'époque où le petit roi Louis XV pourrait donner naissance à un dauphin de France ».

Le four à pain de la propriété. Au fronton de la grange, la date de 1871 est inscrite.

Réfléchissant dans son bain après un excès d'alcool, le voici qui envisage l'union de sa fille, Louise Elisabeth, Mlle de Montpensier, avec le prince des Asturies. Ainsi que celle de l'infante d'Espagne, Anna Maria Victoria, quatre ans, avec son cousin germain Louis XV. Un garçon de onze ans réputé « inquiet, méthodique et suspicieux ». La double alliance fomentée par le Régent ne va, on le sait, pas fonctionner comme prévu…

Avec le brio et la finesse dont elle est coutumière, Chantal Thomas réaffirme dans ces pages intenses, fiévreuses et sensuelles à la fois son sens du détail, de la scène, de la formule qui claque comme un coup de cravache. Une manière bien à elle de peindre les êtres et les événements avec un mélange d'empathie et de cruauté.

Après un long voyage, nous arrivons enfin à destination. Dans un coin reculé de l'Aubrac aveyronnais. Un hameau sur un plateau situé à neuf cents mètres d'altitude. Depuis dix-sept ans, l'auteure de *La Vie réelle des petites filles* (Folio) y passe chaque mois de juillet et y écrit. Loin de tout, sauf du vide. Dans une maison dont le fronton de la grange porte l'inscription 1871, proche d'une ferme où l'on élève des vaches et des taureaux. Une maison avec un four à pain à droite de l'entrée, des aubépines en fleur, des papillons qui volettent devant les fenêtres. Un endroit où l'on respire, où l'on écoute le silence. Sans connexion Internet, sans télévision, sans radio. A une vingtaine de minutes en voiture, un lac lui permet de nager tous les jours. La météo est changeante : il peut parfois faire quatre ou cinq degrés la nuit en été. Dans le jardin garni de frênes où l'on remarque des bouquets de pâquerettes et un joli banc en fer, on entend la conversation de grillons joyeux. De l'autre côté de la barrière s'étend un champ souvent dans la brume au matin. L'ancienne directrice de recherche au CNRS accueille chaleureusement ses visiteurs, chaussée d'espadrilles rouges. Elle accepte volontiers que le sympathique photographe de *Lire* prenne quelques clichés en profitant de la lumière du soir.

Chantal Thomas explique que pareil lieu l'aide à « comprendre ce que c'est d'être loin ». Qu'elle apprécie que la « sociabilité perpétuelle » du monde moderne s'arrête un mois durant. « C'est une grâce », dit-elle, heureuse de retrouver la beauté « émouvante, un peu inquiétante » d'une région où « tous les signes restent énigmatiques et magiques », de reprendre « le fil de quelque chose ». Ses trois derniers romans ont été attaqués ici. Le premier, *Les Adieux à la reine*, elle l'avait commencé à quelques kilomètres. Dans une maison avec vue sur un château où, à l'instar de Marie-Antoinette d'Autriche, elle se sentait « un peu une étrangère ».

Une bouteille de pic-saint-loup respire sur la table ronde à carreaux blancs et bleus, un saucisson attend d'être coupé sur une planche en bois. Pour *Le Testament d'Olympe*, explique-t-elle, elle s'est rendue jusqu'à Rodez éplucher les archives. Le cinéaste Benoît Jacquot, déjà responsable de l'adaptation cinématographique des *Adieux à la reine*, « film incroyablement délicat » selon Chantal Thomas à qui on ne saurait donner tort, a également le projet de le porter à l'écran. Notre hôtesse a bien fait les choses. Elle nous régale d'abord d'une délicieuse salade de lentilles. Avant que n'apparaissent dans l'assiette une falette et une truffade. Soit une poitrine de mouton farcie accompagnée d'un mélange de pommes de terre, tomme fraîche et ail, à couper le souffle.

Celle qui a signé *L'Ile flottante* (Mercure de France, 2004) et *Jardinière Arlequin. Conversations avec Alain Passard* (Mercure de France, 2006), échange avec un magicien qui fait « découvrir des saveurs oubliées », est venue naguère pour la première fois dans les parages afin de s'attabler à quelques kilomètres. A Laguiole, chez Michel Bras, le grand chef récompensé par trois étoiles au Guide Michelin. La nuit tombe peu à peu, ce qui impose de s'éclairer à la bougie. Des chauves-souris se mettent à sillonner le ciel étoilé au moment du fromage : un laguiole de dix mois et un Ecir en Aubrac produit par des vaches du terroir d'Aveyron.

Au fil de la discussion et du repas, Chantal Thomas se montre une femme discrète, précise et attentive. Elle dit avoir vu le jour à Lyon, avoir grandi à Arcachon. Une ville qui lui est « consubstantielle », où elle visite encore son amie d'enfance. Lorsqu'elle n'est pas dans l'Aubrac, elle partage son temps entre le 19e arrondissement de Paris et Nice. Elle n'a pas vraiment de bureau, pas besoin « d'une enceinte d'écriture ». Ecrire, elle le fait d'abord à la main et l'après-midi. En silence et si possible « allongée au lit, avec des oreillers ». Elle utilise des feutres, en perd autant qu'elle en a, remplit avec des cahiers d'école américains cartonnés qu'elle promène partout. Cahiers où elle dessine et colle parfois des choses : le ticket d'entrée d'un musée ou un emballage de boulangerie. Puis elle tape sur son petit ordinateur portable métallisé, affine sa copie.

Chantal Thomas peut écrire partout. En particulier, au sein de cette nature qui ne porte pas encore les stigmates de la modernité.

Ses premiers lecteurs sont toujours son frère Thierry, réalisateur pour Arte avec lequel elle vient de terminer une pièce de théâtre, et Allen S. Weiss. Un délicat écrivain, metteur en scène et traducteur américain qui s'est notamment illustré avec une fameuse *Autobiographie dans un chou farci* (Mercure de France, 2006) et une récente *Métaphysique de la miette* (Argol, 2013). *L'Echange des princesses*, elle en a rédigé la première phrase il y a deux étés. Peu à peu, la table du jardin a été jonchée des feuilles du manuscrit qu'elle ●●●

MAGAZINE

Dans ces cahiers, l'ancienne directrice du CNRS dessine, colle, et rédige ses textes.

Les bottes attendent à demeure la venue de leur propriétaire, dans une région où, même l'été, les températures nocturnes peuvent baisser jusqu'à cinq degrés.

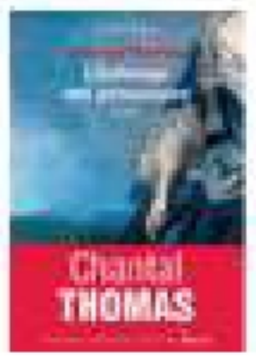
●●● allait imprimer à Laguiole. La figure de Philippe d'Orléans, elle l'avait déjà explorée dans *Le Régent, entre fable et histoire* (CNRS Editions), un livre collectif codirigé avec Denis Reynaud en 2003. La petite Infante et sa « silhouette fragile et dansante », elle s'y intéressait depuis sa lecture de Saint-Simon. Avant de s'atteler à *L'Echange des princesses*, il y a eu un tour de chauffe avec *Les Noces de l'Enfant Roi*. Le conte qu'elle a imaginé pour un spectacle d'Alfredo Arias, interprété par quarante danseurs dans le bassin de Neptune du château de Versailles, sur une musique de Rita Mitsouko.

Pour préparer le roman, elle s'est rendue jusqu'à Madrid. S'y est plongée dans la correspondance de Mme de Ventadour, la gouvernante de Louis XV, et y a eu accès aux dix lettres de la princesse des Asturies. Elle a été bouleversée par la personnalité d'une demoiselle qui s'est révélée « un désastre pour elle-même », par « son égarement, son écriture maladroite », exhumant au cours de ses recherches les gazettes de l'époque ou des gravures représentant l'Infante avec sa poupée.

Jurée au prix Femina, Chantal Thomas a déjà pioché dans la rentrée littéraire, prête à défendre *Faillir être flingué* de Céline Minard (Rivages) et *Voir du pays* de Delphine Coulin (Grasset). Elle n'a jamais oublié l'éblouissement de sa découverte de Colette à quatorze ans. Quand elle ne savait pas ce qu'était la littérature et a pris conscience qu'existait « une langue étrangère à la langue quotidienne ». C'était grâce à *Claudine à l'école,* en Livre de poche, avec en couverture une photo de l'écrivaine installée devant un tableau noir. Une Colette dont elle parle si bien de « l'intelligence de la jouissance », de la manière d'évoquer « les miracles du quotidien ».

Après avoir bouclé *L'Echange des princesses*, Chantal Thomas a entrepris de rassembler ses notes sur New York où elle séjourne régulièrement depuis les années 1970. Elle a relu *Paris est une fête* de Hemingway (Folio), dévoré *Just Kids* de Patti Smith (Folio) et *My Lost City* de Luc Sante (Inculte). Le résultat ne donnera pas forcément un roman. Peut-être un essai dans la continuité de ses *Cafés de la mémoire* (Seuil, 2008) ou « un éloge, un chant d'amour ». Une chose est sûre : c'est une destination où on la rejoindra encore bien volontiers.

Alexandre Fillon
Photos : Manuel Braun pour *Lire*



★★★ ***L'Echange des princesses*** par **Chantal Thomas,** 336 p., Seuil, 20 €

LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS

Amy Foster. En 1901, Joseph Conrad publie ce récit d'une centaine de pages où viennent s'échouer au propre et au figuré les rêves d'un homme. Yanko, un paysan fuyant la misère de l'Europe centrale, se retrouve rejeté sur une côte du Kent, après que la tempête eut fracassé son navire. Recueilli dans une communauté aussi hospitalière qu'un lit de tessons, Yanko tente de s'adapter sans se départir d'une candeur et d'une bonté génétiquement non modifiables, des qualités vues comme d'insupportables perversions par une tribu d'âmes sèches. Yanko parvient à gagner l'estime d'une poignée d'entre eux en sauvant la vie d'un enfant. On lui offre une femme dont personne ne veut, laide, bègue, à moitié sotte et qui rêve d'enfanter. Conrad avait-il lu *Un cœur simple* ? Amy Foster rappelle la Félicité de Flaubert, à ceci près que son âme de bienheureuse n'est qu'un masque de carnaval. Rien de plus poignant que la fin de Yanko sur sa paillasse de moribond, abandonné par sa femme à la douleur et à la solitude absolue.

Ignace Denner est la pépite des *Contes nocturnes* publiés en 1817 par E.T.A. Hoffmann. Maître du fantastique de son époque, l'Allemand accentue résolument sa veine sombre avec ces récits où se mêlent légendes gothiques, visions à la Gustave Doré d'un Moyen Age de ruines sanglantes, d'alchimistes en haillons et de charognes à potence. *Ignace Denner* est l'un de ceux-ci. L'histoire d'un garde-chasse dont la femme ressuscite d'entre les mourants grâce aux remèdes miracles d'un étrange voyageur. Un prêté contre un rendu. En sauvant la femme d'Andrès, Ignace Denner, le roi des brigands, assure ses arrières et prend, croit-il, une assurance-vie. Hoffmann nous entraîne par des allers et retours habiles des futaies humides de la Hesse aux bas-fonds lépreux de Naples, de la réalité d'une époque épouvantable de violence au sacre du merveilleux, seul capable de vaincre ce poison qu'on dit humain.

Louis Hémon est un écrivain français du début du XX^e^ siècle, fauché à 31 ans par un train alors qu'il traversait les plaines du Canada. Oublié, ou presque, il est urgent de le découvrir avec ***Le Dernier Soir,*** merveilleux recueil au style d'une modernité et d'une beauté totales. Mention chef-d'œuvre, parmi la trentaine de petites histoires parfaites, à *Lizzie Blakeston.* Lizzie, petite ouvrière londonienne, trimant pour une misère, condamnée à une existence d'esclave, et qu'un concours de danse, remporté, va soudain extraire de l'enfer. Un bref mirage qui ne pourra rien contre la fatalité transformée en destin, le destin en néant. Lizzie pour qui, d'une certaine façon, tout finira bien… A pleurer de beauté.

★★★***Amy Foster*** par **Joseph Conrad,** traduit de l'anglais, préfacé et annoté par André Topia, 128 p., Rivages Poche/Petite Bibliothèque, 6,60 €
★★***Ignace Denner*** par **E.T.A. Hoffmann,** traduit de l'allemand par F.-A. Loève-Veimars, édition annotée et établie par Pierre Brunel, 86 p., Folio, 2 € ★★★***Le Dernier Soir*** par **Louis Hémon,** préface de Geneviève Chevrelat-Péchoux, 304 p., Libretto, 9,70 €

SUR LA TABLE DES NOUVEAUTÉS

Aldous HUXLEY

Quatre ouvrages sont réédités, dont le petit frère du *Meilleur des mondes.* A découvrir.

Il y a cinquante ans s'éteignait Aldous Huxley, génie de la littérature d'anticipation. A l'occasion de cette commémoration, Pocket réédite quatre titres incontournables, dont le roman *Temps futurs*. Le petit frère du *Meilleur des mondes* décrit une société post-apocalyptique. Les deux intrigues ont un seul et même objectif : mettre en garde contre les dérives du progrès scientifique.

Temps futurs est d'abord le titre d'un scénario qui échappe à l'incinérateur grâce à deux producteurs hollywoodiens. L'un d'eux décide de retranscrire le script, mise en abyme métaphorique puisque le scénario sauvé du feu évoque une société post-Troisième Guerre mondiale qui semble sortir tout droit des enfers. Le héros, le professeur Poole, un biologiste néo-zélandais – l'île fait partie des zones miraculeusement épargnées par la guerre atomique –, débarque en Californie lors d'une expédition. Il y découvre un peuple étrange et miséreux, qui vénère une obscure personnalité, nommée Bélial. Les autochtones considèrent que la catastrophe nucléaire n'est pas la cause de leurs malheurs, mais la conséquence de la défaite de Dieu contre Bélial, du Bien contre le Mal. Parallèlement à ses réserves vis-à-vis des sciences, Huxley pronostique la déshumanisation de la société. Pour autant, toute humanité n'a pas disparu puisque, entre le scientifique et une jeune native, naît un amour des flammes stériles de l'enfer... Le roman, écrit en 1949 au début de l'opposition Est/Ouest alors que plane la menace d'une guerre nucléaire, a conservé quelque pertinence. En particulier, à propos des questions de bioéthique. **R.D.**

Aldous Huxley

BETTMANN/CORBIS

★★***Temps futurs*** par **Aldous Huxley,** traduit de l'anglais par Jules Castier et révisé par Hélène Cohen, 192 p., Pocket, 7,20 €

> LES INCONTOURNABLES

ROMANS FRANÇAIS

A la paix comme à la guerre

Pierre LEMAITRE

Auteur reconnu pour ses thrillers, l'écrivain change de cap et de dimension pour un roman saisissant, et politiquement incorrect, sur la Grande Guerre. *Au revoir là-haut* est un des temps forts de cette rentrée.

C'est d'abord l'histoire d'un changement de mesure. Car après avoir opéré dans le meurtre (*Travail soigné*, 2006 ; *Robe de marié*, 2009), la séquestration (*Alex*, 2012), et le polar sociologique (*Cadres noirs*, 2010), Lemaitre est passé au traitement de la mort à grande échelle. La guerre, et spécialement la Grande, celle de 1914-18. N'allez pas croire pour autant qu'*Au revoir là-haut* est un roman historique. C'est une saga familiale, un roman de guerre, une fiction française. Cinq cent soixante-quinze pages, trois ans d'écriture, et un auteur qui a conscience du risque envers ses lecteurs : « Peu d'auteurs ont tiré leur épingle du jeu en sortant du genre. Pour une partie non pas du public, mais des professionnels, il y a une transgression qui n'est pas bien accueillie. Mais tous les auteurs de la "noire" ont envie de sniffer de la blanche. » Une pression accrue par l'effet « rentrée littéraire », et un tirage à 30 000 exemplaires. D'autant que, onze mois après *14* de Jean Echenoz, *Au revoir là-haut* marque l'ouverture des parutions autour du centenaire du début de la guerre. Bien plus original et incorrect qu'on ne pourrait croire, il s'attache à montrer comment la France préféra s'occuper (dans tous les sens du terme) de ses morts que de s'occuper de ses survivants. Une fresque en trois parties, s'étendant sur trois ans, montrant une économie d'après-guerre fleurissant sur plus d'un million de victimes. Ample, narrativement exigeant mais également très pédagogique, c'est un de ces romans qui peuvent plaire à un public très littéraire (et accessoirement des jurés de prix) comme à un lectorat avide d'histoire et d'évasion.

Pierre Lemaitre avoue une préférence pour les simplificateurs de génie, tel Simenon.

On y entre par deux phrases claquantes : « Ceux qui pensaient que cette guerre finirait bientôt étaient tous morts depuis longtemps. De la guerre, justement. » Nous sommes le 2 novembre 1918. L'armistice semble acquis. Mais sur la cote 113 du front, dans le Nord, un ordre tombe du ciel, entendez du haut commandement français, « exigeant qu'on aille surveiller de plus près ce que faisaient les Boches ». Le lieutenant d'Aulnay-Pradelle saisit l'occasion d'un dernier fait d'armes qui pourrait faire reluire ses galons. *Au revoir là-haut* s'ouvre sur cette bataille. Quarante pages implacables et sidérantes de tension, de détails,

T. RAUC/F. GURE

d'humanité et de fatalité sur cette boucherie : soldats tirés à vue, corps ensevelis, hommes étouffés par les poussières d'obus. « Le début est une attaque de roman noir, revendique Lemaitre, il a été l'occasion de vingt-deux versions. » Seuls trois hommes survivront : le susdit lieutenant, le discret Albert Maillard, et Edouard Péricourt. C'est même ce dernier, jambe en bouillie et visage arraché, qui sauvera son camarade des gravats. Bientôt, Maillard restera au chevet de son sauveur. Plus tard, il se donnera la mission de lui procurer la morphine indispensable pour atténuer tant ses souffrances que son envie d'en finir quand il se regarde dans la glace.

Revenu à la vie civile, Maillard peine à trouver sa place, et découvre que les démobilisés sont devenus des parias. Ancien caissier de banque, il n'est plus rien. Et le romancier de raconter alors de quelle manière les deux démobilisés tenteront d'échapper à l'exclusion. C'est le début d'une vengeance dont les subterfuges forment les rebondissements de cette fiction à tiroirs sur la France d'après.

Subterfuge dont use notre soldat lui-même, changeant les papiers de Péricourt (qui, lui, était fils de bonne famille et artiste à ses heures), le faisant passer pour mort pour mieux l'aider à vivre sous un autre nom. La France d'après, pays où Aulnay-Pradelle, issu d'une noblesse désargentée et promu capitaine, redore son blason à travers la récupération-revente de stocks militaires, avant de se lancer dans la construction et la livraison de cercueils. Dans une France qui érige des monuments aux morts, certains se réjouissent donc d'en compter tant. Cependant que blessés, gueules cassées et autres orphelins de guerre sont délaissés.

La grande qualité du roman est de raconter simplement (Lemaitre avoue son penchant pour « les simplificateurs de génie » tel Simenon)… pour mieux embarquer le lecteur dans des fausses pistes ne lui laissant le temps de voir que la partie émergée de l'iceberg narratif. La partie immergée révélant, en fait, l'aménagement industriel du « plus petit nombre possible des plus grands cimetières possibles » (la nation préfère montrer des milliers de monuments aux morts plutôt que les tombes de son million de soldats), et autres commerces bien moins patriotiques. Ainsi, *Au revoir là-haut* est un roman subtilement incorrect, et porte essentiellement sur l'incompétence des chefs, sur l'ingratitude de la nation : « Le capitalisme adore les guerres, dit Lemaitre pour poursuivre son propos, on croit mourir pour la patrie mais on meurt pour les industriels. » Pour éviter la thèse, le blasphème, l'angélisme pacifique ou internationaliste, Lemaitre a composé une histoire à hauteur d'homme. Un hommage à la figure du vétéran : « Quelque chose résonne avec notre époque, poursuit-il, ces jeunes gens étaient devenus des nouveaux pauvres : ils n'avaient pas démérité, mais le système était incapable de les réintégrer, on n'arrivait même pas à les démobiliser car il n'y avait pour eux ni boulot ni logement. Certains sont restés des mois sous les drapeaux. Ces soldats sont devenus des marginaux sans avoir jamais démérité. Un poids. Comme beaucoup aujourd'hui. »

Ces soldats sont devenus des marginaux sans avoir jamais démérité. Un poids. Comme beaucoup aujourd'hui

Lui-même né en 1956 et père de deux enfants, Lemaitre s'avoue l'« enfant tardif » d'une « famille courte » tenue par un paternel né en 1905, où l'on n'a jamais trop parlé de la guerre du fait de l'écart entre les générations. Sous l'influence de Roland Dorgelès, d'Henri Barbusse, mais aussi d'*Aurélien* d'Aragon (où le personnage revient de la guerre et ne trouve plus sa place dans une société qui ne veut plus de lui), il avoue avoir toujours voulu, lui, l'« écrivain tardif » (premier roman publié à cinquante ans), toujours employé municipal à la Culture au Pré-Saint-Gervais (Seine-Saint-Denis), « faire quelque chose sur la guerre de quatorze ».

Aussi le roman est-il une relecture revendiquée de l'histoire des Martyrs de Vingré, ces six poilus du 298e RI, fusillés pour l'exemple le 4 décembre 1914 pour désertion avant d'être réhabilités par la Cour de cassation en 1921. Comme eux, Maillard et Péricourt seront convaincus de s'être planqués dans une tranchée où ils se trouvaient en fait ensevelis. Parmi les Martyrs de Vingré, un certain Jean Blanchard, qui conclut sa dernière lettre à sa femme par cet « Au revoir là-haut, ma chère épouse. Jean ». L'autre déclic vint d'un article signalé dans les remerciements du livre : « Les monuments aux morts, culte républicain ? culte civique ? culte patriotique ? » (*Les Lieux de mémoire,* tome 1, dirigé par Pierre Nora, Gallimard, 1984), où il était déjà question de la construction industrielle des monuments aux morts.

Un thème originalement traité, plusieurs enjeux historiques, deux héros et un salaud : *Au revoir là-haut* est une machine dramatique s'autorenouvelant à mesure de la lecture. A une trame d'usurpation volontaire d'identité répondra celle, involontaire, d'employés Chinois qui, ne sachant lire les noms français des corps qu'ils exhument, mettent les mauvais défunts dans les mauvais (et tout frais) cercueils. A l'union des deux riches familles du livre répondra un drame économique, mais aussi paternel. Une union qui, surtout, donnera… une suite littéraire. *Au revoir là-haut* est la première pièce d'un puzzle, « une fresque allant de 1913 à 2013 », où, selon la volonté de l'auteur, chaque roman « en touche un autre, par un personnage secondaire. La petite Louise, qui a dix ans ici, sera l'héroïne du roman sur lequel je travaille. On la retrouvera au moment de l'exode ». Rendez-vous pris, donc. Avec l'Histoire. Voilà qui promet.

Hubert Artus

★★★★ ***Au revoir là-haut*** par **Pierre Lemaitre,** 575 p., Albin Michel, 22,50 €

EXTRAIT « Pradelle jette un œil alentour pour vérifier que personne ne l'observe, l'occasion d'un constat : quel carnage ! C'est là qu'on se rend compte que cette attaque aura quand même coûté sacrément cher en effectifs. Mais c'est la guerre et il n'est pas ici pour philosopher. Le lieutenant Pradelle dégoupille sa grenade offensive et la cale posément entre les deux cadavres. Le temps de s'éloigner d'une trentaine de mètres et de se mettre à l'abri, les mains sur les oreilles, il perçoit la détonation qui pulvérise les corps de deux soldats morts. Deux morts de moins dans la Grande Guerre. Et deux disparus de plus. Il doit aller s'occuper de ce con de soldat, là-bas, dans son trou. Pradelle sort sa seconde grenade. »

Utopie et obus

Sorj CHALANDON

Avec comme motif la création d'une pièce de théâtre au Liban, l'ex-journaliste brosse un tableau vibrant des tensions au Proche-Orient.

Comme toujours, Sorj Chalandon mêle fiction, histoire et souvenirs personnels.

★★★
Le Quatrième Mur par **Sorj Chalandon,** 332 p., Grasset, 19 €

Chez lui, on commence souvent avec un héros : un militant irlandais (*Mon traître,* 2008 ; *Retour à Killybegs*, 2011, prix de l'Académie française), un résistant français *(La Légende de nos pères,* 2009), dont le masque tombe, révélant le mensonge, et creusant un espace où se niche, pour Chalandon, une possibilité de littérature. Logique, donc, que ce nouveau roman nous mène dans l'univers du théâtre, jusqu'à y trouver son titre : le quatrième mur désigne cet espace virtuel, ouvert, entre les acteurs et les spectateurs. Comme toujours, le journaliste et écrivain y mêle fiction, histoire passée et souvenirs personnels.

Le Quatrième Mur commence et finit sous les obus, au Liban, en octobre 1983. Mais son cœur est entre Paris et Beyrouth, à Sabra, à Chatila, en Syrie, entre 1974 et 1982. Georges, jeune étudiant gauchiste à Paris, va croiser Samuel Akounis, réfugié grec, metteur en scène et militant contre la dictature des colonels. Comme dans *Mon traître*, il y a d'abord un rapport de fascination, l'identification d'un jeune Français à un homme venu d'ailleurs. Mais si l'on suit la vie militante et personnelle de Georges, c'est pour mieux se laisser saisir par l'efficacité de ce qui suivra. Voilà le jeune Parisien embarqué dans le projet du Grec : monter l'*Antigone* d'Anouilh sur… un champ de bataille au Liban, et y faire jouer chaque rôle par un membre de chaque communauté. Georges se rend sur place, afin de trouver son Antigone, et convaincre sunnites, Druzes, chiites, chaldéens et chrétiens maronites. Ce ne pourra être la paix : juste un moment de grâce. Laquelle sera l'espace-temps d'un livre écartelé entre l'utopie et les obus, dont la menace rôde durant tout l'ouvrage. A travers la quête de Georges, *Le Quatrième Mur* met en perspective la guerre civile libanaise, l'opération Paix en Galilée, et le massacre des camps de Sabra et Chatila. Le grand talent de Chalandon est de brouiller les pistes par une chronologie légèrement désordonnée, et par des superpositions narratives imbriquant le texte d'Anouilh. Avec ce livre, Chalandon revient sur un autre conflit qu'il couvrit comme journaliste. Mais jamais il n'avait composé si brillante dramatique. Et rarement fiction fit autant ressentir l'intensité d'une guerre civile en y accolant la thématique du théâtre comme arme rhétorique et politique. Ici battent des cœurs et tonne le monde.

Hubert Artus

A la folie

Hélène GRÉMILLON

Un psychanalyste argentin est accusé du meurtre de son épouse. Entre thriller, drame historique et mélo intimiste.

Il faut attendre les toutes dernières pages du deuxième roman d'Hélène Grémillon pour comprendre son titre, *La Garçonnière*, qui n'a rien à voir avec la fameuse comédie de Billy Wilder. Et s'il fallait s'en référer au cinéaste autrichien, on penserait davantage à *Témoin à charge*. C'est en effet à un grand mélodrame criminel que nous convie la jeune romancière, révélée en 2010 avec *Le Confident*.

Dans l'Argentine des années 1980, un psychanalyste se trouve suspecté du meurtre de sa jeune et belle épouse, Lisandra. Certes, le docteur Vittorio Puig clame son innocence. Mais sa femme et lui se chamaillaient de plus en plus fréquemment – problèmes d'adultère ? – et, dans une telle situation, quand l'un des deux compagnons « est retrouvé mort, la dispute ne fait plus partie de la nature même d'une histoire d'amour, elle devient pièce à conviction ». Heureusement pour Vittorio, l'une de ses patientes, Eva Maria, souhaite l'aider coûte que coûte à trouver le véritable meurtrier. Cette mère de famille, un peu alcoolique et jamais remise de la mort de sa fille Stella, va ainsi s'introduire chez son psy pour récupérer les enregistrements des séances des habitués de son divan (pas très déontologique, tout ça...), et les retranscrire sur papier pour y trouver, qui sait ?, quelques indices. Y a-t-il à se poser des questions sur Alicia, qui n'accepte pas de voir des femmes plus jeunes attirer les regards ? Dans quelles circonstances Felipe, ancien officier de la junte du général Videla, a-t-il adopté le fils de son frère ? Quels reproches le pianiste Miguel a-t-il à faire au peut-être pas si sympathique docteur Puig ? D'autres personnages viendront troubler le cheminement de *La Garçonnière*, parmi lesquels un vieux professeur de tango « qui lit sur les corps », le propriétaire d'une boutique de jouets, le fils d'Eva Maria et un beau serveur, sans oublier des petits chats en porcelaine...

★★
La Garçonnière par **Hélène Grémillon,** 356 p., Flammarion, 20 €

Placé sous l'égide de la légende d'Argos, le récit prend un malin plaisir à brouiller les cartes, multipliant les formes narratives et passant du thriller psychanalytique au drame historique ou à l'étude intimiste. Si l'écriture d'Hélène Grémillon n'évite pas par instants certaines facilités, sa construction s'avère en revanche imparable, à l'image de son final stupéfiant, qui nous rappelle que, comme la jalousie, les souvenirs « se jouent de nous. Ils s'amenuisent, ils se dilatent, ils se rétractent, ils nous évitent ou ils nous foudroient. Une fois engendrés par la vie, ils en deviennent les maîtres. Ce sont les petits soldats du temps avec lesquels il nous rend fous ».

B.L.

R.-FRANKENBERG

La suite dans les idées

Tristan GARCIA

A la fois fresque générationnelle, réflexion sur le renoncement et suspense admirablement construit, *Faber. Le destructeur* confirme le talent de l'écrivain-philosophe à capter l'air du temps.

Rien n'est plus ennuyeux qu'un premier de la classe, un petit génie qui en sait trop pour son âge. Dès lors, pour s'en sortir, celui-ci a besoin d'un alter ego infréquentable, à la fois échappatoire à une supériorité préprogrammée et pure source de fascination. Bien avant d'écrire *Faber. Le destructeur*, Tristan Garcia a probablement dû ressentir ce besoin, quand il était gamin. Et peut-être plus tard lorsque, à peine sorti de l'Ecole normale supérieure, il publia en 2008 un premier roman événement, *La Meilleure Part des hommes*, qui connut un emballement critique et public – assorti d'un prix de Flore dû à un malentendu. A cause de ses personnages, ancrés dans le Paris dandy des années 1990 et ressemblant à quelques figures intellectuelles sulfureuses, ce surdoué fut immédiatement taxé d'écrivain à la mode – alors qu'au fond il ne faisait que reprendre des axiomes balzaciens, perpétuer la tradition de la fable morale.

C'est pour cette raison que son roman suivant – le pourtant passionnant *Mémoires de la Jungle* –, avec son singe apprenant le langage, reçut un accueil plus timoré, et pas forcément calibré pour les brasseries hors de prix. Un malentendu, aussi, qu'il convient de rapprocher de la polyvalence de ce garçon de surcroît très prolifique. Aujourd'hui âgé de 32 ans, cet agrégé a en effet déjà une impressionnante bibliographie, comptant quatre romans, un recueil de nouvelles sur le sport et quatre essais d'inspiration philosophique (aussi bien sur l'animalité que sur l'image ou la série *Six Feet Under* !). Mais gare à ne pas tout mêler : « Ma hantise de toujours, c'est d'un côté la philosophie littéraire, de l'autre la littérature philosophique », précise ce proche des penseurs Quentin Meillassoux, Jean-Clet Martin ou Mehdi Belhaj Kacem. « Je ne voudrais surtout pas me retrouver un jour avec des romans qui illustreraient des thèses que je défends dans mes ouvrages de métaphysique ou d'éthique ou inversement. Ce serait idiot, vain, ennuyeux. » Il faut lire *Faber. Le destructeur* comme une pure fiction – remarquablement construite et d'une impressionnante puissance narrative – ancrée dans une réalité que l'auteur a pourtant bien connue, celle de son enfance dans les années 1980. Dans la petite bourgade de Mornay – qui ressemble beaucoup à Chartres –, Madeleine et Basile vont faire la connaissance d'un garçon qui va immédiatement les séduire : Mehdi Faber. Orphelin au passé trouble adopté par des retraités, ce garçon insaisissable, rebelle, va faire figure de modèle pour ses deux camarades pendant de longues années. Mais le temps de l'idéalisme va passer aussi sûrement que les certitudes, Madeleine et Basile vont se recentrer et opter pour la vie active, dite « normale », alors que leur ami, encombrant et toujours enragé, va se radicaliser, s'exclure du monde pour – qui sait ? – essayer de le faire exploser...

Comment les vies se débattent avec leur époque

Le très polyvalent Tristan Garcia réussit brillamment à rendre la sociologie des trente dernières années.

HÉLIE/GALLIMARD

Si l'on présente *Faber. Le destructeur* comme un diagnostic du monde contemporain, Tristan Garcia rectifie immédiatement : « Le roman, c'est juste le meilleur moyen dont nous disposons pour décrire comment des vies se débattent avec leur époque. Au mieux, j'essaie de rendre sensible et de condenser l'insatisfaction diffuse. » Cette fresque sur une trentaine d'années illustre ainsi remarquablement l'évolution sociologique de l'Hexagone, et plus particulièrement le déclin des classes moyennes.

« Depuis les années 1970, on éduque les enfants de celles-ci de manière à en faire des individus. On leur présente comme un idéal de vie la réalisation de soi, on leur apprend à apprécier l'art, à réclamer du temps libre, à réfléchir à leur bien-être. Leur idéal est aussi le mien. Mais ils se retrouvent soudain dans des pays affaiblis, en crise. Et ce qui leur a été promis ne peut être tenu. » Pourtant, rares sont ceux de cette génération qui sont devenus des Faber, personnage aussi inquiétant que séduisant, qui trouve peut-être sa source dans des préceptes théologiques – en littérature aussi, tout est question de croyance. « Plus j'écris, plus je suis persuadé que le roman consiste en la laïcisation de formes religieuses de pensée, analyse Garcia. Je suis absolument athée, et pourtant *Faber. Le destructeur* me semble être l'histoire d'un démon. L'un des axes du récit est que tous les diables sont des dieux d'enfance, auxquels on ne croit plus à l'âge adulte, et à qui l'on fait payer la fin de notre foi. Faber concentre en nous la culpabilité d'avoir grandi, d'être entrés dans la vie sociale et d'avoir cédé aux compromissions du quotidien. » Rien à faire : écouter du punk rock n'y changera rien...

Baptiste Liger

★★★ ***Faber. Le destructeur***
par **Tristan Garcia,** 480 p., Gallimard, 21,50 €

Passe-muraille

Philippe VASSET

Une géographie des zones grises du pouvoir et de la ville, derrière laquelle se cache une fine observation sociologique.

Tel un Fantômas contemporain, le narrateur eut longtemps ses cachettes dans un Paris de terrains vagues, de friches oubliées et d'espaces vierges. Mais ces « zones blanches » ont été rattrapées par une civilisation de grues et de constructions neuves. Plus moyen de s'évader, le voilà contraint d'entrer dans le rang et même de chercher un travail. Sa rencontre avec André, auteur de thrillers politico-financiers décidé à fonder une secte parisienne pour faire fortune, va lui donner un objectif inespéré. L'entrepreneur a un « business plan » et cherche un adjoint capable de lui trouver des lieux secrets afin d'accueillir son Eglise, avec gourou, adeptes et cérémonies.

Pour notre géographe urbain en quête d'un petit boulot « le mysticisme, ses invraisemblances et ses *non sequitur* semblent un bon cheval de Troie pour ressusciter les angles morts de la ville ». Commence un voyage aventureux du côté d'anciennes voies de chemin de fer et de boulevards périphériques. Mais il lui en faut toujours plus : apprendre à ouvrir toutes les portes, connaître les failles des systèmes à électroaimant, passer par les balcons, entrer dans les appartements habités, errer dans les couloirs des entreprises en pleine nuit, crocheter les serrures réputées inviolables. Il devient l'homme invisible entraînant derrière lui une poignée de « conjurés », une armée des ombres qui s'évanouit dans la cité. Partant d'une réalité précise et vérifiée, Philippe Vasset pousse son mécanisme littéraire jusqu'à le rendre poétique et divinement incontrôlable. Dans *Journal intime d'un marchand de canons* puis *Journal intime d'une prédatrice*, il pressait l'économie mondialisée comme un citron, démontrant ainsi sa vacuité et ses dangers hors de tout contrôle. Cette fois, il nous précipite avec lui dans « l'infinie liberté de n'être personne » et la description de sa conjuration séduit et tétanise. Philippe Vasset est époustouflant dans l'écriture comme dans l'invention romanesque. Mais il cache derrière cet art de la fiction un talent de sociologue et de géographe qu'il révélait déjà dans son récit *Un livre blanc* paru en 2007. Explorateur du minuscule, reporter des mutations du paysage, il est l'héritier direct de Jules Verne, l'ironie en plus.

Christine Ferniot

★★★
La Conjuration par **Philippe Vasset,** 230 p., Fayard, 17 €

Droit dans l'amour

Dominique NOGUEZ

Entre Paris et le Japon, Dominique Noguez raconte sa relation avec un jeune homme dans les années 90. Un portrait mélancolique et touchant.

En intitulant son dernier livre *Une année qui commence bien*, Dominique Noguez suggère d'emblée que ce récit autobiographique ne se finira pas forcément pour le mieux. Et pour cause : il y est question d'amour – « la mythologie et la peinture ont tout dit de cet enfant ailé : c'est un adorable faux cul ! » Qui porte ici un prénom : Cyril.

En 1993, lors d'un très chic colloque à la Société des gens de lettres, l'auteur des *Derniers jours du monde* (son chef-d'œuvre), alors âgé « d'un demi-siècle », remarque un jeune homme blond, en tee-shirt et caban. S'il n'est pas frappé immédiatement par la beauté de cet angelot, Noguez est vite rattrapé par l'évidence de son désir – lui qui ne se considère d'ailleurs ni hétéro, ni homo, ni bisexuel, mais « sexuel », tout simplement. « Pour la première fois, l'objet de mon amour n'était ni un pur esprit ni un corps seul, mais *une âme et un corps*, comme dit Rimbaud à la fin d'*Une saison en enfer*. » Le garçon a semble-t-il des aspirations littéraires et connaît déjà bien l'« establishment homosexuel » – séduire les notables plus âgés du milieu peut, qui sait ?, aider à la publication de son œuvre… Toujours est-il que Dominique Noguez et Cyril – de son nom Durieux – commencent à se voir, autour d'un verre, même s'il n'y en a jamais de « dernier », en fin de soirée, chez l'écrivain installé (et grand connaisseur du cinéma expérimental). La relation s'estompant un peu, il traîne alors dans les boîtes et a d'autres aventures – notamment avec plusieurs David en même temps ! –, mais Cyril ne tardera pas à repointer le bout de son nez… Mais que veut-il précisément ? Quels sont ses réels sentiments ? Passant du Paris culturo-mondain (où l'on croise, notamment, Michel Houellebecq et Philippe Sollers) au Japon, *Une Année qui commence bien* relate évidemment la passion, à sens quasi unique (enfin, c'est toujours compliqué), entre les deux hommes, vue du côté de l'aîné qui, sa vie durant, n'a jamais été de son âge – tantôt trop jeune, tantôt trop vieux. Tour à tour peinture de la république des lettres des années 90 et méditation sur l'exercice autobiographique, ce texte à l'écriture tout en finesse émeut surtout grâce à l'autoportrait mélancolique de Dominique Noguez, monsieur discret n'ayant jamais eu droit qu'à « des lambeaux d'amour » durant toute son existence, qui se voyait en « Dionysos gambadant » et s'est retrouvé « en Sisyphe encombré de son rocher ».

Baptiste Liger

★★★***Une année qui commence bien*** par **Dominique Noguez,** 386 p., Flammarion, 20 €

Dominique Noguez

DJGNASZEWSKI/FLAMMARION

Complètement à l'Ouest

Céline MINARD

Après la science-fiction, la fable baroque et la romance fantasy, Céline Minard aborde les contrées plus sauvages du western. Un des plus beaux livres de cette rentrée.

Faillir être flingué : c'est d'abord l'un des plus beaux titres de cette rentrée française. C'est ensuite un roman poétique et très singulier, signé d'un auteur dont le style est toujours aussi virtuose, savant, baroque, et à chaque roman toujours aussi surprenant. Après une fresque de science-fiction bien tapée (*Le Dernier Monde*, Denoël, 2007), le collage du kung-fu et du roman médiéval (*Bastard Battle*, Léo Scheer, 2008), la fable baroque (*Olimpia,* Denoël, 2010) et la romance fantasy (*So long, Luise*, Denoël, 2011), Céline Minard arrive au western.

Un chariot s'élance avec la première phrase. Il « n'en finissait pas d'avancer. La grand-mère à l'arrière criait de toutes ses forces contre la terre et les cahots, contre l'air qui remplissait encore ses poumons ». Nous sommes dans les vierges prairies du Far-West, à une époque non datée, mais à l'évidence celle de la conquête de l'Ouest, quand les espaces n'avaient aucune frontière connue, et que tout était dans tout. Nous voici aux abords d'une ville naissante, où on ne trouve pas encore « tous les articles raffinés de la civilisation ». Un lieu où convergent les pistes de tous les personnages du récit. Des individus qui s'entraident, échangent, avant de se saouler voire de s'entre-tuer, en général aux abords du saloon tenu par Sally. Vous suivrez Josh, Jeffrey et Brad, les trois frères McPherson qui accompagnent la grand-mère mourante sur le chariot. Vous (pour)suivrez aussi des voleurs, une musicienne, des Indiens, des Chinois, des trafiquants, des chevaux, des trafiquants de chevaux. Et surtout, Eau-qui-court-sur-la-plaine, une jeune Indienne dont le clan fut décimé et qui, depuis, exerce ses talents de guérisseuse, pour les Blancs aussi bien que pour les Indiens. Elle chasse aussi bien qu'un homme, mais peut redonner vie à un oiseau qu'elle avait la seconde précédente frappé d'une pierre. Elle est poétique et quelque peu menaçante : « Son état de femme sans peuple la faisait à la fois craindre et désirer. Son pouvoir, depuis la mort violente des siens, avait décuplé. Elle voyait plus loin, elle soignait mieux, elle pouvait tuer sur trois points. » *Faillir être flingué* est une histoire de vies et de morts, mais c'est avant tout l'histoire d'un temps où les relations humaines dans le Nouveau Monde sont à inventer.

Céline Minard

E.CARECCHIO

Avancer dans cette histoire, c'est envisager la lecture comme une chevauchée symboliste autant que réaliste. Ici, les bœufs tirant chariot comprennent le chant des coyotes. Là, Céline Minard prend le temps d'évoquer le rythme de la nature. Ici donc, le vivant, homme comme animal, est à l'écoute de l'environnement. *Faillir être flingué* est le roman de genre d'un auteur qui a compris l'Histoire (les Indiens Pawnees contre les Sioux du Dakota ; les Blancs contre les Chinois). C'est le livre d'une passionnée de western : « Des livres comme *La Veuve* de Gil Adamson, *Zebulon* de Rudolph Wurlitzer, *La Rivière des Indiens* de Jeffrey Lent, et bien sûr, *Lonesome Dove* de Larry McMurtry ont été importants, avoue-t-elle, mais aussi *Témoignage* de Charles Reznikoff, *Au grain d'Amérique* de William Carlos Williams. » Ce roman sur l'Amérique d'avant les frontières joue aussi à opacifier la notion de genre littéraire : il y a du western, mais aussi autre chose, dont jamais on n'identifiera la substance. Et Céline Minard de revendiquer : « Avec *Faillir être flingué* j'ai voulu travailler le lieu commun, au sens littéral, le lieu partagé par tous. Et le rincer des clichés. J'ai voulu replacer le western dans un état d'incertitude, au moment où l'identité de chaque protagoniste est en train de se créer. »

Céline Minard offre ainsi un texte dense, mais fluide, d'un naturalisme et d'une attention aux individus qui lui permettent de placer au même plan, non pas moral mais narratif, la vie et la mort, l'altérité et la vengeance, le côté clair et le côté obscur. Le western, le roman communautaire, le *nature writing* et le roman apocalyptique se rencontrent, et l'on pense forcément à James Carlos Blake, à Louise Erdrich, à Cormac McCarthy.

Un mélange de genres que l'auteur présente ainsi : « Je pense chaque livre comme un monde complet, ouvert mais autonome. Et j'essaie de faire en sorte que ce soit chaque fois un nouveau monde, une découverte, dans le sens ambigu où l'on a pu découvrir de nouvelles terres. » *Faillir être flingué*, premier ouvrage d'un département littéraire relooké chez Rivages, est, avec son tout premier livre, la plus belle terre de Céline Minard. Et un des plus beaux romans de cette rentrée.

Hubert Artus

★★★★ ***Faillir être flingué*** par **Céline Minard,** 330 p., Rivages, 20€

Vertige des amours

Lionel DUROY

Le romancier repousse le curseur autobiographique de son œuvre littéraire. Un ouvrage à la hauteur de son titre.

Lionel Duroy face au désamour.

Un mot simple, au pluriel, pour revenir au nerf, à l'âme, au cœur. *Vertiges* poursuit la route engagée par *Priez pour nous* (1990) et *Colères* (2011). Si, l'an dernier, Lionel Duroy avait fait un pas de côté avec *L'Hiver des hommes*, grattant une autre douleur personnelle et journalistique (la guerre des Balkans), il revient au centre de ses affaires : ses femmes, ses enfants, sa famille. De quoi s'agit-il ? D'un écrivain, Augustin (double de l'auteur), au seuil d'une séparation avec Esther. Une histoire en deux temps et deux enfants. Meurtri, déchiré, il l'observe et tente de comprendre. Parler. Cependant que d'autres visages, féminins, s'invitent dans une réflexion à tous les sens du terme : deux autres femmes aimées, et la figure de la mère.

De prime abord, *Vertiges* est un nouveau maelström autobiographique où Duroy interroge la durée de l'amour. On pourrait croire, alors, que ces quelque quatre cent soixante pages n'apportent rien. *Vertiges* a parfois un côté barbant, une impression de déjà-vu chez l'auteur. Mais si, de livre en livre, la trame de Duroy est récurrente, la mise en lumière des personnages et des situations est chaque fois différente. Et *Vertiges* a aussi une énergie secrète, qui agit comme un sortilège. On la sent dès l'entame : « Et maintenant je me demande ce qu'Esther pouvait bien penser tandis que je courais dans tous les sens à la recherche d'une cabine téléphonique, ce soir d'octobre 1990, et qu'elle me suivait, silencieuse et désolée. Oui, tant d'années après, c'est ainsi que je me souviens d'elle et ce sont les mots qui me viennent, silencieuse et désolée. »

★★★
Vertiges par **Lionel Duroy,** 468 p., Julliard, 21 €

Une puissance qui arrive comme un grondement, une construction souterraine qui en fait un geyser. Car à travers la fin de l'histoire avec Esther, à travers ces quatre enfants qu'il eut avec deux femmes, Augustin, rejeté par sa mère dès le plus jeune âge, offre une interrogation qui pousse en colimaçon : comment rester longtemps amoureux lorsqu'on a coupé ses propres racines familiales, déréglant à jamais la possibilité de l'amour ? Comment tenir une famille ? De la sorte, *Vertiges* est non seulement une pièce inédite dans le travail de Duroy, mais aussi une réponse au procès récent, intenté par son propre fils, que l'auteur et son éditeur essuyèrent au printemps dernier (Robert Laffont fut condamné à verser 10 000 de dommages et intérêts pour atteinte à la vie privée). Faisant œuvre de plus belle littérature, Duroy a mis plus de filtres pour faire tomber ses propres masques, et tissé comme jamais passé, présent, intime, social, pour marier l'écriture et la vie.

Hubert Artus

Un petit tour et puis s'en va

Claudie GALLAY

Un père souvent absent et qui, une fois encore, s'annonce. En l'attendant, les souvenirs affleurent.

Carole est arrivée au Val-des-Seuls trois semaines avant Noël. La boule de verre, reçue huit jours auparavant, était dans ses bagages. Un de ces objets dérisoires avec de l'eau et de la neige synthétique qu'on secoue pour faire danser les flocons. Philippe et Gaby avaient exactement la même, envoyée par Curtil, leur père. C'était toujours la même histoire avec cet homme qui partait longtemps, revenait parfois, prévenant ses trois enfants de son retour prochain par l'intermédiaire de ce ridicule gadget pour touristes. Déjà, avant la mort de leur mère, Curtil disparaissait en disant qu'il allait faire un tour.

Carole s'est installée au gîte, sans télévision mais avec un peu de travail à faire : une traduction à finir. Elle s'est jurée de repartir quand elle aurait terminé, même si le père ne réapparaissait pas. Et peu à peu, la montagne, les souvenirs, le passé la recouvrent comme une masse de neige compacte.

Comme dans *Les Déferlantes*, cinq ans auparavant, Claudie Gallay cherche dans la nature sauvage et les hommes silencieux une réponse à des vies qui s'effilochent. Carole, la narratrice, est devenue une citadine face à Philippe, le frère rugueux, et Gaby qui survit dans un bungalow glacé en hiver, trop chaud l'été, avec la môme, sa fille adoptive. Dans les montagnes, on croise des bûcherons mais pas de touristes et le café est le lieu de toutes les retrouvailles. Le temps semble arrêté et Claudie Gallay réinvente ces instants qui s'étirent à l'infini. Elle réduit ses phrases dans des paragraphes de plus en plus courts, comme si le souffle manquait ou qu'il ne fallait pas trop en dire. Sa narratrice fait des photos, écoute, taiseuse elle aussi, pour faire remonter la mémoire et l'enfance. Elle croit détenir des secrets mais il s'agit plutôt d'une absence impossible à combler et d'un besoin d'amour insatiable. *Une part de ciel* est un roman de l'attente et des silences qui finissent par se briser comme la glace du lac à la fonte des neiges. Au fond de l'eau, on dit qu'il y a des cadavres. Au Val-des-Seuls, il y a surtout des gens qui partent et font semblant de revenir et d'autres qui se tiennent debout devant la porte à écouter les bruits. Claudie Gallay les recompose pour nous avec un talent infini.

★★★
Une part de ciel par **Claudie Gallay,** 454 p., Actes Sud, 22 €

Christine Ferniot

P.DUROY

Prends garde à toi

Nelly ALARD

Un couple moderne avec partage des tâches, deux enfants jusqu'à ce que l'adultère enraye la mécanique. Une analyse fine de la confusion des sentiments et d'un certain féminisme.

Ecrire, Nelly Alard en a eu tôt envie. A l'âge de dix ans, « au crayon dans un cahier », elle noircit le premier chapitre d'un roman dont l'héroïne a pour nom de famille « Bilbott ». Fiction qu'elle abandonne bien vite. Plus tard, elle entame un journal intime. Sauf qu'elle se « met sans cesse dans la peau du lecteur », s'ennuie elle-même en le rédigeant et y renonce donc.

Nelly Alard se tourne alors vers le théâtre et le cinéma, devient comédienne. L'idée d'écrire reste présente. Les choses vont se faire peu à peu. Un réalisateur avec lequel elle a tourné lui demande de l'aider pour un court-métrage. A la même époque, Francis Girod, son professeur au Conservatoire, la sollicite pour réaliser des montages de scènes destinés aux élèves de l'Ecole à partir de classiques du septième art. Puis Jean-Pierre Miquel, directeur du Conservatoire, la parraine et elle obtient une bourse de la Fondation Beaumarchais pour sa première pièce de théâtre. A une époque où elle enchaîne les petits boulots, donne des cours particuliers de mathématiques, vend des ballons dans les foires.

Des scénarios de commande – activité alimentaire où elle ne met aucun ego – l'aident également à se faire la main. Et le déclic se produit. La révélation de son style et de son regard sur les êtres et les situations sonne d'emblée juste. Dès *Le Crieur de nuit* (Gallimard 2010, prix Roger-Nimier, repris en Folio). Un coup d'essai sobre et émouvant où l'on retrouve des échos de l'univers d'Annie Ernaux. Un texte abouti qui commence avec la mort, dans le Nord-Finistère, d'un père qui traitait sa fille de six ou huit ans de « putain », de « salope » et de « pouffiasse ». En plus de marquer son entrée en littérature, *Le Crieur de nuit* lui permet de découvrir « le sentiment de liberté extraordinaire que donne l'écriture romanesque, dégagée de toute contrainte de budget, de production, de casting ».

La Femme rompue de Beauvoir, cinquante ans après

Nelly Alard souffle le chaud et le froid.

HÉLIE/GALLIMARD

L'étape réputée difficile du deuxième roman, Nelly Alard la franchit avec *Moment d'un couple*. Cette fois, dit-elle, elle a eu envie de coucher sur le papier « une histoire d'amour et de couple qui ne soit pas "hors sol" mais ancrée dans une réalité très concrète ». Une histoire dans laquelle « le sexe ne soit pas seulement décrit sous l'angle du plaisir, de la passion, etc., mais aussi comme un vecteur de vie et de mort, qui peut être lourd de conséquences, pour le meilleur et pour le pire ». Ce livre, à l'entendre, c'est un peu « *La Femme rompue* de Simone de Beauvoir cinquante ans plus tard, après toutes les conquêtes du féminisme ».

On y suit les tourments de Juliette et d'Olivier. Un couple qu'il serait facile de qualifier de bobos. Ils ont dépassé la quarantaine, ne font pas leur âge, ont un fils de quatre ans, Johann, et une fille de six ans, Emma. Chef de projets techniques dans l'informatique, Juliette a grandi à Limoges, tenu le coup face au divorce de ses parents, au pensionnat, aux coups durs d'une existence qui ne l'a pas toujours ménagée. Homme séduisant mais manquant d'assurance, qui participe aux tâches du ménage et s'occupe des enfants, Olivier, lui, est journaliste dans un hebdomadaire influent. Encordés depuis dix ans, ils poursuivent à deux une histoire « qui n'a ni queue ni tête » à en croire Juliette, laquelle résume ainsi leur parcours : « Rencontre puis Trahison puis Amour puis Rupture puis Mariage puis Vie commune. »

Au début du roman, Juliette reçoit un coup de téléphone d'Olivier alors qu'elle se promène avec une amie et les enfants. Il est désolé, il ne va pas pouvoir l'accompagner au cinéma. Qui plus est, il lui annonce avoir depuis trois semaines une liaison avec une élue socialiste. Son amante, Victoire, rousse, jeune et plutôt jolie, n'est pas le genre de femme « à en rester là ». Et va d'ailleurs commencer à pratiquer « l'encerclement suivi d'un harcèlement minutieux et systématique »…

Avec une rare finesse, Nelly Alard s'empare de l'adultère, mot qui évoque à Juliette « le drame bourgeois ou le vaudeville poussiéreux ». Cette dernière décide de relever le gant. De soutenir l'attaque, bien qu'elle manque souvent de vaciller devant la violence de la situation. La romancière tisse savamment sa toile, entraîne ses héros et ses lecteurs dans une liaison fatale qui vire au cauchemar, joue avec le froid et le chaud. D'une rare pertinence, *Moment d'un couple* confirme le puissant talent d'analyse et de narration de son auteur. **Alexandre Fillon**

★★★ ***Moment d'un couple*** par **Nelly Alard,** 376 p., Gallimard, 20 €

De l'info à la fiction

Arnaud VIVIANT, Marc WEITZMANN

Tous deux journalistes, ils se sont croisés aux *Inrockuptibles*, et publient un roman. L'un, obsédé textuel, livre souvenirs et réflexions, l'autre dessine une comédie humaine contemporaine.

Tous deux ont fait leurs armes dans la presse avant de devenir écrivains. Par le passé, Arnaud Viviant et Marc Weitzmann se sont croisés aux *Inrockuptibles*. Les voici à la rentrée réunis en librairie. Le premier publie *La Vie critique*. Un roman autobiographique mettant en scène un professionnel de la profession. Celle dont le travail consiste à se pencher sur le « roman contemporain » et la « littérature générale ». Le double de Viviant est un obsédé textuel constamment à la recherche de sa drogue. Un critique littéraire qui parle à la radio et à la télévision, écrit aussi un peu dans les journaux.

Il n'a jamais oublié sa fiancée du temps du lycée. Michelle, qui portait un ciré bleu, a été son « professeur de désir littéraire ». Provincial ayant grandi à Tours, notre homme est monté faire son trou à Paris. Il y raconte son quotidien, en n'omettant ni ses visites à son psy ni son goût pour le SM sur Internet. Voisin d'Emmanuel Carrère qu'il rencontre parfois chez le boucher, il prend son scooter pour se rendre à l'inauguration du Salon du livre. Se souvient de chers disparus, tels le traducteur Eric Kahane ou le réalisateur et producteur Pierre-André Boutang.

Marqué par Jean-Paul Sartre et Guy Debord, le critique est pour l'heure plongé dans *Underworld USA* de James Ellroy, « ce Dostoïevski du polar, cette espèce de Tolstoï US, limite nazi à ses heures, mais en chemises hawaïennes, ce qui changeait tout… Un type terrible, une machine à grande fiction, un écrivain fleuve, en crue permanente ». Maniaque des listes, il peut ainsi citer plusieurs romans se déroulant dans un train – dont l'épatant *Londres Express* de Peter Loughran (Folio Policier), « pur modèle de monologue intérieur » – ou dresser le Top 5 des « écrivains de ces cinquante dernières années morts beaucoup trop tôt ».

Club select où figurent Richard Brautigan, Edouard Levé, Hervé Guibert, Guillaume Dustan et Roberto Bolaño. Chemin faisant, on apprend à mieux connaître un personnage complexe. Quelqu'un qui a une femme et une maîtresse, déjeune avec Amélie Nothomb dans un restaurant chinois du boulevard de Magenta, pleure de bonheur en écoutant un ami lui lire un conte de Borges, a du mal à s'acquitter de sa facture de gaz à trois chiffres, affirme que Michel Houellebecq est « le Gustave Courbet du roman français ». Quelqu'un qui essaye surtout désespérément d'être vivant et y arrive comme il peut dans les pages de *La Vie critique*. Un autoportrait tour à tour nombriliste et touchant qui vaut pour son regard lucide et sa plume alerte.

Arnaud Viviant

Marc Weitzmann

Dans *Une matière inflammable*, Marc Weitzmann, lui, nous attache aux pas de Frank Schreiber. Lequel a un grand-père « aux mille vies » qui a croisé Buffalo Bill et Klaus Barbie, un oncle ayant déjeuné avec Pierre Mendès France et un père administrateur d'un petit théâtre subventionné. Frank a grandi à « Ploucville », passé ses étés dans un Village Vacances Familles. Adepte de Philip K. Dick et de Bruce Lee, il a arrêté ses études à 18 ans, enchaîné les jobs précaires et s'est d'abord mis en ménage avec une femme divorcée lassée de sa vie conjugale en zone pavillonnaire.

Devenu journaliste employé par la presse professionnelle, Frank a également fait le « nègre ». Pour le compte de Patrick Zimmermann. Un vieil ami de la famille, naguère révolutionnaire et enseignant, et aujourd'hui économiste en vogue. Le héros de Weitzmann a succombé au charme de l'épouse de Patrick.

Dans l'air du temps littéraire et médiatico-politique

Paulina, ou Paula, « curieux mélange de nerfs à vif et de préciosité courtisane ». Professeur à l'ESSEC et auteur de deux ouvrages d'histoire sur la civilité galante au XVII^e^, cette dernière s'avère être une femme qui ne veut pas qu'on s'attache à elle et cherche toujours l'échappée.

Bouillonnant, plein comme un œuf, *Une matière inflammable* remonte le fil des années. Régulièrement y apparaît une certaine Anne Sinclair. Une reine de Paris recrutée par Françoise Giroud à *L'Express* avant d'en venir à présenter une émission de grande audience sur TFI ou d'épouser Dominique Strauss-Khan, alors séduisant ministre de l'Industrie… Marc Weitzmann s'interroge sur bon nombre de choses : les relations entre les hommes et les femmes, la judéité, l'impasse qui existe en chacun de nous, ce qui nous fait avancer. Sa manière de chercher des réponses offre un roman ambitieux, corrosif, touchant et drôle à la fois. **Alexandre Fillon**

★★★ ***La Vie critique*** par **Arnaud Viviant,** 188 p., Belfond, 17,50 €
★★★ ***Une matière inflammable*** par **Marc Weitzmann,** 376 p., Stock, 20,50 €

P.NORMAND-BELFOND/J.FALSIMAGNE

Poings durs, cœurs tendres

Yasmina KHADRA

Par le truchement d'un jeune boxeur, Khadra restitue la société algérienne des années 1930 avec lyrisme.

Yasmina Khadra

★★★
Les anges meurent de nos blessures par **Yasmina Khadra,** 408 p., Julliard, 21 €

On se pose toujours la question, avec lui : aura-t-on droit à un roman politique (ses polars, *Les Hirondelles de Kaboul, Les Sirènes de Bagdad, L'Attentat*), à un conte philosophique (*L'Olympe des infortunes*, 2010), à un hymne au Continent (*L'Equation africaine,* 2011) ? Eh bien oui, l'écrivain sait rester surprenant. *Les anges meurent de nos blessures* rappellera forcément *Ce que le jour doit à la nuit* (2008, prix France Télévisions) : l'entre-deux-guerres est le point d'encrage. Mais là où le précédent s'étendait de 1930 à l'indépendance, celui-ci se cantonne aux années trente, à Oran. Plus complexe qu'il n'y paraît, la ville et le roman deviennent tous deux « une aventure haletante, un carrefour où se rattrapaient les âges, chacun paré de ses atours ».

Et pourtant, ça commence mal : « Je m'appelle Turambo et, à l'aube, on viendra me chercher », lit-on à la toute première ligne. En juin 1937, ce jeune homme de 27 ans s'apprête à passer sous la guillotine. Pourquoi ? Tout le livre le racontera, à rebours, qui recompose le destin d'un garçon de fort basse condition. A ce point renégat que son surnom, Turambo, est le nom de son bled, rayé de la carte suite à un glissement de terrain. Son destin est écrit à l'avance dans l'Algérie coloniale : misérable. Dans les années vingt, il travaille dans la rue (cireur de chaussures), et dans cet univers son bras gauche est son arme : des directs foudroyants le sauvent des rackets, et le font remarquer par un manager. Même si l'écriture de Khadra demeure un poil trop académique, le lecteur est embarqué dans une traversée, une décennie rythmée par les choix, les poings, les coups, et les victoires d'un garçon qui a tout pour devenir champion (d'Afrique du Nord). Poings durs, Turambo est un cœur pur, et s'éprendra de trois femmes. Trois interdites. Mais Turambo est prêt à tout, et ce sont ces exploits que nous conte, *in fine*, Khadra.

Dureté, pureté : comme son personnage, le roman balance entre les deux, révélant les rêves et les tensions, l'obstination et la résignation, la rivalité entre Berbères et Arabes, le poids de la culture européenne, et surtout le sort des femmes. Portrait d'un homme, de trois femmes, d'une ville et d'une société entière, portée par le rêve d'une nation « araberbère », *Les anges meurent de nos blessures* surprend son lecteur jusqu'à la fin. Un lyrisme qui met K.-O. **Hubert Artus**

Naître et le néant

Yann MOIX

Une réflexion masochiste sur la création, aussi fumeuse que paradoxalement intéressante.

Pour faciliter la tâche de la critique (ou la désamorcer ?), certains auteurs proposent au cœur de leur ouvrage un argumentaire d'éreintement. Ainsi, au milieu de *Naissance*, Yann Moix imagine l'hypothétique réaction de son lecteur : Qu'est-ce que la vie ? (« Moix, mon pauvre… ») Quelque chose de trop grand pour nous. (« Spéculative puissance de Moix ! ») Quelque chose de trop petit ? (« Les démons de la médiocrité moixienne. ») Certains nagent dedans. D'autres y étouffent. (« Empêchez-le de publier ! Ce n'est plus possible ! ») Si l'on en croit les presque mille deux cents pages de cet objet littéraire masochiste, la vie de l'auteur de *Podium* n'a d'ailleurs été qu'une série de crachats, d'humiliations et d'échecs.

Les choses ont commencé avant même la sortie du ventre de sa mère. Le père de Yann Moix aurait-il « mal éjaculé » ? Toujours est-il que ce dernier est responsable de la mise au monde d'un garçon né… circoncis. « Cela voudrait dire que ce petit casse-couilles est juif ? », se demande déjà le géniteur furibard, universitaire à la faculté de sciences d'Orléans-La Source. Tel est le point de départ de *Naissance*, où l'on croisera notamment l'improbable docteur Boule-Touchée, Bart-Grönstein l'administrateur de clinique, l'abbé Chacoupé, un certain M. Bois-de-Mort et, surtout, un écrivain harcelant les femmes – par ailleurs vendeur de photocopieurs – nommé Marc-Astolphe Oh, qui deviendra un véritable mentor pour Yann Moix, ce futur « cancrelat du succès »…

★★***Naissance*** par **Yann Moix,** 1 150 p., Grasset, 26 €

Ajoutez à cela des digressions sur tout et n'importe quoi (les Rolling Stones, la Corée, Fernandel…), des provocations sur le racisme, les enfants battus, la pornographie ou la maternité (« Nous respectons trop nos mères. Nous devrions davantage les frapper, les violer, les humilier. Leur défoncer sur le visage. »), des poèmes, des considérations théologiques fumeuses, de nombreuses listes, et vous aurez une vague idée de ce pavé foutraque qui défie toute tentative critique. D'un côté, écrasé par ses modèles – Gide, Péguy, Joyce… –, Yann Moix en fait trop, dopé aux néologismes gratuits et aux aphorismes pas toujours inspirés. De l'autre, ce fou littéraire, obsédé par la création, la mort et la postérité (la scatologie et les « giclées », aussi), signe un monstre romanesque, malade mais autrement plus fort que bien des petites choses de la rentrée, dont on observe avec curiosité chaque verrue. Qui a dit un parfait sujet d'études pour un colloque au futur « Centre Yann-Moix » d'Orléans ? **Baptiste Liger**

ESPALIEU

Les choses de la vie

Sylvie Germain

Sylvie GERMAIN

Le destin et l'apprentissage de la vie d'une fille de l'après-guerre. Un roman subtil et faussement simple de Sylvie Germain.

A l'école, la maîtresse l'appelle Barbara mais, chez elle, c'est Liliane – enfin, Lili, plutôt. Lorsqu'elle demande à son père, Gabriel, la raison de ces deux prénoms, il lui répond sans le moindre argument : « C'était une erreur. Voilà tout. » Barbara-Lili n'est « qu'une petite fille ordinaire, ni belle ni laide, ni docile ni rebelle, gratifiée d'aucun don spécifique, de celles dont on n'a rien à dire de particulier, que l'on remarque à peine. » Une vie aussi minuscule que celle des oiseaux ou des chiens, dans la France d'après-guerre. Sa mère, elle ne l'a guère connue qu'à travers des photos, celle-ci ayant quitté le domicile alors que Lili était encore nourrisson – elle se noiera dans la mer Méditerranée trois ans plus tard. Il est temps pour Gabriel de se remarier, et son dévolu se portera sur Viviane, ancien mannequin de chez Jean Patou, qui s'installera à la maison avec ses quatre enfants.

Il y a les jumelles, dont le père a construit une nouvelle vie en Nouvelle-Calédonie, le petit Paul qui va s'amouracher de Dieu. Il y a aussi l'aînée, Jeanne-Joy, qui, le soir, lit des contes aux petits – notamment l'histoire du vieux roi Bilboc Premier et Dernier du Nom « qui vit seul dans son palais en ruine planté au milieu de son royaume désert ». Auprès de cette nouvelle famille, Lili découvrira aussi certaines faces cachées de la vie : la mort, avec le décès de sa grand-mère chérie – le premier d'une longue série –, le sexe sous les traits de quelques exhibitionnistes qu'elle surnommera les « andouillards »… Et l'amour dans tout ça ? Le travail ? L'épanouissement personnel ?

Distinguée notamment par le prix Femina et le Goncourt des lycéens, Sylvie Germain nous propose de suivre sur plusieurs décennies le destin de cette fille comme une autre. Une histoire simple pour un roman très maîtrisé, moins banal qu'il n'en a l'air. Comme son titre l'indique, *Petites Scènes capitales* fonctionne par instants – ou chapitres – anecdotiques, et pourtant essentiels dans le parcours de son héroïne et de ses proches. Dans un style cristallin fuyant l'émotion trop facile, la romancière décortique les zones d'ombre et l'inexorable avancée, par à-coups, de Lili-Barbara dans le temps : « S'en aller, s'éloigner, perdre de vue des proches, de corps une maison, et de peau, de chair, de cœur un amour depuis longtemps failli, sans pour autant partir de nouveau à la dérive. » Qui a dit comme tout le monde ?

Baptiste Liger

★★★ *Petites Scènes capitales* par **Sylvie Germain,** 252 p., Albin Michel, 19 €

Miel, ma Marie !

Jean-Philippe TOUSSAINT

Le quatrième et dernier volet des aventures de Marie, l'héroïne de Jean-Philippe Toussaint, entre Tokyo, l'île d'Elbe et Paris. Savoureux.

Jean-Philippe Toussaint est un homme qui respecte l'ordre du menu. Après avoir livré une remarquable entrée (*Faire l'amour*), un bon plat de résistance (*Fuir,* prix Médicis 2005) et une exquise assiette de fromages (*La Vérité sur Marie*, prix Décembre 2009), il clôt naturellement le programme de son cycle de Marie, non pas avec une « quatre saisons », mais avec un dessert d'exception : *Nue.* L'imagerie gastronomique s'impose car l'auteur de *La Salle de bain* nous propose dès les premières pages un mets alléchant : une robe de miel. Voilà la dernière création de la styliste (et redoutable femme d'affaires) Marie Madeleine Marguerite de Montalte – appelez-la Marie tout court –, dont le narrateur est fou amoureux, avec pas grand-chose en retour. A travers cette curiosité vestimentaire, cette amoureuse d'art contemporain « inventait la robe sans attaches, qui tenait toute seule sur le corps du modèle ». La présentation de cet habit révolutionnaire, au *Spiral* de Tokyo, aurait dû apporter une sorte de consécration à Marie. Mais c'était sans compter sur quelques obstacles juridiques et, surtout, sur l'imprévisibilité des abeilles... Après ces quelque vingt pages d'anthologie – dignes de la scène du cheval fou dans *La Vérité sur Marie* –, Toussaint peut faire vraiment commencer son récit, plus sobre mais pas moins virtuose. Et toujours magnifiquement écrit. Deux mois après leur retour de l'île d'Elbe – qui fut le théâtre d'un grand incendie –, la grande prêtresse de la haute couture téléphone au narrateur, à qui elle n'a quasiment pas donné signe de vie depuis deux mois. Obsessionnel, ce dernier ressassait alors la rencontre – dont il a été témoin – entre sa Dulcinée et son hypothétique amant (décédé), Jean-Christophe de G., lors du vernissage de l'exposition de Marie au *Contempory Art Space* de Shinagawa. C'est de l'histoire ancienne, après tout. Aujourd'hui, elle a une (mauvaise) nouvelle à annoncer à son brave compagnon et ils se donnent rendez-vous dans un café parisien : leur vieil ami Maurizio est mort et elle souhaite qu'il l'accompagne aux obsèques. Tous deux partent donc pour l'île italienne, où plane une envoûtante odeur de chocolat – on en revient au dessert, tiens...

★★★★ *Nue* par **Jean-Philippe Toussaint,** 176 p., Minuit, 14,50 €

Admirable portrait de femme qui fait écho aux trois précédents volets, *Nue* joue habilement avec les temporalités et les coïncidences de la vie, et nous montre au passage qu'il y a de la place, dans la création, « pour accueillir le hasard, l'involontaire, l'inconscient, le fatal et le fortuit ». Comme en pâtisserie. **B.L.**

T.KUBA

A bras-le-corps

Brigitte GIRAUD

En suivant les étapes physiques qui rythment la vie d'une femme, la romancière sonde avec brio et vivacité la construction et la conscience de la relation à soi et aux autres.

On avait quitté Brigitte Giraud dans la peau d'un homme, le narrateur de *Pas d'inquiétude*. Un père qui faisait face à la maladie de son fils et prenait un long congé pour rester à ses côtés. La romancière y évoquait une vie de famille soudain pétrifiée, la mauvaise conscience parentale, la peur et la solidarité devant le malheur. Auparavant, elle avait disséqué le sentiment amoureux et son contraire dans un recueil de nouvelles au titre narquois, *L'amour est très surestimé*.

Avoir un corps, écrit au féminin et à la première personne, débute par un souvenir de la petite enfance, quand une fièvre de cheval s'abat sur la narratrice, atteinte de scarlatine. « Au commencement, je ne sais pas que j'ai un corps. Que mon corps et moi on ne se quittera jamais. Je ne sais pas que je suis une fille et je ne vois pas le rapport entre les deux », écrit-elle dans les premières pages. Que signifie « être un garçon manqué » quand on préfère confectionner des armes avec un bâton et jouer en short plutôt qu'en robe ? Comment accepter de grandir, de se transformer et de ne plus faire ce qu'on aimait par crainte de choquer, par maladresse, timidité ou désir de séduire ? La conscience de soi ne vient-elle pas d'abord des autres ? De la mère en premier lieu, celle qui vous habille en fille et parle de vous comme d'un objet qui doit s'améliorer : « Ça commence avec une parole de ma mère. Désignant le sandwich que je viens de me confectionner avec une épaisse couche de beurre, elle espère que je ne vais pas "manger tout ça"… Cette phrase de ma mère, sa mise en garde brutale me signifie que je peux décider, je peux maîtriser cette matière-là. C'est le jour où mon corps existe… »

Adolescence, premiers désirs, baisers, sexualité, avortement, vie de couple, maternité, séparation, Brigitte Giraud met en route un grand kaléidoscope sans paraître y glisser du sentiment, de l'émotion, de la psychologie. Elle aligne des faits qui ne se cachent plus derrière ce fameux « indiscible » mis à toutes les sauces En ex-gymnaste adepte du geste sûr, elle impose le concret par l'exemple. Quand elle se regarde devant sa glace, la narratrice est bien en peine de se voir telle qu'elle est, tant elle existe à travers les autres, amies, compagnon, enfant. Puis vient cet instant où son corps et sa tête « se rejoignent, après une longue séparation ». Il lui faudra quarante ans pour comprendre et réunir les deux.

Au départ, je ne sais pas que je suis une fille

Brigitte Giraud

F.MANTOVANI

Avoir un corps est un roman d'une énergie enthousiasmante, écrit dans une conscience du mouvement, de la vitesse avec laquelle tout passe et s'oublie. Travailler avec la chorégraphe Bernadette Gaillard pour composer une « lecture dansée » a aidé Brigitte Giraud à trouver la trame, le rythme pour parler des métamorphoses et, à travers lui, du temps qui passe. En reprenant le chemin à l'endroit, elle évoque les souvenirs comme des strates. La moustache naissante d'un garçon qui ne vous plaît pas mais que vous embrassez par bravade, le camouflage des épais fonds de teint sur les boutons d'acné, le premier repas partagé avec l'homme qu'on aime dans un appartement qui sent encore la peinture fraîche... Elle demande : « à quoi tient le désir ? » et répond par des gestes, une musique, une promenade. En narrant l'expérience de l'instant, Brigitte Giraud nous fait cadeau de sa mémoire. Son héroïne ignore ce que nous savons déjà et notre lecture est en avance d'une histoire vécue et universelle. Mais elle ne cherche pas à tout intellectualiser tant son livre, son écriture et les faits évoqués semblent instinctifs. Elle dit même « archaïques ». L'écriture, sobre et directe, se construit en phrases courtes, mélodiques et d'une énergie souvent rageuse.

Loin du *Journal d'un corps* de Daniel Pennac, celui de Brigitte Giraud s'arrête à mi-vie, quand l'expérience de la quarantaine traversée par le deuil lui apprend une autre concentration, un nouveau désir pour oser repartir. Pourtant, les deux écrivains se retrouvent devant ces surprises infinies que le corps réserve aux humains : éternel enfant déconcerté chez Pennac, femme concentrée chez Brigitte Giraud. Une façon pour elle de prendre la vie « à bras-le-corps » : encore une expression qui suggère l'énergie et les pulsations de l'existence. *Avoir un corps* est donc un hymne à la vie, mais aussi à la mémoire, la sienne et la nôtre.

Christine Ferniot

★★★ ***Avoir un corps*** par **Brigitte Giraud,** 240 p., Stock, 18,50 €

Etat des lieux

Arnaud CATHRINE

Venu vendre la maison de ses parents, Aurélien se retrouve seul face à lui-même. Une petite musique mélancolique.

On pourrait avancer de *Je ne retrouve personne*, le superbe nouveau roman d'Arnaud Cathrine, qu'il est un peu le pendant des *Lisières* de son contemporain Olivier Adam. Sauf qu'ici le moteur n'est pas la colère mais la mélancolie. Une mélancolie douce et enveloppante, qui tend vers la lumière. Le héros et narrateur des *Yeux secs* (Verticales 1998, repris en J'ai lu), Aurélien Delamare, est un romancier comptant six titres à son actif. Le dernier en date vient de paraître, il devrait en assurer la promotion mais y rechigne, tant il n'en est pas satisfait. « Aurèle » se remet mal de sa séparation avec Junon qui voulait un enfant de lui, enfant qu'il n'a pas réussi à lui donner et qu'elle a eu seule. Il va avoir une occasion de prendre la tangente. Cyrille, son frère aîné de trois ans, un documentariste « coincé », lui demande un service.

Leurs parents pharmaciens ont depuis longtemps quitté la Normandie pour s'installer à Nice et y prendre leur retraite. Voici venu le temps de vendre la maison de Villarville où ils ne passent plus qu'un mois l'été et où leurs enfants ne viennent plus guère. Alors que démarre l'arrière-saison, Aurélien reprend donc le chemin de son village natal, toujours aussi désert le lundi.

Il retrouve une « villa » en front de mer avec son odeur d'humidité, ses vieux livres, ses VHS et une chaudière en panne en ce mois d'octobre. Heureusement que la cave, d'où il extrait d'abord un château Margaux 2005, a quant à elle de beaux restes. Aurélien pense à Duras, relit Perros. Peu à peu, il comprend qu'il est d'ici. L'émissaire de l'agent immobilier s'avère ne pas être un inconnu.

★★★
Je ne retrouve personne
par **Arnaud Cathrine,**
228 p., Verticales,
17,90 €

Désormais marié, père de famille et engoncé dans un costume mal ajusté, Henri Mallet était l'un de ses meilleurs ennemis d'alors. Du temps où il se sentait écrasé au quotidien, dominé, trop frêle et trop fragile…

Ecrivain subtil, juste et élégant, Arnaud Cathrine ne hausse jamais le ton, préférant le murmure et le chuchotement aux grandes effusions. Ce qui ne l'empêche nullement d'aller à l'essentiel. De sonder les fêlures d'un homme qui a besoin de faire le point, de s'incarner enfin vraiment. Il flotte dans les pages de *Je ne retrouve personne* une petite musique particulièrement vibrante. De celles qui vous émeuvent et vous accompagnent longtemps.

Alexandre Fillon

Raison hantée

Hélène FRAPPAT

Entre fiction fantastique et récit psychiatrique, l'auteur réussit un roman vertigineux autour d'une curieuse maladie : la chorée de Huntington.

Avez-vous déjà entendu parler de la « chorée de Huntington » ? Selon les encyclopédies médicales, il s'agit d'« une maladie rare qui se déclenche entre trente et quarante-cinq ans. Son expression est très variable. Elle associe des troubles du comportement (agressivité, anxiété, dépression), des troubles moteurs (maladresse, mouvements involontaires, troubles de l'équilibre) et des troubles cognitifs (pertes de mémoire, trouble de la concentration). L'évolution aboutit à une perte d'autonomie, puis au décès. Il n'existe pas de traitement curatif ». Ces quelques phrases n'ont rien de rassurant pour Laura Kern, dont le père est décédé de ce mal, héréditaire, qui se traduit « par une schizophrénie et des hallucinations ». D'ailleurs, cette jeune femme rousse – obsédée par un rêve qui se prolonge de jour en jour – sait qu'elle a une chance sur deux de développer la chorée de Huntington, tout comme sa sœur cadette Elaine… Employée dans une agence immobilière du « Triangle d'or » parisien, Laura a une liaison avec « le Patron », qui retourne le soir auprès de son épouse alors que la malheureuse amante se cantonne à son petit chez-soi, avec son brave chat Lod. Lors de la visite d'un appartement, elle assiste soudain à la disparition (au sens strict) d'un enfant, à la stupéfaction de ses parents. Le petit Arthur a-t-il « été englouti par une faille du temps » ? Comment expliquer un mystérieux incendie ? Qui est donc cet effrayant Régisseur qui « ranime des âmes malades » ? Et quel est le secret de la maison baptisée Luna ?

Entre Paris et la petite bourgade bretonne de Kardec en passant par la Normandie ou « les falaises venteuses du pays de Galles », Hélène Frappat, dans *Lady Hunt,* nous entraîne en plein cœur des tourments intérieurs de sa narratrice. Bercé par les vers d'Alfred Tennyson et de nombreuses références cinéphiliques (Hitchcock, Lang, Lynch, Nakata…), ce puzzle romanesque passe, par petites touches, de la fiction fantastique à l'anglo-saxonne au récit psychiatrique*. Les pistes, symboles ou indices se superposent et, au fur et à mesure, Hélène Frappat rend son intrigue de plus en plus vertigineuse et fascinante. Jusqu'à rendre hypocondriaque son lecteur le plus réticent. Toujours se méfier de la « chorée », toujours…

Baptiste Liger

Hélène Frappat

P.MATSAS/ACTES SUD

Lady Hunt a d'ailleurs été écrit avec la participation du service de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent de l'hôpital Avicenne de Bobigny.

★★★ *Lady Hunt* par **Hélène Frappat,** 320 p., Actes Sud, 20 €

La Ruée vers l'Ormuz

Jean ROLIN

A partir de l'improbable odyssée d'un individu voulant traverser le détroit d'Ormuz à la nage, Jean Rolin brosse un portrait subtil et malin d'une région sous tension, objet de toutes les convoitises.

C'était, pardonnez l'expression, une idée à la con. Pourquoi en effet se lancer dans une traversée à la nage du détroit d'Ormuz, en plein cœur du golfe Persique ? C'est en tous les cas le pari, saugrenu, d'un dénommé Wax. Pas un modèle d'équilibre et de pondération, l'animal. Et sa santé n'est pas forcément à son meilleur, ce projet paraissant même « incompatible avec son âge et sa condition physique ». Mais le bougre, obstiné, y tient coûte que coûte même si, *in fine*, il ne couvre qu'une partie de la distance initiale. Entre l'île d'Hormoz, l'île de Qeshm et l'île de Larak, le décor a certes de quoi fasciner, en raison de son immensité mais aussi de ses reflets inouïs – « une étendue d'eau apparemment sans limite, dont la coloration varie depuis le blanc laiteux, là où la mer se brise, au pied de la falaise, jusqu'au vif-argent là où elle disparaît, à l'horizon, ou se fond, plutôt qu'elle ne disparaît, dans une brume scintillante due à l'évaporation, aux particules de sable en suspension dans l'air ou à Dieu sait quoi d'autre ». Il faut dire que cette région du monde est l'objet de bien des convoitises et d'enjeux géopolitiques. Les navires de guerre américains aux noms éclatants (tel le porte-avions *USS Abraham Lincoln* – notre brave frégate antiaérienne *Cassard* fait pâle figure à côté...) ne sont jamais loin, tout comme les supertankers. L'explication est somme toute assez simple : près de 30 % de la production mondiale d'hydrocarbures transite par ce bras de mer entre l'Iran, le sultanat d'Oman et les Emirats arabes unis.

En 2012, la tension est croissante, les émissaires de Mahmoud Ahmadinejad affirmant détenir de quoi bloquer le détroit – « même une mouche qui vole au-dessus de la mer, notre armée la voit et peut la détruire quand elle veut ». Ce qui n'est pas forcément rassurant pour l'entreprise de ce satané Wax qui prétend à qui veut l'entendre « avoir reçu autrefois une formation de nageur de combat, une assertion invérifiable, comme presque tout ce qui concerne son passé ». Jusqu'où ce mythomane dit-il la vérité dans son mensonge ? Difficile à dire. Il affirme ainsi avoir servi, durant la guerre entre l'Iran et l'Irak pendant les années 1980, à bord d'un cargo naviguant dans le Golfe, qui s'était fait attaquer à la mitrailleuse et au lance-grenades. Parfois, c'est en « qualité de radio » ; parfois, Wax raconte qu'il était maître d'hôtel – « cela dépend de son interlocuteur, et de son niveau d'alcoolémie à l'heure où il se lance dans ce récit »... Mais soudain, il disparaît, et le narrateur, qui a suivi et co-organisé cette entreprise, débarque sur l'île d'Hengham dans la chambre d'hôtel de son ami, pour faire l'inventaire de ses affaires – vêtements, trousse de toilette, grigris, cartes et plans, cartouche de cigarettes, sans oublier un bref roman de Joseph Conrad, *Au bout du rouleau*... S'il est également voyageur, le narrateur préfère à ces établissements typiques certaines chaînes bon marché dont les avantages, « outre leurs tarifs modérés, étaient de présenter où que ce soit dans le monde un aspect remarquablement uniforme (jusque dans le choix des nourritures médiocres proposées en libre-service pour le petit déjeuner), uniformité qui développe chez moi le sentiment rassurant d'être nulle part, ou d'être n'importe où ». Mais où est-on vraiment, ici ? Et qu'est-il arrivé à Wax ?

Des digressions qui donnent tout son charme au récit de Jean Rolin.

H.BAMBERGER/P.O.L

Une ressemblance entre Ahmadinejad et Robert De Niro ?

Après la virée américaine du *Ravissement de Britney Spears*, Jean Rolin explore à sa manière, très personnelle, une partie du monde dont il montre l'évolution, la sociologie et l'importance stratégique à travers les détails et les anecdotes, sans jamais tomber dans l'essai didactique. Et dans un style qui pourrait sembler tortueux, mais qui reste pourtant limpide. Comme toujours chez l'auteur de *La Clôture* et de *L'Organisation*, cela passe par des portraits hauts en couleur – colonels, amiraux, chauffeurs de taxi... –, de nombreux animaux – « le plus gros crocodile d'Iran », des chiens errants (appelés là-bas des « *wadi dogs* ») ou des goélands de Hemprich – et quelques scènes complètement folles. On retiendra notamment une rencontre entre Wax et un ministre de la Défense, avec lequel le nageur croit avoir échangé « des coups de manche de pioche ou de pied de chaise, jadis, lorsqu'ils étaient jeunes l'un et l'autre et militaient dans des groupes extrémistes d'obédiences opposées ». Sans oublier des digressions ou remarques farfelues qui donnent à ce récit en forme de fiction (ou l'inverse) tout son charme, sa subtilité, son piquant. Tiens, aviez-vous remarqué que, lorsqu'il porte des lunettes, Ahmadinejad « présente avec Robert De Niro une ressemblance peut-être discutable, mais suffisante à son avis pour permettre au second de jouer le rôle du premier dans un biopic qui lui serait consacré » ?

B.L.

★★★ *Ormuz* par **Jean Rolin,** 220 p., P.O.L, 16 €

Olé cœurs

David Fauquemberg signe l'épopée fiévreuse des chanteurs de flamenco.

David FAUQUEMBERG

Avec lyrisme, David Fauquemberg ressuscite la magie et la détresse des nuits andalouses.

De livre en livre, David Fauquemberg poursuit sa route aux côtés des damnés de cette terre, de ces hommes rêches mais sensibles, fracassés par une vie trop dure pour eux. Après les coups et les bosses des boxeurs cubains dans *Mal tiempo*, le voici plongé cette fois dans un univers de braises et de mots : celui des chanteurs de flamenco, ces *vagamundos* éternels grandis au sein de l'âme gitane. Le narrateur de ce nouveau roman est Melchior de la Peña, un drôle de petit mage qui suivra sa bonne étoile jusque dans les allées poussiéreuses de Santiago, ce barrio au-delà des murailles de Jerez. Melchior l'Espagnol a beau être *payo*, étranger au monde manouche, il sera vite adopté au sein des veillées avinées de la rue du Sang, qu'il fréquente avec son ami Manuel, dit « el Negro » en raison de « sa peau d'un brun foncé ». Personnage solaire, doté d'une voix « à fissurer les murs », Manuel deviendra bientôt la fierté des Gitans, ensorcelant de son chant les publics du monde entier. Lui-même élevé au rang de *tocaor*, guitariste flamenco, Melchior passera dès lors sa vie dans l'ombre de ce Grand Meaulnes andalou, épris de liberté, d'amour et d'aventures. Une vie de bohème et de bamboche qui finira par mettre en péril leur amitié, déjà éprouvée par l'apparition de la sauvage Rocio, renversante beauté au « port altier d'une reine d'Egypte »...

C'est ce *mundillo* de légendes et de superstitions, d'outrance et de drames que ressuscite David Fauquemberg au fil de *Manuel El Negro*. Dans une langue typiquement flamenca, qui épouse le mouvement heurté et les sonorités lancinantes des nuits ibériques, l'auteur de *Nullarbor* signe une épopée fiévreuse, faite de gloire, de déchéance et de rédemption. Un conte aux accents poétiques, qui sonne comme un hommage appuyé à ces hommes et ces femmes qui n'ont rien d'autre à opposer au destin que leur *sonante* et leur nom. Rien d'autre que ces chants qui percent l'âme, et ces refrains qui secouent le corps. « La vie sans rythme est un plat fade », rappelle le romancier entre deux *soleás*. Sa propre maîtrise du *compás* est la promesse d'un festin littéraire, à savourer au son des mélopées de Terremoto de Jerez ou de Paco de Lucía.

Julien Bisson

★★★ ***Manuel El Negro*** par **David Fauquemberg,** 368 p., Fayard, 20 €

L'énigme des fils disparus

Léonora MIANO

Dans un village africain, douze hommes se sont volatilisés mystérieusement. Un livre sur la mémoire de l'esclavage.

Parmi certaines populations d'Afrique occidentale se serait conservé un écho de la traite transatlantique qui, du XV^e^ au XIX^e^ siècle, a arraché au continent africain onze à treize millions d'hommes. Qu'il subsiste « un patrimoine oral », c'est ce que, aux dernières pages de *La Saison de l'ombre*, révèle Léonora Miano. En tête de ses remerciements, elle dit en effet sa dette à l'endroit de Lucie-Mami Noor Nkaké. Car, avant de décéder à Yaoundé le 17 décembre 2006, la mère de la chanteuse franco-camerounaise Sandra Nkaké n'avait pas seulement bataillé pour les droits des enfants et des femmes. Mandatée par l'Unesco, Lucie-Mami Noor Nkaké a légué les fruits de l'enquête réalisée dix ans plus tôt au sud du Bénin dans un rapport intitulé *La Mémoire de la capture*.

A l'exemple de *L'Intérieur de la nuit*, qui l'a fait découvrir et reconnaître en 2005 (notamment par le jury du prix Louis-Guilloux), Léonora Miano poursuit ses variations autour de ses leitmotivs : mères et enfants, empire des croyances (malédiction, impureté...), portée des rituels, salut de la communauté payé du sacrifice de quelques-uns, etc. L'action se déroule comme toujours dans quelque pays imaginaire d'Afrique subsaharienne. *La Saison de l'ombre* débute par un effarement : au lendemain de l'incendie qui a ravagé leur village, les Mulango découvrent que dix jeunes garçons et deux hommes mûrs, dont le « ministre des Cultes », n'ont pas réapparu. L'énigme est entière. Tous sont dépassés par l'événement. Redoutant que le chagrin des dix mères respectives, lesquelles ne sont ni en état de deuil ni en état de s'expliquer le sort de leurs enfants, ne contamine tout le village, la première épouse du guide spirituel a obtenu de son chef, Mukano, leur mise en quarantaine. Reste que son autorité est en jeu. Mukano doit diriger l'expédition chargée de retrouver les disparus alors que, par ailleurs, son frère jaloux, Mutango, ne songe qu'à tirer parti de la situation dans l'espoir de le renverser. N'entretient-il pas une relation privilégiée avec leurs voisins, lui qui commerce avec les Bwele ? Il s'avérera que ces derniers sont les premiers maillons de la capture, relayés par les Côtiers, les Isedu, pour le compte des étrangers venus du Pongo (du Nord). Progressivement, Léonora Miano dévoile les circonstances du drame. On devine qu'elle a longtemps fouillé l'ombre avant, au contact de leurs âmes, pouvoir rendre au jour ses personnages. Pour sauver les ancêtres, de chair et d'os ceux-là, du définitif oubli.

Philippe Delaroche

J.-L BERTIN/PASCO

★★ ***La Saison de l'ombre*** par **Léonora Miano,** 240 p., Grasset, 18 €

Uchronique Villon

Raphaël JERUSALMY

Les tribulations du poète français, mandaté par le roi de France auprès d'un imprimeur allemand. Un voyage épique commence alors pour le plus grand plaisir des amateurs d'aventures érudites.

Il n'est rien de moins que le premier poète des temps modernes. Génie solitaire, buveur de vin et ami des filles, l'auteur de la *Ballade des pendus* et de la *Ballade des dames du temps jadis* est, comme le rappelle Kléber Haedens dans son indispensable *Histoire de la littérature française* (Les Cahiers rouges, Grasset), le « seul cambrioleur professionnel qui ait légué une grande œuvre à la littérature française ». En 1462, à l'âge de 31 ans, après avoir réussi « de fructueux coups de main, des escalades de mauvais aloi », nous dit encore Kléber Haedens, François Villon est arrêté, torturé, condamné à être pendu et étranglé. Un an plus tard, le parlement casse le jugement et le bannit de Paris. Le poète alors « s'écarte du monde à pas de velours », pour reprendre les mots de Haendens. « Nul ne sait ce qu'il advint de lui par la suite », rappelle en préambule Raphaël Jerusalmy qui en fait le héros de *La Confrérie des chasseurs de livres*.

Un fort roman d'aventures emballant, plein d'énergie, de malice, d'insolence et d'érudition, qui s'ouvre lorsque « François », vêtu de haillons, croupit au cachot. Cachot où il reçoit la visite de l'évêque de Paris, Guillaume Chartier, prélat envoyé par le roi Louis XI, Louis le Prudent. Celui-ci a un pacte à proposer au rebelle qui a horreur des pédants et des précieux. Une solution idéale afin de lui permettre d'échapper à la potence. Chartier a besoin des services du gredin doublé d'un fin lettré. A Villon il explique que le Saint-Siège veut interdire la publication de *La République* de Platon dont il lui montre un exemplaire sorti des presses d'un certain Johann Fust, imprimeur à Mayence, exemplaire qui se vend sous le manteau.

La cour se demande pourquoi Fust s'obstine à publier ce genre d'ouvrages au risque de subir les foudres de l'Inquisition. Mandaté par Chartier qui en fait un émissaire du roi de France, François Villon doit convaincre le vieil orfèvre et imprimeur allemand de mettre ses presses au service de la France pour mieux combattre la censure et faciliter la circulation des idées progressistes réprouvées par Rome. Une fois habillé de neuf, il ne va pas partir seul, mais flanqué de son ami Colin de Cayeux. Un solide brigand de la bande des Coquillards avec lequel il a monté des embuscades, s'est caché dans la forêt quand la maréchaussée était à leurs trousses.

Nul ne sait ce qu'il advint de Villon, banni de Paris

Ancien colonel, Raphaël Jerusalmy vit à Tel-Aviv.

ACTES SUD

Le poète et son camarade, « ronchonneur qui jouit de sa constante mauvaise humeur », se rendent d'abord à Gênes. Une ville « toute de bruit et de fièvre » où ils doivent recevoir de nouvelles instructions. Avant de faire route vers la Terre sainte dont les maîtres actuels sont mamelouks, « anciens mercenaires et esclaves venus d'Egypte, tout comme les Hébreux »…

L'auteur de ce voyage épique que l'on dévore d'un bout à l'autre n'est pas un inconnu. Vrai personnage de roman, Raphaël Jerusalmy s'est fait connaître en 2012. Lorsque Actes Sud a publié son coup d'essai remarqué : *Sauvez Mozart* (repris en Babel), histoire d'un attentat musical au style très différent de *La Confrérie des chasseurs de livres*. Le bonhomme a un parcours hors norme. Pour faire plaisir à ses parents, il commence par obtenir son diplôme de l'Ecole normale supérieure, tout en passant ses nuits au Palace, où il s'abreuve de culture punk, fraye avec la scène post-surréaliste et dadaïste. Après ça, le voici qui décide d'approcher son rêve à lui : « Aller jouer au cowboy dans le désert du Néguev. » Il entre pour cela dans l'armée israélienne, mais très vite bifurque du pur « militaire » vers le « renseignement militaire ».

Raphaël Jerusalmy dit qu'il ne lui a pas été difficile de s'identifier aux Coquillards auxquels appartenait Villon, après avoir lui-même passé quinze années dans les services de renseignement de Tsahal. Colonel, il y a été l'un des deux agents de l'armée en contact avec tous les Arabes de la région. Après avoir pris sa retraite de l'armée, il a mené des actions à caractère humanitaire et éducatif. Aujourd'hui, il vit à Tel-Aviv où il est un marchand de livres anciens ayant développé un tropisme affirmé pour les éditions rares illustrées par les surréalistes. Et surtout un romancier, à la large palette, qui prend à chaque fois un malin plaisir à essayer de faire basculer le cours de l'Histoire.

Alexandre Fillon

★★ ***La Confrérie des chasseurs de livres*** par **Raphaël Jerusalmy,** 316 p., Actes Sud, 21 €

Ma fille d'Afrique

Olivier POIVRE D'ARVOR

A cœur ouvert, le diplomate confie son bonheur d'être père et livre ses réflexions sur l'adoption et la stérilité.

Olivier Poivre d'Arvor se souvient. Tout d'abord de ce voyage du 18 juin 2011 sur le vol Cotonou-Paris par lequel il ramenait enfin chez lui sa fille, Amaal, adoptée après un long parcours d'obstacles administratifs. De son émotion ensuite : « On chemine vers l'enfant, écrit-il. Adopter, c'est choisir, aller vers, faire sien. » Des raisons enfin qui l'ont conduit à faire ce choix d'aller chercher une petite musulmane, probablement peule par son père, qui ne l'a pas reconnue. Une enfant noire, née le 24 avril 2002 au Togo, dont le prénom Amaal signifie en arabe « L'espoir ».

« Je dois beaucoup à l'Afrique », explique l'auteur, diplomate et spécialiste des échanges culturels internationaux. Cette Afrique dont il parle, c'est « celle qui donne, c'est l'Afrique dont le ventre, si fécond, et le cœur, si ouvert, et la mémoire, si durablement fidèle, permettent, aujourd'hui encore, d'exceptionnelles rencontres ». Et d'ajouter : « Toute notre misérable existence devrait être consacrée au devenir des enfants d'Afrique ! » A ce cri du cœur s'ajoute une longue confession, terriblement émouvante, où, sans voyeurisme, Olivier Poivre d'Arvor évoque – chose que ne font pas souvent les hommes – sa propre stérilité. Mentionnant tous les détails scientifiques, il indique comment les médecins ont conclu dans son cas à une « oligoasthénospermie marquée ». C'est-à-dire à « un nombre insuffisant de spermatozoïdes ayant une mobilité déterminée, et un nombre majoritaire de spermatozoïdes mal formés ou morts ». Ce sentiment de vide, l'auteur le raconte au détour de souvenirs liés à l'enfance, à la mort de sa mère, à ses relations avec des femmes qu'il a beaucoup aimées, à son attachement à son frère Patrick, sorte de jumeau malgré dix ans d'écart.

★★ *Le jour où j'ai rencontré ma fille* par **Olivier Poivre d'Arvor,** 264 p., Grasset, 18 €

Mais, au-delà, Olivier Poivre d'Arvor, en véritable écrivain, expose sa vision du monde en questionnant le réel par l'intermédiaire notamment de quelques grands penseurs qui l'ont aidé à vivre. Se sentant héritier de Nietzsche, ayant éprouvé une grande passion intellectuelle pour les textes de Kierkegaard, s'interrogeant par leur intermédiaire sur la question de la procréation, il cite aussi Milan Kundera expliquant « qu'au début de tant de mythes anciens, il y a quelqu'un qui sauve un enfant abandonné ». Il montre par là combien, loin de l'exercice d'auto-apitoiement que l'on aurait pu craindre, son livre est d'abord le chant d'amour d'un père pour sa fille. **Jean-Rémi Barland**

La Passante du sans sushi

Amélie NOTHOMB

Elle revient sur les lieux de son enfance au Japon, et revoit quelques personnes aimées. Un récit pudique et mélancolique.

Amélie Nothomb-san

Le problème, avec le mot « amour », c'est qu'il peut aussi bien se rattacher à une passion pour un individu que pour un plat, un animal, une œuvre ou un lieu. Ainsi, Amélie Nothomb et le Japon, c'est une véritable histoire d'amour, au sens strict, avec tous ses ingrédients : « rencontre éblouie lors de la petite enfance, arrachement, deuil, nostalgie, nouvelle rencontre à l'âge de vingt ans, intrigue, liaison passionnée, découverte, péripéties, ambiguïtés, alliance, fuite, pardon, séquelles. » Problème : « Quand une histoire est à ce point réussie, on redoute de ne pas être à la hauteur pour la suite. J'ai peur des retrouvailles. Je les crains autant que je les désire. » De plus, les amours s'avèrent parfois entremêlées et ceux qui ont lu *Ni d'Eve ni d'Adam* connaissent la relation paradoxale entre la romancière belge et Rinri, le « fiancé éconduit » de ses vingt ans pour lequel, au fond, elle n'éprouvait « ni amour, ni amitié », mais « un genre de fraternité intense »... Le temps a passé, Amélie Nothomb est devenue l'écrivain-star que l'on connaît. Et, en 2012, à l'occasion de la traduction de *Stupeur et tremblements* (par une hôtesse de l'air !), une équipe de télévision lui propose de retourner sur les terres de son enfance japonaise. Elle accepte, se préparant déjà à revoir – non sans une certaine émotion – Rinri, mais aussi Nishio-san, sa nounou devenue une très vieille dame qui se souvient bien d'elle, mais a déjà oublié la tragédie qui s'est déroulée à Fukushima.

★★★ *La Nostalgie heureuse* par **Amélie Nothomb,** 154 p., Albin Michel, 16,50 €

Au-delà des retrouvailles avec des personnes chéries – elle n'était pas revenue depuis décembre 1996 –, *La Nostalgie heureuse* est l'occasion pour l'auteur de revoir des lieux et, plus précisément, des cités qu'elle a connues : Tokyo, Kyoto, Kobe ou Shukugawa – le village de ses cinq premières années devenu une « banlieue chic », même si elle constate, comme une manière de se rattacher à sa jeunesse, que « les caniveaux et les égouts n'ont pas changé ». Loin de ses fables à l'humour noir (on rit tout de même, lors de certaines scènes), Amélie Nothomb dévoile une mélancolie – tout en subtilité et loin d'un quelconque « c'était mieux avant », qu'on ne lui connaissait pas forcément –, mise en lumière par une écriture simple et lumineuse. Qui a dit « à la japonaise » ? **Baptiste Liger**

M. ROSENSTIELH

Place des grands hommes

Hugo BORIS

Trois figures ogresques par leur avidité, leur rapport au monde et leur puissance – Danton, Victor Hugo et Churchill – auxquelles l'auteur s'attache dans cette ode à la rage poétique.

Enfants bagarreurs et brise-tout impérieux, Danton, Hugo, Churchill ne sont que plaies et bosses. Mal nés ou mal aimés, bousculés et avides de reconnaissance, ils poussent au milieu du chiendent plus que de la dentelle. Mais ce n'est pas l'asymétrie, le déséquilibre, qui intéresse Hugo Boris chez ces *Trois grands fauves*, plutôt leur manière de dévorer le monde pour y creuser leur place et s'y tenir bien droit. Ces hommes lui en imposent avec leur côté trompe-la-mort, leurs excès cultivés très tôt, leurs visages déformés par l'absence de mesure. Pour son quatrième roman, Hugo Boris refuse une fois encore l'autoroute de la fiction contemporaine. Il n'aime pas se placer sur une ligne droite, préfère aller fureter ailleurs et tenter d'autres expériences littéraires : fausse histoire d'amour dans *Le Baiser dans la nuque*, pseudo-polar pour *La Délégation norvégienne*, récit d'aventure pour claustrophobes avec *Je n'ai pas dansé depuis longtemps*.

Ni fiction, ni biographie, ni essai, *Trois grands fauves* est encore un détournement, un triptyque de monstres magnifiques, de bêtes de scène qui rêvaient qu'on les aime pour ce qu'ils n'étaient pas. L'auteur ne cherche pas forcément à les lier entre eux mais à comprendre comment ils ont réussi à dompter la mort ou la regarder en face. « N'oublie pas surtout, n'oublie pas de montrer ma tête au peuple, elle est bonne à voir », hurle Danton avant de basculer sur la planche. C'est lui qui ouvre le bal. Un révolutionnaire couturé, rugissant et avide. Cet homme-là est un taureau, séduisant les femmes les plus belles en dépit d'un visage en lambeaux, forçant l'attention par une incurable avidité à paraître. Hugo fantôme aux grosses mains qui fait bouger les tables pour écouter les esprits. Il aime les enfants comme on dévore un bon repas, détruit ceux qu'il affectionne par sa seule présence. Il veut du monde autour de lui, des bambins qui jouent, des maîtresses qui l'admirent. Mais ce faux grand-père n'est même pas capable d'entendre la peur des tout-petits qui imaginent des leurres pour lui échapper.

La politique, la poésie, il manquait la guerre, la vraie. Churchill complète ce tableau de sauvages. Rien ne doit lui résister, pas plus Hitler qu'une locomotive qui vient de dérailler. Il a un frisson de gaieté en pensant au combat comme à un jeu délicieux. L'Anglais ne connaît pas le mot « capitulation » : les armes sifflent, les hommes tombent, mais les balles l'évitent toujours. Trop vite, il connaîtra la nostalgie de la victoire sur l'ennemi, l'ennui profond de la paix retrouvée et la solitude mélancolique des lendemains qui dorment. Pestant, riant, bouffant, hurlant, ces trois hommes restent obstinément debout, comme la sculpture parisienne de Danton que les Allemands ne détruiront pas, même s'ils voulaient en récupérer le bronze.

Hugo Boris fait revivre magistralement des personnalités hors norme.

P.NORMANDYBELFOND

Comment ont-ils réussi à dompter la mort ?

Boris fait bien ronfler son éloquence. Les pages qui lui sont consacrées exhalent une odeur de sang et d'émeutes. La folie gronde comme la langue du tribun qui pense dompter le monde jusqu'à l'heure de sa décapitation. On crache sur lui, il continue de haranguer la foule. On le conspue, il rêve d'un bon repas arrosé avant de passer sous la lame. Après lui, voici Victor Hugo, un mangeur de temps comme de pages noircies. Castrateur, bête repue qui terrifie ses femmes et ses filles, le poète est un ogre qui sourit dans sa barbe, un

Hugo Boris a recomposé sa « place des grands hommes ». En 2010, il nous emmenait en apesanteur avec des cosmonautes qui allaient tenter l'expérience du vide et de la solitude infinie. Le voilà qui redescend sur terre et l'empoigne vigoureusement. A 33 ans, ce jeune écrivain ne cherche pas seulement à surprendre en changeant de registre, il tape du poing sur la table et part en quête de nouveaux frissons. Son livre est écrit avec une rage poétique de tribun. Il est enthousiasmant et ne glisse jamais vers la documentation trop parfaite. On sent bien qu'il ne s'est pas lancé dans l'entreprise sans biscuit. De plus, les extraits de discours, les anecdotes vérifiées entrent parfaitement dans sa narration, libre et fiévreuse. *Trois grands fauves* n'est pas un exercice de style ni un morceau de bravoure mais une œuvre passionnelle, personnelle et débridée sur la filiation, le pouvoir et une certaine forme d'orgueil… ou d'immortalité.

Christine Ferniot

★★★ *Trois grands fauves* par **Hugo Boris,** 210 p., Belfond, 18€

Naître dans un camp de la mort

LE LIVRE Suzanne Langlois a raconté des dizaines de fois, dans des collèges et des lycées, son expérience : le camp de concentration de Ravensbrück, le quotidien des femmes serrées les unes contre les autres dans les convois puis les baraquements. Ce grand témoin sait trouver les mots justes pour dire ses mois de grossesse dans un monde où les bébés n'existent plus, la naissance et la chambre des enfants, cette *Kinderzimmer* déconcertante à deux pas des fours crématoires. Mais un jour, tout est bouleversé quand une élève lui demande ce qu'elle « savait » en arrivant là-bas. Retrouver les sensations les unes après les autres, décrire la surprise et l'horreur, la peur et l'espoir, voilà le pari de la romancière Valentine Goby à travers sa narratrice. En réfléchissant sur l'interprétation du souvenir, elle retrace un an de vie et de mort, et pose la question de la vérité, de la réalité, de la sensation. Pour cette romancière, seule la fiction peut approcher les faits au plus près.

Valentine GOBY

Restitution exceptionnelle ou produit calibré pour émouvoir, l'ouvrage divise. A vous de trancher.

PATRICE NORMAND/OPALE

POUR

Camp de concentration, baraquements, fours crématoires, Ravensbrück, tous ces mots portent le poids de l'histoire du XXe siècle. Il fallait un culot monstre pour écrire un roman à partir de ces termes qui secouent la mémoire, créer une fiction qui ne soit ni un mensonge ni un témoignage arrangé. Mais Valentine Goby ne brode pas autour d'un destin, elle creuse en profondeur. Comme dans tous ses livres, elle parle des corps de femmes, transmettant la douleur et l'espoir à travers l'expérience physique. Elle ne décrit pas les silhouettes décharnées mais l'effleurement d'un doigt sur une épaule pour tenter d'apaiser la souffrance. De sa documentation précise, elle conserve les cinq sens démultipliés : la vue sur la nuque amaigrie de sa voisine tenant à peine debout, l'ouïe qui tente de distinguer les ordres en allemand pour mieux les interpréter, le toucher d'une peau soudain glacée, la puanteur des corps malades à touche-touche, et cette faim permanente qui transforme le goût en obsession. Mila, sa narratrice, n'est pas une héroïne ni un symbole, mais une femme qui n'a cessé de marcher, d'avancer jour après jour, un enfant dans les bras, le sien ou celui d'un autre pourvu qu'il vive. Valentine Goby ne cherche pas à démontrer, à théoriser, à prendre l'histoire de haut. Elle se place familièrement à côté de Mila et de ses lecteurs, les accompagne de mots et de phrases qui se transforment en un chant magnifique vers un monde sans entrave.

Christine Ferniot

CONTRE

A la lecture du dernier roman de Valentine Goby, on s'est surpris à imaginer une parodie de slogan publicitaire, façon bande-annonce de « blockbuster » hollywoodien : « Vous avez aimé *Les Disparus* de Daniel Mendelsohn, *Un heureux événement* d'Eliette Abécassis et *La Couleur des sentiments* de Kathryn Stockett ? Vous allez adorer *Kinderzimmer*. » Mêlez en effet une période tragique de l'Histoire (la Seconde Guerre mondiale) qui cartonne en librairies, une thématique (la question féminine et, plus particulièrement, la maternité) qui cible facilement le lectorat dominant des dames et une narration lacrymale célébrant une solidarité entre quelques victimes et vous obtiendrez un pur produit calibré pour la rentrée, inattaquable sur le fond, susceptible de recevoir un vaste succès public et, allez savoir, des lauriers automnaux.

Coup éditorial ou maladresse de l'auteur dépassée par son (gros) sujet, *Kinderzimmer* relève – consciemment ou pas – de la recette la plus cynique qui soit. Il faut être honnête : Valentine Goby a un évident savoir-faire et possède une plume relevée et tout en sensibilité, comme l'avaient déjà prouvé *L'Echappée* ou *Qui touche à mon corps je le tue*. Derrière la simple évocation des camps et le drame humain, on voit bien le projet théorique en germe dans la démarche de la romancière, qui voudrait s'interroger sur le corps et se servir de sa trame pour « relier le son et l'image », « donner sens aux phénomènes, nommer les formes ». Elle tente d'ailleurs de mêler les différents langages au cœur du texte mais, hélas, n'arrive pas à constituer un système littéraire un tant soit peu convaincant. Alors, loin de Robert Antelme ou de Charlotte Delbo, *Kinderzimmer* s'apparenterait plutôt à une version intello et solennelle des peu glorieux films de « nazisploitation » des années 70. Moins proche de *Si c'est un homme* que des *Déportées de la section spéciale SS* ? Par instants, euh, comment dire…

Baptiste Liger

★★★/☆ *Kinderzimmer* par **Valentine Goby,** 224 p., Actes Sud, 20 €

Shanghai paradis

Philippe RAHMY

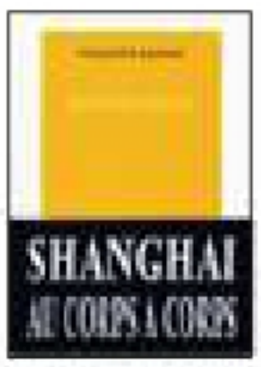
Un voyage qui conduit le narrateur, atteint de la maladie des os de verre, dans la ville chinoise. Un choc humain.

Qu'il est possible de voyager au loin, et d'y éprouver l'émerveillement alors que, jusqu'à son séjour à Shanghai en septembre et octobre 2011, son corps, capitale de la douleur, l'en empêchait depuis le premier jour, c'est l'expérience que rapporte Philippe Rahmy dans un récit dont l'éclat domine cette rentrée littéraire. Il est sauf de tout mot creux, de toute formule passe-partout. Ce n'est pas simplement que sa vie soit en jeu. Non, comme s'il y avait trouvé la ressource de cantonner le pire qui lui est devenu si familier, c'est le meilleur que lui réserve sa vie à venir qu'il s'efforce d'accueillir. Lui qui souffre de la maladie des os de verre – « Enfant qu'une caresse suffisait à briser, avait-il déjà souligné dans un précédent ouvrage, *Mouvement par la fin*, j'ai grandi sous un casque sanglé à un matelas » – accepte l'invitation en résidence de l'Association des écrivains de Shanghai, lui qui estime ne pas savoir voyager. Par bonheur ! Ainsi que le relève son préfacier, Jean-Christophe Rufin, parce qu'il est plus sensible que le voyageur routinier tôt ou tard victime de « l'usure du regard », le découvreur – à plus forte raison celui qui, comme Philippe Rahmy, court le risque de s'effondrer à tout moment – fait entrer son lecteur dans la fraîcheur des premières émotions.

Au défi que constitue l'irrésistible essor de Shanghai, mégapole hérissée des plus hautes tours du monde, répond le défi de la suggérer visuellement, olfactivement, auditivement, culturellement. Philippe Rahmy avertit : « Shanghai n'est pas une ville. » Shanghai est une somme colossale de bruits, un choc de foules, une horizontalité et une verticalité en extension indéfinie, un peuple, un dieu, un ciel « invariablement gris », un théâtre de faits-divers sans écho, « le mensonge produit par la rencontre de deux forces égales et opposées », une puissance de « béton armé » qui s'élève au plus haut pour dicter l'avenir du monde quand, à terre, n'importe quel individu s'attend à chuter, à se désarticuler, à périr dans la poussière – « en cas d'accident impliquant des pauvres, les frais médicaux sont à la charge de celui qui appelle les secours ».

C'est enfin à un saisissant autoportrait que se livre Philippe Rahmy. Ce que lui offre le spectacle de Shanghai, c'est son pouvoir de suggestion, cent occasions de rapprochements, d'analogies, de rappels de certains épisodes de l'histoire personnelle et familiale. Shanghai n'y suffirait pas s'il n'avait pas choisi dès l'enfance cette source qui s'appelle la littérature. Cette demeure-là reste la plus universellement habitable.

Philippe Delaroche



★★★ *Béton armé* par **Philippe Rahmy,** 208 p., La Table Ronde, 17 €

Si Brautigan m'était conté

Thomas B. REVERDY

Comme au fond d'un verre de saké se dévoilent hommage et voyage littéraires.

Subitement disparaître, échapper à son sort, refaire sa vie ailleurs et sous un autre nom : pour beaucoup, c'est un fantasme. Au Japon, c'est une tradition qui remonte à l'époque féodale, et la voilà qui redevient d'actualité à cause de la crise : des dizaines de milliers d'individus vivent comme des ombres, loin de leur famille, afin de fuir le surendettement. C'est ce dont est victime Kaze, l'« évaporé » du roman, lui que son boss a invité dans un bar pour lui signifier la fin de leur collaboration. Il laisse clés, téléphone, portefeuille, « ferme les yeux. Serre les dents. Vomit et pleure, à l'intérieur » : il quitte son épouse. Il quitte tout.

Il en est un autre qui part sans trop le vouloir : Richard B., détective privé et poète américain. Il déteste les voyages, mais fait sa valise. On le découvre au moment où il quitte la Californie, direction le Japon. Avec une femme qui, un an auparavant, l'avait laissé « au bord du gouffre, en tout cas du caniveau » : Yukiko, dont il est en train de retomber dingo. Une Japonaise installée en Californie, rappelée au pays natal pour retrouver son père, subitement disparu.

Articulée autour d'une quête et d'une fuite, l'histoire de Reverdy se nourrit d'un quatrième personnage marquant, le jeune Akaïnu. Mais au cas où celui-ci se croirait confortablement embarqué dans un *detective novel* familial, Reverdy déroute vite son lecteur : *Les Evaporés* est un roman brumeux, abstrait, romantique, dont la toile de fond se précise à mesure que l'on y avance patiemment, et accepte le jeu proposé par l'auteur. *Les Evaporés* est comme un verre de saké. Certes, le Richard B. de Reverdy n'est autre que – on s'en sera aperçu – Richard Brautigan *himself*, qui vécut au Japon en 1976. Mais entre le roman-hommage et le faux polar, Reverdy a eu le bon goût de distiller ici une dose de voyage, là une dose de vision sociale, ici encore une vague de mystères. C'est dans une sorte de Japon parallèle qu'il nous mène : des quartiers pauvres de San'ya à Tokyo aux camps de réfugiés et d'ouvriers de Sendai (au nord), en passant bien sûr par les yakusas. A l'ombre de Brautigan se superpose rapidement celle de Dashiell Hammett : chaque piste n'ouvre que sur un mystère plus grand. *Les Evaporés*, une enquête réalisée par un poète, et écrite par un auteur qui, après trois premiers romans intimistes, confirme qu'à la suite du bel *Envers du monde* (2010) il sait regarder devant lui.

Hubert Artus

Thomas B. Reverdy

D.IGNASZEWSKI/KOBOY/FLAMMARION

★★★ *Les Evaporés* par **Thomas B. Reverdy,** 304 p., Flammarion, 19 €

Champ et contrechamp

Marie DARRIEUSSECQ

Histoire d'amour à Hollywood, avec l'artifice dans le premier rôle, ou exercice de style convenu et sans aspérités. Pour ou contre ?

LE LIVRE Solange, l'adolescente de *Clèves*, la provinciale naïve et provocante du précédent roman de Marie Darrieussecq, est devenue une femme. Une comédienne qui joue désormais les petites Françaises à Hollywood. Elle est invitée dans les soirées avec George, Ted ou Steven, court sur ses talons hauts dans de grosses productions américaines en perdant son soutien-gorge avec élégance. Puis, elle le rencontre : Kouhouesso Nwokam, noir, africain, beau comme un dieu, comédien et metteur en scène. Elle tombe amoureuse de ce géant aux dreadlocks, il est vaguement séduit.

La romancière dissèque leur aventure de quelques mois. Elle parle des corps qui se frottent en noir sur blanc, mais aussi des différences ou des attirances dans un monde factice où l'on s'appelle uniquement par son prénom. Solange est restée la fillette qui se laisse ballotter par la vie et confond cinéma et réalité. Les années ne lui ont pas donné plus d'assurance. Elle se contente de ce qu'on lui accorde. Et Kouhouesso ne donne presque rien.

POUR

Solange a grandi : elle n'est plus cette lolita sans avenir qui confondait les mots et la chose, le sexe et l'amour, collectionnant les bites comme d'autres les poupées Barbie. Elle a quitté Clèves, sa kermesse et ses concours de pêche, pour les hauteurs de Los Angeles. Elle symbolise désormais l'actrice française diaphane avec son joli corps et son accent frenchy. Mais elle continue de voir le monde comme un décor où sa place n'est jamais définie. Lorsque Solange rencontre Kouhouesso, elle est « pulvérisée », tandis qu'il la regarde comme un intermède plaisant.

Clèves était un roman d'apprentissage sous forme d'épopée sexuelle. *Il faut beaucoup aimer les hommes* est l'histoire d'une soumission dans un monde de carton-pâte. Solange vit son aventure comme dans une série télé, un film de mutants : passion impossible entre une Blanche docile et un Noir intello, décors de film, travellings avant, gestes appuyés, phrases découpées. Une nouvelle fois, la romancière s'amuse avec les clichés, les dézingue avec jouissance. Solange souffre en robe Vanessa Bruno, Kouhouesso tourne un film en Afrique, adapte Conrad avec emphase et fait venir des sarbacanes made in China. Le dernier chapitre s'intitule d'ailleurs « Bonus » et complète un DVD qui ne rechigne devant aucune référence, entre *Alerte à Malibu*, *Au cœur des ténèbres* et *Le Livre de la jungle*. Sans oublier Marguerite Duras et *L'Amant*, sans cesse présente au coin d'une phrase, comme la marraine de ce roman en 3D, sur l'être, le paraître, les filles sans aspérités et les hommes insupportables.

Christine Ferniot

CONTRE

Assurément, Marie Darrieussecq a l'art de varier les registres. Et si, une fois n'est pas coutume, elle renoue avec la même héroïne, la romancière persiste à changer de partition et passe du *trash* le plus outrancier au sentimentalisme le plus convenu. Difficile, en effet, de se passionner pour cette histoire d'une jolie Blanche, très oie blanche, éperdument amoureuse d'un Noir à la « spectaculaire beauté » et finalement bien snob. Car la Solange de Darrieussecq nous rejoue l'air de « Je te suis, tu me fuis », puissance dix. Genre bon vieux Harlequin revu et corrigé à la mode du métissage. Revu et corrigé par une normalienne qui peut se permettre de prendre de la hauteur sur le sujet et de gloser à n'en plus finir, par la voix de son hiératique Kouhouesso, sur l'Afrique colonisée, décolonisée, schématisée, ostracisée. Comme si personne n'avait, avant elle, fustigé le désormais fameux « discours de Dakar » d'un certain Nicolas Sarkozy… Certes, la phrase est sans fioritures, le style sec, la lecture fluide – n'était un « géodésique » qui contraint le lecteur à compulser son dictionnaire. La romancière a beau décrire ses personnages dans les moindres détails, ils manquent de chair ; semblent sans cesse tenus à distance par le regard de l'auteur, plus soucieuse, semble-t-il, de mener à bien sa thèse de troisième cycle sur le racisme, les apparences et les clichés, que de nous raconter une singulière histoire d'amour – ou de désamour. Voilà bien le problème avec Marie Darrieussecq : chez elle, tout paraît fabriqué, trop pensé, pas assez ressenti. Résultat, on s'ennuie ferme.

Delphine Peras

H.BAMBERGER/P.O.L

★★★/☆ ***Il faut beaucoup aimer les hommes*** par **Marie Darrieussecq,** 320 p., P.O. L, 18 €

Conflit œdipien

Véronique OLMI

Un face-à-face entre une mère jeune et son fils âgé de 12 ans. Cadenassées par le quotidien, les émotions surgissent avec une intensité accrue.

Véronique Olmi

On pense forcément à *Bord de mer* (2001), son premier roman. En apparence, *La Nuit en vérité* est un drame familial à deux personnages (une mère, un fils) et lieu unique (ce gigantesque appartement bourgeois derrière le Palais-Royal, à Paris), et au mystère reposant sur la figure du père. Mais, on le sait, les histoires de Véronique Olmi se nourrissent d'une disposition naturelle pour le mélodrame, et deviennent une fine entreprise d'épluchage – des interdits, des sentiments, des couches coupables du passé. Un travail basé sur l'économie de moyens, pour une littérature basée sur la retenue et, conséquemment, sur l'implosion des révélations. Son nouveau roman est la quintessence même de ses compositions. Ici, tout le monde se voit souvent, chacun connaît les habitudes de l'autre, on vit ensemble mais on ne se connaît pas vraiment.

En son début, le livre est une ronde racontant le quotidien de la mère et du fils. Mais, bientôt, cette apparente simplicité casse : une mère très jeune et un fils devenant ado, ça ne peut être simple. A la tension entre Liouba et Enzo correspond celle qui s'instaure entre elle et son « patron », et de ces voltages naît une direction inattendue : l'irruption d'un fil fantastique. Cette voix s'adressant au jeune garçon un soir de fièvre, et qui demeurera des nuits, c'est la bonne idée d'un roman qui se permet à sa façon son petit pétage de plombs. Cette nouvelle dimension est aussi une autre façon de traiter son thème de toujours : la liberté dans l'identité. Et Olmi de lier son réalisme psychologique à un traitement plus original de la mémoire. Très tenu et fort bien charpenté, *La Nuit en vérité* est comme toujours une œuvre de tension, de liberté, et de grande émotion.

Hubert Artus

★★ ***La Nuit en vérité*** par **Véronique Olmi,** 310 p., Albin Michel, 19 €

Esprit des lieux

Eric FOTTORINO

Parti au Maroc sur les traces des origines de son père, Eric Fottorino lui rend un vibrant hommage filial.

C'est l'histoire d'un voyage qui n'aura jamais lieu. Celui que devait faire Eric Fottorino avec son père marocain afin de l'emmener sur les terres de ses racines. « Connaître Fès. Je ne serai pas vraiment ton fils si mes yeux ne voient pas ce que tu as vu en premier », explique-t-il dans une longue confession où se mêlent émotion et lucidité. La maladie en a décidé autrement. Eric partira seul, devenant alors ce « marcheur de Fès » que fut autrefois cet homme qu'il vénère par-dessus tout et à qui il a consacré déjà plusieurs récits. Né le 10 février 1936, de son vrai nom Moshé Maman, patronyme transformé en Maurice Maman, médecin juif marocain, rêvant de s'intégrer à la France, le père du narrateur est un personnage complexe dont le portrait est brossé avec beaucoup de finesse et de simplicité.

A travers ce qu'Eric Fottorino découvre de son passé, émergent d'autres figures emblématiques d'un monde de paix qui cherchaient à unir dans un même élan fraternel Orient et Occident. Par exemple, l'ami André Tobaly, qui fait le lien mémoriel entre Eric et son père, et des inconnus croisés çà et là qui lui font aimer le Maroc au-delà des mots. « Je ne suis pas nostalgique de mes souvenirs. Je suis nostalgique des tiens. Drôle d'affection dont je ne connais pas le remède », écrit-il alors qu'il déambule dans Fès, passant du mellah à la ville moderne. Citant Romain Gary : « La réponse est le malheur de la question », puis Søren Kierkegaard : « Le chemin n'est pas difficile, c'est le difficile qui est le chemin », Eric Fottorino montre les choses sans effets de manche ni leçons sentencieuses. Son écriture poétique épouse également l'esprit du lieu, puisqu'elle puise à la fois dans les traditions orale et écrite pour évoquer des histoires qui se répondent. La passion de son père pour les sciences, le basket ou le judo nourrit les pages plus « géographiques » où le personnage central est saisi dans ce qui fut son univers quotidien.

★★ ***Le Marcheur de Fès*** par **Eric Fottorino,** 192 p., Calmann-Lévy, 16 €

On retiendra encore de ce beau récit, grave et profond, l'évocation d'un jeune homme en pleine santé ayant avalé… une sangsue qui avait grossi dans sa gorge. Et l'auteur de rapprocher l'incident passé des « sangsues » du cancer qui ronge le corps de son père. La maladie, la mort, la fidélité à ses racines : autant de thèmes qui font de ce livre l'ouvrage le plus personnel et le plus émouvant de son auteur.

J.-R.B.

T.RAUIC/FIGURE

PREMIERSROMANS

Grand Soir et gueule de bois

Loïc Merle signe un texte remarquable par son style et l'acuité de l'analyse.

Loïc MERLE

Avec *L'Esprit de l'ivresse*, Loïc Merle signe un premier roman brûlant, qui voit le pouvoir renversé par une révolte venue des banlieues. Attention, choc littéraire !

Tout est parti d'un énième fait divers. Un banal contrôle d'identité. Quelques regards déplacés. Un corps qui tombe. Et c'est toute la cité des Iris qui s'embrase. Et avec elle la France qui bascule, en ces derniers jours de mai... Ainsi débute *L'Esprit de l'ivresse*, le premier roman le plus sidérant de cette rentrée. Un texte implacable signé Loïc Merle qui explore le mal-être du pays, et cette révolte qui sourd, à l'ombre de la crise et du désenchantement. « Avec ce livre, j'ai voulu mettre des mots sur des colères qui d'ordinaire ne s'expriment pas, avance l'auteur de 35 ans. Des colères que j'ai observées, d'abord, dans ma campagne perdue, et qui sont loin de se limiter à ce qu'on appelle par commodité "la banlieue". »

C'est pourtant bien en périphérie qu'est né *L'Esprit de l'ivresse*, au cœur des émeutes qui ont secoué la France à l'automne 2005. Un embrasement de violences dont Loïc Merle fut l'un des premiers témoins – le jeune homme était alors professeur d'histoire-géographie dans un collège des quartiers nord d'Argenteuil. « Dès la fin des émeutes, j'ai eu le sentiment que tout ce qui s'était passé avait été évacué, sans que personne se saisît de ce que ce mouvement pouvait signifier. Comme si la question des banlieues était désormais réglée, et que chacun n'avait rien de mieux à faire que de rester chez soi. Mais beaucoup d'habitants des quartiers ont regretté, après coup, de ne pas avoir organisé de grande marche sur Paris. » Cette vertigineuse procession est justement au cœur du roman, même si l'action se déroule plus volontiers dans ses marges, en lisière de cette marée humaine, prête à abattre le pouvoir en place. Trois voix vont incarner cet élan

Mettre des mots sur des colères qui ne s'expriment pas

radical, trois acteurs qui, tour à tour, vont tâcher de briser les chaînes de leur vie : Youssef Chalaoui, vieil Arabe résigné, surpris par la violence policière ; Clara S., égérie malgré elle d'un mouvement qu'elle épouse par amour ; et le Président Henri Dumont, bouté hors de l'Elysée par la Grande Révolte, mais tiraillé entre le confort de la fuite et l'ivresse du pouvoir.

Ivresse, voilà bien le maître mot de cette fable brûlante, qui voit les foules en colère déferler sur la capitale, comme grisées par cette liberté jusqu'alors ignorée. Porté par une langue ample, noueuse, presque classique, Loïc Merle explore ainsi les ressorts cachés d'une nation qui bat le pavé, étourdie par cette soudaine communion. Un peuple désespéré qui s'autorise, le temps d'un printemps, à résister au triste engrenage du réel, à s'imaginer un autre avenir. « L'ivresse peut prendre de nombreuses formes possibles, explique l'auteur, c'est avant tout un véhicule. L'important, c'est de savoir ce que l'on peut en faire, ce qui peut advenir de cette éruption collective. »

Pour écrire ce roman salvateur, Loïc Merle s'est mis en disponibilité de l'Education nationale, et a suivi sa compagne en Allemagne. Un congé de six ans durant lequel il s'est consacré tout entier à ce projet littéraire, le premier long texte qu'il ait écrit de sa vie. « Plus jeune, j'ai commencé par rédiger de la poésie, se souvient le Lyonnais, encore marqué par la lecture du *Mauvais Sang* de Rimbaud. Je n'étais pas un bon poète, mais j'ai appris le sens du rythme et de l'économie du mot, qu'on trouve trop rarement dans les romans. »

Admirateur de Proust, qu'il cite en exergue, Faulkner ou Bolaño, Loïc Merle a également hérité de ses maîtres un souffle littéraire rare, capable d'embrasser plusieurs destinées sans jamais sombrer dans la démonstration sociologique. Tout juste assène-t-il entre les lignes quelques jugements politiques bien sentis sur ce pays en crise, gagné par la tentation du chaos. Empreint de nihilisme, son Grand Soir sans espoir est celui de la fin des idéologies, impropres à canaliser l'esprit de révolte actuel, ou à cautériser les plaies d'une société rongée par la violence, le déracinement et la pauvreté. En lieu et place, l'écrivain offre le tableau mémorable d'une Commune moderne, sans drapeaux ni canons. Prophétique et inquiétant, *L'Esprit de l'ivresse* n'annonce certes pas le retour du temps des cerises. Mais il sonde trop bien le mal français pour qu'on n'aille pas écouter siffler ce Merle rageur. **Julien Bisson**

★★★ ***L'Esprit de l'ivresse*** par **Loïc Merle,** 288 p., Actes Sud, 22 €

M.AVANZATO

Orr d'œuvre

Kevin ORR

Un premier roman audacieux sur l'addiction où l'auteur choisit l'écriture comme produit de substitution.

Lorsqu'on est drogué à une substance – quelle qu'elle soit –, « dix jours sans produit c'est l'éternité ». Le narrateur du premier roman, étonnant et radical, de Kevin Orr l'apprendra à ses frais. En ce mois de juin 2012, ce jeune homme a beau essayer de ne pas penser au « produit » ou, tout du moins, affirmer qu'il va arrêter, rien n'y fait : il le lui faut, et il ressasse ce sentiment en lettres majuscules dans son journal. Ce garçon est d'ailleurs au bord du suicide, et il en identifie quelques raisons – notamment « la tristesse injustifiée des gens à Paris » et « la difficulté d'être un garçon, c'est-à-dire un Homme »... Il part pour New York rejoindre un couple d'amis homosexuels, Ch. et Ar., qu'il considère comme sa deuxième famille et qui le recueillent, entre leur maison dans l'Hudson Valley et leur beau loft dans la « Big Apple ». Le narrateur peine en effet à se consoler du décès de sa mère, cherchant même sur Internet sa photo en tapant les mots clés « femme morte Hôpital » pour essayer de la retrouver, symboliquement. Cet individu paumé se met alors à l'écriture pour « ne pas reconsommer ». Mais sur quoi ? Le portrait d'une femme ou un roman sur un enfant ? Doit-il établir un plan ou laisser sa plume divaguer de manière automatique ? Se lancer dans une telle entreprise littéraire laisse forcément remonter les souvenirs – ceux de ses jeunes années, ou l'apparition de Jeanne, à la laverie de l'hôpital psychiatrique où il avait été un temps interné. Par ailleurs, ce garçon n'a de cesse d'observer les belles femmes dans les rues – « Elles ont des amants qui les déshabillent. Elles ont tout. Elles sont bonnes. On est tous d'accord avec ça » – ou sur la Toile, pour une éventuelle discussion virtuelle. Mais ne serait-ce pas une drogue comme les autres ?

★★ ***Le Produit*** par **Kevin Orr,** 206 p., Seuil/Fiction & Cie, 17 €

On ne saura jamais précisément ce qu'est le « produit », qui donne son titre à cet étrange ouvrage, plus politique et théorique qu'il n'en a l'air, qui tente de faire ressentir l'addiction. Et qui sonne juste. Ancien élève de l'EHESS, Kevin Orr multiplie habilement les notes de bas de page ou joue avec la typographie pour mieux retranscrire l'état de son héros. « J'essaierai d'accomplir ce monologue interne où s'invente ma vie, MA vie, mon passé, mon pouvoir, mes aspérités, mes souffrances, mes inexistants. [...] Ecrire ces visions d'UN monde NU. Des formes nouvelles à construire. Quelque chose de très personnel, mais pas étriqué, pas narcissique ou refermé sur soi. Quelque chose de simplement étonnant. » Mission réussie. **Baptiste Liger**

Tombé du ciel

Daniel MORVAN

Lors d'un spectacle, une funambule chute et se tue. Sa partenaire quitte la troupe et doit apprendre à vivre avec ce souvenir.

C'est un livre court, le récit de deuil, et il vous envoie dans les étoiles. Celles que voient les funambules, ces artistes de la chorégraphie et de la suspension. Celles où demeurera toujours la lueur des personnes qui vous ont été chères. Arthénice était le « double lumineux » de Lucia Antonia. Leur « numéro de jumelles » était le clou du spectacle de la troupe, fondée il y a longtemps par le grand-père de Lucia. Mais un jour, lors d'une tournée en Italie, Arthénice tomba, et se tua. Depuis, la survivante est une « saltimbanque sans cirque, invisible parmi le peuple des oiseaux ». Elle a quitté la troupe et est restée en Italie, d'où elle écrit les « carnets » qui composent ce livre : « Les pensées que j'ai d'Arthénice me sont dictées par elle depuis son séjour dans les limbes des équilibristes. Je les laisse donc venir sans honte et les consigne ici malgré la promesse faite à mon père de ne rien écrire. [...] J'écris pour me taire et ne penser à rien. » Notre équilibriste n'a plus de fil, et évoquera dans un ordre aléatoire son pacte avec la défunte, l'histoire de la troupe, les personnes rencontrées durant l'écriture des carnets, ou encore l'art qu'elle pratique : « Le funambulisme m'a appris à observer du point de vue le plus élevé, celui de l'effraie sur sa proie nocturne, de l'orage sur l'étang. » Et, bien sûr, l'accident. Cette façon de jongler avec les thèmes, de les prendre, les lâcher, les retrouver ensuite, permet à Morvan de parvenir jusqu'à l'âme même de son sujet : comment marche la mémoire de quelqu'un qui passe sa vie en l'air, en équilibre, avec mission de ne pas chuter à terre ?

DR

Sur la piste aux étoiles de Daniel Morvan, la vie tournoie.

Comment fonctionne la psyché d'une femme qui vit dans un monde parallèle et féerique, au milieu de déguisements, de clowns, de jongleurs, de saltimbanques ? Daniel Morvan a lui-même perdu un enfant, et on saluera la pudeur d'une fiction tournée vers le dehors de soi. Porté par une écriture minimaliste et visuelle, *Lucia Antonia, funambule* prend de l'envergure au fil de la lecture, et devient une réflexion tournoyante et poétique. Après quatre romans publiés dans des éditions régionales (Ouest-France, Coop Breizh), voici celui qui devrait apporter à Morvan une autre place, entre les lettres et les étoiles. **Hubert Artus**

★★★ ***Lucia Antonia, funambule*** par **Daniel Morvan,** 142 p., Zulma, 16,50 €

PREMIERSROMANS

Passion débridée

Agnès VANNOUVONG

Paola la quitte. C'est le début d'une quête à corps perdu d'autres relations. La sexualité féminine sans tabous.

« Ça se passe très vite. Paola me quitte. Je bascule hors d'une zone de sécurité. » Les deux jeunes femmes vivaient ensemble depuis plus de dix ans et tout s'arrête si brusquement que la narratrice n'a pas de stratégie, juste de l'énergie. Pour survivre après un grand amour, elle use de cette force-là : collectionner, conquérir, séduire et abandonner au petit matin sans un regret ni un numéro de téléphone. *Après l'amour* parle de passion et de désir, de fidélité mais aussi de plaisir immédiat et convulsif. Et tous les moyens sont bons : des sites de rencontres où les visages de femmes se succèdent, avec ou sans masques, un regard croisé dans un bar, un théâtre, le métro… La chasse est physique, violente, audacieuse et sensuelle. Mais le roman se limiterait à une banale histoire de rupture si l'écriture et la force sociologique ne venaient pas consolider la fiction.

Agnès Vannouvong évoque intimement ces nuits où les filles s'exhibent, cherchent la conquête, l'excès pour mieux plonger dans la mélancolie. Elle décrit les chairs moites, les frissons, les accessoires, les odeurs. Puis, c'est la solitude à nouveau, l'envie de s'installer, d'avoir un enfant inséminé, de ressembler à une famille. Frénétique, l'écriture se met au diapason de cette ronde séductrice, cette course à la jouissance. « Je rencontre ces femmes à des soirées, au théâtre, sur le Net, à la boulangerie, je me spécialise dans la fermeture des bars. On commence à me connaître. L'aptitude à dire oui rend célèbre. Je suis celle qui couche et prépare le petit déjeuner », écrit-elle, tantôt désespérée, tantôt narquoise, toujours frontale et consciente de sa puissance et de ses limites. *Après l'amour* dessine un paysage singulier, le décode, le pose à plat avec ses excès, son cynisme et ses sentiments. Une œuvre rare et intime, une pulsion de vie, entre enfer et romantisme.

Christine Ferniot

★★ ***Après l'amour*** par **Agnès Vannouvong,** 204 p., Mercure de France, 16,50 €

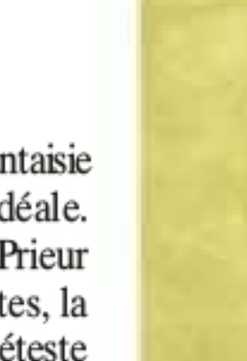
Une femme à abattre

Jérôme PRIEUR

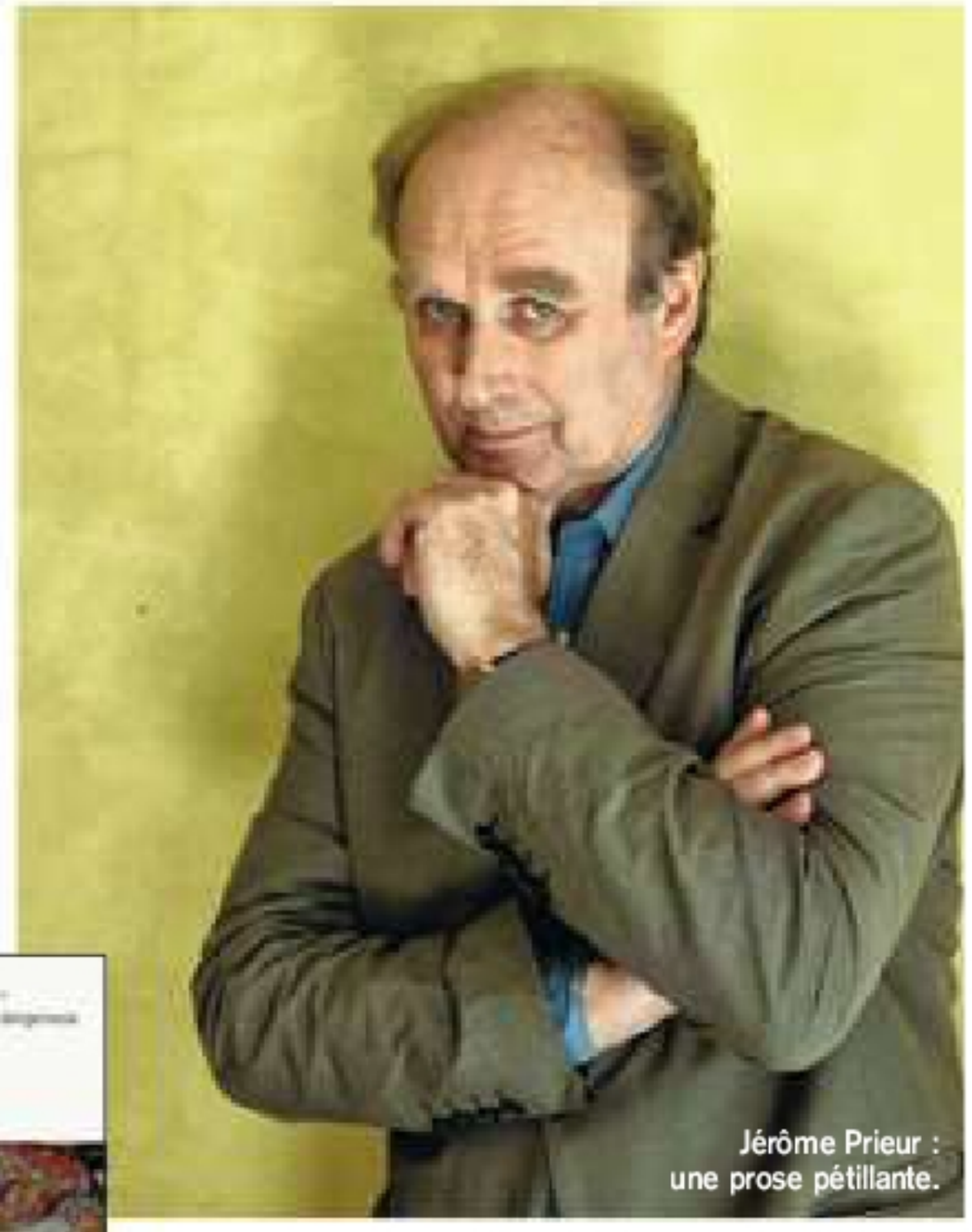
La rencontre improbable d'un dilettante et d'une naïade sortie de l'écume des mers. Cette dernière lui propose de tuer quelqu'un.

Si l'on cherche à s'étourdir avec un savoureux cocktail de fantaisie et de mystère, la lecture d'*Une femme dangereuse* est idéale. Le désarçonnant narrateur du premier roman de Jérôme Prieur est un homme capable d'affirmer : « Les femmes sont, toutes, la beauté. » Il s'agit là d'un monsieur, souvent désarçonné, qui déteste tourner les pages et semble avoir un cœur d'artichaut. Au moment où on le découvre, il est sur le point de se noyer dans l'Atlantique pour ne s'être pas méfié d'une baïne traîtresse. Coup de chance, une sirène blonde, saine et sportive, le tire de ce bien mauvais pas. Après avoir retrouvé ses esprits et être retombé sur la belle, qu'il décide de baptiser Oslo pour qu'elle ait un nom, celle-ci lui demande sans détour s'il est prêt à tuer quelqu'un qu'il ne connaît pas. S'il est capable de retrouver une femme afin de la faire disparaître !

Ayant conscience qu'il est grand temps de faire quelque chose de sa vie, voici donc qu'il accepte la proposition. Et se lance illico sur la piste d'une certaine Madeleine. Laquelle a eu deux maris : le second étant le beau-frère du premier ! Tout en s'activant, l'apprenti détective repense aux créatures qui ont fait battre son cœur. A Liza, rencontrée devant Notre-Dame, étudiante dont il aime la manière de dire « carrément » à tout bout de champ. A Natacha, dont il a longtemps été épris, qui voulait toujours reculer ses limites, se griser de sensations fortes, et qui trouvait qu'elle avait trop de cheveux.



Si Madeleine paraît s'être envolée on ne sait où, il réussit toutefois à entrer en contact avec deux de ses amies. Charlotte, peintre qui joue du piano. Et Juliette qui le prévient d'emblée qu'il ne faut attendre d'elle, « en chair et en os, aucune sorte de sagesse » ! Le lecteur, lui, ne perd pas une miette de l'affaire. Et reste aux anges d'un bout à l'autre du coup d'essai de Jérôme Prieur. Un cinéaste et essayiste qui n'a manifestement pas chômé entre *Nuits blanches. Essai sur le cinéma* (Gallimard/Le Chemin, 1980) et *Marcel avant Proust* (Editions des Busclats, 2012). Un fringant débutant dans le domaine de la fiction, dont les premières armes ont la fraîcheur et le pétillant du meilleur champagne. **Alexandre Fillon**



Jérôme Prieur : une prose pétillante.

dr

★★★ ***Une femme dangereuse*** par **Jérôme Prieur,** 196 p., Le Passage, 17 €

D'outre-tombe

Boris RAZON

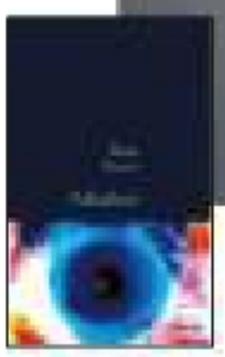
Hospitalisé pour une infection banale, le narrateur perd peu à peu l'usage de son corps. Un texte fort sur une lutte à la vie, à la mort.

Entre réalité et fiction pour Boris Razon.

Au début de sa maladie, de sa « métamorphose » et de son arrivée au service de réanimation neurologique, il y eut sans doute une intoxication. L'évolution a été lente, inattendue et rare. La douleur est venue en premier, puis l'engourdissement, la fatigue immense, la paralysie et, soudain, cette angoisse terrible d'être maintenu en vie par trois tubes : « Immobile, imperturbable, impénétrable, derrière mes yeux paralysés, j'étais devenu le Sphinx », écrit Boris Razon avant d'ajouter : « et pour mon malheur, tout ici est vrai ». *Palladium* est son premier roman et son histoire à la première personne. Réalité et fiction se rejoignent comme sont réunis les deux personnages de cette aventure morbide : deux Boris Razon. Le premier traversait l'existence en toute quiétude quand le second, son double maudit, a brutalement vécu entre la vie et la mort, transformé en momie. A partir de ce basculement, seul le cerveau a fonctionné, porté par des hallucinations, des terreurs sans fin, le sentiment d'avancer dans un tunnel, de passer des nuits à tuer des ennemis. Boris Razon vivra, quittera sa gangue mais il aura laissé derrière lui, dans le labyrinthe, l'homme qu'il était « avant ». *Palladium* est l'histoire de ce combat avec l'ange – ou la bête –, combat dont l'auteur est sorti vainqueur mais différent. Cependant, ce livre n'est pas simplement un témoignage tant l'écriture et la construction décrivent un monde fait de tuyaux et d'hommes oiseaux, d'êtres visqueux et de hordes de gueux. « Je sentais la mort en moi. Elle était plus paisible que jamais, plus proche aussi », écrit-il comme s'il la tutoyait encore, allongé dans un catafalque, projeté dans une salle de réanimation, soulevé par des fantômes en blanc. *Palladium* est un texte aussi terrifiant que galvanisant. Le lecteur accompagne cette bataille pour la survie, plonge et remonte à la surface en même temps que le narrateur, entend ses mots d'outre-tombe. Tandis qu'en parallèle les extraits du dossier médical viennent rappeler une réalité plus terrible encore, portée par des mots comme ciguatera, cytomégalovirus, dysautonomie, maladie auto-immune de Guillain-Barré...

Sous le signe de Kafka et de Lewis Carroll, *Palladium* est une œuvre brutale et obsédante qui s'achève cependant par une pluie de remerciements.

C.F.



★★★ ***Palladium*** par **Boris Razon,** 480 p., Stock, 22 €

Si utile, si mal aimée…

Vincent JOLIT

Avec ce portrait de la secrétaire de Céline, Vincent Jolit aborde création littéraire et travail des femmes dans les années 1930.

Qui s'est jamais intéressé à Aimée Le Corre, la secrétaire dactylographe qui retranscrivit *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline, au point d'en faire l'héroïne d'un roman ? Pour *Clichy,* son coup d'essai, Vincent Jolit s'est efforcé de reconstituer le processus de création de Céline, tout en s'interrogeant, simultanément, sur sa propre entreprise littéraire. Comment donner vie à un personnage – Aimée – dont on ne connaît pratiquement rien ? En rendant hommage à cette jeune femme oubliée par Céline une fois le succès du livre entériné, l'auteur pointe du doigt l'ambivalence de caractère du romancier, Louis Ferdinand Destouches à l'état civil, laquelle fait écho à l'ambiguïté de ses idéaux politiques. En effet, l'homme, proche des gens, et bon avec Aimée à son arrivée au dispensaire de Clichy, brillera ensuite par son ingratitude envers celle qui passa des mois à taper pour lui, sans contrepartie. Il rappelle ainsi le militantisme polémique de l'écrivain, dont l'engagement de gauche – anticolonialiste et anticapitaliste – côtoyait un activisme d'extrême droite – son antisémitisme.

Pour autant, Vincent Jolit ne se limite pas à ce parallèle Destouches/Céline. Il propose également une analyse toute en finesse d'une relation homme/femme assez caractéristique des années 1930. En effet, si cette période baigne dans un climat xénophobe, le patriarcat vit lui aussi de beaux jours. Rappelons qu'en ces années post-1929, les femmes ambitieuses sont soupçonnées de vouloir voler leur travail aux hommes. Ici, la confiance en soi de Louis dans son écriture, son audace s'opposent aux rêves d'émancipation d'Aimée. Des rêves qui s'amenuisent, la jeune femme étant, depuis son enfance, priée de ne pas aspirer à un futur trop éclatant. La petite fille, bonne à l'école et qui aimait les insectes, ne pouvait prétendre à une carrière scientifique, puisqu'« il était inconcevable […] qu'une fille gagnât sa vie en exerçant […] un métier d'homme », tandis qu'elle est exhortée à « travailler pour aider » puisque c'est « la règle de l'activité féminine ».

Son ambition se réduit à tel point qu'elle finit par imaginer récupérer les miettes du succès de l'ouvrage pour l'aide qu'elle a apportée à la gestation du roman, roman qu'elle hait et méprise pourtant. Sa désillusion devient rancœur. Et Vincent Jolit dépeint avec brio l'empêchement qu'avaient les femmes à oser revendiquer leur dû, leurs droits. Et à les « taper » en lettres majuscules. **Roxane David**

★★ ***Clichy*** par **Vincent Jolit,** 137 p., La Martinière, 14,90 €

J.FALSIMAGE

ESSAIS

Dans le décor

Serge SANCHEZ

Des socquettes de Lolita à la chevelure d'Emma Bovary, une délicieuse histoire de la littérature à travers les objets qui la composent.

Une visite de l'atelier d'André Breton.

L'idée est emballante. Dans *La Lampe de Proust*, Serge Sanchez a entrepris de revisiter la littérature au moyen des accessoires des grands écrivains. D'aller traquer comme un détective les objets réels ou rêvés de leurs vies et de leurs œuvres. Pour cela, le journaliste littéraire a parcouru sa bibliothèque « comme on le fait de l'entrepôt d'un brocanteur ». En remisant la psychologie ou l'intrigue pour se concentrer sur « les objets qui forment le décor des livres ».

Sur les pas de Sanchez, le lecteur visite la maison surchargée de Des Esseintes, le héros emblématique de Huysmans, à Fontenay-aux-Roses. Puis, à Paris, l'atelier d'André Breton, rue Fontaine, où, sur une étagère, l'on trouve la cuiller de facture paysanne de *L'Amour fou* avec son manche terminé en bottine. Il s'arrête ensuite dans l'hôtel particulier de Balzac, rue Fortunée, dont la cour d'entrée comportait un vase de huit mètres de haut. Chemin faisant, notre guide déplore la fin de la civilisation des bancs, souligne la place « éminente » de la sandale. En n'oubliant ni les bottines, ni les chaussures, encore moins les bas d'Emmanuel Kant et les socquettes de Lolita ! Le voici qui s'intéresse aussi aux fauteuils, aux placards à vêtements, aux chapeaux, aux cannes, aux robes de chambre, aux crânes et aux dents, ou qui s'arrête encore sur la chevelure d'Emma Bovary.

Le biographe de François Augiéras et de Brassaï (Grasset, 2006 et 2010) convoque Stendhal, Edgar Allan Poe, Cervantès ou Proust. Il s'autorise des rapprochements, des digressions et des analyses littéraires aussi pertinentes que personnelles. « Organiser sa bibliothèque, c'est agencer son petit asile personnel, affréter cette nef de fous où tous les membres d'équipage ont des noms d'écrivain ou de philosophe », note-t-il judicieusement.

Il ne faut pas rater ce volume savoureux dont chaque chapitre se clôt par un petit florilège de citations. Et profiter des différentes étapes de la promenade à laquelle nous invite un amateur éclairé de littérature qui arrive à faire partager sa passion d'une manière fort originale.

Alexandre Fillon

★★★ ***La Lampe de Proust et autres objets de la littérature*** par **Serge Sanchez,** 206 p., Payot, 18,50 €

Bernanos, inclassable anticonformiste

Eric BENOIT

Imprégnée par la théologie chrétienne, toute l'œuvre de l'écrivain est ici analysée avec une remarquable profondeur.

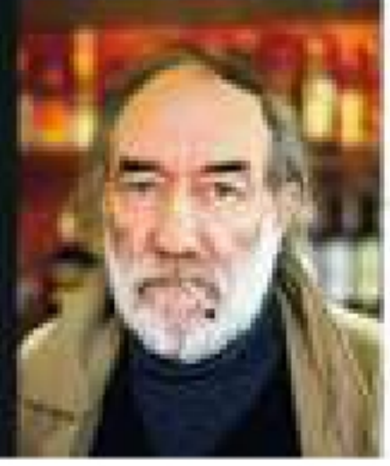
Il a suscité une somme écrasante de malentendus et de contresens. Dans son œuvre et dans sa vie, Georges Bernanos (1888-1948) aurait donné l'exemple de trop d'éclats, de trop de contradictions, de trop d'énergie. Sur son compte, on a tout entendu. Romancier trop chrétien pour être écrivain. Polémiste trop emporté pour être bon chrétien. Trop trempé d'âme et d'angoisse pour aimer la vie matérielle et sensuelle. Trop sensible au péché pour se joindre au « moderne » confrère convaincu que la fin de l'injustice sociale et l'enseignement des sciences auront raison du mal. Bernanos est un phénomène. Hanté par la vérité, par la liberté. Féru de Balzac, Dostoïevski et Léon Bloy, il ne pouvait inscrire son univers romanesque, peuplé de petites gens, de notables médiocres, de prêtres déchirés ou mondains et d'enfants de la solitude, que sous haute tension. En amont, la colère ; en aval, la pitié. Car toute l'œuvre romanesque de Bernanos fait écho à la théologie du christianisme, démontre Eric Benoit, professeur de littérature française à l'université de Bordeaux, dans un essai d'une profondeur et d'une hauteur de vue éblouissantes. Ce balancement entre colère et pitié, Bernanos l'a ponctué ainsi dans *Les Grands Cimetières sous la lune* : « La prière est, en somme, la seule révolte qui tienne debout. »

Robert Bresson et Maurice Pialat ont su percevoir l'intraitable générosité et l'absolue singularité de Bernanos. Son anticonformisme radical les fortifiait. Bernanos est fait d'un seul bloc. Pourtant, la critique cherchera tantôt à le diviser en opposant écrits de fiction et écrits de combat, tantôt à le vitrifier, par exemple en soutenant qu'il n'était pas revenu de son regrettable antisémitisme de jeunesse. Il est d'un bloc, mais d'un bloc prêt à se laisser fendre. A l'exemple de la conception du temps qui transpire dans *Nouvelle Histoire de Mouchette* ou dans *La Joie*. Bernanos guette l'instant qui échappe au continu. L'occasion pour Eric Benoit d'avancer cette comparaison. « L'univers de Beckett se caractérise par l'attente d'un Salut qui ne vient jamais, alors que celui de Bernanos se caractérise par l'irruption d'un Salut qu'on n'attendait pas. » Chez Beckett, le même se répète. Chez Bernanos, quelque chose d'autre a été, est ou sera donné. Espérance, communion des saints, irradiation des âmes en temps réel ou diachronique, autant de thèmes dont Eric Benoit montre de façon lumineuse qu'ils ont trouvé en Bernanos, qui n'était pas théologien, un fiévreux et inimitable orfèvre. **Ph.D.**

★★★ ***Bernanos, littérature et théologie*** par **Eric Benoit,** 268 p., Cerf, 30 €

STUDIO LIPNITZKI/ROGER-VOLLET

la CHRONIQUE DE JEAN-CLAUDE PIROTTE



Journal d'un poète

fables

D'Henri Droguet, *maintenant ou jamais*, il me plaît de citer ce poème intitulé *Quadrichromie* où se mêlent l'enfance et l'antique violence — la violence des mots et celle des éléments :

Un fagot craque à l'âtre
sous la lampe un enfant
cisaille l'image quadrichrome
des Bacchantes meute ivre
échevelée cohorte mugissante
à Dionysos vouées elles jouissent
lacèrent étripent
impatiemment dépècent la carcasse
d'Orphée l'inconsolable et boutent
au fleuve ses palpitants tronçons

dehors le vent démantibule
des corneilles volent ras sur des chaumes
le ciel de laiton s'obscurcit

Un vocabulaire hirsute et dynamique confère à la poésie de Droguet son charme brutal qui est aussi le charme de la Bretagne vécue et rêvée à la fois. La violence du vent déborde du poème, et c'est lui que nous entendons mugir dans sa langue étrangement reconstituée.

De violence, il ne peut qu'être aussi question dans l'œuvre de Mohamed al-Maghout. Cette violence est cependant parfois tempérée par un humour *sui generis* qui fait merveille :

Comme des loups dans les saisons ingrates
nous proliférions en tout lieu
Nous aimions la pluie
et adorions l'automne
Jusqu'au jour où nous avons pensé
envoyer une lettre de remerciement au ciel
et coller sur l'enveloppe
une feuille d'automne en guise de timbre

Charles Dobzynski, prêtant la parole à la lumière et à l'ombre, lui non plus ne manque pas d'humour en évoquant les découvertes de la science la plus récente :

Les photons à la queue leu leu
Pareils aux moutons de Panurge
Sautent par-dessus la lumière.

Et voici une fable que j'aurais mauvaise grâce à ne pas citer tout entière :

Une ombre dans une foire
Tenait, son stand pavoisé,
Commerce de la mémoire
Et soleil apprivoisé.

Les souvenirs pour une ombre
Ne sont guère que sorbets
Gloutonnement absorbés
Sur la langue on les sent fondre.

L'ombre aime les jeux fringants
Train fantôme et grande roue,
Il faut bien que l'on s'ébroue
sur les rails des toboggans.

L'ombre mène son manège
Où chacun en se jouant
Dans son miroir de néant
Se voit fondre comme neige.

Je laisse le dernier mot à Guillevic, dont l'œuvre ne cesse de s'*accorder* à nous :

Il faut revenir exalter jusque-là
Ce mince filet de vie
Ou entrer dans le parc sans murs, sans grilles,
sans limites,
Dans le royaume dont il n'est pas témoigné.

Il faut prendre avec amour dans ses paumes
Cet innocent filet de vie.

Attendre de devenir ange.

★★★ ***Maintenant ou jamais*** par **Henri Droguet,** 116 p., Belin/L'Extrême Contemporain, 17 €

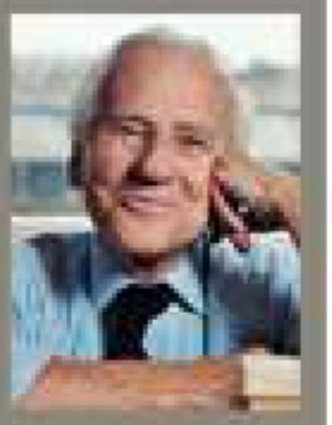
★★★ ***La joie n'est pas mon métier*** par **Mohamed al-Maghout,** traduit de l'arabe et présenté par Abdellatif Laâbi, édition bilingue, 182 p., La Différence/Orphée, 7 €

★★★ ***Journal de la lumière & journal de l'ombre*** par **Charles Dobzynski,** préface de Bernard Noël, peintures de Marc Feld, 120 p., Le Castor astral/Poésie, 12 €

★★★★ ***Accorder. Poèmes 1933-1996*** par **Guillevic,** édition établie et postfacée par Lucie Albertini-Guillevic, 304 p., Gallimard, 24 €

Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit

Jean D'ORMESSON



BIOGRAPHIE

Le comte Jean Bruno Wladimir François de Paule Le Fèvre d'Ormesson, fils d'ambassadeur, est né en 1925 à Paris. Normalien et agrégé de philosophie, il est l'auteur de trente-cinq livres dont *La Gloire de l'Empire,* son premier grand succès, *Au plaisir de Dieu, Histoire du Juif errant, La Douane de mer* ou encore *La Conversation,* récemment adapté au théâtre. Après avoir travaillé longtemps à l'Unesco, Jean d'Ormesson a été directeur du *Figaro* de 1974 à 1977, où il est toujours chroniqueur. Elu à l'Académie française en 1973, il a fait ses premiers pas au cinéma dans le film de Christian Vincent, *Les Saveurs du palais,* en 2012, dans le rôle d'un président de la République française.

Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit par **Jean d'Ormesson,** 256 p., 21 € Copyright Robert Laffont. En librairie le 26 août.

LE LIVRE « Oui, je sais : j'écris toujours la même chose », reconnaît-il dès les premières pages de *Qu'ai-je donc fait* (2008). Voilà donc Jean d'O. tel qu'en lui-même dans ce nouvel opus qui fait suite à *C'est une chose étrange à la fin que le monde* (2010), titre emprunté à Aragon, précisément au deuxième chant de son poème « Les yeux et la Mémoire ». Or le vers suivant n'est autre que : « Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit »... Sacré Jean d'Ormesson, si fidèle à ses inclinations, si soucieux, à 88 ans, d'en garder la saveur et le souvenir qu'il égrène, au gré de courts chapitres introduits à la façon des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand – son auteur culte. Il y est donc question de son enfance bénie au château de Plessis-lez-Vaudreuil, en réalité le château maternel de Saint-Fargeau déjà évoqué dans *Au plaisir de Dieu,* et de la figure de son grand-père. Il y est question de son amour adolescent pour Marie, qui va lui préférer le fils adoptif de sa tante. Il y est question de ses retrouvailles avec Marie et de leur *dolce vita* entre l'Italie et la Grèce. Il y est question du big-bang, de Darwin, d'Einstein, de Dieu et des religions, de la beauté et de la vérité, du chagrin, de la joie, du mal aussi ; d'arts, de littérature, de philosophie, bien sûr ; du sacré et du temps qui passe, du rapport à l'argent et au travail, du monde moderne, de l'allégresse et de l'angoisse de l'écrivain, etc. Bref, rien de neuf, mais qu'importe. Reste ce brio inentamé pour parler de tout et de soi avec lucidité et légèreté. Le plus célèbre de nos académiciens n'a pas oublié ce mot de Giuseppe Tomasi di Lampedusa : « L'ironie et la plaisanterie sont aristocratiques, non l'élégie et la plainte. » **D.P.**

KJÜNEMANN

Où l'auteur s'inquiète brièvement du sort d'un genre littéraire si longtemps triomphant et où il entre avec audace dans le vif du sujet.

Vous savez quoi ? Tout change. Le climat, à ce qu'on dit. Ou la taille des jeunes gens. Les régimes, les frontières, les monnaies, les vêtements, les idées et les mœurs. Une rumeur court : le livre se meurt. Voilà près de trois mille ans que les livres nous font vivre. Il paraît que c'est fini. Il va y avoir autre chose. Des machines. Ou peut-être rien du tout. Et le roman ? Il paraît que le roman est déjà mort. Ah ! bien sûr, il y a encore de beaux restes. Des réussites. Des succès. Des... comment dites-vous ?... des *best-sellers*. Pouah ! Les romans aussi, c'est fini. Nous les avons trop aimés. Gargantua, Pantagruel, Don Quichotte, Athos, Porthos, Aramis, d'Artagnan, Gavroche, Fabrice et Julien, Frédéric et Emma, le prince André, Natacha et Anna, les frères Karamazov, la cousine Bette, le Père Goriot et ses filles, Anastasie et Delphine, les familles Rougon-Macquart, Forsyte, Buddenbrook – on dirait un faire-part –, Vautrin, Rubempré, Rastignac, le narrateur et Swann et Charlus et Gilberte et Albertine et Rachel-quand-du-Seigneur et la duchesse de Guermantes, lord Jim et lady Brett, Jerphanion et Jallez, mon amie Nane et Bel-Ami, Aurélien et Gatsby, le consul sous le volcan, Mèmed le Mince, l'Attrape-cœurs, le pauvre vieux K à Prague et Leopold Bloom à Dublin qui se prend pour Ulysse : ce monde de rêve et de malheurs changés soudain en bonheur ne durera pas toujours. Ses silhouettes de femmes, de maîtresses, de jeunes filles, ses fantômes de géants s'éloignent dans le passé. L'herbe a du mal à repousser derrière eux. Les seconds couteaux s'agitent. Les truqueurs déboulent. Les poseurs s'installent. L'ennui triomphe. Tout le monde écrit. Plus rien ne dure. On veut gagner de l'argent. Presque une espèce de mépris après tant d'enchantements. Le genre s'est épuisé. L'image triomphe et l'emporte sur l'écrit en déroute.

Voici pourtant encore un livre, quelle audace ! voici encore un roman – ou quelque chose, vous savez bien, qui ressemble à un roman : des histoires, quelques délires, pas de descriptions grâce à Dieu, un peu de théâtre, pourquoi pas ? et les souvenirs, épars et ramassés pêle-mêle, d'une vie qui s'achève et d'un monde évanoui. Peut-être ce fatras parviendra-t-il, malgré tout, à jeter sur notre temps pris de doute comme un mince et dernier rayon ? Et même, qui sait ? à lui rendre enfin un peu de cette espérance qui lui fait tant défaut.

Où l'auteur reconnaît qu'il n'est ni Benjamin Constant, ni Emile Zola, ni François Mauriac. Il s'en désole, bien sûr – et il s'en console.

Autant l'avouer tout de suite. Je n'ai aucune intention de vous proposer quelque chose dans le genre d'*Adolphe*, de *Nana* ou de *Thérèse Desqueyroux*. Et pour deux raisons au moins. La première : je ne peux pas. La deuxième : je ne veux pas.

Je ne peux pas. J'aurais du mal à être aussi subtil (et aussi changeant) que Constant, aussi puissant (et aussi pesant) que Zola, aussi tourmenté (et aussi faux jeton) que Mauriac. Ils étaient très patients. Je le suis beaucoup moins. Ils travaillaient beaucoup. Je ne déteste pas m'amuser. Ils avaient comme du génie. Ce n'est pas le genre de la maison. Ils sont arrivés, toutes voiles déployées, sous les acclamations, dans la lumière du port. Je rame encore à l'ombre.

Ce n'est pas seulement que je ne peux pas. Je ne veux pas. Pourquoi ? C'est tout simple : ils appartiennent au passé. J'invente autre chose. Ils sont morts. Je suis vivant. Ah ! pas pour toujours. Mais pour encore un peu de temps qu'il faut tâcher de ne pas perdre. Et le comble : je suis bon garçon. Voilà déjà un bail qu'à notre époque de dérision et de contestation je fais – et peut-être presque seul – profession d'admiration. Je les admire. Plus que personne. On dirait un benêt toujours prêt à les applaudir. Je les admire, mais je ne les imite pas. Je ne marche pas dans leurs traces. J'admire aussi, et plus encore, Homère, Ronsard, La Fontaine, Racine, et quelques autres. Il ne me viendrait pas à l'esprit, même si j'en étais capable, d'écrire une épopée, un sonnet, une ode ou une tragédie classique. Laissons les morts enterrer les morts.

Nous en avons trop vu. Après tant de désastres et de ruines, le théâtre est méconnaissable. La pièce n'est plus la même. Les décors ont changé. L'histoire galope. Nous n'avons plus le temps. Il n'est pas impossible que les raisins d'hier soient trop verts aujourd'hui. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que nous sommes rassasiés. Il nous faut autre chose. Pour être tant bien que mal et si peu que ce soit à la hauteur de nos maîtres vénérés et trahis, il s'agit d'abord de nous éloigner d'eux, de les combattre, de trouver des chemins qu'ils n'aient pas parcourus. Vous savez ce que nous voulons, ce que nous espérons, ce que nous essayons de faire avec une espèce de désespoir ? Du nouveau. Encore du nouveau. Toujours du nouveau.

Où l'auteur, à la surprise du lecteur, et peut-être à son indignation, dénonce les mutins de Panurge et se refuse avec obstination à se prétendre moderne.

Le piège à éviter, c'est de se jeter dans le moderne. Tout le monde veut être moderne et, comme si ça ne suffisait pas, tout le monde veut être rebelle par-dessus le marché. Pour être au goût du jour, tout le monde cherche à grimper dans le train déjà bondé des mutins de Panurge. C'est un joyeux tintamarre, plein d'argent comme jamais, ou plutôt comme toujours. Les mauvaises manières en plus. Tournent dans ce manège non pas tant, comme on pourrait s'y attendre, les plus déshérités, les hors-la-loi, les laissés-pour-compte de l'histoire, mais surtout, sans vergogne, ceux qui ont déjà tout et qui veulent encore le reste, les banquiers ivres de Chine, les milliardaires en perdition qui, à défaut de rendre l'argent, en disent au moins du mal. Le comble du moderne, c'est à la fois de passer pour rebelle, d'avoir le pouvoir et d'être plein aux as. Ah ! bravo ! Quel chic !

Etre résolument moderne est une tentation que j'ai fini par repousser. Pour la bonne raison que le moderne sent déjà le moisi.

Il y a cent ans, l'histoire s'est emballée. L'avenir, tout à coup, a été autre chose que le passé. Au point que les mots nous manquent pour tenter de nous définir. Le nouveau, à peine né, est aussitôt une vieille lune. Le moderne est hors d'âge et déjà derrière nous. Le postmoderne est dépassé et un peu ridicule. Le contemporain, à son tour, est tombé dans les oubliettes. Nous sommes des écureuils qui courent de plus en plus vite dans une roue sans fin et qui se mordent la queue.

Les événements, les livres, les spectacles, les sentiments, les idées passent à bride abattue, comme l'herbe et comme le vent. La tête nous tourne. Quelques-uns crient qu'ils veulent descendre et essaient de sortir. Mais sortir est interdit. Nous sommes enfermés dans le système et il n'est pas permis de s'échapper. Même si nous le voulions. Et nous ne le voulons pas vraiment. Le système, c'est ce monde que nous avons tricoté tous ensemble et où nous sommes condamnés à vivre avant de faire comme les autres et de nous en aller pour de bon.

Nous sommes prisonniers de nos propres progrès. Je connais ma prison. J'accepte ma condition. Je m'en arrange même assez bien avec ses éclats de voix et ses roulements de tambour auxquels il m'arrive de participer. Mais je ne fais pas le malin. Je ne pousse pas des cris de joie. Je ne suis pas affolé par l'actualité. Je ne suis pas à la mode. Nous le savons depuis toujours : la mode est ce qui se démode. Toutes ces vieilleries triomphantes sont depuis longtemps usées jusqu'à la corde. Je ne pleure pas non plus sur le passé, sur le lait répandu des charmes du temps jadis. Je suis là, et c'est tout. Je m'arrange de mon époque comme je m'arrange d'être au monde. Ni rejet, ni colère, ni amertume – et aucune illusion.

Où l'auteur se souvient de son enfance à Plessis-lez-Vaudreuil et de son grand-père dépeint dans Au plaisir de Dieu.

Longtemps, j'ai été jeune. J'ai eu de la chance. J'avais un père et une mère, un frère, une gouvernante allemande qui s'appelait Fräulein Heller et que j'appelais Lala. Et, comme dans les romans de la comtesse de Ségur, *Les Petites Filles modèles* ou *Les Vacances,* nous nous aimions tous beaucoup. Les bons sentiments coulaient à flots autour de nous. J'adorais Lala qui était très sévère, que je trouvais très belle et qui me donnait des fessées avec une brosse à cheveux. Le monde s'arrêtait là et il était très doux. Il me paraissait immobile, ou à peu près immobile. Les choses changeaient très peu. Très lentement, et très peu. Dans un passé lointain et très flou, il y avait des guerres et des révolutions. L'hiver, avec sa neige et ses étangs couverts de glace où il m'arrivait de patiner, succédait à l'automne, et le printemps à l'hiver. Dès que revenait l'été, j'allais rejoindre mon grand-père à Plessis-lez-Vaudreuil. Et plus rien ne bougeait.

En dépit du temps qui passe et de ses ravages meurtriers, quelques-uns d'entre vous ont peut-être gardé un vague souvenir de ce personnage que j'ai beaucoup aimé lui aussi, qui détestait le monde moderne, qui vomissait le progrès, ses pompes et ses œuvres, qui vivait dans le passé et qui attachait une importance démesurée aux façons de se tenir et de parler. Sosthène, mon grand-père, dont j'ai essayé de tracer le portrait, il y a près de quarante ans, dans *Au plaisir de Dieu* et qui se confondait depuis sept ou huit siècles avec Plessis-lez-Vaudreuil.

Plessis-lez-Vaudreuil !... Seigneur !... Vous rappelez-vous ?... C'était un autre nom du paradis avant le déluge de fer et de feu qui a tout emporté. Nous ne doutions de rien, et surtout pas de nous-mêmes. Nous ne voyions pas plus loin que notre vieux jardin qui était un parc immense dont les tours, les bosquets, les bancs à l'ombre des tilleuls, les allées entretenues avec soin, les plates-bandes de pensées et de bégonias, les murailles formidables ne prêtaient pas à rire. Dieu se chargeait de tout – et il nous avait à la bonne. Les choses étaient ce qu'elles étaient et ce qu'elles devaient être. Il y avait une vérité et il y avait une justice. Et, depuis des temps à peu près immémoriaux, elles nous avaient faits ce que nous étions.

Je ferme les yeux. Je nous revois. Vêtue de noir depuis toujours, les mains couvertes de mitaines, sans le moindre bijou, un ruban de velours autour du cou, ma grand-mère est assise, immobile et presque absente, dans une guérite d'osier qui la protège du soleil et du vent. C'est une grande vedette du muet. Elle vit encore au temps de ces arrière-grand-tantes de légende qui avaient dansé dans leur jeunesse aux Tuileries avec le prince impérial. Elle n'a jamais ouvert Proust, ni Gide, ni bien entendu Aragon. Elle ignore jusqu'à leurs noms. Elle ne sait rien du monde

EXTRAIT **ROMAN FRANÇAIS**

en train de changer autour de nous. Le reste du clan est installé sous les tilleuls autour de la table de pierre. Il parle de choses et d'autres, de mariages et d'enterrements qui se changent en fêtes sur ses lèvres et du temps qu'il va faire. Il commente le Tour de France dont les héros immortels, successeurs d'Ulysse, d'Achille, de Patrocle et d'Hector, s'appellent alors Antonin Magne, Romain et Sylvère Maes, Lapébie, Bartoli, et dit du mal d'un avenir qui trahira le passé et qui sera communiste et anticlérical. Mon grand-père règne en silence. Il ressemble à un Jean Gabin déjà atteint par l'âge mais toujours solide et très droit, et il lâche de temps à autre une parole meurtrière. Il y a en lui quelque chose de massif et de chinois qui échappe au cours du temps.

Flottent dans l'air autour de nous une certaine lenteur, le culte de l'histoire et de l'immobilité, la méfiance pour l'imagination et pour l'intelligence qui est si mauvais genre. Une violence secrète se cache sous nos dehors policés. Plus encore que dans les chasses, qui nous occupent déjà beaucoup, elle s'exprime dans les chasses à courre qui tiennent dans notre vie une place considérable et qui se prolongent le plus souvent jusqu'à la nuit tombée. Autour de la dépouille du cerf et de la meute des chiens, au son des trompes de chasse, à la lueur des flambeaux tenus par les piqueurs – nous prononçons *piqueux* –, ce sont des scènes d'une sauvagerie antique où l'élégance se couvre de sang.

Ce qui compte d'abord pour nous, c'est la famille. Elle jette ses tentacules loin dans le passé et dans l'espace. Nous avons des cousins en Belgique, en Espagne, en Autriche, en Bavière et en Prusse, en Hongrie, en Russie, dans les pays baltes. De temps en temps, chassés de leurs forêts et de leurs terres à blé lointaines par l'ennui, par la passion, par les révolutions, ils débarquent à Plessis-lez-Vaudreuil où nous les recevons avec tous les honneurs qui sont dus à notre rang. Nous n'avons pas de cousins en Argentine, au Brésil, au Japon, au Kenya. Et il n'est pas sûr que les Etats-Unis existent vraiment quelque part. Le sentiment qui nous anime à leur égard est une sorte de dédain. Ils ne nous intéressent pas. Ils parlent une langue impossible. Nous n'y connaissons personne. Nous n'avons pas l'intention de nous mêler de leurs affaires qui reposent sur l'argent. Nous nous sentons plutôt plus proches de la Chine, de l'Egypte, des Indes où il y a des princes, des rajahs, des nizams, des sultans et qui ont, comme nous, une longue histoire derrière elles.

L'argent ne nous manque pas. Il tombe du ciel. Les livres ne nous sont pas indifférents. A condition, bien sûr, d'avoir un peu plus de cent ans, de dire du bien des Romains ou à la rigueur des Grecs, de ne jamais répandre ces idées répugnantes de révolution, de progrès, d'athéisme qui empoisonnent le pauvre monde. Evolution, révolution, art moderne, relativité, transformisme, vers libres, tolérance, progrès sont des mots d'une grossièreté telle qu'ils ne sauraient être prononcés à la table de mon grand-père. Nous n'aimons pas le changement, ce qui bouge, ce qui va trop vite. Nous aimons le passé. Les lendemains nous font peur.

Nous savons, bien entendu, qu'il y a de l'avenir devant nous. Nous préférons de loin le passé derrière nous. Mais nous sommes très gais face à l'inéluctable. Nous mêlons l'orgueil à une sorte de fatalisme et nous sommes convaincus, tout au fond de nous-mêmes, que, jusque dans la défaite, c'est nous qui avons raison. Nous avons le sentiment que les choses ne tournent plus très rond dans ce monde qui nous entoure où nous avons régné jadis et qui est plein, tout à coup, à la fois de nouveaux riches et de radicaux-socialistes. Nous n'y pouvons rien : nous sommes seuls à incarner le bon goût, la sûreté de jugement, la justesse d'esprit, l'élégance. Tout cela, nous le sentons obscurément, est sur le point de s'achever avec nous. Je soupçonne mon grand-père et ma grand-mère de connaître la source de ce dérèglement. Ils en parlent très rarement, mais ils savent, dans leur cœur, que tout s'est déglingué avec la fin brutale de la monarchie légitime.

Ce n'est pas que la monarchie se soit toujours bien-conduite dans ce passé qui nous est si cher. Il n'y a que Saint Louis, François Ier, et surtout Henri IV pour remporter tous les suffrages. Philippe le Bel, Louis XI, Louis XIV, Louis XV sont très loin de se situer au-dessus de tout soupçon. Je ne suis pas sûr que mon grand-père et ma grand-mère auraient accepté de se voir traiter de royalistes. La famille s'est bien souvent opposée à une monarchie tyrannique et parfois dépravée. C'est pire avec Napoléon : on ne sait pas du tout sur quel pied danser avec l'Usurpateur. Il incarne une sorte de catastrophe nécessaire, de Providence négative. Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? En ces temps-là, avec les rois ou avec l'Empereur, on savait vivre et les choses n'allaient pas à vau-l'eau.

Au centre et au-dessus de tout, la religion. Ça, c'est du solide. La religion, comme la famille, est au-delà de toute contestation. Elle est la clé et le ressort du monde où nous vivons. A l'ombre du château, dans une curieuse relation dominée-dominant, s'élève l'église où officie le doyen Mouchoux qui croque des noix entières avec leurs coques et ne crache pas sur le bon vin. Il lui arrive d'empester le tabac et l'alcool. Mais nous lui pardonnons : c'est un saint homme. Par un miracle sur lequel nous nous interrogeons très peu – nous avons un faible pour les miracles, nous les cultivons avec soin, nous les acceptons sans rechigner –, il représente Dieu sur cette terre où règnent depuis des siècles les hautes tours rondes et roses de Plessis-lez-Vaudreuil.

La Première Pierre

Pierre JOURDE

BIOGRAPHIE

Né en 1955 à Créteil, ce professeur de littérature à l'université Grenoble III, féru de Proust et de Dickens, est également romancier et critique littéraire. Après plusieurs essais pointus, il publie une première fiction en 1999, *Carnage de clowns.* Mais c'est en 2002 avec *La Littérature sans estomac,* pamphlet contre certains « gensdelettres » contemporains, que ce passionné de boxe se distingue, récidivant dans *Le Jourde & Naulleau,* pastiche désopilant du Lagarde et Michard. Auteur d'une dizaine de romans, dont certains ont été primés (*Festins secrets* en 2005 ou encore *Le Maréchal absolu* en 2012), Pierre Jourde tient le blog « Confitures de culture » sur bibliobs.com.

LE LIVRE « Qui a jeté la première pierre ? » C'est la question que se pose l'auteur de *Pays perdu,* en revenant sur l'onde de choc provoquée par ce roman paru en 2003 : Pierre Jourde y retraçait la vie rude des habitants d'un village retiré du Cantal, évoquant notamment l'isolement, la solitude, l'alcoolisme, la mort d'une petite fille, des secrets de famille... Or l'écrivain s'inspirait ouvertement du village auvergnat de Lussaud, berceau des Jourde, où il se rendait deux ou trois fois par an depuis sa naissance. Mais certains de ces habitants se sont sentis insultés et lorsque Pierre Jourde est revenu au village en 2005 avec sa femme et ses trois enfants, dont un bébé d'un an, ils ont été victimes d'une tentative de lynchage avant d'en être chassés à coups de pierres. Pourquoi leurs agresseurs, condamnés en 2007 à des amendes et de la prison avec sursis, ont-ils considéré *Pays perdu* comme une véritable offense ? Comment, en témoignant avant tout de son « amour du pays », a-t-il pu susciter un tel déferlement de haine ? Ce sont les autres questions que pose Pierre Jourde dans *La Première Pierre,* sorte de livre sur le livre, à la fois enquête sur la « déflagration » produite par quelques dizaines de pages écrites sans arrière-pensées, récit de son désarroi, et témoignage renouvelé de son attachement à cette terre et à ses gens. Sa sincérité affleure à chaque page. Son éloquence et sa lucidité ne sont pas en reste pour sonder au plus près le rapport entre fiction et réalité, surtout dans ce contexte si singulier. « La littérature sépare, comme le scalpel, c'est là son premier effet. Elle sépare, et puis elle recompose aussi », écrit Pierre Jourde. En toute légitimité. **D.P.**

La Première Pierre par **Pierre Jourde,** 192 p., 17,90 €. Copyright Gallimard. En librairie le 5 septembre.

J.B. MILLOT

Surtout, tu ne cognes pas. C'est ce que ta mère t'avait dit : si on t'agresse, tu ne réponds pas. Ensuite, tu vas déposer plainte à la gendarmerie. Et Sophie, pour autant qu'est possible la mémoire de ce qui s'est passé, car la violence d'un événement a cet effet de recomposer ce qui l'a précédé, de redistribuer l'oubli et le souvenir, avait glissé, en termes moins impératifs, un conseil identique. Surtout, en cas de rixe, ne pas frapper.

Un livre avait été écrit : *Pays perdu*. Un livre qui serait difficile, même pour quelqu'un qui a pratiqué la théorie de la littérature, à définir en termes de genre. Le narrateur emploie la première personne, mais il ne se trouve pas au centre du récit. Au centre du récit, il y a le pays, et ceux qui y vivent. Celui qui raconte reste un personnage secondaire. Il y est question en passant de l'histoire de sa famille, de l'héritage d'un vieux cousin. Mais il s'agit avant tout de rapporter les obsèques d'une adolescente, la fille d'amis paysans.

Il avait fallu un an au livre pour arriver jusqu'au village. Publié en 2003, il avait suivi son chemin lentement, mais il était arrivé, à l'été 2004, un peu comme tout a fini par arriver là-haut, avec un peu de retard, et pas partout, l'eau courante, le téléphone, les salles de bains, le chauffage central. Il était arrivé. Juste quelques jours après votre départ, à la fin d'un séjour de vacances, au mois d'août.

Tu n'aurais pas cru qu'il pût parcourir une aussi longue route. Il n'y avait pas beaucoup de livres dans le pays. La seule à lire assidûment était Berthe, la mère de notre fermier, seule dans son hameau de Bessèges, au fond du val dévoré d'arbres. Elle en réclamait, et tu lui en apportais, mais sa vraie passion, c'étaient les vieux livres d'aventures, Jules Verne surtout. Peut-être poussait-elle la modernité jusqu'à Jean Anglade. Mais pour la plupart, *La Montagne* assurait l'essentiel de la lecture, avec le bulletin de la paroisse. Alors un écrivain peu connu, publié chez un éditeur confidentiel...

Mais le livre faisait son chemin, doucement. A peine aviez-vous pris la route du retour, vacances terminées, qu'il était là, et qu'il apportait la révolution dans le minuscule hameau de vingt habitants, et au-delà, dans les hameaux plus minuscules encore de la montagne, deux ou trois maisons au bord du grand vide. Vous l'aviez su par un coup de téléphone d'Adrienne à ta mère, et puis par les multiples appels de la tante, dont l'organe puissant détaillait les progrès du drame, et vous l'imaginiez dans sa petite salle arpentée de mouches, sous les poutres noircies et les fromages qui séchaient dans les hauteurs obscures, tout excitée par l'agitation environnante.

Comment un livre publié chez un petit éditeur, L'Esprit des péninsules, par un auteur peu connu, pouvait-il arriver là-haut ? Tes livres précédents n'y avaient pas réussi.

Mais il y a des enfants, ou des petits-enfants, qui se sont installés à la ville, qui ont Internet, ou qui tombent par hasard sur un article. Qui l'a tenu le premier entre les mains ? Il y a eu un jour une commande de l'épicerie du bourg, où l'on trouve tout : des pommes, des journaux, de la pâte à modeler, de la saucisse sèche, du fromage, des pièces de réfrigérateur, du vin, des culottes taille 54, des tournevis, des pâtes de fruits. Ils ne pouvaient pas manquer d'avoir *Pays perdu*.

Et puis il y a les bonnes âmes, tout emplies des meilleures intentions, qui ne sont pas du village mais y séjournent régulièrement, et qui vont faire le tour des maisons avec l'objet du délit, isolant, soulignant les passages abominables, compatissant à la douleur de ceux qui s'y trouvent agressés, sans savoir pour quelle raison.

« Si on t'insulte, si on te frappe, tu ne réponds pas. »

On pouvait se demander quelle était la part de simple habileté tactique dans de tels conseils. Sans doute étaient-ils dictés aussi par une appréhension vague, qui poussait à se dire qu'il ne fallait surtout rien faire pour aggraver les choses, et, pourquoi pas, par une pensée magique dans laquelle la volonté d'inaction serait contagieuse. Ne pas répondre, comme si on pouvait faire advenir une situation où tout se neutraliserait.

On te connaissait. On espérait, sans vouloir te le dire, que te réduire à la passivité dans une situation d'agression permettrait d'éviter que les choses ne deviennent graves. Le déroulement des événements devait point par point vérifier ces appréhensions.

Ne pas répondre, ne pas porter de coup, surtout pas le premier, mais de quelle manière, dans la réalité, appliquer la consigne ? Quelles seront les circonstances concrètes ? Faudra-t-il fuir ? Se pelotonner dans un coin en essuyant quelques coups, et puis soigner les bobos avec du mercurochrome et des compresses ? Ta mère conseillait cela, en cherchant à se convaincre que tu l'écouterais, mais elle n'y croyait pas tout à fait.

Quant à toi, tu préférais laisser les choses en suspens. Tu écoutais, tu approuvais l'excellence des conseils, sans t'engager vraiment. Comme lorsque tu sais que tu vas être confronté à une réalité difficile, mais sans visage précis, tu projetais dans l'avenir une étendue neutre et grise, dépourvue de figures, une indifférence qui répondait à ta disposition intérieure. Ce n'était pas un choix, mais un réflexe animal : le vide, sans éliminer les émotions, les évacue dans un coin éloigné de l'esprit, pour qu'elles ne puissent pas le troubler dans sa concentration, lorsque la menace se précise.

Un an d'attente pour revenir, un an après le choc qu'avait constitué l'arrivée du livre au village. Un an au cours duquel les coups de téléphone, les lettres avaient entretenu une atmosphère contradictoire de tension, de détente, où l'on ne pouvait pas très bien savoir où se trouvait au juste la réalité, entre l'état de guerre mortelle et la brouille, entre l'événement et rien du tout. Hypothèses, tournées et retournées, comme pendant ces nuits d'insomnie où la substance des choses se dérobe. Il y avait eu

Pierre JOURDE

des moments d'anxiété, des moments d'oubli. La date assignée pour notre retour se rapprochait. Paradoxalement, plus elle se rapprochait, plus l'esprit s'allégeait.

Ils l'attendaient tous, là-haut, eux aussi, ce moment. Ils préparaient leur affaire, ils se demandaient comment ils allaient s'y prendre, ils en rêvaient, le soir, dans leur lit, une fois les bêtes traites et la soupe avalée. Ou bien, s'ils n'envisageaient pas de participation directe, ils attendaient, se demandaient quelle serait l'heure, quel serait le moment, comment et où les choses se dérouleraient, quelle en serait l'issue.

Aux deux extrêmes, à Paris et là-haut, se répondaient les supputations nocturnes, s'ébauchaient les répétitions de saynètes toutes différentes, et qui pourtant se ressemblaient toutes, on modifiait les acteurs, les péripéties, le dénouement, mais le sujet demeurait identique. Et peut-être aussi chacun, dans sa petite monade tiède, se demandait à quoi ressemblait le lieu d'où l'autre s'employait à lui vouloir du mal, à préparer le moment des retrouvailles et des comptes à régler.

Même si l'on connaît bien les maisons, si on les a fréquentées des années, on n'a jamais pénétré ces zones intimes où se composent silencieusement les rêves. Certains ne venaient pas à bout de leur rage. Quelque chose avait été réveillé, exhumé, scandaleusement mis au jour, comme si l'on avait sorti les cadavres de leur fosse et qu'on les avait étalés au milieu du village, et c'était cela, cela même qu'on disait, on avait touché aux morts, on avait enfreint les lois les plus sacrées. Scandale absolu, comblant toutes les plus secrètes, les inconscientes concupiscences de scandale.

On retournait cela, dans les maisons encloses du sommeil des chiens et des ruminants, dans les appartements que les voitures enveloppaient de leurs rumeurs, on n'en entendait plus le vent du volcan secouer les volets, le vent qui s'en foutait, tout comme la nuit s'en foutait, qui baignait ces deux mondes, accueillait leurs inquiétudes, avivait d'insomnie leurs contours, et puis dissipait tout dans le sommeil qui s'en foutait, tandis que la neige commençait à égaliser les routes et les prés.

A quoi s'attendre ? Un échange de coups de poing ? Avec qui ? Il y avait ceux qui s'estimaient insultés. La famille de ceux qui s'estimaient insultés. Cela dépassait les limites du village, s'étendait aux hameaux et aux bourgs environnants. Au-delà, le cercle s'élargissait encore à tous ceux qui, à tort ou à raison, chauffés par les racontars et les conversations de café, se proclamaient visés par le livre et manifestaient leur volonté de se faire justice. Le pays regorge de chercheurs de querelles, de bagarreurs de bistrot et de bal, experts à se trouver des prétextes au cas où il leur en manquerait, infiniment chatouilleux d'un honneur dont l'hypertrophie, pouvait-on supposer, compensait tout, tout le reste, une vie de consentement à la dureté de la vie, à la fin de la paysannerie, à la solitude croissante, et le consentement exige parfois d'être remboursé cash.

La brutalité, la violence parfois sont là-haut inséparables de la vie. Et la dureté. Tu le savais bien, et tu l'avais éprouvé. Je me souviens que Dzouzé, après les événements, avait cherché à m'en faire relativiser la portée dramatique en me décrivant un épisode de jadis, où l'on vit une fermière armée d'une hache poursuivant son adversaire à travers les ruelles du village.

Tu savais ce qui pourrait arriver. Le corps de la violence, sans l'étreindre tout à fait, tu l'avais effleuré à plusieurs reprises dans le passé. Tu avais renversé et martelé de coups de poing un autre valet de ferme, adolescent celui-là, qui travaillait avec son frère pour le fermier d'en face, là encore sans trop savoir comment vous vous étiez retrouvés là, par terre, à côté du four banal du village, tant ces choses se produisent comme les métamorphoses jaillissant de la baguette des sorcières. Guère plus qu'une bagarre d'adolescents.

Tu avais, un hiver, mesuré ta force à celle de tes futurs agresseurs, sans imaginer que vos bagarres feintes dans la neige prendraient un jour un tour sérieux. Mais enfin, tu savais bien. Cette rudesse même était consubstantielle à ce que tu aimais là-haut, et dont tu avais tenté de faire un portrait dans le livre. La beauté sans mièvrerie, la beauté difficile, qui vous rejette ou qui vous agresse, celle de la forêt où l'on s'égare, du sang rouge sur le corps de la bête noire fraîchement abattue, des hameaux déserts qui retournent lentement à la pierre, des busards posés sur les barbelés, des millions d'étoiles froides qui envahissent les nuits et dont le regard multiple t'évoquait celui des araignées embusquées au fond des chiottes rudimentaires installées au fond du garage, présences condensées dans ces huit lueurs avides.

Il n'y avait pas de tendresse à attendre.

Les échos de l'effervescence qui agitait le village t'en parvenaient de loin, par des amis, par les cousins qui habitaient à côté. La tante, qui était l'encyclopédie vivante du pays, et qui ne craignait personne, par tempérament et parce que sa voix énorme et sa stature de lutteur la mettaient à l'abri de toute agression, t'appelait pour commenter le contenu. C'était la vérité même que tu avais écrite, te disait-elle, même s'il y avait une ou deux vérités sur lesquelles il aurait mieux valu se montrer plus circonspect. Mais enfin, il n'y avait pas à dire, c'était un beau livre. Henri n'était pas content, c'est certain. Et puis alors ? Elle l'avait croisé chez le coiffeur, au chef-lieu de canton, et elle lui avait dit son fait.

Dans le téléphone, tu avais entendu cinq ou six fois peut-être la voix tonitruante de la tante qui braillait à faire péter le récepteur en répétant l'histoire de l'entrevue chez le coiffeur. La tante ne parlait qu'en hurlant, cela faisait partie des choses qui suscitaient notre tendresse. Elle lui avait dit, à Henri, tu avais qu'à ne pas faire le joli cœur jadis, tu l'as bien cherché, mon neveu n'a fait que raconter ce que tout le monde connaît, alors fous-lui donc la paix.

EXTRAIT **ROMAN FRANÇAIS**

A distance, tu ne te faisais qu'une idée vague de qui pouvait se sentir atteint et pourquoi. Une mention, une phrase mal comprise pouvait déclencher des réactions disproportionnées, comme si les années, avec leur charge de solitude et de douleurs, avaient secrètement attendu ces quelques pages. Il y a de vraies raisons aussi, des raisons profondes, dont il faudra parler, le moment venu.

Parmi les épisodes de cette révolution villageoise, qu'on pouvait suivre, à distance, répercutés, commentés, interprétés indéfiniment, un ou deux s'avéraient assez inquiétants.

En tête du livre, tu avais remercié Dzouzé, ainsi que Laurence et Jean-Claude. Le remerciement avait été interprété par certains comme le tribut rendu à tes indicateurs. Il les compromettait. Stupidement, tu n'y avais pas pensé. Tant de choses auxquelles tu n'avais pas pensé. Le livre s'était écrit dans l'absolu, comme s'il ne devait jamais avoir de lecteur, sinon toi. Tu te l'étais adressé, et à ton père. C'était le tombeau que tu lui destinais.

Les indics, on les descend.

Jean-Claude, sortant de chez lui un matin, tombe sur Henri, devant l'église. Il le salue. Comme d'habitude.

Il n'ignorait pas qu'Henri venait de vivre cette expérience inédite pour lui, incroyable au village : devenir un personnage de livre. Personnage secondaire, certes, mais que, paraît-il, les quelques lignes où il apparaissait, sous un pseudonyme, avaient rendu fou de rage. Jean-Claude, donc, ne pouvait pas ne pas savoir cela. Mais pas de quoi ne pas dire bonjour. Au lieu de répondre, l'autre explose, crie, empoigne au collet Jean-Claude qui n'est pour rien dans toute l'affaire. Son nom, simplement, en petites italiques en tête du livre. Comme si, par quelque opération magique, quelque processus mystérieux de contamination propre aux livres, cela l'imprégnait, lui, Jean-Claude, de toute l'ordure que l'on attribuait au volume scandaleux. C'était déjà promettre un accueil assez frais, mais il y avait mieux.

On téléphone chez Jean-Claude. Dans l'appareil, la voix de Tintin. Une grande figure locale. Pas du village, mais du chef-lieu de la commune, à cinq kilomètres, un autre monde. Aussi cordial à la poignée de main que vif à la querelle après avoir descendu quelques canons.

Adolescent, tu avais affronté son frère, un valet de ferme un peu fruste qui s'était mis en tête de séduire deux jeunes filles séjournant chez tes parents. Deux blondes, il est vrai. On n'en voit pas tant dans le coin. Son sobriquet était d'une belle simplicité : on l'appelait d'un mot patois qui signifiait valet. Il avait vu en toi un obstacle. Son couteau lui avait paru un instrument susceptible d'écarter l'obstacle. Il ne voyait pas d'autre argument de séduction à sa disposition. Campé sur le seuil, il avait donc fait briller la pointe de son instrument de séduction, aussi affûté que son visage et la moustache qui le barrait, dans la direction de l'obstacle. L'obstacle avait répliqué en dégainant un balai, un vrai balai de paille qui se trouvait là, au coin de la porte, à toutes fins utiles. Les armes n'étaient pas du même calibre. Comme dans les westerns, il y avait eu un moment de flottement, et le garçon vacher s'était éloigné, vers d'autres aventures tout aussi palpitantes sans doute.

Tintin avait en commun avec son frère le sens de la nuance et des transitions. Il avait téléphoné à Laurence et Jean-Claude, et annoncé la couleur. Il allait monter au village, pas plus tard que tout de suite, avec le fusil chargé, et on verrait ce qu'on verrait.

C'est comme si c'était fait, il n'avait plus qu'à raccrocher et à enfourcher sa fidèle voiturette électrique, qui viendrait zonzonner jusque dans le bas du village, là où le bout de bitume s'arrête, et il en descendrait, les armes à la main, seul sous le soleil d'août, dans le silence agrémenté de mouches, puis il s'avancerait vers la maison de Jean-Claude, le pas légèrement hésitant à cause du quinzième canon, celui de trop.

Il avait fallu de longues minutes de négociations, et toute la rondeur diplomatique de Jean-Claude pour parvenir à le dissuader.

Donc, tu le savais, tout n'irait peut-être pas sans accrocs, lorsque tu reviendrais. Mais tu ne pouvais pas imaginer que les choses iraient aussi loin. Sinon, pauvre idiot, inconscient, naïf, tu ne serais pas revenu avec la femme que tu aimes, avec tes trois enfants, comme s'il s'agissait de vacances ordinaires. Comment, connaissant bien cette habitude de la violence, as-tu pu choisir de ne pas remonter seul ? Tu n'as pas fini de te le demander.

En réalité, lorsque tes défenses intérieures se relâchaient pour te laisser envisager les réactions possibles, une attitude plus agressive que le silence et le dos tourné, tu te figurais qu'on chercherait sans doute à te piéger, toi et toi seul. Pendant une traversée des ruelles du hameau, on te prenait à partie. Un jour que tu descendrais en voiture, seul, pour faire les courses dans la vallée, un ou deux tracteurs te bloqueraient, ils en descendraient, à deux ou trois. Il faudrait frapper. Comment faire autrement ?

Les échanges de coups, le poing qui s'écrase sur la gueule, ce n'est pas ce que tu craignais. Tu avais déjà pratiqué. Pas beaucoup, mais de temps en temps. Souviens-toi : dans ces scénarios possibles, ce n'est pas ce qui t'inquiétait. Pas l'autre, pas l'adversaire. Tu les connaissais bien pourtant, il y en avait des costauds, des nerveux, avec des mains énormes, des muscles de paysans habitués à manier des objets lourds, des habitués des bastons de sorties de bal. Ça ne serait pas facile, il faudrait faire avec. Sans parler des couteaux, des haches, des fusils de chasse. Mais celui qui t'inquiétait plus, c'était le gentil petit bonhomme en toi.

Pierre JOURDE

BIOGRAPHIE

Né à Paris en 1959, diplômé de Sciences Po, Pierre Mérot a exercé divers métiers dans le journalisme et l'édition avant de devenir enseignant en 1997. Entre-temps, il avait publié un premier roman, *Pays sœur,* mais c'est le troisième, *Mammifères,* qui le révélera au grand public en recevant le prix de Flore 2003. Après *L'Irréaliste* (2005), qui constitue une sorte de suite du précédent, *Arkansas,* le cinquième roman, a été particulièrement salué par *Lire* pour sa dimension baroque. Auteur de huit romans, Pierre Mérot est toujours professeur de français en banlieue.

Toute la noirceur du monde

Pierre MÉROT

Toute la noirceur du monde
par **Pierre Mérot,**
240 p., 18 €
Copyright Flammarion.
En librairie
le 18 septembre.

LE LIVRE C'est peu dire qu'il était attendu, ce roman « maudit » ! Accepté puis refusé par Gallimard, le texte avait conquis Jean-Marc Roberts, décédé en mars dernier, avant d'être à nouveau refusé par son successeur chez Stock, Manuel Carcassonne. Après tant de « déboires et de malentendus », Pierre Mérot tient à rappeler, en préambule de *Toute la noirceur du monde,* « qu'un roman est une fiction, que son auteur ne saurait être en aucun cas confondu avec son narrateur ou son personnage ». De fait, le sien, un certain Jean Valmore, 50 ans, a tout pour déplaire : sexiste, raciste, antisémite, cet enseignant désabusé, en arrêt maladie, n'en finit pas de vomir l'époque et ses contemporains. Veuf depuis onze ans, malheureux en amour, il ne s'entend pas avec sa sœur, « cette grande dépressive », et finira par abréger les jours de leur mère, « une malheureuse garce » atteinte de la maladie d'Alzheimer. Alors, si Valmore adhère au Front national, c'est pour mieux endosser « toute la noirceur du monde ». Ecrivain aigri, qui n'a jamais réussi à faire publier ses polars, il s'est procuré un Glock 17, histoire d'en finir facilement avec la vie – et celle des autres. Le voilà qui se met à côtoyer un groupuscule d'extrême droite à La Taverne des Prédateurs, établissement parisien entre Pigalle et Blanche, picolant à tout va, surtout du « calva-16-ans-d'âge ». Certes, Pierre Mérot met la plume là où ça fait mal, et tire à sa façon, féroce, la sonnette d'alarme. Las, au gré de la folie meurtrière qui gagne son personnage, le scénario vire tellement au Grand-Guignol qu'il peine à captiver. « La littérature, ça doit donner faim », assène le narrateur. On reste un peu sur la nôtre avec ce roman moins dérangeant que dérangé... **D.P.**

P.MATSAS/FLAMMARION

Au fond, jusque-là, ce qui m'avait manqué, c'était de n'avoir pas pris conscience que j'étais une saine pourriture ou, plus banalement, comme beaucoup d'autres, une personne activement immorale, opportuniste, avide, terrestre, se foutant pas mal de ses semblables, douée d'indifférence ou de mépris à leur égard, prête à les écraser pour jouir, faire de l'argent, obtenir des distinctions ou une position dominante quelle qu'elle soit. Oui, à cinquante ans, il était temps que je songe activement à moi, à moi seul. Voyez-vous, avant mon sursaut, j'aurais, dans un réflexe d'honnêteté, d'idiote et d'honnête scrupulosité, une scrupulosité timorée de comptable sans envergure, oui, j'aurais accordé, non sans préciosité, non sans ridicule observance des règles de la grammaire – le bien des inférieurs –, j'aurais donc accordé et dit : « Il était temps que je songeasse. » Pauvre type timide ! Jusque-là, on m'avait inculqué et je m'étais inculqué à moi-même des principes qui ne me rendaient absolument pas heureux et me maintenaient dans un état de bonhomie soumise et insignifiante, au bas de l'échelle ou presque, alors que je voyais quantité de saloperies réussir, lesquelles n'étaient pas plus intelligentes que moi, loin de là, perchées sur des yachts, dotées d'énormes fortunes, d'exonérations fiscales provocantes et impunies, et des êtres comme celui que j'étais avant, honnêtes, respectueux, intelligents, des êtres se croyant béatement gouvernés par je ne sais quelle bonté ou éthique stagner furieusement dans l'anonymat et la petite aisance, incapables de sortir leurs griffes, les griffes que chacun porte en soi mais que seuls les supérieurs érigent sans vergogne.

Je ne vous dévoilerai pas immédiatement mon jeu, non. Et d'ailleurs pourquoi le ferais-je ? Mais disons d'abord que j'eus une révélation, un jour d'avril de la présente année, quand je pris connaissance, comme nos concitoyens, du sondage qui plaçait en tête de l'élection suprême la présidente, au charme baraqué et grave, du parti d'extrême droite de notre grand pays. Je ne fus pas offusqué. En tant qu'ancien homme de gauche, je ne fus pas offusqué, non. Contrairement aux vierges effarouchées qui poussèrent des cris de poule – certains sincères, d'autres parfaitement hypocrites –, je réfléchis un quart de seconde, je sentis quelque chose. Je suis d'une nature intuitive. J'eus l'aveugle certitude que ma chance, ou plutôt que mon instant, ce jour-là, était venu et je m'y engouffrai dans un bond décisif. Et le calcul viendrait après – le calcul viendrait après, me dis-je, dans un état de force, d'acquiescement et de nerfs à vif.

Ce jour-là, tout fut prétexte à voir mon destin en face. Ce fut un de ces moments de grâce comme les âmes choisies en connaissent, ainsi que je l'ai lu plusieurs fois. Sur mon lit crasseux, mon lit pauvre et bafoué de petit fonctionnaire, le soir même, ce n'est pas un hasard, Arte, une chaîne intellectuelle qui a le mérite de nous abreuver constamment – sous prétexte (un prétexte ambigu, à mon avis) de pédagogie, de construction européenne, d'éternelle et mélancolique réconciliation entre la France et l'Allemagne –, de nous abreuver, donc, d'images de la Guerre, de l'inguérissable montée du nazisme, du Führer à la tribune, de foules nocturnes et de flambeaux, cette chaîne, oui, me proposa un documentaire sur les hauts et flous rapports d'amitié entre Mussolini et Hitler. J'y vis un signe supplémentaire et ma fascination prit un tour actif.

Dans le quatre-pièces que j'occupe à Pigalle, sur une étagère de ma cuisine, je retrouvai une douzaine de bougies. Je les avais achetées avec une ardeur enfantine, animale, en prévision d'une panne d'électricité ou, plus mystérieusement, d'un conflit général. En vérité, elles n'avaient servi qu'une fois et dans les circonstances les plus douloureuses : le soir de l'enterrement de Judith, ma femme. Je les allumai toutes et les répartis dans mon salon, puis coupai les lumières. J'eus, parmi les tremblotantes et âcres cires, un pincement au cœur, mais ma nouvelle force m'interdit de vous assommer sous le poids d'un événement lointain. J'y reviendrai plus tard. Puis, dans l'appareil, j'enfonçai un CD. Je ne suis ni naïf, ni stupide, ni inculte, ni caricatural : je ne fis pas avaler à la fente des chants nazis, du rock identitaire ou l'ouverture de *Lohengrin*. Non, il n'y a, il n'y eut et il n'y aura toujours pour moi qu'un seul musicien – un musicien allemand – capable d'enflammer les ferveurs et puissances collectives : Jean-Sébastien Bach. Précisément, je suis amateur de sa musique pour orgue. On m'objectera qu'il est inconvenant d'associer l'immense Bach à mon nouvel état d'esprit et de sentiments. Que ces oreilles molles, ces auditeurs bien-pensants et frileux prennent la peine d'entendre sincèrement – si ces minables en sont capables –, le message, la bonne nouvelle qui pullule dans son œuvre et que je résumerais ainsi : *Si tu es faible, tu n'as pas ta place sur la Terre*. Bach est abîme et néant, surmonté, couronné de force, de violence, pour qui sait le saisir, il n'a que faire des médiocres, des victimes ou de je ne sais quels humanistes. J'ouvris les fenêtres. La nuit était printanière, les sons sublimes et supérieurs se déversèrent sur mes semblables, microbes écrasables ou modelables qui déambulaient dans la tiédeur et levèrent les yeux vers moi, accoudé triomphalement au balcon, fumant et exalté, les surplombant comme depuis une obscure tribune – et les flammes des bougies, derrière moi, agrandissaient mon ombre sur les murs.

S'il fallait me définir, s'il fallait me définir idéalement, je dirais trois choses. J'ai toujours désiré m'installer dans la peau d'un tueur – de préférence, un tueur de femmes, mais on peut faire des exceptions, de nombreuses exceptions. De plus, je suis une personnalité parfaitement coupée en deux – ombre et lumière, Dr Jekyll et Mr Hyde, si l'on veut. Et je suis écrivain. Je suis un écrivain, et non

Pierre MÉROT

des moindres, pas une de ces petites chandelles à la mode, même si je n'ai publié que dans des revues à moitié en faillite – et encore, la plupart ont refusé mes textes. Des éditeurs m'ont reproché d'être trop compliqué, trop sombre, trop inquiétant, que sais-je ? On m'a affirmé que notre époque, je cite, avait formidablement besoin de légèreté, de rires, etc. Allons donc !

Je me rappelle en avoir rencontré un, radin comme un kopeck. Il ne m'offrit même pas un verre d'eau. Il avait deux yeux globuleux – jusque-là, rien d'anormal : avoir deux yeux, au fond, c'est risquer doublement qu'on vous les perce. Tout était rond chez cette personne d'environ soixante ans, les globes, la tête, le buste gras. Et, derrière son bureau, il tournait en rond – qu'on me pardonne cette facilité –, sans courage ni certitude, autour de ce qu'il voulait dire. Il marquait des pauses dans les phrases pour me faire croire qu'il réfléchissait, il émettait de douloureux plissements de bouche comme s'il siégeait sur des w.-c. En gros, pensait-il, ce n'était pas mauvais, mais il fallait voir et, jugeait-il, ce que j'écrivais trahissait, je cite, une aigreur dommageable à l'égard de sa profession – ses yeux s'arrondirent davantage, surpris et tourmentés. Au total, il ressemblait à un évêque rusé bien qu'il fût, apparemment, de confession israélite. Bientôt il ramperait, songeai-je. Et je me retirai sans un rafraîchissement, tandis qu'il accueillait onctueusement un auteur à succès.

Un autre jour, je vis une petite femme dans un grand bureau fragmenté d'ombres par des stores vénitiens. Elle était nerveuse, agitée. Sa secrétaire lui apporta un médicament contre les maux d'estomac. L'immeuble ressemblait à un palais, en bas d'une avenue descendant sombrement telle une pluie vers la Seine. Tout à fait le genre de bâtisse, pensai-je, dans laquelle une Kommandantur aurait pu faire son nid. D'ailleurs, je lui posai la question, alors que ses fesses maigres – que j'imaginais vérolées et suppliciées suite à d'innombrables jeux sexuels – sautillaient sur un fauteuil en cuir, lequel, trop bas, la maintenait dans une position inférieure à la mienne :

— L'immeuble de vos éditions ne fut-il point (à l'instar de mes élèves, j'usai de ce « point », lequel, chez eux – pas chez moi –, masque comiquement d'insupportables déficiences d'expression), l'immeuble de vos éditions, dis-je en parcourant envieusement l'espace dont elle n'était qu'une locataire très provisoire, cet immeuble ne fut-il point le repaire d'une KOMMANDANTUR ? En des temps autrement moins faibles, autrement plus déterminés que ceux dans lesquels nous vivons…, ajoutai-je.

Elle tressaillit, avala le pansement stomacal, hoqueta, me regarda de biais. Je vis un profil sémite, me sembla-t-il. Elle se lança dans une idiote leçon de littérature, elle faisait des fautes de français. Selon elle, je ne maîtrisais pas l'art de la nouvelle – l'ART de la nouvelle, insista-t-elle en tripotant la manette de son fauteuil pour se mettre à ma hauteur. Une nouvelle devait obligatoirement avoir une chute et elle devait être chargée d'au moins un gramme de compassion à l'égard de nos concitoyens. C'était certainement une habile marchande, quoique je ne comprenais pas pourquoi elle officiait dans le commerce des livres, peu rentable. De toute façon, je pensais à autre chose. J'avais envie de me suicider, par exemple. Mais le bureau était au premier étage et je ne me voyais pas gésir immédiatement, en bas, dans cette longue avenue anonyme, sombre et secrète comme la pluie. Et, finalement, mon suicide n'était qu'une idée encore lointaine. Quoi qu'il en soit, pourquoi donc aurais-je dû montrer de la compassion envers mes concitoyens, alors que m'effleurait l'idée de rejoindre un balcon et de sauter ? Je l'écoutai deux minutes, rangeai son visage dans un fichier de ma mémoire, puis descendis lentement l'escalier monumental que gravissaient – m'imaginai-je – des officiers légers et enthousiastes. Mais assez parlé de littérature, revenons à moi et aux choses excitantes.

Avant d'évoquer la lettre à la Présidente que je signerai de mon vrai nom, un nom qui obtint jadis une certaine célébrité, je dois donner encore d'insatiables précisions sur ma personne. Je suis professeur, comme cela a été esquissé. Je veux préciser aussi que, lancé dans ma confession, en une soirée lumineuse d'avril, j'écoute la fugue finale de la *Clavier-Übung III* et mes mains courtes, dont la peau, paraît-il, est précocement abîmée par le tabac, frappent à l'unisson sur le clavier. A ce sujet, je voudrais ajouter que j'éprouve une sorte de joie quand j'observe la dévastation grandissante, comique et acceptée de mon corps, de cette aveugle et pataude enveloppe charnelle qui me tient lieu de séjour. Et j'abomine celles et ceux qui dépensent des fortunes afin de retarder le processus du vieillissement, l'avancée vers la mort. Mais, pour en revenir à Bach, il s'agit d'une interprétation historique aux grandes orgues de Saint-Sulpice, trouvée sur YouTube. J'aime YouTube, j'aime Internet, je suis de mon époque, je le dis sans ironie. Et je me sens moi-même frémir à la tribune de l'église, ou à Leipzig, ou à Weimar, jetant mes doigts fringants et expressifs sur le clavier de mon ordinateur, un Apple formidablement efficace, plat et moderne, en notre belle année printanière. Bach a peu publié de son vivant. La *Clavier-Übung III* fait partie des rares œuvres qu'il jugea dignes de porter à la connaissance de ses contemporains. Ou alors, c'était juste une histoire de fric. Peut-être, je ne sais plus, l'a-t-il publiée à ses frais, victime de la médiocrité de ses semblables. Qu'importe…

Je suis donc professeur. Actuellement en arrêt maladie, pour être exact. L'affaire est venue ainsi et, d'ailleurs, j'en ferai certainement mention dans ma lettre… J'enseigne dans un établissement où les Français de souche et les Européens – des Portugais, essentiellement – se comptent sur les doigts d'une main. Je ne suis pas un adorateur des chiffres, mais s'il me fallait faire mes petites statis-

tiques – et peut-être serviront-elles, un jour, le jour où, sans ambiguïté, la Présidente portera notre pays dans sa poigne ambrée –, voici *grosso modo* ce que ça donnerait. Procédons par ordre. D'abord, les origines géographiques de mes élèves : France éternelle, environ 6 % ; Europe portugaise, environ 6 % ; DOM-TOM, environ 10 % ; Maghreb, environ 35 % ; Turquie, environ 12 % ; Afrique noire, environ 10 % ; Extrême-Orient, environ 8 % ; Inde, Pakistan et Cie, environ 13 %. J'en oublie certainement, mais qu'importe, ce sont des ordres de grandeur. Puis, les religions principales : chrétiens, environ 25 % ; musulmans, environ 68 % ; israélites, environ 7 %. Maintenant, les caractères ou, si l'on préfère, mes impressions à propos du comportement de ces populations scolaires. Eh bien, en vrac – et évidemment avec des nuances et des exceptions –, je dirai que les Turcs et les Jaunes se tiennent plutôt bien, sont plutôt travailleurs et obtiennent des résultats souvent corrects ; que les Indiens, issus notamment des comptoirs français de Pondichéry, sont assez remarquables et d'une gentillesse enviable ; que les Maghrébins, en particulier les mâles, forment globalement une communauté soudée, arrogante et agitée ; que les Africains et les DOM-TOM sont généralement susceptibles, vindicatifs et semblent reprocher éternellement au grand pays qui a daigné les accueillir d'avoir placé en esclavage leurs ancêtres ; que les musulmans se répartissent en deux catégories, dont l'une est bien tenue, ne pose aucun problème, croit au paradis et à toutes ces utiles sottises ; que les israélites, sauf brillante exception, obtiennent des résultats déplorables ; que les Français éternels sont totalement perdus et fort moyens, alors que les Européens portugais s'en sortent un peu mieux. Voilà ce que j'ai à dire à propos de la zone où j'enseigne. Jusque-là, je n'ai fait aucune différence entre ces adolescents que le ministère m'a confiés, mais il est temps de voir les choses en face !

J'en viens à l'affaire qui m'a contraint à me mettre en congé maladie, ce dont, d'ailleurs, j'ai fini par me réjouir, après avoir pris les choses trop à cœur. C'était un vendredi, à seize heures trente, durant le dernier cours de la semaine, donc. J'étais fatigué, énervé, comme beaucoup d'élèves de la classe atrocement inculte devant laquelle j'officiais, une terminale technologique, une STG pour être précis, autrement dit, dans l'ensemble, un ramassis de pétasses et de paresseux gavés de séries américaines, de téléréalité, de SMS, de chewing-gums et de Coran, incapables de distinguer un point d'une virgule, le XV^e^ siècle du XX^e^, écrivant « jété » pour « j'étais », et ainsi de suite. Je sais bien que si des enseignants me lisent – ce dont je doute : la plupart de mes collègues ne lisent pas et n'ont jamais lu –, ils vont tendre entre eux et moi le drap de l'indignation et de la petitesse. Mais je les connais, je les connais, ah oui ! J'ai entendu les conversations. Les plus lucides ne valent guère mieux que moi. Entre eux, ils se lâchent, comme on dit. Eux aussi parlent de « pétasses », eux aussi rient sourdement de l'énorme insuffisance de leurs élèves, eux aussi perçoivent que la situation se dégrade, se dégrade presque comiquement. Ils ne sont pas loin d'adhérer à l'idée d'une reprise en main historique par la Présidente. Seuls la peur et le qu'en-dira-t-on les retiennent encore de partager ouvertement mon point de vue. Quant aux plus jeunes, beaucoup ont un niveau affligeant, font des fautes de français honteuses, bref, ils ne valent pas mieux que les élèves dont ils ont la charge et, au fond, ils les comprennent et leur pardonnent parce qu'ils en sont culturellement, *générationnellement* si je puis dire, terriblement proches, et les choses iront en se dégradant.

Et donc, j'étais fatigué, énervé, ce vendredi-là. Je ne sais plus exactement comment vint la crise, quels furent les détails du conflit hurlant qui m'opposa à une musulmane, laquelle, pourtant, n'était pas la pire de nos recrues. Il faisait chaud, la salle sentait la sueur accumulée malgré les fenêtres dont j'avais autorisé l'ouverture. Une moitié des pétasses s'agitait, les autres bâillaient lentement telles des moules hors de l'eau, muscles avachis. J'abordai devant ce public inepte un cours portant sur la religion, plus précisément sur le christianisme et l'islam. Quelques yeux se levèrent, hostiles. Je savais qu'on m'avait sournoisement taillé une réputation exécrable. Monsieur Valmore – voilà mon nom lâché –, un réactionnaire, un nationaliste, un raciste, et j'en passe ! Pour quels motifs, je vous prie ? Eh bien, je disais haut ce que d'autres – des gens de gauche, pourtant – ruminaient en silence. Par exemple, lors des conseils de classe, je martelais cette simple évidence : « Comment voulez-vous qu'il – ou elle – réussisse ? Chez lui – chez elle –, on ne parle que l'arabe, le tamoul ou le hindi ! » Et bien d'autres choses pleines de bon sens. (La suite des événements me conforta dans mon analyse : quand advint l'incident, un clan d'enseignants islamistes, un bric-à-brac de victimes plaintives qui avaient un compte à régler avec moi, sortit brusquement de l'ombre et forma une cabale. Il fut, bien évidemment, rejoint par une misérable poignée de nains d'extrême gauche. La réputation qu'on m'avait faite parcourait bassement la communauté scolaire, diffusée auprès de quelques élèves naïfs par ces activistes – des adeptes de Tarik Ramadan –, lesquels, entre autres, menaient campagne chez les lycéennes pour qu'elles portassent le voile – mais, Dieu merci, beaucoup leur résistaient.) J'avais chaud, donc. Comme dans *L'Etranger* d'Albert Camus, pensai-je machinalement – et je récitai en moi-même : « La sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais »…

Pierre MÉROT

Le Livre du roi

Arnaldur INDRIDASON

BIOGRAPHIE

Né en 1961 à Reykjavík, où il vit avec sa femme et ses trois enfants, Arnaldur Indridason a étudié l'histoire puis travaillé comme journaliste et critique de cinéma avant de devenir l'un des plus populaires écrivains d'Islande. Son troisième roman noir, *La Cité des Jarres,* le premier à paraître en français en 2000 et adapté au cinéma en 2006, l'a véritablement imposé comme un auteur de polars d'envergure internationale, couronné de prix prestigieux et publié dans 37 pays. Les suivants, de *La Femme en vert,* prix des lectrices de *Elle* dans la catégorie Policier en 2007, à *Etranges rivages,* sont également devenus des best-sellers.

LE LIVRE Hormis son roman *Betty,* œuvre de jeunesse peu convaincante, l'écrivain islandais n'a jamais quitté le terrain du polar – même s'il lui est arrivé de délaisser le commissaire Erlendur au profit de ses deux adjoints comme dans *La Rivière noire* et *La Muraille de lave.* Une fois n'est donc pas coutume, Arnaldur Indridason change de registre avec ce roman écrit en 2006. L'Islande reste en toile de fond avec l'un de ses trésors : le fameux *Livre du roi* tiré de l'*Edda poétique,* un parchemin d'une valeur inestimable, la plus ancienne source de la mythologie et de la poésie nordiques. En 1955, le jeune Valdemar, étudiant en philologie, passionné par ces Sagas islandaises qui font la fierté de son pays mais dont le Danemark conserve alors les originaux, se rend à Copenhague pour soutenir son doctorat auprès d'un éminent spécialiste du sujet. Un professeur qui s'avère peu commode, irascible, très porté sur la bouteille. Cependant Valdemar se laisse séduire par cet érudit et finit par découvrir son secret : pendant la guerre, des nazis lui ont volé *Le Livre du roi,* qu'ils considèrent comme une « bible » de la race germanique. Tout à son obsession de récupérer le précieux manuscrit, le professeur entraîne Valdemar dans une traque aussi exaltante que dangereuse, de Berlin à Amsterdam... Dommage que le style soit trop sec, ou la traduction trop scolaire. Reste qu'Arnaldur Indridason réussit une intrigue singulière, à la fois course-poursuite haletante, plongée passionnante dans l'histoire de l'Islande et réponse, en creux, à la question d'un personnage : « Comment un livre peut-il avoir autant d'importance ? »

D.P.

Le Livre du roi (Konungsbók) par **Arnaldur Indridason,** traduit de l'islandais par Patrick Guelpa, 358 p., 21 €. Copyright Métailié. En librairie le 12 septembre.

O.ROLLER

1863

À travers les mugissements de la tempête, le vieux paysan entendit le bruit sourd et il sut tout de suite qu'il avait atteint les planches du cercueil. Appuyé sur sa pelle, il leva les yeux vers le voyageur qui au bord de la tombe suivait les opérations. L'homme s'était énervé et lui avait intimé l'ordre de se dépêcher. Le paysan replongea la pelle dans la terre et continua à déblayer. C'était une tâche difficile, la pluie faisait ruisseler l'eau dans le trou et il avait du mal à caler ses pieds car le terrain, semé de gravillons, était dur, et la fosse étroite. Il était lui-même transi et trempé. De plus, il n'y voyait rien. L'homme sur le bord tenait une petite lampe dont la lueur blafarde dansait sans arrêt au-dessus de la tombe. Vers le soir, les nuages s'étaient amoncelés et le temps s'était dégradé jusqu'à devenir pluvieux et orageux.

– Tu vois quelque chose ? lui cria l'homme.

– Non, rien encore, fit le paysan.

Ils avaient commis un sacrilège dans le vieux cimetière, mais cela ne tracassait pas le paysan. Il remblaierait la tombe, tout simplement. En fait, peu de gens connaissaient l'existence de ce cimetière. On le mentionnait dans les livres anciens, mais on avait depuis longtemps cessé de l'utiliser pour les sépultures. Le voyageur, lui, le connaissait et paraissait savoir qui y était enterré, mais il refusait d'expliquer pourquoi il voulait ouvrir la tombe.

Cela se passait au début de l'hiver, une période où on pouvait s'attendre à tout de la part de la météo. Quelques jours auparavant, cet homme était arrivé à la ferme, seul, à cheval, et avait demandé l'hospitalité. Il avait une bonne monture et avait amené deux autres chevaux de bât avec lui. Dès le premier jour, il s'était rendu au vieux cimetière et avait commencé à prendre des mesures. Il paraissait s'être renseigné sur les anciennes dimensions du cimetière et il l'arpenta depuis un coin imaginaire en se penchant vers le nord puis vers l'ouest, et en s'étendant dans l'herbe pour coller son oreille contre la terre comme s'il voulait ausculter les défunts.

Le paysan ignorait lui-même qui reposait dans ce cimetière. Il avait emménagé dans cet endroit avec sa femme quarante ans plus tôt, accompagné d'une ouvrière et d'un ouvrier. La contrée était très à l'écart et ingrate. Sa femme était morte quinze ans auparavant. Ils n'avaient pas eu d'enfants. Les ouvriers étaient partis depuis longtemps. Avec le temps, le couple s'était approprié le terrain avec les droits et les devoirs afférents. Il avait raconté tout cela à l'homme et lui avait dit que son terrain, Hallsteinsstadir, était le dernier endroit habité sur les hauts-plateaux et qu'ils avaient rarement l'occasion d'avoir des visiteurs. L'hiver, la neige était abondante et personne ne circulait. On aurait dit que le vieux paysan redoutait l'hiver. Il avait avoué qu'il ne voulait plus croupir dans ce trou et qu'il allait demander l'asile à l'un de ses neveux. Ils en avaient discuté. Il pouvait emmener ses moutons avec lui pour améliorer sa situation, mais il ne voulait pas qu'on lui fasse l'aumône.

Le nouveau venu écouta le paysan lui raconter tout cela le soir après qu'ils furent rentrés et eurent soupé. Le premier soir, il coucha dans le séjour après avoir demandé au paysan s'il avait des livres. Il n'en avait pas beaucoup, à part le *Psautier*. L'homme lui demanda alors s'il s'y connaissait en livres, mais le paysan répondit qu'il s'y intéressait peu et donna à l'homme ce qu'il avait à manger, qui était probablement assez quelconque pour un tel hôte : un brouet aux herbes mélangé à du fromage blanc le matin, du pot-au-feu avec du hachis le soir. Le voyageur avait vraisemblablement mieux mangé dans les villes cosmopolites, lui qui disait avoir vu de ses yeux la cathédrale de Cologne.

Le paysan lui trouvait des manières d'un homme du monde. Ses vêtements étaient ceux d'un homme riche : boutons d'argent et bottes de cuir. Quant au paysan, il n'avait jamais voyagé. Il n'avait aucune idée de l'importance que pouvait avoir ce vieux cimetière pour des gens venus de loin. C'était un cimetière abandonné comme n'importe quel autre en Islande, avec juste quelques tertres herbeux éparpillés çà et là sur un terrain en pente. L'homme lui rappela que Hallsteinsstadir était un ancien lieu de sépulture. Il ne se souvenait plus de l'histoire de la petite église ? Si, elle était à l'abandon car elle avait brûlé, à l'évidence parce qu'on y avait mis le feu par mégarde. En ce temps-là, on n'y célébrait plus l'office depuis longtemps sauf une fois par an, si toutefois le pasteur dipsomane qui résidait alors à Melstadur consentait à y venir.

C'est ainsi que le paysan se mit à bavarder, il en avait rarement l'occasion. Parfois personne ne passait de tout l'hiver. Le nouveau venu, lui, était particulièrement avare de paroles sur l'intérêt qu'il portait au cimetière et aux mesures qu'il y avait prises. Il prétendait ne pas être de la campagne et n'avoir aucun parent dans la région. Il disait qu'il était né en Islande et qu'il avait fait des études de droit à Copenhague. Il y avait habité quelques années ainsi qu'en Allemagne. Cela s'entendait à son parler. Il avait un accent étrange et le paysan trouvait que cela le rendait parfois un peu ridicule.

L'homme avait deux grandes valises avec lui, des livres à belles reliures, des vêtements et aussi de l'eau-de-vie, du café et du tabac dont il fit cadeau au paysan. Il avait aussi des provisions, de la morue séchée, de la viande fumée et de la bonne pâte à tartiner qu'il partageait avec le paysan. La plupart du temps, il tenait une sorte de journal dans lequel il se plongeait parfois et il arpentait le cimetière en marmonnant quelque chose que le paysan n'entendait pas. Le chien du paysan, doux, à la queue recourbée, s'attacha à cet hôte qui lui lançait des morceaux de viande fumée ou de la peau de poisson séché et qui le flattait.

Parfois, le paysan essayait d'engager la conversation avec le voyageur, mais il s'en retournait maussade, celui-ci n'était visiblement pas venu pour le distraire.

– On parle toujours de l'éclair ? demanda le paysan.

– Je n'en sais rien.

– La foudre a tué trois personnes, dit le paysan. A Vatnsleysuströnd, à ce que j'ai entendu. C'était il y a un an.

– J'ignore tout de cet éclair, fit l'homme. Je suis arrivé par bateau en mai.

Trois jours passèrent. En fin de compte, l'homme avait l'air d'être parvenu à un résultat. Il se tenait pensif au-dessus d'un tertre sur la pente. Il vit le paysan venir vers lui. Il commençait à faire sombre et à pleuvoir. Le vent se levait. Il jeta un coup d'œil au ciel. Cette nuit, il ferait probablement un temps de chien. Le vent soufflait de l'ouest.

Le paysan était allé trouver son hôte au cimetière avec l'intention de lui parler du temps. Il connaissait le vent d'ouest en cette saison. Mais il n'en fit rien, car avant qu'il ait pu dire un mot, l'homme lui avait exposé son affaire et il avait du mal à comprendre.

– Est-ce que tu peux creuser ici pour moi ? demanda-t-il en indiquant le tertre.

– Où ça ? demanda le paysan qui regardait tour à tour l'homme et le tertre.

– J'ai besoin qu'on creuse ici, dit l'homme. Je te paierai. Ça devrait te faire deux rixdales.

– Vous voulez descendre dans la tombe ? demanda le paysan en écarquillant les yeux. Il n'avait jamais rien entendu de semblable. Pourquoi, si je peux me permettre ?

– Ça concerne des antiquités, dit l'homme qui sortit de sa poche deux rixdales et les donna au paysan. Ça devrait suffire, c'est même beaucoup.

Le paysan avait les yeux rivés sur l'argent au creux de sa main. Il n'avait pas vu depuis longtemps une telle somme et il lui fallut un certain temps pour calculer dans sa tête qu'il venait de recevoir pour une bagatelle l'équivalent d'un mois de salaire d'un bon ouvrier.

– Des antiquités ? fit le paysan.

– Je peux aussi faire ça moi-même, dit l'homme en tendant la main vers l'argent.

– Alors, vous aurez besoin de ma permission si vous avez l'intention de creuser sur ce terrain, rétorqua sur un ton offensé le paysan qui serrait les rixdales dans sa main.

Le visage de l'homme avait changé. Il avait été discret, courtois, voire bienveillant lorsque son hôte lui avait demandé des choses, par exemple quels étaient les anciens chemins qui traversaient les montagnes vers le pays voisin, et quand il posait des questions sur la parentèle et les hôtes du paysan, ses compétences et la taille de son exploitation. Et voilà qu'il parlait sur un autre ton : celui de l'impatience, voire de l'insolence.

– Inutile de faire des histoires pour cela, dit l'homme.

– Des histoires ? fit le paysan. Je peux creuser pour vous, si vous voulez. Je ne me souviens pas qu'il y ait des antiquités ici. Vous savez quel caveau c'est ?

L'homme fixa le paysan. Il regarda vers l'ouest le ciel chargé et l'orage qui s'annonçait, et son expression se fit dure et décidée. Sa chevelure brune lui descendait sur les épaules, il avait le front haut et intelligent ; ses yeux étaient enfoncés, mobiles et inquisiteurs. Il était grand, svelte, et portait une bague en or qui avait attiré l'attention du paysan le premier soir. C'était une grosse bague ornée d'un emblème inconnu.

– Non, dit-il, c'est pour ça que je veux creuser. Tu veux bien le faire ? Je suis pressé.

Le paysan jeta un coup d'œil à l'homme, puis aux deux rixdales.

– Je vais chercher les outils, fit-il en empochant l'argent.

– Dépêche-toi ! lui cria l'homme. Ce temps ne me dit rien qui vaille.

Il se tenait maintenant près de la tombe et encourageait le paysan. Le temps avait encore empiré. La tempête faisait rage et la pluie tombait drue. Le paysan proposa de poursuivre le lendemain en espérant que le mauvais temps s'apaiserait un peu au petit jour, mais l'homme ne voulut rien entendre. Il lui fallait prendre le bateau. Une étrange humeur s'était emparée de lui, il s'était mis à parler tout seul, prononçant des mots que le paysan n'entendait pas, et il lui demandait sans arrêt s'il voyait quelque chose, un squelette par exemple, et s'il voyait des objets dans la tombe.

C'était de toute évidence ces objets qui intéressaient l'homme. Il ne voulait pas dire au paysan de quoi il s'agissait et s'il y en avait beaucoup, ni même comment il était au courant de leur présence dans ce vieux caveau du cimetière qui n'était plus utilisé depuis plus d'un siècle si ce n'est deux.

– Tu vois quelque chose là ? cria-t-il au paysan au milieu des rugissements de la tempête.

– Je n'y vois rien, cria le paysan. Approchez la lumière !

L'homme s'approcha du bord et avança la lampe. Il vit des morceaux de cercueil dans la tombe. Celui-ci s'était rompu, ébranlé par les coups, et des débris épars gisaient dans l'humus. Il regarda la toile et se dit que le cadavre avait peut-être été enveloppé dans un linceul. Le paysan devait se fatiguer à déblayer, mais il prenait son temps. Il y avait de moins en moins de choses dans sa pelle à mesure qu'il la reposait plus souvent sur le bord.

– Là, qu'est-ce qu'il y a ? s'écria l'homme en faisant un signe de la main. Déblaie-moi ça !

Le paysan était essoufflé.

– Remonte ! lui cria l'homme. Je vais terminer. Allez !

Il tendit la main au paysan heureux de cette pause. L'homme le tira de la fosse et lui demanda de tenir la

lampe. Ensuite, il sauta dans la tombe et commença à déblayer à toute vitesse. Il lança les débris du cercueil sur le bord et eut tôt fait de parvenir aux ossements. Il reposa la pelle et se mit à les dégager à la main. Une côte et un os du bras émergèrent de la terre et, finalement, le paysan vit les os du crâne. Lorsqu'il vit les orbites vides, le trou du nez et la bouche édentée, il eut froid dans le dos.

– Qui est-ce ? hurla-t-il. A qui est cette tombe ?

L'homme fit comme s'il n'avait pas entendu.

– Est-ce bien raisonnable ? murmura le paysan. Nous n'allons tout de même pas réveiller les morts ? Les morts doivent reposer en paix !

L'homme ne lui répondit pas, au contraire il continua à dégager les ossements à la main. La pluie, qui tombait avec toujours plus de violence, avait transformé la tombe en bourbier. Tout à coup, il sentit une résistance dans la terre. Il se pencha et poussa un léger cri en voyant ce que c'était. Il venait de découvrir un petit tube en plomb.

– Est-ce possible ? soupira-t-il, comme oublieux de l'espace et du temps.

Il nettoya le tube et le tint à la lumière.

– Vous avez trouvé quelque chose ? lui cria le paysan.

L'homme posa le tube sur le bord et remonta de la fosse. Ils étaient tous deux couverts de boue de la tête aux pieds, complètement trempés. Cela semblait laisser l'homme indifférent, mais le paysan, qui tenait la lampe sur le bord, s'était mis à grelotter. Il avait une barbe blanche et n'avait plus de dents ; il portait un bonnet pour protéger sa calvitie. Sa vie difficile l'avait voûté. Il avait dit à son hôte qu'il n'était pas exclu qu'il essaie de trouver refuge chez l'un de ses parents.

L'homme prit le tube en plomb et en enleva la terre.

– Rentrons, dit-il, et il se dirigea vers la ferme.

– C'est bon, fit le paysan qui lui emboîta le pas.

Ils rentrèrent à la ferme et le paysan se mit aussitôt à attiser le feu dans la cuisine. L'homme s'assit avec le tube et, après quelques efforts, il parvint enfin à en ouvrir une extrémité. De l'index, il en récupéra le contenu et l'examina avec circonspection. Il semblait satisfait de sa découverte.

– Ils vont trouver ça bizarre quand je leur raconterai tout ça, dit le paysan les yeux fixés sur le contenu.

L'homme leva les yeux.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Que c'est la visite la plus bizarre que j'aie jamais eue, fit le paysan.

L'homme se redressa. Ils se tenaient face à face dans le petit séjour et, pendant un instant, l'homme parut réfléchir. Le paysan, qui gardait les yeux fixés sur lui, vit une lueur illuminer son visage ruisselant de pluie ainsi que ses yeux marron sous son chapeau et, soudain, il lui revint à l'esprit l'histoire qu'il avait entendue une fois alors qu'il était en voyage d'affaires, sur un éclair qui avait frappé des hommes à Vatnsleysuströnd et les avait tués sur le coup.

Lorsqu'au début du printemps suivant la neige se mit à fondre, on partit à la recherche du paysan, à la demande de son neveu. Mais sans succès. Le paysan n'était pas chez lui et semblait avoir été absent tout l'hiver. Il y avait longtemps qu'on n'avait pas allumé le feu et certains indices donnaient à penser que la maison était restée inhabitée pendant des mois. Tout avait été bien rangé dans la cuisine. Chaque chose était à sa place. Dans la salle à manger, les grabats avaient été faits. A l'extérieur, les portes avaient été soigneusement fermées. Le chien du paysan était introuvable et n'avait été vu dans aucune des fermes du fjord. On retrouva ses moutons avec les autres en automne. Ils étaient restés seuls tout l'hiver et tout l'été.

On apprit avec étonnement dans le pays la disparition du paysan, car tous connaissaient la beauté des alentours de sa maison. Aucune nouvelle de lui. Il n'avait été vu dans aucune ferme. Avec le temps, on en vint à penser qu'il s'était mis en route en hiver avec son chien, probablement vers Noël, et était mort victime des intempéries.

Lorsqu'on partit à leur recherche en les hélant, on ne trouva pas la moindre trace d'eux ce printemps-là, ni jamais. Le lieu resta à l'abandon. Lorsqu'il fut évident qu'il avait disparu, les gens qui se rendirent à Hallsteinsstadir pour prendre les rares biens du paysan constatèrent que le terrain avait été retourné près de la ferme et on s'accorda à penser que les tertres en pente avaient été aplanis avant sa disparition.

Arnaldur INDRIDASON

HISTOIRE

Orgueil et vanité chez les grands hommes

Christian HABICHT, Paulin ISMARD

Deux études sur Cicéron et son engagement politique et moral, et une sur Socrate et les circonstances de sa mort, déboulonnent les statues et dénoncent l'idéalisation de leurs actes et de leur pensée.

Sous le vernis craquelé de notre connaissance du monde antique, il nous reste peut-être encore le souvenir de deux ou trois figures nobles. Ainsi, le vieux Socrate affirmant sa liberté jusqu'à boire la ciguë. Ou encore Cicéron, l'intrépide avocat défendant la République contre les tyrans. On peut se contenter de ces généralités approximatives. On peut aussi aller voir de plus près et se demander qui étaient « vraiment » ces grands personnages, et ce qu'ils avaient fait, « vraiment », de leur vie ainsi que de leur mort, supposées édifiantes, dans les deux cas. Trois livres nous sont offerts qui permettent de satisfaire ce genre de curiosité.

Du côté de chez Cicéron, il y a Les Belles Lettres qui proposent une *Véritable Histoire*… du susdit sur le principe de cette collection : des textes du, ou sur le personnage considéré, que relient entre eux des notations brèves mais précises. Et puis, toujours aux Belles Lettres, il y a ce *Cicéron le politique* de Christian Habicht qui nous invite à considérer ce que furent les ambitions politiques du grand écrivain. Nul ne songerait à diminuer l'importance, la grandeur même, de Cicéron le lettré. Il est, dans l'histoire romaine, celui qui brille dans toutes les disciplines de l'esprit. De la rhétorique, il maîtrise la théorie et la pratique. Du droit, il connaît comme personne les raisonnements subtils ou spécieux. De la religion, il sait les ressorts puissants et les usages civiques. De la création poétique et littéraire, il a l'inspiration et les talents. Il faut aussi rappeler le rôle qu'il joue dans la transmission de la culture grecque et donc dans cette étonnante opération qui voit le vainqueur romain recevoir du vaincu grec sa philosophie, son goût du beau, ses temples et ses dieux.

Personnage considérable que Cicéron ! Mais, qui ne satisfait pas... Cicéron. Car l'homme cherche une autre gloire que celle du poète ou de l'avocat. Il a été piqué par la tarentule du pouvoir. Il veut être un grand homme politique. Or, il ne le fut pas. Il fut même franchement calamiteux dans le rôle. Il semble être spécialiste des mauvais choix. Il s'allie, par exemple, à Pompée lorsqu'il peut encore choisir le camp de César. Surtout, il ne sait pas trop ce qu'il veut. Etre le défenseur de la République sénatoriale contre les candidats dictateurs ou briguer pour lui-même le pouvoir absolu ?

Le brillant Cicéron fut un homme politique calamiteux.

Son origine sociale explique sans doute une partie de ses palinodies. Cicéron est, en effet, issu de l'ordre équestre. Il ne fait donc pas partie des grandes familles patriciennes. Il se situe quelque part entre la plèbe, qu'il méprise, et la caste sénatoriale, qu'il envie. Il n'est pas très courageux et n'a aucune disposition dans l'art militaire. Sa défense de la République n'apparaît pas toujours très authentique et l'on a parfois le sentiment qu'il la soutient comme la corde soutient le pendu. Ajoutez à cela une vanité incommensurable et vous avez la recette de l'insuccès. La conclusion s'impose : brillant sujet, Cicéron n'est décidément pas une « bonne personne » et, en politique, c'est Rantanplan.

Du côté de Socrate, il y a de quoi également déboulonner la statue. Paulin Ismard, jeune historien, s'y emploie. Le fait de noter que Paulin Ismard est historien, et non philosophe, n'est pas anecdotique. C'est qu'avec lui il s'agit de retrouver, derrière « l'affaire Socrate », « l'événement Socrate », c'est-à-dire les circonstances historiques et politiques du procès, et ce qui était précisément en jeu dans l'affrontement entre le philosophe et l'autorité athénienne. Que retenons-nous de la mort de Socrate ? Qu'elle est un scandale. L'accusation d'impiété et de corrupteur de la jeunesse n'est-elle pas misérable ? Refuser de composer avec les accusateurs au prix de la mort même, c'est donc le triomphe de la philosophie. Bien.

Seulement, l'examen historique de l'événement de 399 avant l'ère commune nous raconte une tout autre histoire : celle d'un Socrate qui préférait faire affaire avec les Trente Tyrans qu'avec la démocratie restaurée. Paulin Ismard montre combien la détestation que Socrate et Platon portent à la démocratie athénienne n'est pas seulement le pendant théorique de leur élitisme philosophique. Elle est le choix politique pratique de la tyrannie. Là encore, une conclusion s'impose : si vous prenez le parti de Socrate, vous montez à l'assaut de la démocratie ! Autant le savoir. **Marc Riglet**

★★★***La Véritable Histoire de Cicéron,*** textes réunis et commentés par Claude Dupont, 262 p., Les Belles Lettres, 13,50 €
★★★***Cicéron le politique*** par **Christian Habicht,** traduit de l'allemand par Sylvain Bluntz, 216 p., Les Belles Lettres, 19 €
★★★★***L'Evénement Socrate*** par **Paulin Ismard,** 304 p., Flammarion/Au fil de l'histoire, 21 €

WRITER PICTURES/LEEMAGE

Science sans conscience

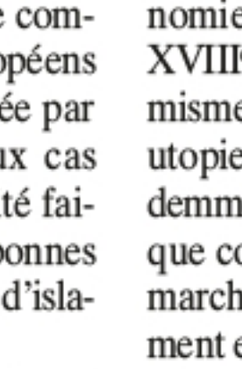
Olivier GRENOUILLEAU

Dans cet essai, l'historien remet en perspective une histoire de l'économie au cœur des échanges humains.

L'économie est une chose trop sérieuse pour être confiée aux économistes. Aux économistes d'aujourd'hui, en tout cas. Ceux qui croient que mathématiques et modélisations sont les deux mamelles de la discipline. Ceux qui oublient que même les classiques, les inventeurs de la discipline, l'ont nommée économie « politique ». Ceux encore qui croient que leurs catégories d'analyse sont des données « naturelles », que les « lois » de l'économie sont celles du monde physique, et qu'un krack boursier est un phénomène à classer quelque part entre une tempête de neige et un tsunami. Toute réflexion qui prend ses distances avec l'ordinaire de la pensée commune est donc bienvenue. Tout travail qui redonne à l'économie son épaisseur historique, politique et idéologique est donc une bénédiction qu'il faut saluer, dans son principe.

C'est à ce travail qu'Olivier Grenouilleau se livre. Sa réputation d'historien est faite. On lui doit le maître livre sur les traites négrières. Etude exemplaire d'histoire économique, le livre avait défrayé la chronique pour avoir analysé non seulement le commerce d'esclaves conduit par les Européens mais aussi la traite négrière pratiquée par les Arabes. Comme dans les deux cas volume d'affaires, cruauté et cupidité faisaient jeu égal, il n'a pas manqué de bonnes âmes pour accuser notre historien… d'islamophobie !

L'histoire du marché, qu'en forme d'essai il nous propose, devrait échapper à ce genre de polémique. Non que le sujet ne s'y prête pas. Dieu sait que le « marché » est soit porté aux nues, soit diabolisé, soit « naturalisé », soit « politisé », selon qu'on loue ses bienfaits ou qu'on s'indigne de ses méfaits, bref que le « marché » suscite les passions. Restons calmes. Reprenons-nous, propose notre auteur, et voyons ce que, du fond des âges, on peut dire du « marché », cette relation sociale établie dans l'échange de biens et de services. L'anthropologie, la Bible, Platon, Aristote, les Eglises et leurs saints sont donc convoqués. L'invention de l'économie politique au tournant des XVII[e] et XVIII[e] siècles est clairement exposée. L'optimisme du « doux commerce » comme les utopies de société sans marché ne sont évidemment pas oubliés. Enfin, la double bévue que constituent l'approche « morale » du marché et sa « naturalisation » est précisément et justement décrite. Vive l'histoire qui, même parcourue au grand galop, remet les idées en place. **M.R.**



★★
Et le marché devint roi par **Olivier Grenouilleau,** 240 p., Flammarion, 18 €

Israël no future

Idith ZERTAL, Akiva ELDAR

Les auteurs analysent les combats d'Israël au cours de ces cinquante dernières années. Un constat pessimiste sur une situation sans issue.

Voici un livre terrible. Ecrit par deux Israéliens, une historienne consacrée et un journaliste réputé, il expose les immenses périls qui pèsent sur Israël et son destin au Moyen-Orient. Non pas, comme on pourrait le croire, du fait de ses ennemis mais du fait d'Israël lui-même, de sa politique, de son idéologie et du mélange détonant que constituent l'arrogance morale, le fanatisme religieux et le désarroi intellectuel de ses élites politiques. Le terrain, le laboratoire, où peuvent se vérifier ces tristes hypothèses, c'est, on le devine, le sort que réserve Israël aux territoires palestiniens et syriens occupés depuis la guerre des Six Jours en 1967. Quelles politiques sur ce sujet précis ont été conduites par les gouvernements israéliens successifs durant bientôt un demi-siècle ? Quelles fins ces politiques se sont-elles assignées et ces fins ont-elles varié ? Quelles forces, à l'intérieur de la société israélienne, ont été déterminantes pour fixer ces lignes politiques ?

Le livre d'Idith Zertal et d'Akiva Eldar répond avec un soin scrupuleux et un grand luxe de détails à ces questions. Il tord d'abord le cou à l'idée reçue selon laquelle la gauche travailliste aurait eu une politique différente de celle conduite par la droite issue du sionisme révisionniste. Dès les lendemains de la victoire de 1967, la colonisation des territoires occupés est engagée sous les auspices travaillistes. Le Jourdain est la frontière. Les colonies qu'il irrigue forment un ensemble continu de la mer Morte au lac de Tibériade. Surtout, c'est sous les gouvernements travaillistes que le Goush Emounim s'installe dans la vie politique israélienne. Avec lui, et ses variantes, s'engage une véritable politique d'intimidation, de provocation, de fait accompli, de la part de colons illuminés n'ayant d'autres lois que leur fanatisme religieux.

L'arrivée au pouvoir de la droite israélienne ne change rien. Elle n'aggrave ni n'atténue la politique engagée. Les accords d'Oslo non plus. Sous leurs auspices, la colonisation n'a pas diminué d'un iota. Le slogan qui les résumait, « la terre contre la paix », était mensonger. La preuve est tristement faite. Israël ne veut, ni ne peut, dessiner ses propres frontières. La guerre peut continuer. **M.R.**

Gaza occupé par l'armée israélienne, guerre des Six Jours, en 1967.

FARABOLA/LEEMAGE

★★★★***Les Seigneurs de la terre. Histoire de la colonisation israélienne des territoires occupés*** par **Idith Zertal** et **Akiva Eldar,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Charlotte Nordmann, 496 p., Seuil, 25 €

BIOGRAPHIE

Né en 1950 à Moscou, ce fils d'un héros ukrainien de la Seconde Guerre mondiale, particulièrement doué pour les langues, a rapidement fait carrière dans la diplomatie. D'abord au Kremlin, auprès de Brejnev, puis comme attaché culturel de l'ambassade soviétique à Paris. De 1985 à 1990, Vladimir Fédorovski assure la promotion de la *perestroïka* en France – il obtient la nationalité française en 1995 –, avant de se consacrer à l'écriture. Fin connaisseur de la Russie d'hier et d'aujourd'hui, il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Le Roman du Kremlin* (2004) ou encore *Le Roman de Raspoutine* (2011).

Le Roman de la Perestroïka

Vladimir FÉDOROVSKI

LE LIVRE A son arrivée au Kremlin, en mars 1985, Mikhaïl Gorbatchev pense que l'URSS est à bout de souffle, mais qu'elle peut se régénérer. Son plan ? Une vaste « restructuration », *perestroïka,* en russe, reposant sur trois piliers : la réduction des dépenses militaires, l'accroissement de la production, le recours à un langage de vérité. La mission est confiée à la dernière structure viable, le parti communiste, toutefois débarrassé au préalable de la « vieille garde » conservatrice. L'idée est astucieuse, mais elle ne dissipe pas l'ambiguïté originelle de la *perestroïka*. Est-elle destinée à sauver le système soviétique ? C'est le souhait du KGB et du complexe « militaro-industriel ». Ou, au contraire, à en finir avec l'URSS ? C'est la ligne d'Alexandre Yakovlev, apparatchik passé par l'université de Columbia, devenu... l'éminence grise de Gorbatchev.

Le Roman de la Perestroïka. A la cour des tsars rouges par **Vladimir Fédorovski,** 254 p., 22 €
Copyright Editions du Rocher.

Faute de choisir clairement, alternant réformes et répression dans les pays Baltes et au Caucase en situation pratiquement insurrectionnelle, donnant des gages contradictoires aux uns et aux autres, le maître du Kremlin échouera en même temps que l'empire se désintégrera. Très officiellement, le 8 décembre 1991, lors de la déclaration de Minsk, où présidents russe, biélorusse et ukrainien prennent acte de la mort de l'URSS. Vladimir Fédorovski fait le récit quasi notarial de la double chute, du régime totalitaire imposé par Lénine et de l'empire, bâti en trois cents ans. Témoin-clé des événements, puisque diplomate en activité et proche de Yakovlev au moment des faits, il mêle astucieusement souvenirs personnels et confidences des principaux acteurs pour ressusciter cet épisode capital de l'histoire russe. **D.P.**

Vladimir FÉDOROVSKI

« Un miracle du XXe siècle »

Le 6 mars 1953, à 6 heures du matin, un jeune étudiant de l'université de Moscou nommé Mikhaïl Gorbatchev entendit la voix grave et modulée du speaker emblématique de la radio soviétique[1], qui apprenait sentencieusement au monde la mort de Staline :

> Le cœur de Joseph Vissarionovitch Staline, compagnon d'armes et génial continuateur de l'œuvre de Lénine, sage guide et éducateur du parti communiste et des peuples soviétiques, a cessé de battre !

La dépouille du tsar rouge fut exposée dans la salle des Colonnes. C'était déjà dans ce lieu, devenu la Maison des syndicats après avoir abrité la magnificence des bals de l'ancienne noblesse moscovite, que Staline s'était posé naguère en exécuteur testamentaire de Lénine et en grand prêtre de sa pensée. C'était là qu'il avait pour la première fois fait usage d'une rhétorique qui, en empruntant aux litanies de la liturgie orthodoxe dont avait été imprégnée sa formation de séminariste, était seule capable de galvaniser le peuple désorienté par la disparition du fondateur de l'Etat soviétique.

Staline, conscient que les funérailles de l'ancien chef du Kremlin étaient perçues à travers tout le pays comme une phase aiguë de transition, qui soulevait de nombreuses craintes parmi la population, avait compris la nécessité de frapper fortement les consciences. Il avait donc appuyé le nouveau régime sur les fondements immémoriaux de la société russe : la mythologie slave, la tradition orthodoxe et la grandeur de la nation[2]. Le « dogme » ainsi arrêté, le « guide suprême », idole autoproclamée de cette Russie régénérée, avait prêté serment à son vénéré prédécesseur et avait fait de sa police secrète une nouvelle Inquisition.

C'est en cela que réside, à n'en pas douter, la longévité du stalinisme. C'est bien parce qu'il a su s'adresser avec discernement – et un ascendant certain – à l'« âme séculaire du pays » et qu'il a entretenu avec habileté une forme de « culte païen » à son propre égard que Staline a permis au système qu'il avait institué, en dépit de continuels échecs, de perdurer près de soixante-dix ans.

A l'annonce du transfert du corps du dictateur dans cette immense chambre mortuaire aux murs de marbre et aux imposants lustres de cristal, le peuple déferla vers le centre de la capitale. Cette foule sans âge, miroir de la Russie éternelle, était au fond la même que celle qui accourait jadis des provinces pour assister au couronnement et aux funérailles des tsars les plus cruels.

Dans la nuit glaciale, la multitude s'entassa sur les avenues qui menaient au théâtre Bolchoï, attendant dans une fébrilité muette le moment où il serait possible d'aller *le* voir. Jeunes et vieux, portant dans leurs bras des enfants, avançaient ou reculaient, pressés par le flot humain, sous un ciel piqueté de discrets flocons de neige. Le silence, pesant comme celui de la plaine infinie, n'était troublé que par les coups assourdis de l'horloge du Kremlin, le crissement des pas sur la chaussée enneigée et les ordres, presque murmurés, des miliciens :

« Serrez les rangs, camarades. »

« Un moment inoubliable », précisera Gorbatchev qui s'était lui aussi rendu à la salle des Colonnes[3].

Cette masse accoutumée à aduler les héros disparus aurait pourtant dû vivre la mort de Staline comme un soulagement, une délivrance après des décennies d'épreuves et de souffrance. Mais le souvenir des années qui avaient succédé à ce jour de juin 1941 où s'était engagée la grande guerre contre les nazis l'emportait irrévocablement. Les gens avaient simplement retenu, comme pour la première et la dernière fois, que « le petit père des peuples », alors désemparé, s'était adressé à eux d'une voix brisée, les appelant « frères et sœurs » et invoquant leurs saints… Et les soldats, pourvus d'un équipement dérisoire et d'un armement de fortune, étaient partis à l'assaut au cri de « Pour Staline ! Pour la patrie ! ».

Tous avaient encore à l'esprit les neuf cents jours du siège de Leningrad et ses centaines de milliers d'habitants morts de faim, les proclamations d'un Hitler déterminé à asservir les Slaves, ces « sous-hommes », les vingt-cinq millions de tués… Puis la contre-offensive fulgurante, le drapeau soviétique crânement déployé au sommet du Reichstag et enfin le défilé de la victoire sur la place Rouge, grandiose mise en scène au cours de laquelle des milliers d'étendards à croix gammée avaient été solennellement déposés, devant le mausolée de Lénine, aux pieds du dictateur dont l'ombre s'étendait à présent sur l'Europe de l'Est.

Le sursaut salvateur qui, quelque dix ans plus tôt, s'était emparé de tout un peuple et l'avait déterminé à faire front pour préserver son identité, sa terre ancestrale, et recouvrer sa dignité, n'avait été rendu possible qu'avec l'aide de Staline, sous l'égide de Staline. Il était donc légitime que son interminable oraison funèbre se fasse l'écho de la gratitude, de l'admiration, de l'affliction sincère de chacun.

Dans les camps de concentration, en revanche, l'annonce de la maladie puis de la mort du dictateur déclencha une explosion de joie, ramenant l'espérance même chez les plus pessimistes. En certains endroits, il fut impossible, ce 6 mars, de faire travailler les forçats. Là où l'encadrement était meilleur, ils continuèrent à

creuser la glace et les galeries des mines, mais portés, pour la première fois, par l'espoir d'être bientôt libérés.

Aux yeux des paysans, encore nombreux à être détenus, la disparition de Staline était la manifestation de la divine providence. On les vit s'agenouiller, se prosterner et embrasser la terre comme leurs ancêtres, les premiers chrétiens. Geste mystique par lequel, depuis des siècles, ils rendaient grâce au ciel de les avoir délivrés du malheur, des fléaux naturels, de la peste ou de la famine. Mais de tout cela, le jeune Gorbatchev était encore ignorant.

Mikhaïl Gorbatchev devait se remémorer souvent ces journées de deuil national. Sa vie apparaît au demeurant comme un long cheminement, une aspiration continuelle à oublier ces images qui ne cessèrent de le hanter, à sortir, bien que son parcours se confonde singulièrement avec l'itinéraire des tsars rouges[4], du système hérité de Staline. Mais pouvait-il imaginer alors qu'il occuperait au Kremlin, trente-deux ans plus tard presque jour pour jour, le bureau même du Géorgien[5] ?

Lorsque Staline disparut en 1953, personne n'était en mesure d'assurer seul sa succession. Ce fut donc le parti communiste qui tenta de combler le vide béant qui soudain s'était ouvert sur l'avenir. Et le bureau politique, s'inspirant librement de l'empreinte du père de la patrie, s'appropria la même aura d'infaillibilité, d'omniscience et d'hostilité implacable contre toute critique, toute opposition.

En 1982, après dix-huit ans d'exercice du pouvoir marqués, au moins durant les sept ou huit dernières années, par son état de santé défaillant et sa quasi-sénilité, Leonid Brejnev, le quatrième secrétaire général, s'éteignit à l'âge de soixante-seize ans. A sa suite, Iouri Andropov ne gouverna que seize mois : parvenu en novembre, à soixante-huit ans, au sommet de l'Etat, il fut affecté près d'un an plus tard[6] d'une sévère maladie rénale qui l'emporta en février 1984. Le sixième secrétaire général, Konstantin Tchernenko, mourut à son tour à soixante-quatorze ans, en mars 1985, au terme de treize mois de règne. L'un dans l'autre, l'URSS avait passé une décennie entière dans l'ombre funèbre de ses hiérarques, vieillards interchangeables, fripés et cacochymes, dont la sénescence semblait refléter celle de l'empire même. Ce fut en partie pour conjurer cette impression de morne fatalité que le bureau politique, dont six membres sur dix approchaient ou dépassaient les quatre-vingts ans, se tourna vers sa plus jeune recrue[7].

La vie changea véritablement avec l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev, durant cette période de réformes connue sous le nom de *perestroïka,* qui symbolisa l'ouverture, la sortie du système totalitaire sans trop de heurts et sans effusion de sang.

Alors que l'on aurait à juste titre pu craindre d'une telle rupture qu'elle précipite la Russie dans la guerre civile ou qu'elle provoque une apocalypse mondiale, la chute du communisme fut assurée « en douceur ». Un phénomène tant unique qu'inespéré sur ce territoire doté de dix mille têtes nucléaires, où la violence a toujours fait figure de tradition. « Un miracle du XX^e^ siècle », avait estimé le pape Jean-Paul II…

Un héritage controversé

L'homme du Sud

Mikhaïl Gorbatchev était plutôt bel homme. Des taches de vin, qu'il se refusera plus tard à faire retoucher sur ses portraits officiels, maculaient en partie son front, mais sa physionomie, qui évoquait celle des notables méditerranéens, était attrayante, harmonieuse, joviale.

Il était né en 1931 sur les contreforts nord du Caucase, dans un petit village de la région de Stavropol[8], et on lui attribuait de ce fait, comme à beaucoup de Russes du Sud, des origines grecques.

La province dans laquelle il avait grandi avait imprimé à son caractère des traits particuliers qui allaient incontestablement peser sur son destin. En Russie peut-être plus qu'ailleurs, où les populations vivent à la croisée de l'Occident et de l'Asie, partagées entre des valeurs matérielles et spirituelles, les tempéraments sont intimement liés au sol, à la végétation, au climat, ils s'enracinent dans un territoire. Au nord de la Russie d'Europe des anciens atlas, une plaine de plusieurs millions de kilomètres carrés inscrite entre les Carpates et l'Oural, la Baltique et le Caucase, où la civilisation slave trouve son origine, se déploie la taïga, rude et hostile, avec son sol acide, grisé ou blanchâtre. Sur le versant sud courent des étendues de grasses prairies qui tapissent une « terre noire » bien plus fertile, laquelle se charge en sels avant de se décliner en « terres brunes », puis en « terres noisette ». Ces disparités naturelles ont suscité l'émergence et l'épanouissement de deux mentalités complémentaires, qui chacune ont gouverné les destins par lesquels s'est forgée la Russie. L'esprit du Sud, celui de Gorbatchev, sentimental et fantasque, souvent artistique et original, se confronte ainsi aux manières du Nord, plus cérébrales et pragmatiques, qui seront celles, nous allons le voir, de sa femme Raïssa.

De l'avis même de Gorbatchev, ses grands-parents et ses parents n'avaient jamais été que de pauvres paysans à l'existence rude et austère. Il a relaté qu'il était toujours contraint, lorsqu'il était étudiant, de les aider aux travaux des champs pendant ses vacances :

> Certaines récoltes se déroulaient à l'arrière-saison. […] Il fallait conduire les tracteurs sous un vent glacial. Pour tenir, j'étais obligé de fourrer mes vêtements avec de la paille.

Ces évocations jouèrent d'ailleurs peut-être un rôle dans les efforts tout à fait inhabituels que Mikhaïl déploya plus tard, en qualité de secrétaire pour la région de Stavropol, afin d'améliorer le niveau de vie de la population rurale.

Pourtant, la famille Gorbatchev semble avoir été, à sa façon, une privilégiée du système soviétique issu de la révolution de 1917. Si on la dépouilla bel et bien de sa petite ferme au début des années 1930, ce fut pour la rallier presque immédiatement à la cause des « activistes agricoles », c'est-à-dire pour fournir des cadres zélés, des petits chefs entreprenants au kolkhoze dans lequel elle avait été affectée. A tel point que Mikhaïl s'attacha par la suite à minimiser le travail politique auquel s'étaient livrés les siens, prêtant par exemple à sa grand-mère, Vassilissa Loukianovna, des souvenirs à la fois naïfs et ironiques :

> Toute la nuit, ton grand-père « gorganisait » et « gorganisait » ; et le matin, bien entendu, les autres paysans n'en faisaient qu'à leur tête (le *g* est celui que les Russes du peuple mettent spontanément devant les mots d'origine étrangère, non slaves, commençant par des voyelles ou un *h* aspiré).

Mais le climat fut sans doute moins idyllique, quand on se rappelle les conditions dans lesquelles se déroula la collectivisation des campagnes lors de la Grande Terreur stalinienne – en particulier les terribles expéditions punitives contre les paysans récalcitrants et les convois d'esclaves destinés à l'industrie lourde ou au goulag ; quand on considère l'indocilité de la province de Stavropol, ultime bastion des troupes antisoviétiques en 1920 ; quand enfin on se représente que le Caucase du Nord fut, après l'Ukraine, la région la plus touchée par l'épouvantable famine des années 1932-1933, déplorant au moins un million de victimes…

RAÏSSA, ENTRE TOURMENTS ET BONHEURS

Alors que les quatre précédents chefs du Kremlin traînaient dans leur sillage une sorte de mémère muette, sans âge ni formes, Mikhaïl Gorbatchev pouvait s'enorgueillir d'une épouse encore jeune d'allure et d'esprit, bien faite, aux pommettes asiatiques et aux prunelles vives, dont la présence flatteuse à ses côtés se remarquait. Le mariage d'amour qui avait été le leur semblait même défier le temps : après plusieurs décennies de vie commune, Gorbatchev paraissait toujours autant épris de Raïssa[9].

Leur idylle vit le jour à Moscou, au début des années 1950. Le jeune homme avait bénéficié d'un quota en faveur des activistes agricoles, catégorie sociale à laquelle appartenaient désormais ses parents, pour intégrer l'université d'Etat de la capitale, établissement prestigieux entre tous, où les deux tiers des étudiants étaient traditionnellement recrutés au sein de la haute nomenklatura. Il y étudiait le droit et Raïssa, la philosophie.

Il eût été difficile de concevoir des caractères plus opposés. Mikhaïl, avec son sourire facile et ses gestes spontanés de Méridional, rêvait passionnément d'amour, mais rougissait en entendant les conversations libertines que tenaient ses camarades d'université. Raïssa, qui avait grandi en Sibérie où son père travaillait comme cheminot, faisait preuve quant à elle d'un tempérament plus réservé, plus convenu.

Au club des étudiants, il avait aussitôt remarqué cette frêle jeune fille soigneusement mise. Il n'était pas parvenu alors à détourner son regard des gouttes de neige fondue qui luisaient sur ses longs cils. Plus tard, tandis qu'elle consultait à la bibliothèque un ouvrage traitant de l'histoire de la philosophie, qu'elle avait posé sur ses genoux, il avait admiré sa nuque fine, offerte jusqu'à la courbe naissante des épaules.

Belle, intelligente et cultivée sous ses airs d'enfant boudeuse, Raïssa n'avait pour autant rien d'un bas-bleu, mais elle ne se privait pas de donner des avis tranchants comme l'acier sur tous les sujets. Elle était très populaire parmi les étudiants, et Mikhaïl avait dû se frayer tant bien que mal un chemin au milieu de ses soupirants, afin d'approcher sa Cendrillon moscovite.

Ce fut un vrai coup de foudre :

« Dès que j'ai vu cette petite, je n'ai connu que tourments et bonheurs », avoua-t-il ultérieurement.

1. Lévitan.
2. Il s'opposait d'ailleurs en cela à la vision universaliste de Lénine et de Trotski.
3. En compagnie de son meilleur ami de jeunesse, le Tchèque Mlinar, futur idéologue du socialisme à visage humain du Printemps de Prague de 1968. Celui-ci est d'ailleurs revenu à plusieurs reprises sur la mort du dictateur dans ses discours et ses ouvrages. Gorbatchev s'inspira toujours de l'expérience du réformateur tchèque.
4. On entend, par cette terminologie, les trois premiers secrétaires généraux (Lénine, Staline et Khrouchtchev) et leurs successeurs – en particulier Andropov, le parrain politique de l'homme de la perestroïka.
5. Gorbatchev fut nommé secrétaire général du comité central du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS) le 11 mars 1985.
6. En août 1983.
7. Mikhaïl Gorbatchev n'était alors âgé que de cinquante-quatre ans.
8. A Privolnoïe.
9. Raïssa Maximovna Titorenko, professeur de matérialisme dialectique.

ARTS

Trahison à la Fondation Maeght

Quand, à Saint-Paul-de-Vence, BHL élit la part de néant de notre époque, d'autres continuent de lire en silence un Malraux fondamental méconnu.

Quarante ans après l'inoubliable exposition *André Malraux* qui se tint à l'été 1973 à la Fondation Maeght, quarante ans après le magistral discours dans lequel l'auteur des *Voix du silence* récapitulait au soir de l'inauguration toute une vie d'interrogation sur l'art, quarante ans après les trois films des *Métamorphoses du regard* de Clovis Prévost produits pour l'occasion par Aimé Maeght, quarante ans après ce qui fut un des événements les plus chargés d'émotion et d'intelligence de la vie de la Fondation, Bernard-Henri Lévy s'improvise commissaire d'une exposition fourre-tout où le meilleur côtoie le pire et dont l'ambition est de raconter « l'histoire des relations entre art et philosophie ». C'est ce qu'il explique à Olivier Kaeppelin, le directeur des lieux, dans une longue lettre qui constitue la première partie de son livre-catalogue.

La deuxième partie est composée d'extraits de son *Journal* relatifs aux visites d'ateliers et de musées, à ses rencontres, à ses souvenirs, à ses lectures : il rencontre Picasso à l'âge de dix ans sur une plage de Juan-les-Pins (le peintre avait tenté de « draguer » sa mère), rappelle qu'il a édité *La Gloire de Rubens* de Philippe Muray, découvre au cours d'une conversation que Guy Debord, comme Romain Gary, a habité sa rue, relit *La République* de Platon et *De l'essence de la vérité* de Heidegger avant de faire une visite éclair au musée d'Orsay. Un 4 décembre, il a tout juste le temps d'ouvrir son *Journal* et de noter : « Malraux, *Les Voix du silence* : "Les grands artistes ne sont pas les transcripteurs du monde, ils en sont *les rivaux.*" C'est exactement cela. » Un 13 septembre, il confie à ce même *Journal* qu'il est toujours partagé entre deux visions, l'une qui fait du musée le « lieu où l'œuvre s'affranchit de l'archi-lieu où elle est née », l'autre qui en fait « une forme de prison » contemporaine « de l'hôpital et de l'école ». Malraux ou Foucault ? BHL affirme ne pas pouvoir choisir.

Malraux ou Foucault ?
Bernard-Henri Lévy affirme ne pas pouvoir choisir

Il y a dans cette vie faite d'entretiens donnés aux quatre coins du monde sur fond de politique internationale, de déjeuners de travail expédiés entre deux avions, de rencontres avec une multitude de personnalités amies, il y a dans ce grand divertissement émaillé de notes de lecture et de considérations en tous genres un affairement qui, comme chez nombre de nos politiques, semble avoir pour modèle celui d'Adénoïde Hynkel dans *Le Dictateur*.

BHL et la ministre Aurélie Filippetti, devant le portrait de Jacques Derrida, peint par Valerio Adami.

La troisième partie de l'ouvrage réservée au catalogue proprement dit présente des œuvres dont le choix relève plus d'une soumission à la mode et au marché ainsi que de l'opportunité des prêts que d'un véritable regard.

Certains journalistes se sont arrêtés sur le 25 février, jour où sa sœur Véronique s'est convertie au catholicisme. Que ne se sont-ils arrêtés quelques pages plus loin : « *25 mars.* "L'irréel ne manifeste pas la vérité, il lui succède" (Malraux). L'art, autrement dit, commente BHL, ne nous inscrit pas dans le monde, ne nous y aménage pas une place meilleure ou plus confortable, il nous en arrache. C'est exactement ce que j'appelle, dans ma lettre à Kaeppelin, le "Contre-Etre". » Bernard-Henri Lévy peut y aller de son interprétation, les critiques d'art n'ayant pas lu *Les Ecrits sur l'art* d'André Malraux, ils ne pourront lui reprocher la lecture fantaisiste qu'il en fait. Sortie de son contexte et présentée comme un aphorisme, cette phrase perd tout son sens. L'« irréel » et la « vérité » ont chez Malraux une signification précise. L'irréel désigne cet imaginaire de fiction qui, à la Renaissance, succéda à l'imaginaire de vérité que Malraux appelle aussi l'« éternel » ou le « surnaturel ». Ce dernier a baigné le Moyen Age chrétien comme il a baigné toutes les grandes civilisations religieuses. En tant que domaine de rêves et de fables, l'irréel appelle l'admiration comme l'imaginaire de vérité appelait la foi. Nous ne pouvons que renvoyer BHL à la lecture de l'« Introduction générale » à *La Métamorphose des dieux*. Lira-t-il un jour cette œuvre aussi magistrale que méconnue qui lui permettrait d'interroger avec plus de pertinence notre monde de l'art ?

On lui suggère de lire préalablement le fort intéressant *André Malraux. Les Ecrits sur l'art* de Jean-Pierre Zarader. Interrogé sur France Culture, lors de la sortie de son livre, sur les raisons pour lesquelles on parlait si peu de ces *Ecrits*, celui-ci répondit : « C'est une vraie question. Je ne sais pas si j'ai une réponse immédiatement. Peut-être ne connaît-on pas le contenu même des *Ecrits sur l'art.* » Dommage qu'il n'ait pas saisi l'occasion de recon-

NICE-MATIN/MAXPPP-AHARLINGUE/ROGER-VIOLLET

André Malraux, exposition de la Fondation Maeght en 1973, versus BHL et *Les Aventures de la vérité,* en 2013.

naître – cela eût été profitable à tous les auditeurs – que la première fois qu'il ouvrit *Les Voix du silence* il eut, comme beaucoup de lecteurs, le sentiment que tout cela n'était pas très sérieux, et qu'il lui fallut passer par le discours de la Fondation Maeght publié dans *La Tête d'obsidienne* et surtout par *L'Homme précaire et la littérature*, l'univers des livres suscitant depuis toujours, plus que celui des œuvres d'art, son intérêt.

Cela ne l'a pas empêché, curieusement, de devenir un des meilleurs commentateurs des *Ecrits sur l'art*. Ce fut d'abord un premier livre, *Malraux ou la pensée de l'art*, qui repérait et ordonnait les grandes catégories de la pensée de Malraux en les éclairant à l'aide d'Aristote, des stoïciens, de Plotin, de Hegel et de Spengler. Puis un *Vocabulaire de Malraux*. Et enfin ce dernier livre qui remanie différentes communications à partir d'un angle qui nous fait découvrir en Malraux un penseur dont les interrogations font écho à des problématiques philosophiques contemporaines. Si l'éclairage philosophique, en fixant le vocabulaire de l'écrivain, permet de tordre définitivement le cou à la réputation d'illisibilité des *Ecrits sur l'art* entretenue régulièrement par Marc Fumaroli en particulier, une question hante toutefois notre lecture du livre de Jean-Pierre Zarader. Le peu d'intérêt de celui-ci pour les œuvres d'art (qui s'explique comme souvent par une imperméabilité à leur donnée spécifique) ne le conduit-il pas à glisser sous la problématique de Malraux le questionnement d'un Derrida, notamment, et à élargir sans discernement le périmètre du Musée imaginaire sous prétexte de l'ouvrir généreusement à ce qui le mettrait en crise ? Il n'est pas sûr par ailleurs que la toujours vivante critique de l'ethnocentrisme pour pertinente qu'elle soit ne jette pas le bébé avec l'eau du bain dès lors qu'elle se focalise sur ce qu'elle appelle la « violence du musée ». Peut-être faudrait-il entendre un certain registre métaphorique sans se référer immédiatement au passé colonial de l'Occident.

Il pourrait être éclairant à ce sujet d'ouvrir l'édition établie par Henri Godard et Jean-Louis Jeannelle des *Fragments d'un roman sur la Résistance* que Malraux avait envisagé de titrer « Non », ainsi que l'étude remarquable de Jean-Louis Jeannelle qui en retrace la genèse. Pourquoi ce roman est-il resté à l'état d'ébauche ? La désaffection à l'égard du genre romanesque qui marque les années 1950-1970 serait une explication insuffisante. Et Henri Godard de nous renvoyer à un chapitre fondamental de l'étude de Jean-Louis Jeannelle : « L'honneur du témoignage – l'humble honneur. » Ce dernier y donne à lire une page terrible de *Lazare* (1974) jamais publiée : « Quel pays aura éprouvé autant que le mien, écrit Malraux, le besoin de se cracher à la figure ? Tous ces films, tous ces livres, enragés à ne montrer que ceux qui n'ont jamais rien fait […]. Quel cancer pousse ce pays, qui fut quelquefois grand pour le monde, à ne vouloir élire que son néant ? "La vérité, c'est l'idiot auquel nous donnerons la parole, pour dire que tout ça, il s'en foutait, pourvu qu'il ait son quart de rouge !" […] J'aimerais que les dernières images des films français à la gloire de celui à qui on ne la fait pas fussent les terribles images de *Nuit et Brouillard*, ou celles des camps d'extermination des femmes, ou celles des prisonnières pendues, dressées sur le gros orteil, qui devaient mourir quand l'orteil fléchirait. Ceux d'entre nous arrivés à temps pour couper les cordes auraient deux mots à dire à ceux à qui on ne la fait pas. »

Malraux avait beau savoir que « dans la Résistance, la France reconnaissait ce qu'elle aurait voulu être, plus que ce qu'elle avait été », il n'avait pas beaucoup apprécié *Le Chagrin et la Pitié*, film de 1971 dans lequel Marcel Ophuls, après d'autres, s'en prenait au mythe de la Résistance en donnant, au nom de la triste vérité, la parole à « ceux à qui on ne la fait pas ». Peut-être y a-t-il derrière la critique du Musée imaginaire qui est un des fleurons de l'apport de l'Europe au monde et une part de son honneur, peut-être y a-t-il derrière la « déconstruction » de sa maîtrise en tant que maîtrise occidentale un autre « on ne me la fait pas », parent du premier.

Jérôme Serri

☆***Les Aventures de la vérité. Peinture et philosophie : un récit*** par **Bernard-Henri Lévy,** 390 p., Fondation Maeght/Grasset, 30 €

★★***André Malraux. Les Ecrits sur l'art*** par **Jean-Pierre Zarader,** 240 p., Cerf, 20 €

★★***« Non ». Fragments d'un roman sur la Résistance*** par **André Malraux,** 132 p., Gallimard, 15,90 €

★★***Résistance du roman. Genèse de « Non » d'André Malraux*** par **Jean-Louis Jeannelle,** 328 p., CNRS Editions, 25 €

PSY

Fiasco psy

Clotilde LEGUIL

Un dossier à charge contre la psychothérapie, incapable de nuance et d'analyse, à travers l'exemple d'une série américaine.

Séance de psychothérapie avec Gabriel Byrne dans *En analyse*.

Nouveau récit du monde, les séries télévisées en disent long sur notre société. La série américaine *In Treatment* (*En analyse*) l'illustre à merveille. Un psy américain, Paul Weston, quinquagénaire portant beau, reçoit des patients venus de tous les horizons. Le téléspectateur assiste à une séance, en temps réel, avec un patient. A la différence du cinéma (Woody Allen, Hitchcock), la psychothérapie est traitée ici en tant que telle. Clotilde Leguil, philosophe et psychanalyste, a beau jeu de montrer que Paul (joué par Gabriel Byrne), archétype de psy à l'américaine, est un irrémédiable loser, allant de désastre en désastre aussi bien avec ses patients, dont les demandes dévorantes le débordent, qu'avec sa femme, Kate. Non que Paul soit un incapable simplet. En vérité, c'est sa pratique même qui le mène dans le mur, dès lors que la psychanalyse s'est résorbée en une banale psychothérapie, ignorant avec une rare persévérance ce qui, depuis Freud et Lacan, ne cesse d'être martelé : nous sommes des êtres parlants et la langue, à notre insu, nous joue bien des tours.

★★
In Treatment. Lost in therapy par **Clotilde Leguil,** 192 p., PUF, 12 €

Pourtant, dira-t-on, que fait Paul Weston, si ce n'est parler avec ses patients ? Désespérément normaux, ils évoquent, dans une langue sans épaisseur, leurs problèmes quotidiens : vie amoureuse instable, rivalités professionnelles, petit narcissisme brusqué, etc. Quelques généralités sur des comportements foireux, consignés dans n'importe quel traité, font de la psychothérapie de Paul Weston un verbiage sans surprise, qui fait l'impasse sur la parole singulière. Il donne des conseils, se pare contre leur agressivité tout en leur disant ce qu'ils veulent entendre, bref, les conforte dans une posture psychique jamais inquiétée. Au lieu d'un sujet divisé, la psychothérapie valide l'illusion d'un sujet tout d'un bloc, chez qui la langue circule en une transparence sans ces précieux déchets (lapsus, mot pour un autre ou ce petit rien qui insiste et se répète). On communique, dans la réciprocité, dans un présent. Ce que Lacan appelle les mirages de l'imaginaire, leurre suprême par lequel ce que j'aime en l'autre, c'est moi. La belle Laura le cannibalise dans un amour impossible tandis que sa femme le trompe. Le Dr Weston est incapable de repérer la tentative de Kate pour exister à ses yeux. Incapable de sortir d'une relation duelle typique de la psychothérapie, Paul Weston fait naufrage. Clotilde Leguil, dans une langue claire et élégante, signe une défense et illustration de la psychanalyse exemplaire d'intelligence. **Alain Rubens**

Par le bout du nez

Jacques LACAN

Complexe, le désir humain est méconnu. Et est fondé sur un fantasme culminant dans un scénario inconscient.

Le désir semble si évident à chacun qu'il pointe dans la transparence le manque et ce qui viendra soulager la tension. Ainsi, désir et plaisir auraient partie liée. Sur ce point comme ailleurs, Freud et Lacan sont venus brouiller les cartes, troubler les évidences pour ceux qui veulent bien les lire. D'abord, le désir humain n'est pas l'instinct animal qui se satisfait toujours à l'identique : soif, faim, copulation. Dans le monde animal, les besoins ne sont pas interchangeables. Vérité d'airain, l'homme parle, c'est même l'indéboulonnable soc de la psychanalyse et aussi vrai qu'on a besoin d'oxygène pour respirer, le désir humain est toujours fondé sur un fantasme s'articulant en montages de paroles, de mots, culminant dans un scénario inconscient. Chacun est mené par un désir méconnu qui le mène par le bout du nez. Ainsi le névrosé fait-il de la demande insatiable de l'autre, son maître, l'horizon clos de son désir. Le jeune Louis Althusser récurait la cuisine, anticipant la requête maternelle. Ainsi le masochiste, comme planqué sous la table, attend comme ce rien qu'il est ce qu'on va faire de lui. Sans, du reste, savoir pourquoi.

A rebours de toute une tradition qui fait de l'hédonisme le moteur de l'existence, le désir freudien fondamentalement méconnu par le sujet se manifeste par le symptôme : déformations du rêve, rituels névrotiques et surtout l'angoisse, l'affect fondamental qui signale, pour Lacan, que l'on est dans les dangereux parages du désir. Mais le désir sexuel, dira-t-on, encombre bien notre vie. D'abord, c'est une histoire qui tourne court pour nombre de personnes. L'impuissance névrotique est un des fleurons de la psychanalyse. Un homme s'épuise à séduire une femme. Au moment de conclure, son désir s'évanouit. Paradoxe vite résolu si l'on considère que le sujet cherchait moins le coït que la certitude, inscrite dans les signes, d'être aimé. Après, pas touche ! Pour faire bref, tant la pensée de Lacan est sinueuse et surtout *inouïe*, le fantasme est le support du désir méconnu qui nécessite un travail d'interprétation. Jacques-Alain Miller qui est parti du Seuil pour La Martinière nous livre ce séminaire avec un index et des notes qui balisent la lecture. **A.R.**

★★***Le Désir et son interprétation. Le Séminaire, livre VI*** par **Jacques Lacan,** 616 p., Editions de la Martinière/Le Champ freudien, 29 €

HBO

SCIENCES

Bestiaire viral

Patrice DEBRÉ, Jean-Paul GONZALEZ

Loin d'être éradiquées, les épidémies prolifèrent et font l'objet de nouvelles études.

Qui aurait pensé que, en 2003, le SRAS – syndrome respiratoire aigu sévère – aurait, en un mois, envahi la planète, semant la panique dans une trentaine de pays, coûtant des dizaines de milliards d'euros ? On croyait les épidémies éradiquées. A tort. Elles arrivent régulièrement, d'un bout de la planète à l'autre. Jamais, disent les experts, elles ne s'arrêteront. Pour expliquer le pourquoi et le comment de ces invasions, Patrice Debré, professeur d'immunologie et spécialiste du sida, et Jean-Paul Gonzalez, virologue et consultant en maladies émergentes, ont écrit un véritable thriller, *Vie et mort des épidémies*. Ils y racontent les catastrophes passées et mettent en garde contre les futures.

Microbes, bactéries, virus existent depuis le début de la vie sur Terre. Bien avant que les hommes ne colonisent la planète. Ces êtres minuscules forment un bestiaire d'une incroyable vitalité, d'une formidable plasticité. Un changement dans l'environnement, et le pathogène se réveille et attaque. Les premiers animaux domestiqués ont notamment apporté aux humains la lèpre, la variole et la grippe. Les passages les plus dramatiques – et passionnants – de ce document relatent les pestes qui se sont succédé du Moyen Age au XVII[e] siècle, provoquant d'immenses bouleversements, dévastant populations et économies, renversant les grands de leur trône, à un point qu'aucun géostratège n'aurait imaginé. Après les pestes, les hommes rencontrent la tuberculose, la syphilis, le tétanos, le typhus. Aujourd'hui, avec les grandes déforestations et les voyages internationaux, arrivent des virus inconnus. Trois cent cinquante sont apparus en une cinquantaine d'années, que l'on croyait cantonnés aux zones tropicales.

★★*Vie et mort des épidémies* par **Patrice Debré** et **Jean-Paul Gonzalez,** 280 p., Odile Jacob, 23,90 €

Or dans cette course entre infestations et thérapies, les virus sont gagnants. Les auteurs décrivent les travaux des grands scientifiques, depuis Ambroise Paré jusqu'aux Nobels actuels, en passant par Pasteur, Koch et Yersin. A force d'étudier le sida, l'Ebola, le chikungunya, les médecins sont mieux armés que jamais pour organiser la riposte. Ils en appellent à une culture raisonnée du risque, à une coordination entre pays. Aux citoyens de réclamer le droit à une information rationnelle pour éviter les fantasmes du passé.

Françoise Monier

Attachés sans collier

Claude BÉATA

Les animaux sont-ils capables d'émotion ? Vétérinaire comportementaliste, l'auteur répond, exemples à l'appui.

Tous les fans de Léo Ferré se souviennent de la folle histoire d'amour qui lia le chanteur à Pépée, sa guenon chimpanzé, devenue pour sa femme et lui une « seconde fille ». Un siècle plus tôt en Ecosse, un terrier noir nommé Bobby passait lui aussi à la postérité pour s'être rendu quotidiennement, pendant plus de treize ans, sur la tombe de son ancien maître. Si l'attachement animal nourrit bien des légendes populaires et des anecdotes familiales, les psychologues se sont peu penchés sur les affects de nos amies les bêtes, de peur peut-être de tomber dans le piège de l'anthropomorphisme.

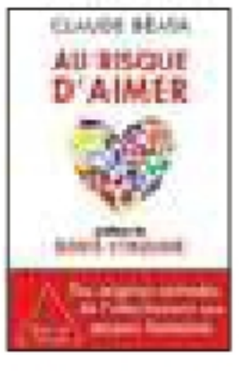
Claude Béata prend lui le taureau par les cornes et, dans *Au risque d'aimer,* explore sans détour le fonctionnement des émotions d'espèces allant du chat au perroquet en passant par le crocodile. Le vétérinaire comportementaliste reprend la théorie de l'attachement du psychiatre anglais John Bowlby et tente de l'adapter au comportement des animaux. Pour plaider sa cause, le « psy » des bêtes dispose d'innombrables anecdotes que lui confient ses clients dans l'enceinte de son cabinet. Lui qui, dans les années 1990, s'est battu pour qu'un diplôme de vétérinaire comportementaliste voie le jour en France, répond aussi aux arguments des « zoo-sceptiques » pour qui les relations entre homme et animal ne se jouent que sur le mode du quiproquo et du mécanisme.

Sur l'arche de Noé du docteur Béata, les chiens tombent amoureux, les ours se suicident, les dauphins sont solidaires et les perroquets, jaloux. Les animaux sont capables d'expériences cognitives et émotionnelles complexes, dont l'analyse doit permettre de comprendre la psychologie humaine. Le vétérinaire ne résiste pas au plaisir de partager quelques belles anecdotes sur certains de ses patients à quatre pattes. Ainsi ce jeune labrador qui, pour sauver un enfant de la noyade, le charge sur son dos et nage au milieu de la piscine afin de le maintenir à flot… Voilà qui apportera de l'eau au moulin du chanteur Renaud. Dans un morceau dédié à Baltique, fidèle compagnon de François Mitterrand, l'artiste militait pour la reconnaissance de l'amour canin : « Et dire que ça se veut chrétien /Et ça ne comprend même pas/Que l'amour dans le cœur d'un chien /C'est le plus grand amour qu'il soit/Un jour pourtant je le sais bien/ Dieu reconnaîtra les chiens. »

Estelle Lenartowicz

Léo Ferré et sa guenon, Pépée.

R. SAINT PAUL/RUE DES ARCHIVES



★*Au risque d'aimer* par **Claude Béata,** préface de Boris Cyrulnik, 328 p., Odile Jacob, 23,90 €

JEUNESSE

Vincent MALONE, André BOUCHARD

Age de pierre, tête de bois

Un homme des cavernes dévale une montagne à toutes jambes poilues face à une créature mutante vraiment effrayante : « Avant quand y avait pas l'école, la théorie de l'évolution on la découvrait un peu au jour le jour. » Après le désopilant *Quand papa était petit y avait des dinosaures*, le tandem de choc Vincent Malone au burin et André Bouchard au pinceau en poils de mammouth récidive avec un album grand format à l'humour déjanté et farci d'anachronismes. Retour aux temps préhistoriques où les principes d'éducation différaient quelque peu d'aujourd'hui. On découvre des centres aérés sans principe de précaution, des bagarres de cour de récré vraiment mortelles, des grenouilles (trois fois plus grosses que vous) qui ne se laissaient pas disséquer, un niveau global très « primaire », des néandertaliens sans neurones, des équations à deux inconnues fatales et des interros surprises cauchemardesques. Cet album très visuel se savoure comme autant de gags qui surprennent à chaque double page. A regarder entre *Homo sapiens* dans de grands fous rires pour avouer que c'est drôlement bien l'école ! **Nathalie Riché**

★★ ***Avant quand y avait pas l'école*** par **Vincent Malone,** ill. **André Bouchard,** 42 p., Seuil jeunesse, 18 € (dès 5 ans)

Tania SOLLOGOUB

1914 : dernier été

Comment évoquer la Première Guerre mondiale qui sourd à hauteur d'un quartier parisien ? C'est ce grand écart que réussit Tania Sollogoub, avec son regard au plus près de l'humain. Tandis qu'un archiduc autrichien est assassiné dans les Balkans, des généraux russes, un empereur allemand et des Français s'agitent. Un peuple compte sur l'un d'eux pour sauver la paix : Jaurès. Mais dans la chaleur torride de cet été 1914, le vent ne suit pas les courants pacifistes et les débats font rage. A travers l'agitation du quartier de la Gaîté, on palpe les tensions, les idéaux politiques et les vies minuscules qui voudraient juste suivre leur cours. Il y a Catherine qui travaille au marché ; son fils Paul, « un homme avec des poings et des rêves », amoureux fou de Madeleine qu'il voudrait emmener aux Etats-Unis ; le vieux Lucien qui aime depuis toujours Suzanne la couturière, « une âme solide comme un chêne centenaire », et Mallavec qui croit à la lutte des classes et en parle avec « une sacrée lumière dans les yeux ».

Qu'est-ce que le bonheur, qu'est-ce que construire l'Europe des peuples ? Des hommes et des femmes qui ont foi dans le socialisme naissant rêvent de paix, tandis que les malentendus l'emportent. Alors ils misent sur Jaurès, et vont le soutenir chacun à leur façon. Tania Sollogoub saisit avec finesse ce moment de l'Histoire trop grand pour les hommes. Alors on se prend à aimer cette poignée d'amis, bientôt emportés dans la machine à broyer et on savoure les moments de répit quand rêver à la Révolution n'était qu'une idée à débattre, les doigts pieds dans l'herbe, un fétu de paille entre les dents, le long des bords de Marne. **N.R.**

★★ ***Le Dernier Ami de Jaurès*** par **Tania Sollogoub,** 224 p., L'Ecole des loisirs/Medium, 10 € (dès 12 ans)

Stéphane SERVANT

Cœurs entravés

Avec sa mère, Célia est revenue s'installer dans le village maternel. Une décision qui n'enchante guère l'adolescente tant la maison héritée de sa grand-mère Tina suinte un passé souffreteux. Dans ce coin perdu, les étrangers n'ont jamais été les bienvenus, et elle, l'enfant de la ville, fille de l'écrivaine à succès déchue, se trouve vite pointée du doigt. Une situation qui ressemble à ce qu'elle connut petite, lorsque les bandes de gamins qualifiaient sa grand-mère de sorcière et aussi de pute, tant qu'à faire. La jeune fille en déroute – une mère fragile, un père parti lorsqu'elle avait 4 ans – ne se lie jamais sinon avec une armée de fantômes. Seule exception, Alice, l'amie d'enfance aux prises avec un père violent, se révèle comme une sœur. Les nuits, toutes deux se rejoignent dans la montagne près du lac noir pour d'étranges courses à travers la forêt sombre. Là, les jeunes filles se font louves au pelage gris, infiniment libres. Le jour, elles semblent enchaînées, en proie aux hommes taciturnes du village, Tonio, Armand et Thomas. Car, sous les cailloux des torrents du berceau familial, les lourds secrets n'en finissent pas de rouler, fracassant les destins. Pourtant, Célia va s'atteler à reconstituer le puzzle en évitant les prédateurs prêts à tout pour préserver leur secret. Peu à peu les langues se délient, un vieux carnet est retrouvé et le passé surgit…

Magistral roman choral où les voix de Célia et de Tina jeune fille se répondent, ce texte aux ramifications complexes embarque le lecteur dans les superstitions villageoises et les non-dits. Auteur d'albums jeunesse, Stéphane Servant a fait quelques incursions en littérature pour ados avec des romans intenses aux personnages nageant en eaux troubles. On avait aimé *Souviens-toi de la lune*, un polar fantastique dans un bayou du Mississippi. Stéphane Servant aime donc les coins et les personnages paumés et puise dans ce terreau un roman puissant d'une grande maturité, car ces trois générations de vies brisées n'ont pas fini de vous hanter. Incontestablement le roman de cette rentrée. **N.R.**

★★★ ***Le Cœur des louves*** par **Stéphane Servant,** 542 p. , Le Rouergue/DoAdo, 17,50 € (dès 14 ans)

BD

Olivier MOREL, MAËL

Grands traumas

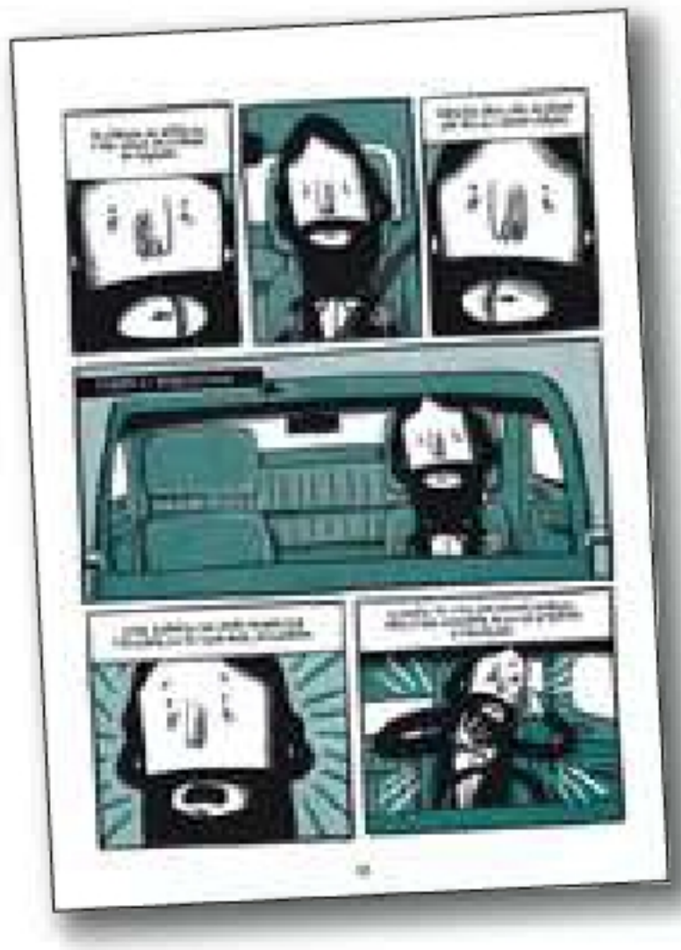
Il s'est d'abord agi d'un film, *L'Ame en sang*, d'Olivier Morel, un Américain né français, vivant aux Etats-unis où il enseigne l'art et la littérature à l'université de Notre-Dame (Indiana). Il s'est d'abord agi d'une guerre, celle que les Etats-Unis ont engagée contre Saddam Hussein et dont les vétérans sont les « personnages » du film. Du film, on ne sort pas indemne, à l'image de ces hommes – et de ces femmes : « Selon les données officielles trois vétérans de la guerre en Irak se suicident chaque semaine », rappellent le film et la BD qui, en cette rentrée, sort en librairie. La qualité du regard de Morel tient sans doute à son empathie pour les victimes, nourrie par sa propre mémoire, où se tapit le souvenir d'un grand-père résistant et d'un poilu de 14, tous deux définitivement traumatisés par leur expérience de la souffrance, de la mort, de l'absurde. L'intérêt de la version en BD est qu'elle est centrée sur Morel lui-même, sur ses doutes, ses hantises, la manière dont sa vie privée et sa vie professionnelle sont, à leur tour, contaminées par cette violence. Ce qu'il y a de plus terrible dans ces grands traumas – le 11 Septembre est aussi évoqué –, c'est que la véritable contamination – chez la victime comme chez celui qui, à l'instar de Morel, s'attache à ses pas – s'appelle la culpabilité. **Pascal Ory**

★★★ ***Revenants*** par **Olivier Morel** (scénario) et **Maël** (scénario et dessin), 120 p., Futuropolis, 19 €. En librairie le 12 septembre.

David CANTOLLA, Juan DÍAZ-FAES

Mode d'emplois

Ce drôle d'objet est peut-être appelé à devenir plus fréquent à l'avenir. Notre société catholique demeure réticente à l'égard de l'esprit d'entreprise. Ce gros album en fait l'éloge, d'une manière drôle, et triplement efficace : d'abord, c'est une autobiographie – David Cantolla est aujourd'hui à la tête d'une prospère compagnie audiovisuelle ; ensuite, elle nous vient de la société espagnole – et non pas d'une culture protestante anglo-saxonne ; enfin, Cantolla est, en fait, le survivant d'une catastrophe financière, sa première entreprise ayant été l'une des nombreuses victimes de l'éclatement, en l'an 2000, de la « bulle Internet ».



L'auteur conclut que, de toutes les façons, l'essentiel n'est pas dans l'entreprise mais dans les choses de la vie. On ne peut que lui donner raison, d'autant plus qu'avant d'en arriver là il ne nous a rien épargné des angoisses et des humiliations de ses périodes de galère. **P.O.**

★★ ***Je veux réussir.com*** par **David Cantolla** (texte) et **Juan Diaz-Faes** (dessin), 272 p., Dargaud, 22,50 €

Robert VENDITTI, Mike HUDDLESTON

On est tous des numéros

Un de ces scénarios compliqués qu'on appelle « thriller politique », autrement dit la forme moderne du roman d'espionnage, où la frontière a disparu entre Bons et Méchants, ce qui n'arrange pas les affaires du commun des mortels. Mortel est le mot. Le danger, l'adversaire n'est pas clairement identifiable, des mots magiques font choc : « terrorisme », « conspiration », « épidémie ». On est, bien sûr, aux Etats-Unis ; le scénario est signé d'un professionnel des comics, remarqué pour la série *The Surrogates* (*Clones*, titre français du film qui en fut extrait, avec comme il se doit, Bruce Willis en vedette), le dessin est nerveux, avec une succession d'ambiances colorées propres à vous mettre en condition. Le lecteur ne peut sortir de sa lecture qu'avec la conviction que le destin de chaque individu, surveillé, « profilé », jusqu'au tréfonds, dépend de stratégies tordues qui le dépassent. La couverture du livre dit tout : une Maison-Blanche surmontant une tête de mort. **P.O.**

★★ ***Homeland directive. La menace intérieure*** par **Robert Venditti** (scénario) et **Mike Huddleston** (dessin), 160 p., Urban Comics, 15 €

LE MOI DES POLITIQUES

La politique, autrefois, c'était le verbe. Aujourd'hui, c'est l'image, adorée, toute-puissante, envahissante. Michel Schneider, qui est à la fois maître des requêtes à la Cour des comptes et écrivain (Prix Interallié 2006 pour *Marilyn, dernières séances*), annonce la couleur en intitulant son livre brillant, souvent féroce et parfois burlesque, *Miroirs des princes*. Il y analyse la politique et les « princes » qui la font. Avec humour, il dénonce la dégradation de la politique qui n'est d'ailleurs pas propre à la France : les princes, aujourd'hui, ne « politiquent pas : ils communiquent ». Et les communicants ne communiquent pas, ils bavardent. De quoi donc nous parlent nos princes à présent ? Assurément pas de ce qu'il faudrait FAIRE mais d'eux-mêmes, tout bonnement. « La politique était naguère une scène, meetings, estrades, arène du Parlement, elle est devenue une loge de maquillage. » Et Schneider, sans pitié, ajoute : « Dans leur parole vaine, les bêtes de pouvoir n'affirment que le pouvoir de la bêtise. »

Il est incontestable que rien ne nous a été épargné depuis au moins une dizaine d'années : « Un courant déjà ancien et puissant entraîne les politiques à s'engager personnellement, avec femmes et enfants, chiens et confidences, dans la conquête de l'image. » Déballage et débondage sont les mamelles de notre démocratie en mal d'apaisement. Exemple : l'ordre lancé par Valérie Trierweiler, devant les téléspectateurs de France et de Navarre à son Président réputé normal : « Embrasse-moi sur la bouche ! » Schneider remarque, au passage, que nos politiques sont plus enclins à révéler leurs amours que leurs patrimoines.

Dans ce culte effréné de l'image, les miroirs jouent un rôle tyrannique. Ils sont les relais obligés du narcissisme galopant des politiques. Donc, irremplaçables, inévitables. « Les miroirs, tranche l'auteur, n'appartiennent plus aux princes, ce sont eux qui leur appartiennent. » Et l'objectif, qui était jadis de rassembler les Français, « a fait place à la simple aspiration à leur ressembler ». Cette débauche narcissique a parfois de mortelles conséquences : dans son fameux débat avec François Hollande, à trois jours du second tour de la dernière élection présidentielle, Sarkozy, « narcisse perpétuellement écorché vif » selon Schneider, « n'a pas vu que la bataille se jouait là, dans l'affrontement des ego plus que dans la bataille des chiffres ». Il faudra que, désormais, les candidats aux hautes fonctions régaliennes s'entourent d'une armada de psychanalystes. Ainsi, ils éviteront ce que l'auteur nomme « la panique existentielle de ne plus être aimé ».

Jugera-t-on excessif, c'est-à-dire insignifiant, cet essai en forme de jubilatoire pamphlet ? Mais l'auteur a plus d'un exemple pour clouer le bec de ses détracteurs : de Dominique Strauss-Kahn à Copé et Fillon se disputant rageusement le pouvoir à l'UMP, la gazette se délecte de ces cas de narcissisme pathologique qui aboutissent à des morts prématurées. Ce que l'auteur dit en ces termes que l'on n'oserait qualifier de lacaniens : « Trop se regarder rend bête et malheureux en fin de compte. » Ou encore : « Aimer se voir et se faire voir n'est pas sans périls : on risque toujours que les spectateurs vous disent d'aller vous faire voir. »

Si l'on en juge par leur désintérêt patent pour la démocratie élective, les Français partagent le diagnostic du bon docteur Schneider : « Devenus représentants de commerce de leur propre marque, les politiques se condamnent à une inexistence redoublée quand ils ne font plus que vendre, faire vendre, et parfois se vendre. » Hélas ! la lecture, si réjouissante pourtant, du livre de Michel Schneider risque encore de renforcer cette dérive antiparlementariste qui n'affecte pas seulement la France mais, déjà, la plupart des pays d'Europe.

Autre miroir, mais en chair et en os, vivant et gouvernant : Vladimir Poutine. Dans son livre, *Le Roman de la Perestroïka* (voir l'extrait page 76), l'auteur prolifique Vladimir Fédorovski raconte l'ascension du président de toutes les Russies qu'il a pu observer dans les années 1990 : « Conformément aux recettes classiques de l'école d'espionnage du KGB, il faisait croire à tous ses interlocuteurs qu'il était comme eux, l'un des leurs : un miroir dans lequel chacun se reflétait et se retrouvait. » Mais aujourd'hui, Poutine est devenu l'un de ces « tsars rouges » que l'auteur a étudiés avec horreur et fascination. Sans doute emporté à son tour par un narcissisme délirant… Fédorovski, parlant des fraudes électorales de 2007, affirme que « la démocratie contrôlée, instaurée par Poutine en 1999, ne peut plus durer ! » Combien de temps, de décennies, de générations faudra-t-il pour que ce pronostic se réalise ?

La rentrée d'automne, en France, voit fleurir chaque année les ouvrages sur l'Ecole, ses échecs, ses malheureuses réformes annoncées puis annulées. Martine Daoust, qui fut recteur des académies de Limoges et de Poitiers sous Sarkozy, tire les leçons de son expérience. Elle note – ce que l'on ne cesse de rabâcher – que le collège unique est un non-sens, que la moindre initiative dans l'Education nationale suscite une réaction immédiate d'hostilité. Et surtout ceci : « Une partie des élèves n'en peut plus de l'école. Ils y sont mal, perturbent les classes et fatiguent les enseignants. Et que fait-on ? On les oblige à y rester. » Mais peu importe ! Les majorités passent, les miroirs changent de mains, et l'Ecole demeure, impavide, avec ses rigidités dénoncées par les princes. En vain.

★★★ ***Miroirs des princes*** par **Michel Schneider,** 142 p., Flammarion, 12 € En librairie le 18 septembre.

★★ ***Le Roman de la Perestroïka*** par **Vladimir Fédorovski,** 254 p., Le Rocher, 22 €

★ ***La Réforme... oui mais sans rien changer*** par **Martine Daoust,** 176 p., Albin Michel, 17 € En librairie début septembre.

Boutique **LiRE:**

LES PLUS BELLES ŒUVRES SYMPHONIQUES
LES PLUS GRANDS CHEFS D'ORCHESTRE

Des heures d'écoute et d'émotion inoubliables !

Un coffret exceptionnel qui réunit les plus grands chefs d'orchestre : Herbert von Karajan, Wilhelm Furtwängler, Felix Weingartner, Leonard Bernstein, Otto Klemperer, Bruno Walter, Maurice Ravel, Serge Rachmaninoff… Autant de grands maîtres qui dirigent les plus grandes oeuvres symphoniques : le célèbre « Boléro » de Ravel, la « petite musique de nuit » de Mozart, ou encore « Casse-noisette » de Tchaïkowsky.

Savourez toute l'intensité d'œuvres musicales majeures en 20 CD.

39€ seulement !

LE COFFRET 20 CD

RÉF : 18CZ1

Plus simple et plus rapide, commandez directement sur : www.lexpress.fr/boutique/chefsdorchestre

BON DE COMMANDE

A renvoyer accompagné de votre règlement sous enveloppe à l'adresse suivante : **L'EXPRESS BOUTIQUE,** 17 route des Boulangers 78926 Yvelines Cedex 9

SHL/PCPLI418

MA COMMANDE

TITRE DE L'OUVRAGE	Référence	Prix unitaire	Quantité	Prix total
Coffret 20 CD Chefs d'orchestre	18CZ1	39,00 €	.....	.....€
		Total de votre commande	.....	.....€
		Participation aux frais d'envoi France métropolitaine* *Pour les Dom-Tom et l'étranger, merci de passer commande sur Internet à l'adresse : www.lexpress.fr/boutique. Les frais de ports seront alors calculés automatiquement.		7 €
			TOTAL À PAYER	.....€

VOTRE MODE DE PAIEMENT

❑ Chèque joint à l'ordre de Groupe Express Roularta

❑ Carte bancaire (uniquement carte bleue)

N° : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date d'expiration : |_|_| |_|_| Cryptogramme* : |_|_|_|

Date et signature obligatoires :

VOS COORDONNÉES

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

.....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

Tél. : .....

Fax : .....

E-mail : .....

@ .....

AG16350 Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi «informatique et liberté» du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès aux données personnelles vous concernant et de rectification des données que vous avez transmises, en adressant un courrier au groupe Express Roularta. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❑

GROUPE EXPRESS ROULARTA S.A. AU CAPITAL DE 47 150 040 € SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN 75308 PARIS CEDEX 09 RCS 552 018 681 PARIS

Camion des mots 2013

Toutes les informations sur le site : **www.camiondesmots.fr**

Quand la Fête des mots entre en Seine

Les lauréats du Camion des mots ont été récompensés sur les berges du fleuve parisien après avoir visité l'Hôtel de Ville. Retour sur une journée festive.

L'été s'offre à la langue française. Comme chaque année, la fin de la tournée du Camion des mots laisse place à la Fête des mots. L'événement phare de la tournée où les meilleures classes de l'année sont récompensées par l'ensemble des partenaires – la MAIF, L'Express et France 3 en tête. Pour clore la huitième édition, les classes lauréates ont eu l'honneur de visiter la salle du Conseil municipal de l'Hôtel de Ville le 21 juin où le maire du IVe arrondissement, Christophe Girard, a esquissé les grands principes de la démocratie. Après cette rencontre symbolique avec la République, une cérémonie s'est tenue sur le Quai Henri IV en présence des grandes figures du Camion des mots : Roger Belot, président directeur-général de la MAIF, François Guilbeau, président du réseau régional de France 3, Philippe Delaroche, directeur adjoint de *Lire*, Colombe Brossel, adjointe au maire de Paris et Xavier North, délégué général à la langue française et aux langues de France. Pour sa part, Christophe Barbier, directeur de la rédaction de L'Express, a porté le costume de présentateur de la remise de diplômes, ponctuant son discours de mots d'esprit et de références littéraires pour

8e édition

PHOTOS : D. ARLETTAZ

LES LAURÉATS Les classes gagnantes lors de la promenade sur la Seine.

continuer d'émerveiller les enfants. Le temps d'un après-midi, les CE2 de l'école Louis-Pasteur à Epône (78), les CM1 de l'école Paul-Lesage au Pouliguen (44), les CM2 de l'école Jean-Moulin à Blagnac (31), les 6e et les 5e du collège Boris-Vian à Talant (21), ainsi que les 4e du collège d'Arzacq (64) ont eu la chance de découvrir les grands monuments de la capitale sur les flots de la Seine.

La plus belle manière de clore la huitième édition avant d'accueillir la nouvelle version du Camion des mots à la rentrée prochaine. Surprise ! ●

Laure Beaudonnet

LE MOT DE...

Xavier North, délégué général à la langue française et aux langues de France

« Je trouve extrêmement important de faire entrer le Camion des mots dans des lieux de pouvoir car on oublie trop souvent que le français est la langue de la République. L'animation n'est pas seulement une initiative pédagogique, elle est aussi une initiative politique au meilleur sens du terme. »

PHILIPPE DELAROCHE, directeur adjoint de la rédaction de Lire, au côté de **CHRISTOPHE BARBIER,** a eu l'honneur de décerner un diplôme à la classe de 4e du collège d'Arzacq (Pyrénées-Atlantiques).

MAIF Roger Belot.

Roger Belot, président directeur-général de la MAIF

« Organiser la Fête des mots à l'Hôtel de Ville est une vraie récompense pour les enfants, surtout quand on sait que certains ne sont jamais venus à Paris. Pour la neuvième édition, nous concevons une nouvelle formule du Camion des mots. Nous allons faire preuve de créativité, de la même façon que les enfants font preuve d'imagination pour élaborer leurs néologismes. Et j'adopterai bien volontiers le mot inventé : "s'enlivrer" ! »

3 QUESTIONS À...

Christophe Girard, maire du IVe arrondissement de Paris

Pourquoi recevez-vous aujourd'hui les lauréats du Camion des mots à l'Hôtel de Ville ?
Pour deux raisons. Selon moi, l'amour de la langue française est le levier de la réussite. Plus les enfants seront proches de la littérature, des livres, plus ils auront de chances de devenir des bons citoyens et de sortir du rôle de consommateur.
Par ailleurs, il me semble nécessaire de comprendre très tôt le fonctionnement de la démocratie. Que représente un maire ? Qu'est-ce qu'un électeur ? Un conseil municipal ?

Comment définiriez-vous cette Fête des mots ?
Cette journée illustre la démocratie spontanée, en mouvement. L'existence même du Camion des mots, soutenu par la MAIF et L'Express, témoigne de la vigilance accordée à notre régime politique. La Fête des mots, c'est dire aux enfants : « la démocratie a des règles, mais elle peut aussi être abîmée. Vous en aurez la responsabilité ».

En somme, « démocratie » s'impose comme le mot du jour ?
En effet, le Camion des mots voyage dans des villes de France où la culture est moins accessible. Quand je parle de démocratisation culturelle, je dis souvent qu'il faut penser aux transports. Il ne peut pas y avoir d'accès au savoir si on n'a pas pensé aux moyens de se rendre sur les lieux de culture. En ce sens, le Camion des mots est très intelligent. ●

Avec le soutien de : Ministère de l'Education nationale • Ministère de la Culture et de la Communication • Lire et faire lire • Renault Trucks

Pour que votre ville devienne « ville-étape », merci d'appeler Magali, Julie et Fanny au 01-42-61-10-71 www.camiondesmots.fr

AG16241

RETROUVEZ VOTRE MAGAZINE
SUR LE SITE INTERNET LIRE.FR

> Les dernières actus
> Les critiques de nos journalistes
> Les chroniques vidéos

AG15767

Pour accéder au site flashez le code

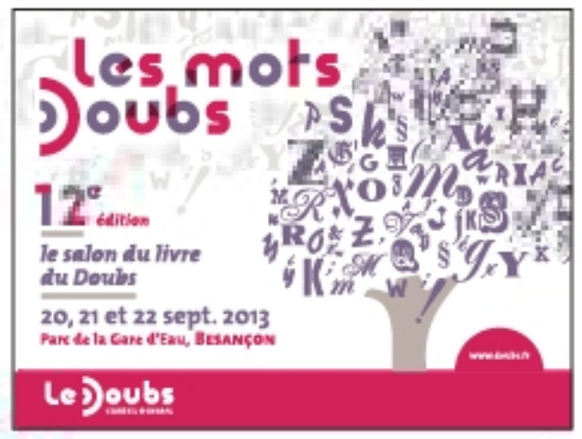
Téléchargez l'application I-Nigma pour pouvoir lire ce code

LES MOTS DOUBS

LE SALON DU LIVRE DU DOUBS
BESANÇON

20-22 septembre 2013

Le programme complet sur http://salondulivre.doubs.fr/



SASSIER/GALLIMARD-F.DION/FLAMMARION

Jean Rouaud,
Président d'honneur pour Les Mots Doubs

Et si, dans chaque kiosque parisien, il y avait un écrivain qui sommeille ? Telle est la légende, bien réelle, de Jean Rouaud qui est passé de son échoppe de presse au tapis rouge de chez Drouant, le très chic restaurant où le jury Goncourt remet son prix. En effet, en 1990, ce protégé de Jérôme Lindon – fondateur des éditions de Minuit – s'est vu attribuer cette distinction dès son premier roman : *Les Champs d'honneur*. Saluée par la critique, cette évocation de quelques morts de sa famille – lors de la guerre de 14-18 – était aussi pour Jean Rouaud l'occasion de faire le portrait de sa région – le pays nantais – et d'imposer son écriture virtuose, tout en souplesse. Emouvante mais jamais sinistre (certains se souviennent probablement de la fameuse 2CV !), cette admirable élégie funéraire marquait aussi le début d'un cycle autobiographique, qui compte quatre autres titres : *Des hommes illustres, Le Monde à peu près, Pour vos cadeaux* et *Sur la scène comme au ciel*. S'il a signé aussi d'autres romans (*La Femme promise, L'Imitation du bonheur*) ou essais (*Manifestation de notre désintérêt*), Rouaud signa aussi l'an passé l'un de ses plus beaux textes : *Une façon de chanter* (Gallimard). Il se souvient de son cousin Joseph, d'une jolie Anglaise baptisée Phyllis et plus généralement du temps où il portait les cheveux longs, lisait Rimbaud, et jouait de la variété à la guitare, cet instrument-symbole de la France de l'après-68. Tiens, alors, pourquoi pas un petit concert de Jean Rouaud ? **Baptiste Liger**

■ Rendez-vous :

Salle des conférences :
Grand entretien inaugural avec Jean Rouaud (*Une façon de chanter*), animé par Baptiste Liger (*Lire*).
Camus aujourd'hui : rencontre avec Salim Bachi, Jean Rouaud, Yahia Belaskri et Eduardo Castillo (Voir page 93).

Salons de la préfecture :
Lecture des *Champs d'honneur* par Jean Rouaud.

Café littéraire / Chapiteau :
Sur le thème, L'invention de l'auteur, rencontre avec Jean Rouaud et ses invités, Nathalie Skowronek et Laura Alcoba.

Un vent nouveau !

De sa vitalité, la littérature française fait la démonstration à chaque rentrée. On sait quels emballements et quelles polémiques aussi ce rituel suscite. Et c'est volontiers que, depuis plus de dix ans, Les Mots Doubs, le Salon du livre du Conseil général du Doubs, partage cet enthousiasme. Cette édition 2013, que préside Jean Rouaud, Prix Goncourt 1990 pour *Les Champs d'honneur*, témoigne de notre volonté de développement. Jamais le choix offert au public n'a été aussi étendu : lectures, débats, projections, concerts, animations. Avec le concours d'auteurs confirmés ou prometteurs.

Berceau de grands écrivains (Victor Hugo, Tristan Bernard), la Franche-Comté honore les « préclassiques » proches de nous. D'où les hommages rendus à Albert Camus (voir page 93) ou au contemporain Patrick Modiano, en contrepoint de la très large place faite aux nouvelles générations.

Claude Jeannerot
Président du Conseil général, sénateur du Doubs

Rentrée littéraire

Avec leurs mots, doux ou durs, ils seront au Salon du livre où ils présenteront leur nouvel ouvrage.

Née à Grasse en 1974, **VALENTINE GOBY** étudie à Sciences Po puis travaille pour des associations humanitaires à Hanoi et à Manille. Enseignante en lettres et en théâtre, elle décide de se consacrer à l'écriture et a publié plus d'une vingtaine de livres, dont *La Note sensible*, *Des corps en silence* et *Banquises*. Parmi ses thèmes de prédilection, la place des femmes, le regard que porte la société sur leur corps et comment l'Histoire les affecte. A l'image de son dernier roman, *Kinderzimmer* (Actes Sud). (Voir p. 48)

Entre un frère polytechnicien et une sœur éducatrice, **JEAN-LOUIS FOURNIER** choisit d'abord la voie de l'humour. Fidèle complice de Pierre Desproges, il publie plusieurs essais drolatiques (*Grammaire française et impertinente, Peinture à l'huile et au vinaigre*) qui conjuguent à merveille son goût de la culture et de l'absurde. En 1999, il s'essaie au genre autobiographique avec *Il a jamais tué personne, mon papa*, témoignage sur l'alcoolisme de son père. Dix ans plus tard, c'est *Où on va, papa ?*, évocation émouvante du handicap de ses fils, qui est récompensée par le prix Femina. En 2011, il trouve avec *Veuf* les mots justes pour évoquer le décès subit de sa femme (Stock). Cet été, il publie *La Servante du Seigneur* (Stock). Il y relate comment sa fille, belle et intelligente, est tombée sous l'emprise exclusive d'un religieux. •••

Rentrée littéraire (suite)

••• Après un passé d'assistante de production, de réalisatrice de courts-métrages, **HÉLÈNE GRÉMILLON** fait une apparition remarquée sur la scène littéraire en 2010. Récit historique à suspense, son premier roman, *Le Confident* (Plon) a été salué par cinq prix littéraires dont le prix Emmanuel-Roblès en 2011. Elle revient pour cette rentrée littéraire avec *La Garçonnière* (Flammarion). (Voir p. 32.)

DAVID FAUQUEMBERG, traducteur et reporter, a reçu le prix littéraire des Hebdos en Région en 2010 avec Yoangel, le boxer cubain de *Mal tiempo* (Fayard). Fidèle à sa passion des voyages, c'est en Andalousie qu'il campe l'action de son nouveau roman, *Manuel El Negro* (Fayard). (Voir p. 44.)

SABRI LOUATAH, jeune auteur passionné de littérature et de séries américaines, se fait connaître dès son premier roman *Les Sauvages* (Flammarion/Versilio) en 2012. La saga – une fiction politique qui met en scène une famille kabyle lors d'élections présidentielles opposant Nicolas Sarkozy à Idder Chaouch, candidat socialiste d'origine kabyle – se poursuit avec un troisième tome paru le 21 août chez le même éditeur.

METIN ARDITI est un écrivain francophone d'origine turque. Ce passionné de musique a publié en 2012 *Prince d'orchestre* (Actes Sud), roman qui évoquait la chute d'un prestigieux chef d'orchestre. Dans le prolongement de la thématique artistique, il publie cette année *La Confrérie des moines volants* (Grasset).

Né en 1946 dans une famille de libraires lyonnais, le très discret **PIERRE PÉJU** est professeur de philosophie et romancier. Révélé au grand public par *La Petite Chartreuse* (2002), traduit en seize langues et adapté au cinéma, il est aussi critique d'art, essayiste et spécialiste du romantisme allemand. Son nouveau roman, *L'Etat du ciel,* vient de paraître aux éditions Gallimard.

Spécialisée dans la littérature érotique à la fin des années 1960, **RÉGINE DEFORGES** est aussi connue pour son engagement féministe. En 1983, elle obtient un grand succès avec le premier tome de *La Bicyclette bleue*. Ses Mémoires, *L'Enfant du 15 août* (Robert Laffont), sont le témoignage d'un parcours personnel qui se confond avec la vie intellectuelle et politique de ces cinquante dernières années. **E.L.**

Talents à découvrir

SANDRA LUCBERT, ancienne élève de Normale sup, entre sur la scène littéraire avec *Mobiles* (Léo Scheer). A un âge où soi-disant l'avenir est devant soi, les personnages de ce prometteur premier roman se demandent s'ils ne seraient pas « en train de rater leur vie ».

SÉBASTIEN MARNIER vit à Paris. Scénariste et réalisateur, auteur de plusieurs courts-métrages primés, il vient de cosigner *Qu4tre* (Fayard) avec trois autres auteurs rencontrés lors de la publication de son roman, *Mimi* (Fayard).

Originaire de Besançon, **SÉBASTIEN MÉNESTRIER** est professeur des écoles et auteur-compositeur. La publication remarquée de *Pendant les combats* (Gallimard), court récit racontant l'entrée de deux hommes dans la Résistance, lui valut d'être finaliste du Goncourt du premier roman.

Tout comme la narratrice du *Bleu des abeilles* (Gallimard), **LAURA ALCOBA** a fui l'Argentine pour s'installer avec sa mère à Paris. Enseignante en littérature hispanique, elle se consacre aussi à la traduction. **E.L.**

Parole d'éditrice

Outre Françoise Bourdin, son auteur vedette, Belfond, l'éditeur invité, représenté par Juliette Joste, dialoguera avec deux jeunes talents.

***Chambre 2* est l'une des surprises de la rentrée. Comment avez-vous découvert Julie Bonnie, l'auteur de ce premier roman ?**

› Je l'ai rencontrée autour d'un verre entre amis. Je la savais compositrice, chanteuse et violoniste ; j'ignorais qu'elle écrivait. J'ai perçu en elle une incroyable présence, une violence mêlée à beaucoup d'humanité et de générosité. En lisant, plus tard, le manuscrit de *Chambre 2*, j'ai été frappée de retrouver cette même intensité dans son écriture. Elle se livre à une formidable exploration du corps de la femme, à travers l'histoire de Béatrice. Ce personnage, comme l'a fait Julie Bonnie, travaille dans une maternité. La vue des corps féminins qui donnent naissance, dans la joie et la souffrance, fait ressurgir son passé d'ancienne danseuse nue, sillonnant les routes à la lumière des projecteurs. Deux états du corps féminin, celui de la danseuse et celui de la femme enceinte, s'entrecroisent. Le livre est déjà sélectionné pour le prix du roman Fnac !

Autre finaliste du prix du roman Fnac : Hugo Boris. Son nouveau livre, *Trois grands fauves*, paraît promis au succès. Pourquoi ?

› Depuis *Le Baiser dans la nuque*, chacun des romans d'Hugo Boris explore des univers et des formes très différents. Après *Je n'ai pas dansé depuis longtemps*, ce jeune auteur de 34 ans a eu l'ambition un peu folle de s'intéresser à trois grands personnages de l'Histoire qui l'obsèdent depuis longtemps : Danton, Victor Hugo et Winston Churchill. Pourquoi ces personnages, monstrueux et admirables, sont-ils allés au bout d'eux-mêmes et sont devenus de « grands hommes » ? A travers trois courtes biographies romancées, il suggère que c'est dans une exceptionnelle proximité avec la mort que se nichent leur incroyable appétit de l'existence et leur désir de sans cesse se dépasser.

Propos recueillis par Estelle Lenartowicz

■ **Rencontre avec Juliette Joste, éditrice chez Belfond, Julie Bonnie et Hugo Boris. CAFÉ LITTÉRAIRE**

Françoise Bourdin

La romancière, auteur de très nombreux succès, présentera son nouveau roman *D'eau et de feu.*

SALLE DES CONFÉRENCES

C.GASSIAN-FLAMMARION-/HÉLIE-GALLIMARD/DR

Etranges étrangers

Mark SaFranko et Ian Rankin

David Vann et Mark SaFranko (Etats-Unis), Ian Rankin (Ecosse), David Toscana (Mexique) et Gunnar Staalesen (Norvège) : les invités étrangers des Mots Doubs viennent du roman dur.

Depuis l'automne 2010, et son prix Médicis étranger, l'auteur de *Sukkwan Island* n'a eu cesse d'étonner le public. Toujours impeccable, il a le salut chaleureux, et peut pimenter une table ronde d'anecdotes croustillantes. Si bien qu'on entend toujours la même réflexion à son sujet : « Comment **DAVID VANN** peut-il être si souriant et écrire des histoires si noires ? » Car l'Américain écrit dans le genre sombre. Ses premiers livres superposaient une dramatique proche du roman noir à la veine, très américaine, du *nature writing*. La tension psychologique entre un père et son fils, réfugiés sur une île du sud de l'Alaska, faisait écho au mystère de cette île (*Sukkwan Island*, 2010). Egalement situé en Alaska, *Désolations* (2011) plaçait des couples en crise dans une nature près de se déchaîner. Avec *Impurs* (2013), Vann opère un virage en optant pour le drame psychologique. Situé en 1985, au cœur de la Vallée Centrale de Californie. Galen, 22 ans, est un fils à maman qui ne sort jamais de chez lui. Cet été-là, le jeune garçon rencontre le feu : sa cousine Jennifer, 17 ans et des cuisses de rêve, maîtresse en perversité et en coups tordus. Ici, la revanche est à tous les étages : sœurs se haïssant, cousine de plus en plus incestueuse, mère de plus en plus infantilisante. Après la figure du père dans *Sukkwan Island*, le thème de la famille et du couple dans *Désolations*, c'est la figure de la mère et plus largement la figure féminine qui sont passées à la centrifugeuse.

Hubert Artus

Au rythme *des mots*

Lire présente... Littérature et musique : rencontre avec Alex Beaupain et Jean-Baptiste Del Amo animée par Baptiste Liger (*Lire*), au Café littéraire.

Célèbre pour ses compositions des bandes originales des films de Christophe Honoré, le Bisontin **ALEX BEAUPAIN** occupe une place à part sur la scène musicale française. Son univers électro-pop, ses mélodies désenchantées et son faux air de dandy anglais ont fait mouche avec le triomphe des *Chansons d'amour*, couronnées par un césar de la Meilleure musique. Il interprétera en concert à la Rodia les morceaux de son dernier album, *Après moi le déluge*.

Récompensé en 2008 par le prix Virgin-*Lire* pour son premier roman, *Une éducation libertine*, le jeune écrivain toulousain **JEAN-BAPTISTE DEL AMO** est l'un des romanciers les plus prometteurs de sa génération. Après *Le Sel* (Gallimard, 2010), qui relatait une journée de la vie d'une famille dans le port de Sète, le romancier passionné de musique revient avec *Pornographia* (Gallimard), récit d'une errance hallucinée dans la nuit d'une ville tropicale. **E.L.**

■ **Et aussi : TAREK ABDALLAH,** musicien, compositeur et interprète égyptien, accompagnera au oud la lecture du *Premier Homme* d'Albert Camus par Boris Terral (voir ci-contre). **Salons de la Préfecture. TABLE RONDE : Les Enfants du rock** : les romanciers Olivier Martinelli (*La vie ne dure pas*, 13e Note Editions), Harold Cobert (*Au nom du père, du fils et du rock'n'roll*, Héloïse d'Ormesson) et Julien Delmaire (*Georgia*, Grasset) évoqueront leur passion pour le rock. **Café littéraire.**

D.MATAR-DR-J.ANDERSEN/R.WAKS/R.SAINT PAUL-RUE DES ARCHIVES

Camus

En mots, en bulles ou sur pellicule, les Mots Doubs célèbrent le centenaire de la naissance d'Albert Camus...

CINÉMA VICTOR HUGO : *Le Premier Homme* de l'Italien Gianni Amelio sera projeté sur les écrans du cinéma, précédé d'une introduction par le romancier Salim Bachi et le journaliste Eduardo Castillo. Sorti en salles en 2010, le film retrace le retour en Algérie d'un écrivain célèbre, Jacques Cormery (Jacques Gamblin). Il se souvient de ses années d'écolier et de M. Bernard (Denis Podalydès), l'instituteur qui lui a ouvert les portes de la grande littérature.

RENDEZ-VOUS SALLE COURBET, avec la comédienne Catherine Allégret pour une lecture publique de *L'Etranger*. L'occasion de redécouvrir le drame de Meursault, antihéros mythique du roman publié en 1943 et devenu depuis un classique.

Un chef-d'œuvre que l'on pourra aussi admirer en images pendant toute la durée du Salon, à travers l'exposition des planches de Jacques Ferrandez, dessinateur français né à Alger et auteur d'un superbe album intitulé *L'Etranger*, paru en 2013 chez Gallimard. **E.L.**

D'autres vies que la sienne

Rencontre avec Laure Adler : la biographe présentera son premier roman.

Une surprise digne de ce nom vient au moment où l'on s'y attend le moins. Par exemple, au bout de quinze livres, comme le premier roman de Laure Adler, qui est un des « coups » de cette rentrée. Conçu après plusieurs essais et récits, *Immortelles* est aussi né de plusieurs vies. Trois, précisément, comme le nombre de personnages du livre : « J'ai perdu trois amies très proches, avance l'auteur, je savais qu'elles devaient être trois. » Trois plus une narratrice : ces immortelles sont donc aussi nombreuses que les fameux mousquetaires. « J'ai été guidée par leurs existences », indique la romancière, non sans avoir précisé que c'est Florence qui lui vint en premier. Un personnage fictif né… le lendemain d'une représentation de théâtre où, spectatrice, Laure Adler eut un flash, croyant reconnaître non loin d'elle le double d'une amie disparue. Aussi, comme la narratrice de son propre livre qui s'éveille en sursaut pour nous raconter ces trois destins, l'écrivain sentit alors « quelque chose se délivrer ». *Immortelles*, c'est une fulgurance de souvenirs : trois destins en prise avec le XXe siècle, singuliers et universels (la Shoah, la guerre, Israël, mais aussi le féminisme, le droit à l'avortement, la drogue), racontés par la survivante. Des destins inspirés par ses amies disparues, mais « totalement différentes d'elle », conclut l'auteur, encore surprise de compter parmi les premiers romans de la rentrée littéraire. **Hubert Artus**

Immortelles (Grasset). Rencontre **Salle des conférences**

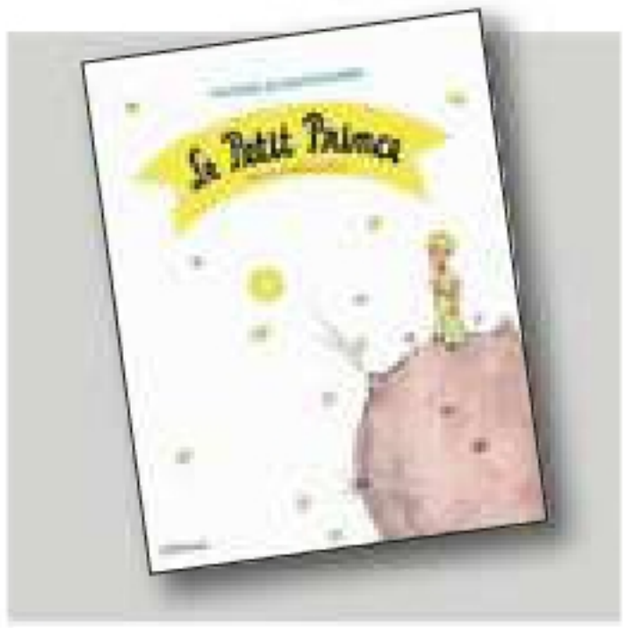
Des bulles dans le Doubs

Les Mots Doubs donne rendez-vous aux amateurs pour un café BD avec notamment les dessinateurs Hugues Barthe et Marcelino Truong. Portraits esquissés.

HUGUES BARTHE écrit et dessine des histoires depuis qu'il est tout petit. Bibliothécaire puis vendeur en librairie, ce Montbéliardais intègre à 25 ans les Beaux-Arts de Besançon avant d'être reçu au concours de l'Ecole de bande dessinée d'Angoulême. Il obtient un joli succès public avec *Dans la peau d'un jeune homo* (Hachette). Il signe ensuite un récit graphique autour de ses parents et de la violence conjugale, dont le deuxième volume, *L'Automne 79* (Nil), a été salué par la critique.

Né d'un père vietnamien et d'une mère malouine, **MARCELINO TRUONG** est diplômé de Sciences Po et agrégé d'anglais. Ses dessins aux couleurs chaudes paraissent régulièrement dans la presse (*Libération, Elle*). Dans *Une si jolie petite guerre*, roman graphique publié en 2013 (Denoël), il raconte son enfance à Saigon au début de la guerre américaine du Vietnam. **E.L.**

■ **Café BD / Chapiteau**



Saint-Exupéry

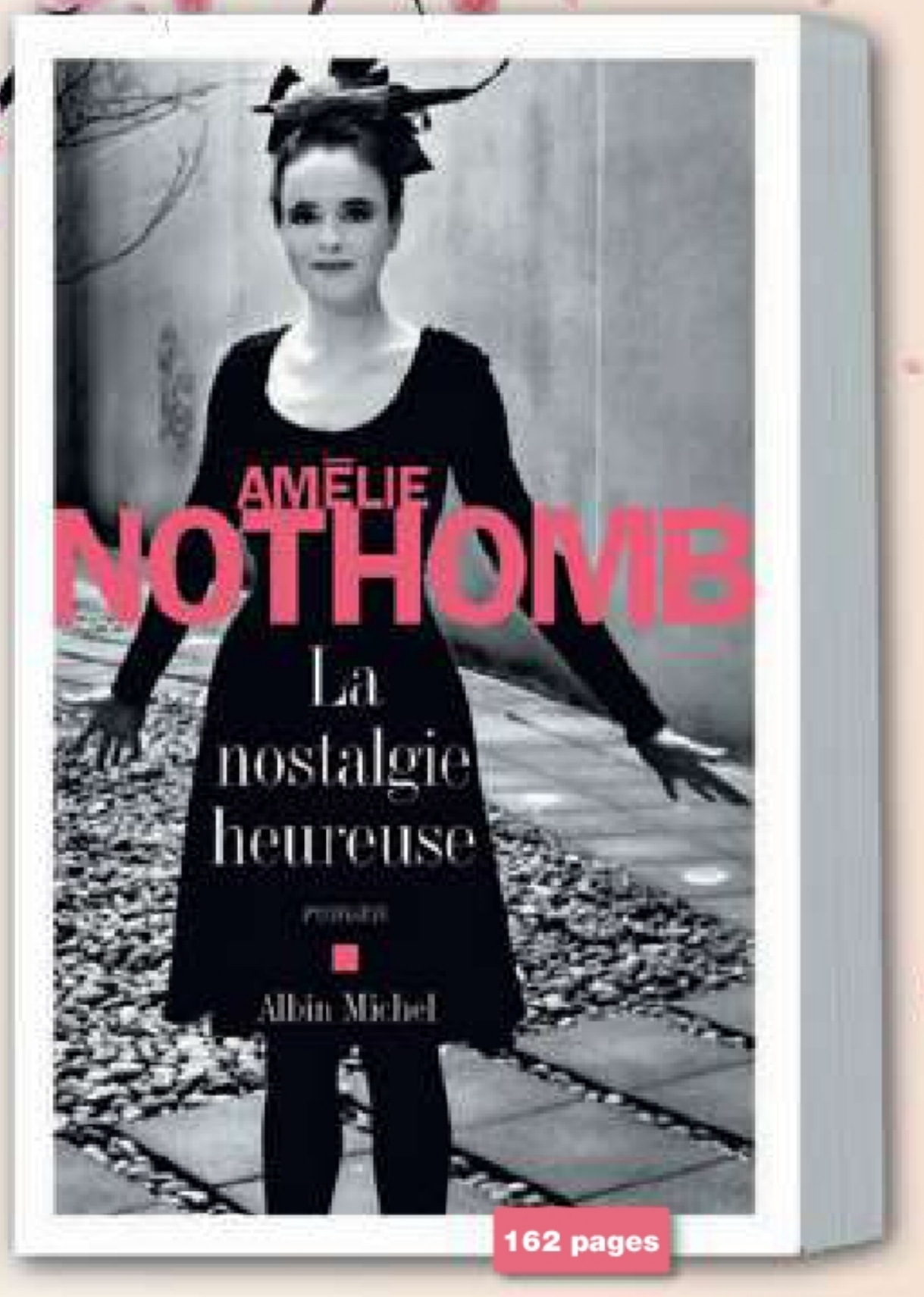
A l'occasion du 70e anniversaire de la publication de l'ouvrage d'Antoine de Saint-Exupéry, le comédien **BORIS TERRAL** fera la lecture du *Petit Prince*, classé parmi les trois premiers des cent livres préférés des Français.

■ **Salle Courbet**

PAGA-GRASSET/DR/E.CHOGNARD-SIPA

Les Mots Doubs sont organisés par le Conseil général du Doubs,
avec le concours de la société Faits & Gestes pour la programmation littéraire et culturelle. La manifestation bénéficie d'un soutien logistique de la part de la Ville de Besançon, de la Préfecture de la région Franche-Comté et du Doubs, de Peugeot, de La Rodia et du Cinéma Victor Hugo et du soutien média de *L'Est Républicain*, France Bleu Besançon, Ma Commune.info et de *Lire*. Site Internet : http://salondulivre.doubs.fr

Abonnez-vous à LiRE:



1 AN

43€

seulement

au lieu de ~~76,70€~~

Et recevez le nouveau roman d'Amélie Nothomb

La nostalgie heureuse

« Tout ce que l'on aime devient une fiction »

Amélie Nothomb

BULLETIN D'ABONNEMENT

à renvoyer accompagné de votre règlement à : LIRE - 17, route des Boulangers - 78926 Yvelines Cedex 9

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros) + ***La nostalgie heureuse*** pour 43 € seulement au lieu de ~~76,70€~~.

soit 43% de réduction

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code Postal : |_|_|_|_|_| Ville : _____

E-mail : _____

@ _____

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément ***La nostalgie heureuse*** au prix de 16,50 € et chaque numéro de LIRE au prix unitaire de 5,90€ et les numéros doubles au prix unitaire de 6,50€.

Ci-joint mon règlement par :

❒ Chèque à l'ordre de LIRE

❒ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| **Clé*** |_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

* Les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire (pour sécuriser votre paiement).

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/09/2013 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❒.

AG16353 LIOM3LG

GROUPE EXPRESS-ROULARTA SA AU CAPITAL DE 47 150 040 € - SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75308 PARIS CEDEX 09 - RCS 552 018 681 PARIS

VÉRONIQUE OVALDÉ
À PARIS, LE 5 JUILLET 2013

L'ENTRETIEN

DE JULIEN BISSON

Véronique OVALDÉ

« Les femmes qui écrivent ont du pouvoir »

★★★*La Grâce des brigands* par **Véronique Ovaldé,** 288 p., L'Olivier, 19,50 €

LE LIVRE C'est l'une des voix les plus singulières des lettres françaises. Découverte avec une série de romans aux faux airs de contes pour adultes, peuplés de doux dingues dont la verve faisait oublier les drames qui les entouraient, Véronique Ovaldé a eu tôt fait de s'attirer un large public, séduit par son inventivité langagière et son onirisme inquiétant. Sans doute aurait-elle d'ailleurs pu continuer longtemps à revenir sur ses rivages latinos fétiches, déjà explorés dans le baroque *Ce que je sais de Vera Candida*, ou le poétique *Des vies d'oiseaux*. Mais elle n'a pas eu cette paresse, et *La Grâce des brigands*, son huitième roman, marque une inflexion nouvelle dans son œuvre. Sans rien renier de sa fantaisie acidulée, Ovaldé s'y montre plus introspective, moins enchantée.

Son héroïne porte cette fois le doux nom de Maria Cristina Väätonen. Romancière acclamée, elle savoure une vie de solitude sur sa terrasse de Santa Monica, quand retentit un coup de fil : sa mère, qu'elle n'a plus vue depuis dix ans, l'appelle à son chevet. La voilà engagée sur le chemin du retour, qui est aussi celui de la mémoire. Celle d'une jeunesse en souffrance, dans une petite bourgade canadienne, conclue par une fuite vers l'eldorado californien. Avant la découverte du sexe, de l'amour et de la gloire littéraire auprès de l'intrigant Rafael Claramunt, « grantécrivain » aux motivations obscures... L'occasion est belle pour Véronique Ovaldé de creuser certains sillons déjà rencontrés dans son œuvre – les cicatrices de l'enfance, la conquête de la liberté, l'étrange mécanique du couple. Mais aussi d'évoquer, pour la première fois, la question de l'écriture, ce formidable moyen d'évasion pour « s'émanciper des familles asphyxiantes ». Rencontre avec une romancière à la langue bien pendue, sous son habituel rouge à lèvres vermillon. ●●●

●●● ***Votre nouveau roman,* La Grâce des brigands, *s'ouvre à Los Angeles, à la fin des années 1980. Auriez-vous décidé de vous éloigner de l'univers du conte, que vous entreteniez dans vos précédents livres ?***

Véronique Ovaldé Non, pas particulièrement... Si on a peut-être cette impression de sortir du domaine du conte, c'est parce que, pour la première fois, je pose une histoire dans un lieu qui existe. Placer le texte à Los Angeles implique nécessairement une digestion du roman américain contemporain. Mais si on y regarde bien, même la première phrase du texte nous dit que Maria Cristina, c'est la vilaine sœur. Et moi, la vilaine sœur, ça me fait plutôt penser à Cendrillon. Donc je crois qu'il y a et qu'il y aura toujours un petit peu de légendaire, d'onirique dans mes textes.

Dans ce roman, vos personnages ont des noms, une nouvelle fois, très originaux – Maria Cristina Väätonen, Rafael Claramunt... Ces noms sont-ils utiles pour convoquer un imaginaire ?

› Oui, les noms sont très importants. C'est Roberto Bolaño qui disait qu'on ne fait rien de plus important dans sa vie que de nommer ses personnages et de nommer ses enfants. Je suis d'accord avec ça. Je ne pourrais pas nommer mes personnages n'importe comment. Pendant très longtemps, comme j'écrivais des textes qui ne se passaient pas à des endroits précis, qui se passaient dans des villes que j'inventais, avant que je ne commence à explorer l'Amérique latine, j'avais des prénoms qui venaient d'un peu partout, qui n'avaient pas d'origine fixe. Ça me permettait, en effet, d'habiter un territoire très mouvant, d'inventer un tas de choses sur ces territoires-là – une géographie, des coutumes... Quand j'ai décidé de m'installer dans des endroits plus précis, les noms sont restés très importants pour moi, parce qu'ils me permettent de conférer une silhouette au personnage.

Vous prenez un soin particulier pour les titres aussi. Comment les choisissez-vous ?

› Comme d'habitude, j'écris un texte sans titre, et je le trouve à la fin. Ou plutôt je fais des listes de titres ! Comme pour les noms de personnages, j'aime les titres sonores. J'ai même dû parfois en abandonner certains pour cette raison ! *Ce que je sais de Vera Candida* devait s'intituler *Vies amazones*. Sauf que si je voulais le prononcer correctement ça faisait « Vies zamazones ». C'était incompréhensible, il fallait qu'on puisse le prononcer ! A l'inverse, j'ai beaucoup de plaisir à dire ce titre, *La Grâce des brigands*, c'est très guttural.

Avec ce terme de « brigands », on revient justement à l'archétype du conte...

› Les brigands, c'est un mot tendre. Dans l'histoire, le père appelle ses filles « mes bisons », « mes brigands ». Mais il y a d'autres brigands dans ce texte. L'héroïne, Maria Cristina Väätonen, va s'affranchir de la Loi, avec un L majuscule, celle de sa famille, celle de sa religion. Pour cela, elle va devoir s'en aller, rompre avec son passé, mais aussi avoir des rencontres adéquates : une colocataire épatante, Joanne, qui est un personnage à la fois très libre et très désinvolte, qui est vraiment le personnage touché par la grâce. Et Claramunt, un vrai brigand, peu bienveillant et très arrogant, un ex-grand écrivain dont on ne sait pas bien s'il va la prendre sous son aile protectrice, ou si c'est un affreux imposteur. Ces personnages un petit peu hors-la-loi m'intéressent beaucoup. Ce pas de côté qu'ils font par rapport à la norme va permettre à Maria Cristina d'acquérir une identité propre. Le titre du roman est d'ailleurs à double sens, parce qu'on va les gracier, ces brigands. Et il y a cette dernière phrase du texte : « Il y a une certaine grâce chez les perdants, les plagiaires et les brigands. » C'est ce que je pense profondément. Et ça donne une lumière particulière à ce texte.

> **“Les femmes écrivains sont *encore souvent considérées comme une sous-catégorie de l'écriture”**

C'est aussi un roman sur l'écriture. Pourquoi avoir choisi de mettre en scène, pour la première fois, une romancière ?

› Je voulais explorer cette identité de l'intérieur, car j'ai encore des interrogations sur ce statut, sur ce que c'est que d'être une femme, d'être une mère, et d'être une femme écrivain. Les femmes écrivains sont encore souvent considérées comme une sous-catégorie de l'écriture ! Je suis énervée, par exemple, qu'on soit contraint de dire « écrivain femme », qu'il n'y ait pas d'autre mot. Ou qu'on continue à mettre en scène des photos de toutes les écrivains femmes de la rentrée réunies, comme si elles appartenaient à un monde à part… C'est vrai qu'avant le XXe siècle il n'y avait pas tant de romancières que ça. Mais aujourd'hui il y en a beaucoup plus, quasiment à même hauteur que les hommes, et, malgré tout, on nous parle encore tout le temps d'écriture féminine ! Jamais on ne demanderait à un homme ce que c'est que d'être un écrivain homme, ou ce qu'est l'écriture masculine. Voilà, ce n'est pas simple à vivre, et parfois je rêverais d'écrire un roman en m'appelant Vernon Sullivan. D'être un vieil écrivain américain, pour voir, juste une fois, ce que ça fait de n'être ni femme ni française...

En même temps, les femmes dans ce texte, comme souvent dans vos livres précédents, paraissent plus fortes que les hommes. A eux le pouvoir, à elles la puissance ?

› Cela me semble plus complexe. Les femmes, dans ce texte, n'ont pas le pouvoir en effet, mais sont des variantes de femmes puissantes. Excepté Maria Cristina Väätonen, qui détient une forme de pouvoir puisqu'elle écrit – les femmes qui écrivent ont du pouvoir, c'est peut-être aussi pour cette raison qu'on a si longtemps eu peur qu'elles s'adonnent à cette activité. C'est plus difficile, c'est vrai, pour les hommes. Mais les femmes détiennent cette puissance tout bêtement parce qu'elles ont le choix de pouvoir faire ou non des enfants. Maria Cristina Väätonen, par exemple, décide de ne pas avoir d'enfants, car elle pense qu'en refusant la maternité elle peut accéder à un statut d'écrivain mâle. Et qu'on ne peut pas être écrivain femme et avoir des enfants.

Elle a tort sur ce sujet ?

› Sans doute, puisque je le suis ! *[rires]* Mais c'est vrai que le fait d'avoir des enfants, quand on est écrivain et, en plus, quand on est une femme, est une chose très complexe. On le voit avec les grandes figures d'écrivains femmes, Sylvia Plath, par exemple, qui disait toujours qu'elle travaillait pour pouvoir faire garder ses enfants, et essayait de conserver un endroit pour elle. Avoir une chambre à soi quand on est une femme, ce n'est pas si simple, on est vite submergée par les contingences de la maternité. Mais moi, je continue. Quand j'ai eu mon troisième enfant, j'ai pensé à Marie NDiaye, qui a trois enfants également, et qui est un écrivain que j'admire beaucoup. Je me disais que si elle y arrivait, je devais pouvoir m'en sortir également. Alors, j'essaye. J'aime bien essayer de faire tout en même temps. Continuer à travailler tout en écrivant, tout en essayant d'être une mère, une amante, une amie. Même si ça me prend beaucoup de temps et beaucoup d'énergie.

Craignez-vous de vous limiter à une seule identité ?

Véronique OVALDÉ

> Oui, j'ai un peu peur de ça. Quand j'étais petite fille, je rêvais de faire plein de métiers à la fois. Toutes les semaines je changeais de métier. Même si j'étais écrivain au-dessus de tout – je voulais être comme Colette d'ailleurs, c'était mon modèle quand j'étais enfant. Mais en dehors de ça, chaque semaine j'avais un métier différent, journaliste, docteur, professeur. Comme si une seule vie n'était pas suffisante…

L'écriture permet-elle justement de mener plusieurs vies ?

> Oui, je suis convaincue qu'on vit davantage quand on écrit. A partir du moment où vous décidez de faire de la fiction, d'inventer, vous avez cette impression d'avoir un trésor caché sous la peau, où que vous soyez. Mais même quand je lis des romans, je sens comme un supplément de vie. Je crois que le fait de lire beaucoup quand j'étais enfant a servi à ça au départ, à vivre quelque chose en plus. Aujourd'hui, je sais que quand je m'installe et que je commence à écrire, je vais avoir un rendez-vous avec un texte, des personnages, et que je vais ouvrir l'œil interne, cet endroit dans les ténèbres qui m'offre quelque chose en plus. Inventer un personnage qui vivrait à Los Angeles me permet d'opérer une espèce de variation infinie de ce que j'aurais pu être. C'est peut-être aussi pour ça que l'autofiction ne m'intéresse absolument pas. Rien ne vaut pour moi l'invention – qui serait bien sûr une forme d'inventaire : le pouvoir d'écrire des chimères, le pouvoir d'inventer un animal fabuleux qui serait fait des fragments d'animaux réels.

Y a-t-il quelque chose de magique dans l'écriture ?

> C'est en tout cas comme ça que je l'ai toujours vécue. Je pense que j'ai une pratique assez enfantine de l'écriture. Je dis « enfantine » parce que j'ai commencé à écrire toute petite fille et que j'avais ce rapport-là à l'écrit et à l'invention. Je trouvais merveilleux de pouvoir inventer quelque chose à côté de ce que je vivais. Je me souviens que j'ai essayé d'écrire mon journal intime quand j'étais enfant, et je n'arrivais qu'à écrire le menu des repas. Je n'arrivais pas à trouver ce que je vivais passionnant, ou en tout cas assez intéressant pour aller plus loin que le menu. En revanche, je n'avais aucun problème pour inventer des histoires qui se passaient dans des lieux où je n'avais jamais mis les pieds. Je pense que j'ai gardé de cela une confiance superstitieuse dans l'écriture. Evidemment, je ne travaille plus de la même façon désormais, mais il y a encore quelque chose de l'ordre de la magie… Quand je vais écrire un roman par exemple, je ne vais pas chercher du sens avant l'écriture. Je suis assez convaincue que le sens doit venir tout seul. Que, tout à coup, il va survenir depuis un endroit opaque, mystérieux et énigmatique. C'est aussi pour ça que j'ai du plaisir à écrire. Je ne pourrais pas commencer un texte en me disant : « Tiens je vais écrire là-dessus, je vais essayer d'expliquer ça. » J'aurais l'impression d'être dans une démonstration, dans une rédaction. Et si je savais ce que j'allais faire avant de le faire, je pense que je m'ennuierais beaucoup.

Votre conception de la littérature a-t-elle changé depuis vos débuts ?

> Plus jeune, j'avais une vision très romantique de la littérature et des écrivains. Aujourd'hui, ça l'est moins, bien sûr, et notamment parce que j'ai rencontré beaucoup d'écrivains pour qui c'est tout sauf une chose romantique. Pour ma part, je change tout le temps d'avis sur ce qu'est la littérature. Parfois j'ai l'impression que c'est une chose absolument inutile, au point que j'ai honte d'écrire des romans quand je lis le journal, et que je me sens envahie par la vanité de cette activité. Et parfois j'ai le sentiment que c'est absolument nécessaire, justement à cause de son inutilité. Car lire des romans nous ouvre les yeux. Je ne dis pas qu'un livre peut changer le monde, mais il peut changer la vie de certaines personnes. A commencer par la mienne ! Mais je ne suis pas la seule. Nous sommes nombreux à avoir modifié le cours de notre existence, à avoir reporté à demain le fait de se pendre juste parce qu'on lisait un bon bouquin. C'est une ambition petite, mais essentielle. Par ailleurs, j'ai lu beaucoup de livres aussi sur l'Afrique par exemple, et je comprends mieux le Nigeria parce que j'ai lu Ben Okri, je comprends mieux la Chine aussi parce que j'ai lu Mo Yan. Plus encore que le *Courrier international*, le roman offre une connaissance du monde. Il permet d'approcher l'expérience intime que chacun se fait de la réalité.

Vous permet-il aussi de trouver votre place au sein de la société ?

> Pas tout à fait. Comme je vous le disais, j'ai toujours eu besoin d'avoir plein d'identités différentes. Et du coup, n'avoir qu'une seule identité d'écrivain me gênerait un peu. Donc ce serait plutôt mon fil à plomb. D'autant que l'écriture appartient à une dimension trop intime pour pouvoir définir ma place par rapport aux autres. Ça me gêne plutôt d'ailleurs quand certains le font pour moi. J'ai beaucoup de mal avec les tiroirs, les étiquettes notamment, et à un moment j'en ai souffert. Après le succès de *Ce que je sais de Vera Candida*, j'étais devenue « l'écrivain femme qui fait du réalisme magique latino ». Mais je n'avais écrit qu'un seul livre sur ce mode-là, et encore, une partie seulement ! C'était un malentendu, et je sentais qu'on ne m'avait pas mise à l'endroit qui me convenait. Car il n'y a pas d'endroit qui vous convient, mais une multitude d'endroits. ●●●

Je comprends mieux le Nigeria parce que j'ai lu Ben Okri, je comprends mieux la Chine aussi parce que j'ai lu Mo Yan. Le roman offre une connaissance du monde.

L'ENTRETIEN

●●● ***Avec Maria Cristina, on découvre une romancière baroque, qui aime le rouge à lèvres « vermillon ». A-t-on tort de penser qu'elle vous ressemble ?***

› Non, bien sûr, je lui prête beaucoup de mes propres réflexions, de mes atermoiements, de mes doutes. Et lorsqu'elle écrit des romans, elle le fait « contre » – ce qui est crucial pour trouver un endroit à soi. Donc oui, elle habite le même endroit mental que moi. Mais ce qui m'intéresse, c'est ce qu'elle va en faire. Et, en l'occurrence, elle va faire des choix très différents des miens...

Parlons de vos choix, justement. Quand avez-vous commencé à écrire ?

› J'écris depuis que je suis gaminette. A six ans, j'ai fait la liste des livres que j'écrirai quand je serai grande. C'était *Petit Jean va à la campagne*, *Petit Jean va à la mer*... J'écrivais les titres sans écrire les livres ! Maintenant je fais l'inverse, j'écris les livres et je trouve les titres après...

Quelle fillette étiez-vous alors ?

› Je faisais partie de ces enfants qui ont un imaginaire extrêmement encombrant. Il faut faire avec. Soit ça vous empêche de vivre – car ça peut être très difficile d'être rêveur, de ne pas trop savoir ce qu'on est en train de faire, ou ce que font les autres. Soit vous comprenez que vous pouvez tenir cet imaginaire dans un lieu plus ou moins circonscrit, vers lequel il est possible de retourner quand vous le souhaitez. J'étais aussi une petite fille extrêmement solitaire, timide, je trouvais beaucoup plus facile d'être dans ma propre compagnie qu'en la compagnie de mes contemporains. Ajoutez à cela le fait que j'étais dans un endroit où je n'avais pas envie d'être, et vous comprendrez pourquoi les livres étaient parfaits pour moi.

A la page 84 du roman, vous écrivez : « Les livres servent à s'émanciper des familles asphyxiantes. » Qu'est-ce que cela signifie ?

› Dans les livres, et avant toute chose dans la lecture, il y a l'évasion… C'est un mot un peu difficile car il est trop galvaudé… C'est pour ça que je préfère les mots « émancipation » ou « affranchissement », parce qu'il y a l'idée de se libérer des contraintes et des règles. Quand on naît dans une famille où il y a beaucoup de contraintes, la lecture offre cette multiplication des possibilités, elle est si fondamentale que parfois elle vous sauve la vie. Moi, j'en suis convaincue. Et je ne suis pas la seule a avoir vécu la lecture comme ça. Beaucoup de gens ont commencé à lire justement parce qu'on leur disait de ne pas le faire…

C'était votre cas ?

› Non, on ne me disait pas nécessairement de ne pas lire, mais il n'y avait pas de livres à la maison. Et ce n'était pas une activité qui était activement conseillée. J'ai beaucoup lu, enfant, parce que ce que je vivais à la maison ne me suffisait pas. C'était un peu douloureux, donc j'avais besoin de vivre ailleurs. De vivre autrement. Les livres m'ont sauvée, il n'y a aucun doute là-dessus. C'est pour ça que je me définis avant tout comme une lectrice.

Véronique OVALDÉ

Où trouviez-vous ces livres qui n'étaient pas chez vous ?

› A la bibliothèque municipale ! L'accès gratuit aux livres est quelque chose de merveilleux. Pour cela, je suis vraiment une enfant qui a profité de l'école de la République, et des bibliothèques municipales gratuites. Je fais partie de ces enfants pour lesquels ça a été une opportunité de sortir de l'endroit où j'étais. A l'école, les professeurs m'aimaient beaucoup, parce que j'étais la petite fille, et ensuite l'adolescente, qui lisait beaucoup, qui était curieuse, et qui savait à peu près écrire. J'ai eu d'excellentes relations avec l'école en général. J'avais un plaisir incroyable à y aller, je faisais partie de ceux qui adoraient le dimanche soir parce que le lendemain on y retournait. J'étais bien là-bas parce que j'y trouvais ma place. Et puis je pense aussi que c'était valorisant pour moi, parce que j'étais une bonne élève.

Quels sont les livres qui vous ont marquée à l'époque ?

› Au moment de l'adolescence, ce moment tellement difficile à passer, j'étais fascinée par les grands romanciers américains. Le hasard a fait que le bibliothécaire était féru de littérature américaine, et je me suis retrouvée à lire Hemingway, Steinbeck, Chandler... J'étais folle de Tennessee Williams aussi. J'avais lu toutes ses nouvelles, ses romans et son théâtre bien entendu. Ce sont des textes qui vous offrent des possibilités de liberté, des textes contestataires qui vous permettent de vous affranchir de tout ce qu'on vous a inculqué.

Que racontaient vos romans d'adolescence ?

› Récemment, j'ai demandé à ma mère de me rapporter mes vieux manuscrits, qui étaient tapés à la machine à écrire, avec un vieux ruban encreur. C'étaient des histoires d'amour, de mort, de personnages désespérés. Souvent les hommes de mes récits tombaient amoureux de femmes qui les menaient par le bout du nez, et ça finissait dans des drames terribles. Rien de très anormal quand on a quatorze ans !

A quel moment avez-vous senti qu'il était possible de rompre avec cette enfance ?

› Je l'ai toujours su ! J'étais tombée par hasard là. Ce n'était pas ma famille. J'étais convaincue que j'avais été adoptée à la naissance ! Et que quelque chose d'autre devait m'attendre.

Comment s'est passée cette rupture ?

› Remettons-nous dans le contexte. J'ai dix-huit ans, je suis dans un lycée de Noisy-le-Sec, et je ne sais pas ce que je veux faire après le bac. J'écris, je veux me faire publier, mais je ne sais pas encore comment. Ma prof de philo me dit qu'il faut que je fasse hypokhâgne, et à ce moment-là je ne sais même pas ce que veut dire hypokhâgne. Je m'y inscris, mais je n'y vais pas. Ce sont des études trop longues, trop compliquées pour moi. En revanche, je vois qu'il existe un BTS édition à l'école Estienne. Je réussis le concours, mais je ne sais absolument pas ce que je suis sensée y faire. Et le premier jour, on nous fait visiter les salles des machines ! Je me suis demandée ce que je fichais là… Mais, en définitive, je m'y suis bien amusée. Et je suis rentrée deux ans plus tard dans le monde de l'édition, en tant que technicienne de fabrication. J'aimais bien avoir un métier, un savoir-faire. Donc j'ai passé énormément de temps de ma vie dans des imprimeries, à travailler avec des conducteurs de machine. C'est difficile au début, vous avez vingt ans, vous arrivez dans les imprimeries, c'est un milieu très masculin ! Mais j'ai gardé de ces années l'amour de l'objet livre. J'ai fait plein de métiers dans l'édition par la suite, j'ai été correctrice, préparatrice de textes, je préparais aussi les couvertures de Christian Bourgois. Et parallèlement à cela, j'écrivais.

> « Ce qui est *intéressant dans une vie, ce sont les accidents, qui vont orienter notre chemin sans qu'on le sache* »

Votre personnage Rafael Claramunt dit de l'écriture que ce n'est pas un métier. Partagez-vous cette opinion ?

› Oui, j'ai toujours trouvé un peu incongru d'appeler cela un métier. J'ai toujours une espèce d'impression d'imposture, parce que pour moi l'écriture est comme un souffle, un trésor sous ma peau. Quelque chose avec lequel je vis. Pour moi, un métier, ça veut dire plein d'autres choses, qui n'ont pas grand-chose avec le fait d'écrire des livres – non seulement un savoir-faire mais des liens sociaux, des relations d'entreprise, ce genre de choses. Ecrire, en revanche, ne vous inscrit pas vraiment dans la vie sociale.

On a parlé de la fabrication des livres, parlons de celle du roman. Comment naît un roman de Véronique Ovaldé ?

› Ce qui vient en premier, ce sont des images. Pour *La Grâce des brigands* par exemple, j'ai tout de suite vu cette femme, à Santa Monica, qui boit sa sangria en regardant le Pacifique. J'ai cette image, et tout de suite son nom me vient. Je me rends compte d'ailleurs que la majorité de mes romans commencent par le nom d'un personnage. Puis je la décris – un peu, parce que parfois je ne décris pas du tout mes personnages –, j'en livre une vague silhouette. C'est ce nom qui s'incarne tout à coup. Et à partir de là, je bâtis une trajectoire. Ça m'intéresse les trajectoires parce que je trouve toujours fou, quand on raconte l'histoire de quelqu'un, ou quand les gens se racontent eux-mêmes, d'entendre cette vie comme si elle suivait un chemin direct. En racontant mon enfance, on a l'impression que tout ça est très ordonné, mais c'est une illusion ! C'est une addition de deux pas en avant, de trois pas en arrière, de bifurcations diverses et variées, d'impasses… Et pourtant, de loin, on a cette impression que tout cela est structuré par une volonté, une opiniâtreté. Je trouve cela fascinant. Car ce qui est intéressant dans une vie, ce sont les accidents, toutes ces choses fortuites, ces fourvoiements, qui vont orienter notre chemin sans qu'on sache trop comment.

La rédaction d'un roman est-elle aussi ponctuée d'accidents, ou suit-elle un plan ?

› Je n'ai pas vraiment de plan. Ce texte, par exemple, commence en 1989, avant de revenir sur la vie de Maria Cristina Väätonen et de ses parents – ce qu'on appelle la « préhistoire väätonienne ». Comment elle est devenue la vilaine sœur, cette femme qui vit à Santa Monica dans une solitude choisie et assez agréable ? Alors je reconstruis son destin, mais je ne sais pas exactement ce qui va se passer pour elle. Oui, le roman est une succession d'accidents. Il arrive tout un tas de choses qui font que je vais moi-même être surprise de ce qui va se passer à la page d'après. Je connais seulement la fin, mais c'est plus une destination, un point de fuite. Et c'est amusant de ne pas savoir comment je vais faire pour y arriver.

Jamais de blocage devant la page blanche ?

› Au début, vous tâtonnez beaucoup. Il y a des choses qui viennent, mais vous ne savez ●●●

L'ENTRETIEN

●●● pas du tout si vous allez garder ce début-là. C'est un moment d'extrême intranquillité. Et à un moment, vous savez que le livre tient la route. C'est un peu comme lorsque vous avez « passé la barre » au surf, et que vous êtes du bon côté. Là, c'est bon, c'est parfait, la mer est plane et vous pouvez avancer plus vite. Il y a une espèce d'exaltation, et vous n'avez plus qu'une envie, c'est d'y retourner.

Votre héroïne affirme que, pour elle, « l'écriture, la nuit et l'alcool sont indissociables ». Et vous, quel est votre carburant ?

› Pas l'alcool en tout cas ! Moi, ce serait plutôt le thé vert.

Vous écrivez la nuit également ?

› J'écris la plupart du temps très tôt, après avoir dormi un peu, vers 5 heures du matin. C'est le moment que je préfère, car il y a une sorte d'isolement absolu, de silence et de solitude merveilleux. En journée, je ne peux pas m'empêcher de faire des pauses, de regarder mes mails de temps en temps. Alors que la nuit, j'ai ma petite lumière, mon thé brûlant, et je suis dans une concentration extrême, puisque je viens de me réveiller. L'un des plus beaux moments d'écriture, pour moi, c'est ça. En plus, c'est une heure où tout le monde dort, là, pas loin. J'adore ce sentiment d'être le seul œil ouvert de la maison.

Suivez-vous des routines quand vous écrivez ?

› Pas tant que ça. Je sais qu'il y a des gens qui ont plein de petits rites. Moi-même, j'ai dans ma vie plein de rites, mais pas vraiment en lien avec l'écriture. Je peux écrire un peu n'importe où, du moment qu'il y a du silence. Parce qu'il faut du silence, c'est même un vrai problème, parce qu'il peut être compliqué de trouver du silence ! La seule solution, dans ce cas-là, ce sont les boules Quies...

Avez-vous gagné en confiance avec les années ?

› C'est étonnant, car je crois que j'étais beaucoup plus confiante avant. J'avais confiance en mon propre imaginaire, en ma propre capacité d'invention, et dans le plaisir que je pouvais avoir à écrire. J'écrivais un roman, je le finissais, et le lendemain j'en recommençais un autre. Pendant des années, j'ai écrit non-stop ! Aujourd'hui, avec huit romans derrière moi, les choses sont différentes, je me dis que le prochain ne peut pas être un livre de plus. Aligner les romans les uns après les autres n'aurait pas de sens… Parfois je suis prise par la vanité et la vacuité de tout ça, ce qui n'était pas du tout le cas quand j'étais enfant. A cette époque, j'écrivais mes histoires, et je voulais être publiée, sans même savoir pourquoi. J'étais dans une immense simplicité quant à ma relation au public, au lecteur, ma propre relation à l'écriture ! Maintenant c'est plus compliqué, je me demande pourquoi les gens me lisent. Qu'est-ce qu'ils y trouvent ? Et en même temps, comment faire pour ne pas écrire pour eux ? Car c'est très dangereux d'écrire pour des lecteurs. Moi, je n'écris que pour un lecteur, un seul.

Qui est-il ?

› Il change. Selon les romans, je n'écris pas toujours pour la même personne. Mais il y a toujours un lecteur, une lectrice, parfois même un écrivain. Il faut simplement que ce soit quelqu'un dont l'avis vous est nécessaire. Et dont vous êtes sûre à la fois de la bienveillance et de l'extrême exigence. Ça vous oblige à ne pas être paresseux. Parce que c'est ça le problème, au bout du huitième roman, c'est qu'il y a tout un tas de choses que vous savez faire. J'aurais très bien pu écrire encore un roman latino-américain, truculent, baroque, comme je sais le faire. Mais il faut savoir se frotter à quelque chose d'autre. Essayer, pour voir ce que ça peut donner.

Cela signifie-t-il qu'écrire est devenu plus difficile ?

› C'est plus difficile parce que les enjeux ont changé et que je comprends mieux ce que je fais. Avant c'était plus intuitif. J'y allais bille en tête ! Ce qui n'est plus du tout le cas. Ce n'est d'ailleurs pas désagréable. Avant, quand je finissais un livre, je ne savais absolument pas quoi dire dessus. J'étais très démunie. Alors que maintenant j'arrive à mieux cerner, après coup, ce que j'ai fait. C'est aussi à force de lire beaucoup de manuscrits d'autres gens notamment, d'aider les auteurs à y voir clair dans leurs textes. Mais du coup vous êtes aussi plus exigeant. Vous ne faites pas simplement confiance à votre imagination.

Avez-vous le sentiment de bâtir une œuvre ?

› Je pense qu'il y a une cohérence entre les livres que j'écris, une forme de construction. Entre mon premier texte, *Le Sommeil des poissons*, qui était un conte pour adultes féroce,

et *La Grâce des brigands*, il y a eu du chemin de fait ! Et en même temps, je suis consciente qu'ils contiennent beaucoup d'éléments communs. Des expressions imagées. Des femmes un peu branques, soutenues par un personnage masculin très chevaleresque. Mais je sens bien que les choses bougent à chaque fois. Je n'aurais pas pu écrire *La Grâce des brigands* il y a quatre ans, ou même deux. Car je vieillis, mes centres d'intérêt évoluent, et rencontrent un écho différent avec ce qui est ancré au plus profond de moi… Parfois je me demande encore pourquoi j'ai choisi d'écrire des livres. Et je n'ai pas d'autre explication que le fait que c'était quelque chose qui me permettait de vivre quand j'étais gamine. Ça paraît très grandiloquent dit ainsi, mais c'est comme ça que je l'ai vécu. Et aujourd'hui, je ne sais plus faire sans ! Quand je ne suis pas en train d'écrire un livre, ça me tarabuste...

Votre écriture a-t-elle changé au fil des années ?

> J'espère en tout cas que mes romans actuels sont meilleurs que ceux que j'écrivais à quatorze ans ! Dans *La Grâce des brigands*, ce qui, je pense, persiste par rapport à mon écriture, c'est un sens des images, des sonorités, d'un rapport au monde extrêmement sensuel. J'aime aussi les adjectifs, surtout quand ils entrent en conflit avec le substantif auxquels ils sont accolés – j'ai toujours admiré Faulkner, qui multipliait ces alliages explosifs. Mais je sens aussi que je vais davantage à l'essentiel. J'aime supprimer des chapitres ! Au début, on a l'impression qu'on vous arrache un bras, mais, à la relecture, on se rend compte qu'il est beaucoup mieux comme ça, et qu'on a bien fait de se débarrasser du superflu.

A quel moment savez-vous qu'il ne faut plus rien enlever, que le texte est là ?

> Je dois le relire une fois de bout en bout, pour voir si tout concorde parfaitement. Si toutes les pierres du Petit Poucet sont bien en place, si les rouages sont bien huilés. Mais je sais très bien à quel moment j'écris la dernière ligne de la dernière page. C'est lorsqu'il n'y a plus rien à ajouter. Seulement à raboter pour chercher l'os.

Quelles sont vos influences aujourd'hui ?

> Je continue toujours à lire énormément. Un peu de textes critiques, des biographies, mais principalement des romans. C'est une source d'enrichissement incroyable, y compris pour ma pratique. J'écris toujours sur la dernière page du livre que je lis ce que j'en ai retiré pour mon texte en cours. Du coup, je vais être passionnée de façon très ponctuelle par certains écrivains, parce qu'ils vont m'apprendre quelque chose. Ça a été le cas de l'écrivain catalan Jaume Cabré, par exemple, de Jennifer Egan, de Marie NDiaye. Tout un tas de gens qui me plaisent soit pour leur langue, soit pour leur façon d'échafauder leurs textes. J'aime être sous influence, et je passe mon temps à en chercher de nouvelles. Mais celles-ci sont digérées, jusqu'à ne plus être reconnaissables dans mes romans.

Bio-bibliographie

Née en 1972, Véronique Ovaldé grandit à Rosny-sous-Bois, en Seine-Saint-Denis, sous la férule d'un père peintre en bâtiment. Titulaire d'un BTS édition de l'école Estienne, elle entre d'abord au service fabrication du Seuil, avant d'exercer chez Albin Michel. Parallèlement, elle publie en 2000 son premier roman, *Le Sommeil des poissons*, un conte pour adultes qui marque le début d'une œuvre prolifique et populaire. Huit autres suivront, dont *Et mon cœur transparent*, prix France Culture-*Télérama* en 2008, *Ce que je sais de Vera Candida*, prix Renaudot des lycéens et prix France Télévisions en 2009, ou encore *Des vies d'oiseaux* (désormais disponible chez J'ai lu). Elle est également éditrice au Seuil pour la collection Points, en charge des romans noirs, de la poésie, ainsi que de la collection Signatures.

On a parlé à votre sujet de « langue ovaldienne » . D'où vient votre style ?

> Le style, c'est la voix d'un auteur. J'ai été élevée par un père qui parlait le louchébem, le vieil argot des bouchers. J'ai l'habitude de dire que c'est ma langue paternelle ! Je ne la parle pas, mais je la comprends, et j'ai toujours été admirative devant sa liberté, son inventivité. J'ai compris tardivement combien cette langue avait été importante pour moi, combien elle m'avait appris le goût de l'image, de la drôlerie, de la truculence. Avoir été élevée dans cette langue, qui est aussi celle d'un milieu social particulier, m'a placée en décalage par rapport aux autres enfants de ma génération. Un décalage fondamental à mon avis. S'il y a une chose que j'ai prise de mon père, c'est ça : la confiance dans le langage et dans sa faculté d'invention. S'il y a un mot qui n'existe pas, alors il suffit de l'inventer, ce sera plus pratique ! Il y en avait beaucoup dans mon premier roman notamment. Sans compter le rythme lui-même. J'aime les digressions, par exemple, toutes ces choses qui s'incrustent à l'intérieur d'une autre avant qu'on retombe sur ses pattes à la fin du paragraphe. C'est une activité d'acrobate qui me séduit. Du coup, je truffais mes textes de tirets et de parenthèses, qui me permettaient quelques escapades ironiques ou burlesques, au cœur de textes souvent tragiques.

Justement, pourquoi le tragique et la mort en particulier planent-ils si souvent sur vos romans ?

> Parce que nous sommes des animaux corruptibles, à la nature périssable ! Y a-t-il une plus grande affaire que la mort ? Elle donne forme et dignité à nos vies, bien sûr, mais en même temps c'est quelque chose que pendant très longtemps j'ai trouvé totalement inacceptable. Car il nous faut mourir, et le savoir. Et faire avec. Mais dans mes livres, la mort ne marque pas la fin de l'histoire. Car l'histoire se perpétue, et demain il y aura encore quelque chose. Tant que le narrateur est là, les personnages ne meurent jamais. Sur cette question, la fiction est une forme de résolution possible, empreinte d'humilité. Elle aide à se dire que ce n'est pas si grave. Et que l'histoire continue sans nous.

Propos recueillis par J.B.

Photographies : Franck Courtès pour *Lire*

Les écrivains DU BAC

Marina TSVÉTAÏÉVA

Considérée comme l'un des plus grands écrivains du XXe siècle, malgré un destin bouleversé par la révolution d'Octobre, celle qui notait dans ses carnets – « en moi, tout est incendie » – a montré qu'elle était « un poète qui sait aussi penser ».

Le 31 août 1941, on retrouvait Marina Tsvétaïéva, pendue dans la pièce qu'elle louait chez des habitants d'Iélabouga, petite bourgade de l'Oural sur les bords de la Kama, où elle s'était réfugiée à l'approche des troupes allemandes. Le monde en guerre n'attacha guère d'importance à la mort d'un poète qui n'avait rien publié depuis 1928 et qui était revenu deux ans plus tôt d'un exil de dix-sept ans hors de l'U.R.S.S. Si peu parmi ses contemporains auraient prédit de son vivant l'extraordinaire fortune posthume de son œuvre littéraire, elle n'en doutait pas : « On m'aimera (enfin, on me lira !) dans cent ans[1]. » Nina Berberova, fine observatrice de l'immigration russe, la décrivait ainsi : « Elle a cédé à la vieille tentation décadente de s'inventer des rôles ; elle était tour à tour le poète maudit et incompris, la mère et l'épouse, l'amante d'un jeune éphèbe, un personnage au passé glorieux, le barde d'une armée en déroute, une jeune disciple et une amie passionnée. [...] Mais elle n'arrivait pas à se dominer, à se façonner, à se connaître. Elle cultivait même cette méconnaissance de soi. Elle était vulnérable, impulsive, malheureuse, et, au milieu de son "nid" familial, restait solitaire. Elle ne cessait de s'enthousiasmer, de se désenchanter et de se tromper[2]. » Le lecteur de ses écrits autobiographiques sait que Marina, loin de se méconnaître, était d'une lucidité et d'une conscience absolues d'elle-même.

BIOGRAPHIE

26 septembre 1892 : naissance à Moscou. **5 juillet 1906 :** sa mère meurt de tuberculose. **1910 :** *L'Album du soir* (premier recueil de poèmes). **1912 :** mariage avec Sergueï Iakovlévitch Efron. *La Lanterne magique* (second recueil de poésies). **5 septembre :** naissance d'Ariadna. **30 août 1913 :** mort d'Ivan Tsvétaïev. **1917 :** Sergueï rejoint les armées blanches. **13 avril :** naissance d'Irina. **20 février 1920 :** Irina meurt de faim. Composition du poème-conte : « La Vierge-Tsar » et du cycle de poèmes *Le Camp des cygnes*. **1922 :** publie *Averse de lumière*, article sur *Ma sœur la vie* de B. Pasternak. Emigre avec sa fille à Berlin, puis à Prague. **1923 :** *Séparation, Psyché, Le Métier*. Episode passionnel avec C. Rozdévitch. Commence *Le Poème de la montagne* et *Le Poème de la fin*. **31 octobre 1924 :** départ pour Paris. **1er février 1925 :** naissance de Gueorgui (Mour). **1926 :** correspondance avec R.M. Rilke et B. Pasternak. **1928 :** *Après la Russie*, dernier ouvrage paru de son vivant. **1934 :** commence à écrire sa grande prose autobiographique. **15 mars 1937 :** Ariadna retourne en U.R.S.S. Traduit des poèmes de Pouchkine en français. Ecrit *Histoire de Sonetchka*. Exfiltration précipitée de Sergueï. **12 juin 1939 :** quitte la France avec Mour et rentre en U.R.S.S. **27 août :** arrestation d'Ariadna. **10 octobre :** arrestation de Sergueï. **Dimanche 31 août 1941 :** suicide. Son corps est enterré dans la fosse commune. **16 octobre :** Sergueï est fusillé.

> Sténographe de la Vie

On ne peut comprendre Marina Tsvétaïéva sans évoquer au préalable son esthétique littéraire indissociable de son éthique propre. Marina Tsvétaïéva, comme Rilke ou Proust, ne séparait pas la vie de la pratique de l'écriture. « Il ne s'agit pas du tout de : vivre et écrire, mais vivre-écrire et : écrire – c'est vivre[3]. » Ou encore : « Tout, l'écriture exceptée, – n'est rien[4]. » Comme en un cercle, l'œuvre se fait vie, et la vie, œuvre : « Mes vers sont un journal intime, ma poésie une poésie de noms propres[5] » écrivait-elle dès 1913. Elle voulait qu'on grave sur « son monument » : « Sténographe de la Vie[6] ». Pour autant, elle ne jouait pas au philosophe : « A défaut d'avoir une conception du monde, j'ai une sensation du monde[7]. » Qu'ils soient publiés ou non, qu'il s'agisse de poésie ou de prose, de correspondance ou d'écrits intimes, ses textes forment pour ainsi dire un ensemble de forces qui résistent à la mort. « Je n'aime pas la vie telle qu'elle est – pour moi, ce n'est que dans l'art qu'elle commence à avoir un sens, c'est-à-dire à se revêtir de poids et de signification[8]. » C'est pourquoi elle fut le sismographe de ses passions impossibles :

RUE DES ARCHIVES

« Célébrer les kolkhozes et les usines – c'est la même chose que célébrer l'amour heureux ? Je ne peux pas. »

> « Du moins elle sera musicienne »

Ivan Vladimirovitch Tsvétaïev, le père de Marina Tsvétaïéva, était professeur de philologie et d'histoire de l'art à Moscou. Il fut connu pour avoir fondé le musée Alexandre III, renommé musée Pouchkine. Veuf et père de deux enfants, Valéria et Andreï, il s'était aussitôt remarié avec Maria Alexandrovna Meyn, une jeune et belle pianiste qui, par cette alliance, renonçait à une carrière de concertiste. Si l'on en croit l'essai autobiographique intitulé *Ma mère et la musique*, rédigé en France en 1934, au lieu de Marina elle attendait un Alexandre – « fils désiré, réclamé, presque commandé au destin[9] ». « Du moins, elle sera musicienne », aurait soupiré Maria Alexandrovna lorsque Marina vint au monde le 26 septembre 1892. La petite Moussia, un des diminutifs de Marina, hérita, « don de Dieu », d'une oreille juste, d'une mémoire et d'une imagination très vives. Anastassia, sa sœur, naquit en 1894. « Si les mères disaient un peu plus souvent des choses incompréhensibles, non seulement les enfants comprendraient plus de choses en grandissant, mais ils agiraient aussi avec plus d'assurance. Il ne faut rien expliquer à un enfant, il faut l'ensorceler[10]. »

Ensorcelée, il semble pourtant bien que Moussia le fut. Dans *Le Diable*, rédigé en juin 1935, elle ressuscite le « Grison – le dogue terrible de [son] enfance », auquel elle se dit « redevable du cercle enchanté de [sa] solitude ». Ce diable, qui lui était apparu alors sous les espèces « d'un chien-gris bonne d'enfant », était une incarnation plutôt sympathique : son « image n'est pas suspendue aux murs des salles de justice, là où l'indifférence condamne la passion, la satiété condamne la faim, la bonne santé condamne la maladie[11] ». Maria Alexandrovna transmit à ses enfants, outre le goût de la musique, celui de la littérature et des langues. Marina faisait preuve de dispositions artistiques. Sa mère, constatant que dès quatre ans elle cherchait à faire des rimes, nota dans son journal : « Peut-être sera-t-elle poète ? »

Chez les Tsvétaïev, le portrait de la première épouse d'Ivan Tsvétaïev, morte à 32 ans de tuberculose, trônait dans le salon de la grande maison du 8 rue des Trois-Etangs : « Toi dont le sommeil est encore profond/Et les mouvements encore paisibles,/Va dans la rue aux Trois-Etangs/Si tu aimes ma poésie/[…] Ce monde merveilleux, sans retour,/Tu le trouveras encore, va vite,/Va dans la rue aux Trois-Etangs/Cette âme profonde de mon âme[12]. » Alors que Marina avait à peine dix ans, on s'aperçut que sa mère avait, elle aussi, contracté la tuberculose. S'ensuivit une période de voyages, Marina et sa sœur accompagnant leur mère sous des climats moins rigoureux en Italie, en Suisse, en Forêt-Noire, puis en Crimée. Les deux jeunes filles ne rentrèrent à Moscou qu'après le décès de leur mère en 1906.

En 1909, Marina prit l'initiative de se rendre seule à Paris pour y étudier la littérature française. Elle se retrouvait dans la ville de Napoléon, l'un des héros de son panthéon personnel, s'enflammant pour les vers de Rostand que déclamait Sarah Bernhardt dans *L'Aiglon*. Cette année-là, elle publia aussi ses premiers poèmes. En 1910, parut à compte d'auteur un premier recueil, *L'Album du soir*, puis, en 1912, un second, *La Lanterne magique*, en tout 234 poèmes plutôt intimistes, évoquant son enfance et son adolescence à travers les événements de sa vie familiale. Dans un volume, signé « Marina Efron, née Tsvétaïéva », qui rassemblait des pièces des deux premiers, elle formulait la profession de foi à laquelle elle se tint toute sa vie : « Ecrivez, écrivez davantage ! Fixez chaque instant, chaque geste, chaque soupir ! […] Il n'y a rien qui ne soit important[13]. »

> Une faille dans le temps

Dans l'entourage du poète et peintre Maximilian Volochine, elle rencontra Sergueï Efron, alors encore lycéen. Elle l'épousa en 1912, une petite Ariane (Ariadna, Alia) naquit l'année suivante. En 1913, Ivan Tsvétaïev mourut. Matériellement, l'avenir de Marina semblait assuré. Elle avait hérité d'un hôtel particulier confortable à Moscou et de revenus substantiels, une rente sur capital vingt fois supérieure au salaire moyen de l'ouvrier qualifié. La guerre ne changea pas grand-chose, sinon qu'en 1914 Sergueï s'enrôla dans l'armée comme infirmier. Pendant cette période, Marina, jeune mère et poète, vécut plusieurs passions amoureuses plus ou moins réelles – des « idylles cérébrales » – le plus souvent pour des poètes, qu'il s'agisse d'une poétesse de second ordre comme Sofia Parnok ou d'un très grand poète comme Ossip Mandelstam. Ces élans passionnés emplissaient son âme et servaient de catalyseurs à sa création. « L'amour est une faille dans le temps[14] », qu'il soit ou non sexuellement consommé. « Mon amour ne correspond à aucun temps, à aucun lieu. Ce ne sera jamais une entrée dans telle chambre à telle heure. C'est une sortie de tout, commençant par ma propre peau[15] ! » S'il se fixait aussi sur les femmes, rien n'atteste pour au-

BIBLIOGRAPHIE

Poésie :

Pour les lecteurs français, l'œuvre poétique de Marina Tsvétaïéva est redevable de l'aptitude des traducteurs à trouver un bon compromis entre les exigences de la poétique du français et celles du mètre tsvétaïévien, typique pour une oreille russe. Citons : *Poèmes,* Gallimard, 1968. *Le Poème de la montagne. Le Poème de la fin,* bilingue, trad. Eve Malleret, L'Age d'homme, 1984. *Tentative de jalousie & autres poèmes,* La Découverte, 1986. *Le ciel brûle,* Poésie/Gallimard, 1987. *L'Offense lyrique,* trad. Henri Deluy, Ed. Fourbis, 1992. *Après la Russie,* trad. Bernard Kreise, Rivages poche, 1993. *Poèmes,* introduction d'Adriadna Efron, Ed. du Globe, 1993. *La Maison de Vanves,* Le Cerf, 2010. *Insomnie,* Poésie/Gallimard, 2011. *Mon Dernier Livre* (bilingue), trad. V. Lossky, Le Cerf, 2012. Marina Tsvétaïéva a aussi traduit des poèmes en français, notamment de Pouchkine.

Prose & écrits intimes :

On lira l'anthologie chronologique *Vivre dans le feu* de T. Todorov (Robert Laffont, 2005, Le Livre de poche, 2011) et les deux volumes *Œuvres* parus au Seuil : tome 1, *Prose autobiographique,* 2009 ; tome 2, *Récits et Essais,* 2011. On recommandera aussi : *Les Carnets,* 1913-1939 (dir. Luba Jurgenson), Ed. des Syrtes, 2008 ; *Le Cahier rouge,* Ed. des Syrtes, 2011 (avec un fac-similé) et *Octobre en wagon* (trad. Anne-Marie Tatsis-Botton), Anatolia, 2007. La correspondance fait partie intégrante de l'œuvre : *Correspondance à trois,* avec B. Pasternak et R. M. Rilke, Gallimard, 1983. *Lettres à Anna Teskova* (trad. N. Dubourvieux), Clémence Hiver, 2002. *Lettres à Anna* (trad. E. Amoursky), Ed. des Syrtes, 2003. M. Tsvetaeva, B. Pasternak, *Correspondance 1922-1936,* Ed. des Syrtes, 2005.

Témoignages, études & biographies :

Maria Belkina, *Le Destin tragique de Marina Tsvetaeva,* Albin Michel, 1992. Anastassia Tsvétaeva, *Souvenirs,* Actes Sud/Solin, 2003. Ariadna Efron, *Marina Tsvetaeva, ma mère,* trad. S. Goblot, Ed. des Syrtes, 2008. Véronique Lossky, *Marina Tsvétaeva, un itinéraire poétique.* Solin, 1987 (remarquable introduction). Véronique Lossky, *Marina Tsvetaeva,* Seghers, 1990. Maria Razumovsky, *Marina Tsvetaeva, mythe et réalité* (trad. A. Pletnioff-Boutin), Noir sur Blanc, 1988. Claude Delay, *Marina Tsvetaeva, une ferveur tragique,* Plon, 1997. Henri Troyat, *Marina Tsvetaeva, l'éternelle insurgée,* Grasset, 2001. Chantal Crespel-Houlon, *« Azur, azur seconde terre… » Marina Tsvétaeva, poète,* Cerf, 2009.

Théâtre :

Ariane, trad. Sylvie Técoutoff, L'Age d'homme, 1978. *Phèdre*, Actes Sud, 1991. *Romantika,* Gallimard, 1998. *Une aventure, Le Phénix,* Clémence Hiver, 1999.

Audiovisuel :

Dmitri Chostakovitch a mis en musique six poèmes de Tsvétaïéva. Alla Pougtchiova l'a popularisée en U.R.S.S. en chantant un poème dans *L'ironie du sort* (1975). Voir aussi le remarquable CD *Elena Frolova chante Marina Tsvetaeva,* L'Empreinte digitale, et le « biopic » de Marina Migunova, *Zerkala* (« Miroirs »), présenté au festival international du film de Moscou en 2013.

tant avec certitude la bisexualité de Tsvétaïéva. 1916 fut une année prolifique : plus de cent poèmes classés en cycles, dédiés à Blok ou à Anna Akhmatova. En 1917, Marina accouchait de son deuxième enfant, Irina.

> Ni rouge ni blanche

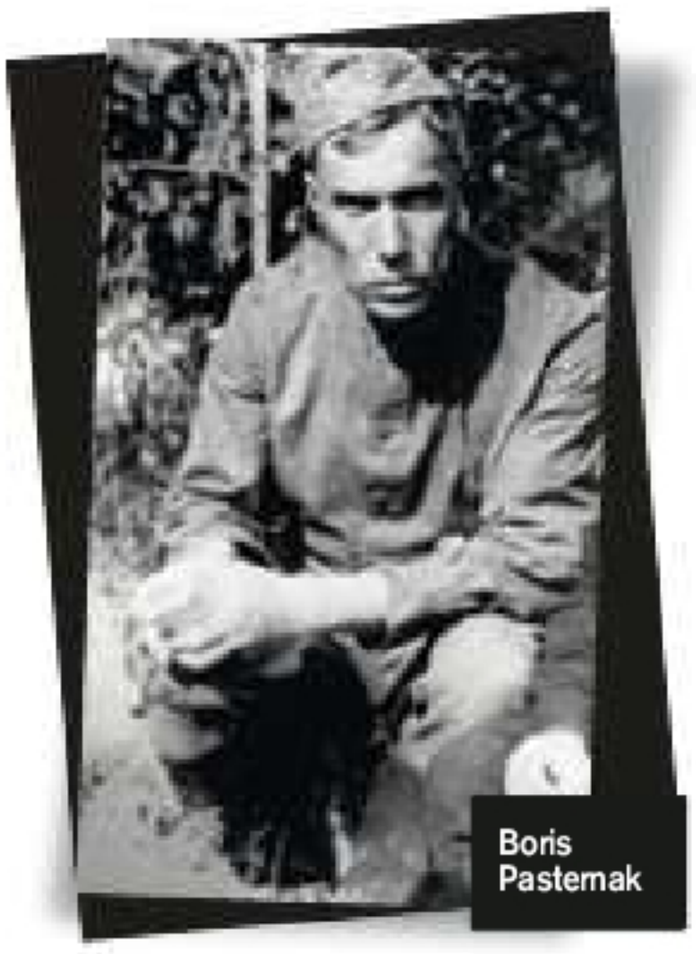
Comme pour tous les Russes, Octobre 1917 coupa la vie de Marina en deux : en quelques semaines, elle dut renoncer à son existence de bourgeoise bohème. Elle n'était pourtant pas hostile au changement : « La passion de chaque poète pour la révolte. […] Sans cette passion pour celui qui transgresse – il n'est pas de poète. […] Mais ici les révolutionnaires commettent une erreur : la révolte intérieure du poète n'est pas une révolte extérieure[16]. » Elle ne fut ni rouge ni blanche, au-dessus la mêlée, du côté des individus souffrants : « De gauche comme de droite/Sillons ensanglantés/Et chaque blessure : Maman.// Et moi, enivrée/ Je n'entends que cela,/Des entrailles – aux entrailles : Maman !//[...] Regardez un soldat./Où le nôtre, où le leur ?//Il était blanc – il est rouge : Le sang l'a empourpré/Il était rouge – il est blanc : La mort l'a blanchi[17]. » Jusque dans le domaine littéraire, Marina Tsvétaïéva refusa toujours d'être affiliée à un quelconque mouvement.

La vie dans la Moscou révolutionnaire fut des plus difficiles. Des éditeurs russes ont regroupé ses écrits témoignant de la période sous le titre *Octobre en wagon* dans lequel « Mes Emplois » atteste l'humour et le courage de Marina Tsvétaïéva, confrontée à l'absurdité de la réalité soviétique naissante. Ce fut aussi à cette période que se radicalisa en elle la décision de vivre dans et pour l'absolu : « Je serai feu[18]. »

« JUSQUE DANS LE DOMAINE LITTÉRAIRE, MARINA TSVÉTAÏÉVA REFUSA TOUJOURS D'ÊTRE AFFILIÉE À UN MOUVEMENT »

> « Dix-neuf, la pesteuse et moscovite »

A la fin de 1919, conséquence de la guerre civile, Moscou était encerclée. « Et si elle accable trop le poète cette année/Dix-neuf, la pesteuse et moscovite,/Eh bien nous survivrons sans pain !/De la mansarde au ciel il n'y a qu'un pas[19]. » Séparée de son mari – Sergueï avait rejoint les rangs de l'Armée blanche –, Marina ne parvenait plus à nourrir ses filles. Elle crut ceux qui lui conseillèrent de placer Alia et Irina, petite fille au développement psychique entravé, dans une institution appropriée à Kountzevo. L'Etat était censé s'occuper de tout, en tout cas de l'essentiel. Le directeur s'avéra être un escroc qui vendait la nourriture destinée aux enfants. Il fut passé par les armes, mais la petite Irina mourut de faim. Cette mort laissa Marina pleine d'une culpabilité dont elle se défendit comme elle pouvait.



Boris Pasternak

Hormis pendant cet épisode tragique, elle écrivait beaucoup, plus d'une centaine de poèmes entre 1920 et 1922, s'essayant à des poèmes narratifs plus longs comme les poèmes-contes *La Vierge-Tsar*, *Sur mon cheval rouge*. Auteur aussi pour le théâtre, elle fréquenta les acteurs, comme Sonia Holliday. Elle restitua par la suite l'ambiance amicale de ce milieu théâtral dans *Histoire de Sonetchka* (1937). Ayant appris que son mari était vivant et l'attendait à Prague, elle décida d'émigrer. Quitter la Russie était aussi plus prudent : elle avait composé un cycle de poèmes héroïques à la gloire de l'Armée blanche intitulé *Le Camp des cygnes*. Encore, en 1929, elle glorifia dans *Perekop* la résistance du dernier bastion de l'Armée blanche en Crimée. Ayant obtenu un visa de sortie pour elle et sa fille, elles prirent, le 11 mai 1922, le train pour Berlin.

Les retrouvailles entre Marina, Alia et Sergueï furent émouvantes. Mais si Marina n'avait jamais songé à se séparer de Sergueï, elle était prête à prendre feu pour d'autres, tel Abraham Vichniak qui s'occupait de la petite maison d'édition Hélikon. Cette brève enflammade servit de trame aux *Neuf Lettres avec une dixième retenue et une onzième reçue*. Vichniak fut aussi le destinataire du cycle « Berlin », dans *Après la Russie*. Vichniak s'opposa néanmoins à la publication d'*Indices terrestres*, composé en 1919 : il risquait de ne plus pouvoir diffuser sa production en Russie, Marina y retraçant la « vérité tragique » de la Russie bolchevique.

A Berlin, dans le même temps, Marina entamait une correspondance épistolaire avec Boris Pasternak « vous êtes le premier poète de ma vie[20] ». Etrange paradoxe, alors que Pasternak et Tsvétaïéva s'étaient croisés sans se voir vraiment, il avait fallu que Marina s'exilât pour que les deux poètes se reconnussent et s'admirassent. Cette distance les préserva autant qu'elle les rapprocha : Boris fut profondément bouleversé par les recueils *Verstes* et *Séparation* que Marina lui envoya. Cette amitié stellaire s'élargit à un autre grand poète, Rilke, d'où sortit la fameuse « correspondance à trois », véritable monument littéraire. Mais comme s'ils s'évitaient, Marina quitta, avec Alia et Sergueï, Berlin pour Prague, la veille de l'arrivée de Pasternak.

D'autres passions suivirent, toujours vouées à l'échec, sinon qu'elles inspirèrent de nombreux poèmes parmi ses plus admirés. En ces premières années d'émigration, outre *Séparation* et *Poèmes à Blok*, Marina Tsvétaïéva fit paraître à Prague, en 1923, *Le Métier*. Le volume fut à l'origine d'une idylle avec Alexandre Bakhrakh, jeune critique de 20 ans : « Je ne suis pas faite pour cette vie. Je ne suis qu'un brasier. J'ai mal vous comprenez ? Je suis une écorchée vive, vous êtes blindé », lui écrivait-elle alors, tandis qu'elle s'éprenait en même temps du meilleur ami de Sergueï, Constantin Rodzevitch, un séducteur, « un Casanova de banlieue ». Cette relation, bien charnelle, fut à l'origine de deux pièces majeures de son œuvre : *Le Poème de la montagne* et *Le Poème de la fin* où elle convoque au tribunal de l'amour l'amant qui n'a pas été à la hauteur. Ce tourbillon de passions mortes-nées, tableau auquel il faudrait ajouter bien d'autres éléments, ébranla le couple qu'elle formait avec Sergueï. Leur engagement y survécut cependant. Un enfant naquit, le 1er février 1925, à la paternité biologique incertaine et à la paternité spirituelle confuse. Marina voulut l'appeler Boris, en hommage à Pasternak – « le nom de Boris est en moi […]. Je ne peux pas vivre avec Boris Pasternak, mais je veux un fils de lui pour qu'il vive en lui à travers moi[21] ». Sergueï reconnut l'enfant, mais s'opposa au prénom. On l'appela Gueorgui pour l'état civil, sa mère le surnomma Mour, hommage au chat poète de E.T.A. Hoffmann.

Le couple espérait trouver, en émigrant en France, de meilleures conditions de vie, mais ce furent d'incessants déménagements en quête de loyers moins chers à Paris, puis

ROGER-VIOLLET

en banlieue. En 1928, *Après la Russie* fut son dernier ouvrage publié. Pour autant, elle n'arrêtait pas d'écrire, les œuvres en prose ayant tendance à éclipser celles en vers. Isolée dans l'émigration, un peu tyrannisée par Mour, petit garçon au caractère trempé, « indomptable », elle conclut en date du 25 février 1931 : « Ici [à Paris], je suis inutile, là-bas [en Russie], je suis impossible […]. Dans dix ans, je serai absolument seule, au seuil de la vieillesse. Et j'aurais eu – du début à la fin – une vie de chien[22]. »

> La fin du poème

Sergueï Efron ne s'était jamais adapté à la vie de l'émigration, aussi l'ancien blanc s'était-il rapproché de ses anciens adversaires. Contacté par le Guépéou, il devint agent soviétique. Impliqué dans le meurtre d'Ignace Reiss, agent passé à l'ennemi, on décida de l'exfiltrer. Auparavant, en mars 1937, Ariadna, gagnée aux idées bolcheviques, était retournée en U.R.S.S. Que pouvait faire Marina, seule avec Mour à Paris ? La situation était sans issue, aussi rentra-t-elle en Russie pour les mêmes raisons qui l'avaient conduite à la quitter vingt-deux ans plus tôt : rejoindre Sergueï. Embarquant au Havre, le 12 juin 1939 sur le *Maria Oulianovna,* paquebot frigorifique convoyant des enfants réfugiés espagnols, Marina laissait une France qui n'avait pas fait grand-chose pour elle. La famille fut un temps réunie, bref répit avant l'épilogue tragique. Ariadna fut arrêtée, le 27 août 1939 – on la pressa d'accuser son père d'être un traitre. Elle céda, y perdant l'enfant qu'elle portait. Tout était faux, bien sûr. Malgré les rétractations d'Ariadna, le 10 octobre, on arrêta Sergueï Efron. Béria, qui avait remplacé Iéjov, s'empressait de liquider les agents de l'ancienne équipe. Sergueï refusa de dénoncer sa femme. On l'aurait fusillé si l'on n'avait pas

« LE POÈTE NE PEUT SERVIR LE POUVOIR – PARCE QU'IL EST LUI-MÊME – POUVOIR. LE POÈTE NE PEUT SERVIR LA FORCE – PARCE QU'IL EST LUI-MÊME – FORCE »

eu l'intention de s'en servir dans le cadre d'une purge à venir. Le Litfond (organisme d'aide aux écrivains) trouva à Marina une chambre à Golitsyno, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Moscou. Pour s'acquitter d'un loyer fort cher et pour survivre, elle consacrait l'essentiel de son temps à traduire des textes du tchèque, du serbo-croate, du yiddish, de l'espagnol, du géorgien, du français. Naïve, inconsciente, désespérée, le 23 décembre, elle

Marina et son fils, en 1927.

écrivait une longue lettre à Béria. On la versa au dossier d'accusation contre Efron. On le fusilla en octobre 1941 et Ariadna fut envoyée en déportation pour de longues années.

Marina et Mour retournèrent à Moscou en août 1940. En janvier 1941, elle écrivait : « Que me reste-t-il à part la peur pour Mour (santé, avenir, les seize ans qui s'approchent, avec passeport et responsabilité) ? […] *Peur. De tout.* […] On a blessé, ensanglanté en moi ma passion la plus forte : la justice. » Les 6 et 7 juin 1941, Marina rencontra pour la première et dernière fois Anna Akhmatova, celle qu'elle appelait en 1916 : « Anna à la bouche d'or de toutes les Russies.» La guerre déclenchée, Marina et Mour furent évacués vers Tchistopol et, de là, à Iélabouga. Ils y parvinrent le 18 août. Elle écrivit au Litfond de Tchistopol ce que Tzvetan Todorov qualifie « de l'un des documents les plus accablants de l'histoire de la littérature russe » : « Je vous prie de m'accorder un emploi de plongeuse à la nouvelle cantine du Litfond. » De retour à Iélabouga, convoquée par le NKVD, elle prit là la décision de se suicider. Elle avait écrit le 18 juin 1920 : « Moi qui plus que personne mérite de mourir par le sang, je pense avec tristesse, qu'inévitablement je mourrai dans un nœud coulant. » Lorsque Mour rentra, il trouva ce mot : « Mourlyga ! Pardonne-moi, mais cela aurait été de mal en pis. *Je suis gravement malade.* Je ne suis plus moi-même. Je t'aime à la folie. Comprends que je ne pouvais plus vivre. » Le jeune adolescent de seize ans parut prendre la chose de manière étrangement flegmatique, ainsi écrivit-il en français à son meilleur ami, Mitia Sezeman : « C'était la meilleure solution et je lui donne pleine et entière raison. » Pasternak lui confectionna un autre linceul : « Tes pieds ne touchent plus la terre/Tes yeux ne voient que le divin/Comme autrefois, alors qu'altière/Tu ne croyais pas au mot "fin"[23]. »

> Le poète en exil

Marina Tsvétaïéva ne revendiquait qu'une seule singularité : être poète. Le poète est, dit-elle, « un émigrant de l'Immortalité dans le temps[24] ». Elle écrivait des vers parce qu'en elle parlait ce qu'elle appelle l'essentiel : « Comment moi, poète, c'est-à-dire un être d'essentiel, pourrais-je me laisser séduire par la forme ? Si l'essentiel me séduit, la forme viendra d'elle-même. Et elle vient. […] Je suis séduite par l'essentiel et ensuite je l'incarne, voilà ce qu'est un poète[25]. » Rien ne lui paraissait plus absurde que les efforts poussifs des critiques qui s'efforcent d'expliquer la genèse d'un poème par une succession d'améliorations stylistiques et de mises au propre d'un brouillon : « S'il y a un "propre" – le brouillon (la forme) est déjà maîtrisée. » La critique doit savoir seulement entendre : « Etre une oreille absolument juste à l'écoute de l'avenir[26]. » Le poète, le poète authentique, pas le poétereau ou le rimailleur, est souverain : « C'est ainsi qu'on écoute (l'embouchure/écoute la source)[27]. » C'est sa condition, sa manière fondamentale d'être au monde : « Le don du poète c'est de devoir faire des vers, l'impossibilité de ne pas les faire. »

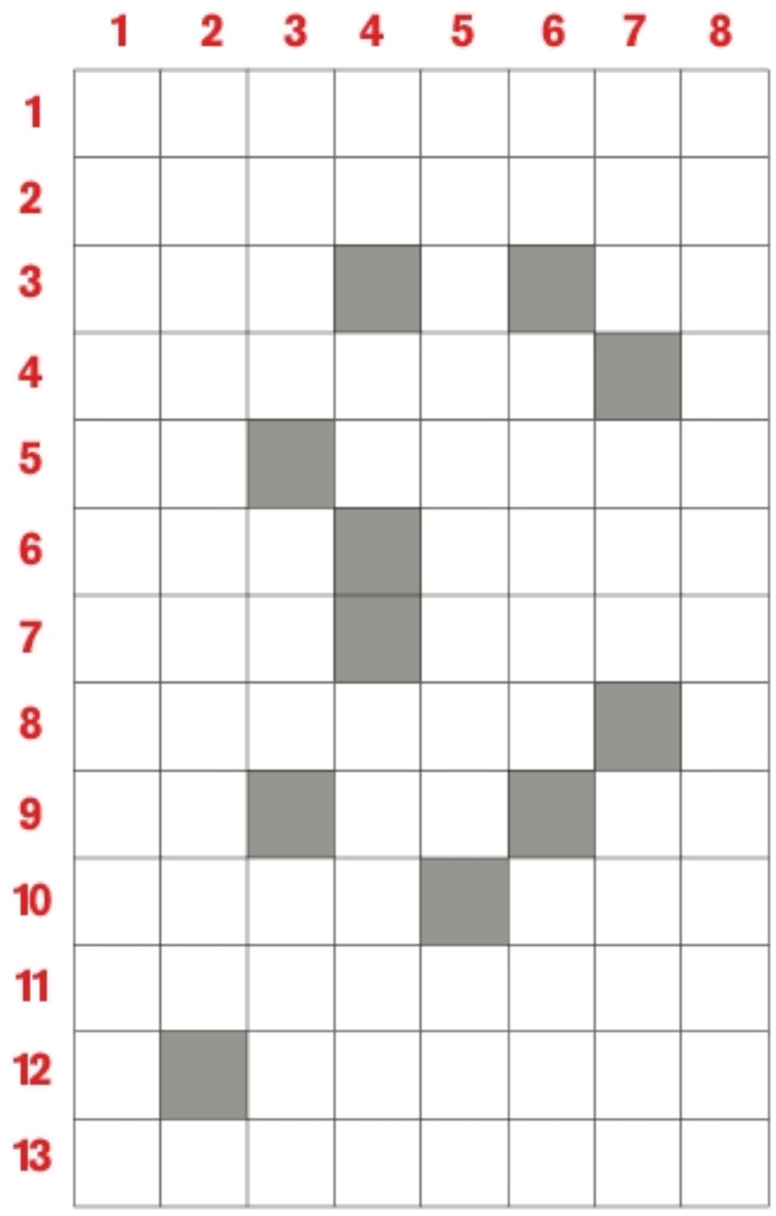
On comprend alors pourquoi il lui était impossible de passer des compromis avec les pouvoirs. « Le poète ne peut servir le pouvoir – parce qu'il est lui-même pouvoir./Le poète ne peut servir la force – parce qu'il est lui-même – force./Le poète ne peut servir le peuple – parce qu'il est lui-même – peuple./Et avec cela pouvoir – d'un ordre supérieur, force – d'un ordre supérieur, etc./Le poète ne peut servir, parce qu'il sert déjà, il sert intégralement[28]. » Seule à attendre des « averses de lumière », Marina exigeait tout : « Regarde le ciel par la fenêtre,/tout de moi y est dit[29]. »

Jean Montenot

1. A une amie en 1924. *2.* Nina Berberova, *C'est moi qui souligne,* Actes Sud, p. 228. *3.* En date du 16 février 1936, *Vivre dans le feu,* Le Livre de poche, p. 405. *4.* A Pasternak, 10 septembre 1924. *5.* Préface à *Extrait de deux livres,* Sobranie socinenij, p. 230. *6. Vivre dans le feu,* p. 141. *7. Ibid.,* p. 490. *8.* A Anna Teskova, 30 décembre 1925. *9.* « Ma mère et la musique » dans *Œuvres* I, Seuil, 2009, p. 57. *10. Ibid.,* p. 58. *11. Ibid.,* p. 55. *12.* Traduction de V. Lossky dans *Marina Tsvétaeva,* Solin, 1987, p. 23. *13.* Préface à *Extrait de deux livres,* p. 230. *14. Carnets,* Editions des Syrtes, p. 222. *15. Neuf Lettres avec une dixième retenue...* dans *Œuvres* II, Seuil, 2011, p. 198. *16.* Cité par T. Todorov, dans *Vivre dans le feu,* préface, p. 17. *17.* Décembre 1920, trad. T. Todorov, dans *Vivre dans le feu,* préface, p. 20. *18.* A Anna Akhmatova, 17 août 1921. *19.* Cité par Dmitri Bykov, *Boris Pasternak* (trad. Hélène Henry), Fayard, 2011, p. 168. *20.* A Boris Pasternak, 10 février 1923. *21.* A Olga Tchernova dans Eve Malleret, « postface » au *Poème de la montagne* et au *Poème de la fin,* L'Age d'homme, 1984, p. 74. *22. Vivre dans le feu,* p. 398. *23.* Boris Pasternak, « A la mémoire de Marina Tsvétaïéva », trad. Michel Thiéry, 1943. *24. Le Poète et le Temps,* Le Temps qu'il fait, 1989, p. 159. *25. Le Poète et la Critique,* dans *Récits et Essais,* t. II, Seuil, p. 512. *26.* Exergue du *Poète et la Critique,* p. 485. *27.* « C'est ainsi qu'on écoute » dans *Après la Russie,* Rivages, 2001, p. 95. *28. Vivre dans le feu,* p. 403. *29.* Juin 1920, traduction Sylvie Técoutoff dans *Insomnie,* Poésie/Gallimard, p. 102.

RUE DES ARCHIVES

JEUX



LES MOTSCROISÉS

PAR JEAN-PIERRE COLIGNON

Horizontalement

1. Hors de prix. **2.** Issu de l'Ancien Continent. **3.** Pas reconnu. Repas phonétique. **4.** Une fois ôtée l'eau. **5.** Crack. Sur le sol ou sur le mur. **6.** A touché le filet. Devise très partagée. **7.** Mot de passe. Tangible. **8.** Rangées. **9.** Dans le vent... naguère. Préposition. Deux voisines. **10.** Mot d'ordre. Baba, notamment. **11.** Caractères des menus. **12.** Conseil révolutionnaire. **13.** Réduit en hauteur.

Verticalement

1. Se consacrent à certains arbres. **2.** Qui dégoutte. **3.** Parties de campagne. A trouvé ses voies. Personnel perturbé. **4.** Possessif. Accord. En un certain sens, baigneur. **5.** Ont tout intérêt à avancer. Sent le résineux. **6.** Romains. Sont en état de siège. Matière à réfléchir, une fois en ordre. **7.** Pot d'alchimiste. Pétard d'autrefois. Dans le nom de l'artère londonienne où étaient installés les principaux journaux britanniques. **8.** Cherche toujours la petite bête.

LE RÉBUS**D'HONORÉ**

Ecrivain sans masque et critique littéraire à la plume alerte.

TARIF D'ABONNEMENT :

1 an 40 €· T.T.C. (T.V.A. 2,10 % – 10 numéros)

*Frais de port pour l'étranger : nous consulter au 00 33 1 70 37 31 54.

LIRE : SERVICE ABONNEMENTS, 17, ROUTE DES BOULANGERS, 78926 YVELINES CEDEX 9.
ABONNÉS, MERCI de joindre à toute correspondance la dernière étiquette d'expédition de LIRE.
CONTACT : 01 70 37 31 54. Mail : abonnements@lire.fr
SI VOUS CHANGEZ D'ADRESSE, utilisez le formulaire ci-dessous en joignant la dernière étiquette d'expédition.

M. ❑ Mme ❑ Mlle ❑ Nom ..... Prénom .....
Nouvelle adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....
Ancienne adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....

Le nom et l'adresse de nos abonnés sont communiqués à nos services internes et aux organismes liés contractuellement avec LIRE Magazine. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal. LIRE Service abonnements, 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9.

Solutions

Jérôme Garcin (Jet – Rome – Gare – Saint)

LES JEUNES ANNÉES DE LA CHAROLAISE

Pour les gourmets friands de gourgandines, nous avons le plaisir d'enrichir l'inventaire des provinces avec une nouvelle championne. Vous avez aimé la Belle Alsacienne et la Bourbonnaise, vous apprécierez sans doute la Charolaise. Ses aventures sont relatées sous le titre *La Grivoise du temps, ou la Charolaise. Histoire secrette, nouvelle et véritable faite en 1746 et mise au jour en 1747.* La Charolaise affiche 51 printemps lorsqu'elle entreprend de raconter ses débauches juvéniles. « L'on m'a dit que j'étais née sur la fin du siècle dernier. […] Je ne le puis cependant croire, car je me trouve encore si jeune et tant de feu pour les plaisirs que je ne puis comprendre que j'aye cinquante ans et plus. » Ses dispositions pour la volupté se sont manifestées très tôt : « A peine avais-je l'âge de raison que je recherchais avec empressement à jouir avec les jeunes gens plutôt qu'avec les demoiselles de mon âge ; et mon goût a toujours été si décidé pour eux que je n'hésitois point à choisir les plus grands et les mieux faits. » A l'âge de 8 ans elle fut surprise la main dans la culotte d'un garçon de 13 ans. Comme elle était de sang illustre, sa mère – une femme pourtant indulgente – se crut obligée de l'envoyer dans le couvent où elle avait déjà enfermé une autre de ses filles. C'était sous le règne de la calamiteuse Maintenon. Les couvents, c'est bien connu, sont les meilleures écoles de libertinage, même en période de bigoterie officielle. Une religieuse va enseigner à la petite comment se donner de la joie malgré la pénurie de garçons : volupté entre filles et aussi, l'art de manier un certain instrument. La novice Charolaise complétera son éducation avec sa sœur aînée, une débauchée confirmée. Rassasiées de délices anandrynes, elles quittent le couvent et retournent au château familial, bien décidées à s'offrir du consistant. La Charolaise avoue très crûment qu'elle préfère les hommes pourvus d'importantes garnitures. Elle sera servie, d'abord par son maître de flûte, un homme laid de visage mais admirablement outillé. Elle qui n'a connu que l'imitation toc, va enfin découvrir l'original. Elle ne pourra plus jamais s'en passer. Son aînée est beaucoup moins vernie car son professeur de viole est chaste. La cadette la consolera en renouant avec les habitudes du couvent. Sans renoncer au flûtiste, la Charolaise pratiquera aussi son cousin, un garçon beau de partout. « Je me prêtais à tout ce qu'il voulut. Son ardeur fut si grande pendant douze ou quinze jours, qu'à la fin il tomba sur les dents et renonça à la partie. » Faute de continuer l'ordinaire auquel il l'avait accoutumée, elle repère un jeune seigneur courtaud mais carré. Suit un abbé « grand, bien fait et vigoureux » et bien d'autres encore... « Je suis vraiment grivoise, c'est-à-dire au poil et à la plume, et capable de tout entreprendre pour me divertir. » Ainsi s'achèvent ces confessions, avec un mirliton en guise de colophon :

La tête chaude comme une Picarde
Le cul comme une Savoyarde
Le cœur d'une princesse,
Ennemie de la tristesse.
Des plaisirs de la table
Passant à ceux de l'Amour
C'est le portrait véritable
de la Grivoise de nos jours

La drôlesse n'est pas native du Charolais. Elle incarne Louise-Anne de Bourbon, Mademoiselle de Charolais, née à Chantilly en 1695, petite-fille par sa mère de Louis XIV et de Madame de Montespan. Mais le texte est apocryphe.

Sous la Régence et sous Louis XV, Mademoiselle de Charolais faisait partie du bataillon des jouisseuses. Frivole, toujours gaie, elle s'adonnait sans trêve à tous les plaisirs, table et alcôve. Attelée très tôt, elle ne dételа que fort tard. Son tableau de chasse fut impressionnant si l'on en croit les Mémoires, lettres et chansons du temps. *L'Histoire de la Charolaise* est un tableau amusant du libertinage au début du XVIII[e] siècle, du monde princier où l'on joue, des bals masqués de l'Opéra, des couvents où l'on enseigne autre chose que l'histoire sainte... Les confessions de Mademoiselle de Charolais n'ont été publiées qu'en 1919, à l'enseigne de la Bibliothèque des Curieux, la maison d'édition des frères Briffaut, des amis de G. Apollinaire. Le manuscrit original se trouvait à la bibliothèque de Chateauroux. Je crois qu'il y dort encore. François Couperin, qui sans doute appréciait La Charolaise à sa juste valeur, a donné son nom à une exquise pièce de clavecin.

STÉPHANE HUMBERT-BASSET

INDEX

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire a aimé : ★ un peu ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ génial ☆ pas du tout

Nelly Alard	*Moment d'un couple*	Gallimard	37	★★★
Claude Béata	*Au risque d'aimer*	Odile Jacob	83	★
Eric Benoit	*Bernanos, littérature et théologie*	Cerf	56	★★★
Hugo Boris	*Trois grands fauves*	Belfond	47	★★★
Arnaud Cathrine	*Je ne retrouve personne*	Verticales	42	★★★
Sorj Chalandon	*Le Quatrième Mur*	Grasset	32	★★★
Joseph Conrad	*Amy Foster*	Rivages Poche	29	★★★
Marie Darrieussecq	*Il faut beaucoup aimer les hommes*	P.O.L	50	★★★/☆
Patrice Debré et Jean-Paul Gonzalez	*Vie et mort des épidémies*	Odile Jacob	83	★★
Claude Dupont (textes réunis par)	*La Véritable Histoire de Cicéron*	Les Belles Lettres	74	★★★
Lionel Duroy	*Vertiges*	Julliard	36	★★★
David Fauquemberg	*Manuel El Negro*	Fayard	44	★★★
Eric Fottorino	*Le Marcheur de Fès*	Calmann-Lévy	51	★★
Hélène Frappat	*Lady Hunt*	Actes Sud	42	★★★
Claudie Gallay	*Une part de ciel*	Actes Sud	36	★★★
Tristan Garcia	*Faber. Le destructeur*	Gallimard	33	★★★
Sylvie Germain	*Petites Scènes capitales*	Albin Michel	40	★★★
Brigitte Giraud	*Avoir un corps*	Stock	41	★★★
Valentine Goby	*Kinderzimmer*	Actes Sud	48	★★★/☆
Hélène Grémillon	*La Garçonnière*	Flammarion	32	★★
Olivier Grenouilleau	*Et le marché devint roi*	Flammarion	75	★★
Christian Habicht	*Cicéron le politique*	Les Belles Lettres	74	★★★
Louis Hémon	*Le Dernier Soir*	Libretto	29	★★★
E.T.A. Hoffmann	*Ignace Denner*	Folio	29	★★
Aldous Huxley	*Temps futurs*	Pocket	29	★★
Paulin Ismard	*L'Evénement Socrate*	Flammarion/Au fil de l'histoire	74	★★★★
Jean-Louis Jeannelle	*Résistance du roman. Genèse du « Non » d'André Malraux*	CNRS Editions	80	★★
Raphaël Jerusalmy	*La Confrérie des chasseurs de livres*	Actes Sud	45	★★
Vincent Jolit	*Clichy*	La Martinière	55	★★
Yasmina Khadra	*Les anges meurent de nos blessures*	Julliard	39	★★★
Jacques Lacan	*Le Désir et son interprétation*	Editions de la Martinière	82	★★
Clotilde Leguil	*In Treatment. Lost in therapy*	PUF	82	★★
Pierre Lemaitre	*Au revoir là-haut*	Albin Michel	30	★★★★
Bernard-Henri Lévy	*Les Aventures de la vérité. Peinture et philosophie : un récit*	Fondation Maeght/Grasset	80	☆
André Malraux	*« Non ». Fragments d'un roman sur la Résistance*	Gallimard	80	★★
Loïc Merle	*L'Esprit de l'ivresse*	Actes Sud	52	★★★
Leonora Miano	*La Saison de l'ombre*	Grasset	44	★★
Céline Minard	*Faillir être flingué*	Rivages	35	★★★★
Yann Moix	*Naissance*	Grasset	39	★★
Daniel Morvan	*Lucia Antonia, funambule*	Zulma	53	★★★
Dominique Noguez	*Une année qui commence bien*	Flammarion	34	★★★
Amélie Nothomb	*La Nostalgie heureuse*	Albin Michel	46	★★★
Véronique Olmi	*La Nuit en vérité*	Albin Michel	51	★★
Kevin Orr	*Le Produit*	Seuil/Fiction	53	★★
Véronique Ovaldé	*La Grâce des brigands*	L'Olivier	96	★★★
Olivier Poivre d'Arvor	*Le jour où j'ai rencontré ma fille*	Grasset	46	★★
Jérôme Prieur	*Une femme dangereuse*	Le Passage	54	★★★
Philippe Rahmy	*Béton armé*	La Table Ronde	49	★★★
Boris Razon	*Palladium*	Stock	55	★★★
Thomas B. Reverdy	*Les Evaporés*	Flammarion	49	★★★
Jean Rolin	*Ormuz*	P.O.L	43	★★★
Serge Sanchez	*La Lampe de Proust et autres objets de la littérature*	Payot	56	★★★
Chantal Thomas	*L'Echange des princesses*	Seuil	26	★★★
Jean-Philippe Toussaint	*Nue*	Minuit	40	★★★★
Agnès Vannouvong	*Après l'amour*	Mercure de France	54	★★
Philippe Vasset	*La Conjuration*	Fayard	34	★★★
Arnaud Viviant	*La Vie critique*	Belfond	38	★★★
Marc Weitzmann	*Une matière inflammable*	Stock	38	★★★
Jean-Pierre Zarader	*André Malraux. Les écrits sur l'art*	Cerf	80	★★
Idith Zertal & Akiva Eldar	*Les Seigneurs de la terre*	Seuil	75	★★★★

Salon du Livre du Mans

Le Mans 12 & 13 octobre 2013

Quai Louis-Blanc | Muraille romaine

SUR LA ROUTE DES INCAS

la 25e Heure du LIVRE

PEUPLES PREMIERS

Photo: R. Fantozzi - en partenariat avec l'ambassade du Pérou à Paris - Conception: service Communication de la Ville du Mans et de Le Mans Métropole - Mise en page : Perseigne Communication, Mamers

Le Mans LiRE: 25e Heure du Livre association

02 43 24 09 68 • www.la25eheuredulivre.fr

Bravo à Émilie Frèche ! lauréate 2013 du Prix Orange du Livre pour son roman « Deux étrangers »

Le Prix Orange du Livre récompense une œuvre littéraire publiée entre le 1er janvier et le 31 mars de l'année.

Présidé par Erik Orsenna, il est décerné par les internautes et un jury constitué d'écrivains et de libraires.

Continuez à partager vos lectures sur lecteurs.com

la lecture change avec Orange

www.lecteurs.com

la vie change avec orange™